

Les Damnés de la Taiga

Heinz G Konsalik

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



HEINZ G. KONSALIK

les damnés de la taïga



Heinz G. Konsalik

Les damnés de la taïga

Le titre original de cet ouvrage est :

DIE VERDAMMTEN DER TAÏGA

Traduit de l'allemand par

Gilberte MARCHEGAY

© Hestia-Verlag Gmbh, 1974 Pour la traduction française : Ed. Albin Michel 1975 ISBN : 2 –
277 – 11939 – 3

Il s'éveilla parce que le soleil lui mordait le visage. Un soleil brutal, mystérieux. Igor Philipovitch Poutkin éprouvait une sensation désagréable, étonnante, tandis que la conscience lui revenait et qu'il se demandait comment il avait pu s'égarer dans cette incandescence.

Poutkin voulut ouvrir les yeux, mais ce lui fut impossible. L'obscurité l'enveloppait. Il lutta contre la pesanteur de ses paupières et grinça des dents. Un tremblement le secoua.

« Qu'est-ce que cela signifie ? se dit-il ».

Puis il resta étendu, raide, immobile.

« La lumière doit éclairer ce qui m'entoure, même si je suis dans le noir, puisque ce maudit soleil me brûle, car a-t-on jamais vu briller le soleil dans la nuit ? Bon Dieu, mes yeux ! Je ne vois plus ! C'est impossible : on fait un petit somme et au réveil plus rien ! ».

Poutkin ne bougeait pas, les poings serrés. Et ses sens se réveillèrent. Il entendit le murmure des arbres, perçut des chuchotements, des sons assourdis, évoquant des heurts de plaques métalliques. Tout cela lui paraissait très étrange, tandis qu'il s'acharnait à en déceler la signification.

Soudain, une image fulgurante. Il se souvint...

Le corps de Poutkin se contracta comme pris d'une crampe et il tenta de se redresser. Il y réussit et se mit debout. L'obscurité se déchira, ses paupières lourdes se soulevèrent et il fixa de ses yeux hagards un ciel éclatant, pur, d'un bleu céruléen. À cette vue, un long gémissement s'échappa de sa poitrine, un cri sourd, qui arracha ce poignard planté dans son cœur.

L'avion ! L'avion, que diable ! Avant de se permettre un petit somme, Igor Philipovitch voguait au-dessus de la Taïga infinie, flamboyante de toutes ses nuances automnales, à bord d'un petit appareil Antonov de vingt places, qui devait le transporter des mines de Souchana sur l'Olenek jusqu'au Centre de recherche pétrolière « Nouveau Monde » à Irkoutsk. Le vol s'effectuait à une altitude de quatre mille mètres, prétendait Makar Loukanovitch, un excellent pilote, jadis colonel dans l'armée de l'air. Puis, brusquement, l'appareil s'était mis à tituber comme un homme ivre, penchant tantôt à gauche, tantôt à droite, avait basculé vers le sol et amorcé une descente en piqué. Le Pr Morotzki, au long corps efflanqué, d'aspect maladif, avait

même constaté :

— Camarades, quel vent ! Cela s'explique : au sol la Taïga brûlante, au-dessus l'atmosphère refroidie, ce qui ne peut que provoquer des appels d'air violents !

Et la ravissante Jekaterina Alexandrovna avait lancé son rire grave, velouté, en rejetant la fumée de sa « papyrossa » par les narines de son petit nez bien droit, mince, parfait, et cela dans un visage à vous arracher des reins la culotte d'un homme !

Oui, une atmosphère excellente régnait à bord de l'avion. Lui seul, Poutkin, était las. Il s'était adossé, s'efforçant de supporter cette tempête, parce que, auprès de lui, la délicate Nadeschna Ivanovna, jeune enseignante, se trouvait assise et dormait. C'était tout ce dont il se souvenait.

Et tout à coup, on se retrouve à même le sol de la forêt, étourdi, les os douloureux, du crâne aux orteils, la vue brouillée, chancelant, tel un ours qui se réveille aux premiers souffles du printemps.

Qu'on n'aille pas s'imaginer que Poutkin était un imbécile ; tout au contraire, c'était un homme de taille imposante, puissant, aux muscles saillants, qui alliait beauté du corps et intelligence vive. Apprécié de ses supérieurs, il avait la considération de l'Académie des Arts et Métiers, bref, c'était un ingénieur d'avenir, surtout en Sibérie, où il suffit de creuser le sol pour comprendre que la fortune est au bout de vos doigts. Spécialiste des problèmes de forage, à deux reprises il avait, en rugissant de joie, vu surgir un geyser d'huile noire et puante... nouvelle source de richesses pour petite mère Russie.

Poutkin regarda autour de lui. À présent sa vision était nette. Le choc qu'il avait subi, le paralysant et le frappant de cécité, s'estompait, se dissipait.

Il se trouvait dans une clairière, provoquée sans doute par quelque tornade destructrice, environné des hauts mélèzes, bouleaux et sapins de la Taïga. Son vêtement était lacéré, il avait perdu une chaussure, mais ce n'était pas le pire : devant lui gisait, éclaté et dispersé à travers la clairière, leur avion, tel un hanneton écrasé sous le pied d'un géant. Makar Loukanovitch Benerian, le pilote, avait été projeté contre l'un des troncs abattus par la tempête ; la tête penchée sur sa poitrine, il était encore inconscient. L'ingénieur allemand, Andreas Heer, était affalé contre un autre tronc d'arbre et le Dr Jekaterina Alexandrovna Susskaya lui palpa le corps à la recherche d'une éventuelle fracture. Elle s'acquittait de sa tâche avec une extrême conscience et, en d'autres circonstances, cet acharnement eût paru aux yeux de Poutkin, d'un érotisme non dissimulé. Quant au professeur

décharné, Semjon Pavlovitch Morotzki, il était déjà pansé. Un gros bandage enveloppait sa tête et une partie de son visage ascétique qu'une paire de lunettes chevauchait de manière clownesque.

Avec peine, Poutkin emplît ses poumons de l'air estival et fit jouer ses doigts collés par une croûte de sang. Il risqua encore quelques pas titubants en direction de Jekaterina Susskaya et considéra fixement les débris de l'avion éparés autour d'eux, ainsi que la cargaison qui, lors de l'impact, avait été projetée hors des soutes.

« Où donc est la jeune enseignante ? se demanda Poutkin. Elle était assise à côté de moi, colombe fragile, cette porcelaine de Chine ! Lorsqu'elle vous regardait avec ses grands yeux d'enfant, on avait des fourmis dans les doigts tant on éprouvait l'envie de la caresser. Mon Dieu, où était-elle ? ».

Poutkin se retourna. Nadeschna Ivanovna Abramova était derrière lui ; agenouillée devant une grosse branche desséchée qui ressemblait à une croix, elle priait. Elle priait vraiment, elle, la maîtresse d'école socialiste éclairée ! Poutkin n'en croyait pas ses yeux... Il se tourna aussi vivement que le lui permettaient ses muscles raidis vers la Susskaya.

— Hé ! cria-t-il. (Quelle voix ai-je à présent ? se demanda-t-il effaré. On croirait entendre grincer une boîte de fer-blanc !). Hé ! Jekaterina Alexandrovna ! Votre malade venu d'Allemagne a encore la tête sur ses épaules, occupez-vous donc de ceux qui ont plus besoin de vos soins que lui !

— Ils sont en bon état ! lui cria la Susskaya en terminant son examen.

Andreas Heer remit sa chemise, saisit un linge humide posé sur le tronc d'arbre à côté de lui et s'en fustigea la nuque.

— Je vous ai ausculté le premier, Igor Philipovitch reprit Jekaterina. Vous étiez couché tout contre moi lorsque je me suis réveillée. Vous avez un crâne d'acier et des os de mammoth !

— Regardez donc la maîtresse d'école ! lança Poutkin.

— Elle aussi a bien tenu le coup !

— Avec une fêlure au crâne ! Voyez donc : elle prie !

— Pourquoi pas, camarade ?

Jekaterina se rapprocha. Malgré ses vêtements en lambeaux, son visage barbouillé de cambouis et ses jambes tachées de sang, elle restait superbe.

« Seule la Russie produit de telles créatures, pensa Poutkin, réflexion assez futile dans de telles circonstances. C'est bien le symbole de la fusion des sortilèges de l'Asie avec les grâces européennes ! ».

— Pourquoi pas ? répéta-t-il, singeant la Susskaya, oui, pourquoi pas ? C'est une maîtresse d'école qui enseigne aux enfants les principes marxistes... et... elle prie ! Manifestement, elle est devenue folle !

— Vous n'avez personne à remercier pour être encore en vie ?

Poutkin eut un instant d'hésitation en louchant vers la Susskaya, les yeux mi-clos, tout en essayant d'essuyer à son pantalon ses mains couvertes de sang. Le Pr Morotzki s'approchait d'eux, il titubait un peu et semblait souffrir.

— Nous avons tous survécu à l'accident, dit-il.

Malgré son corps décharné, le professeur avait une voix chaude et agréable qui surprenait ses interlocuteurs.

— Tous ? répéta Poutkin, en se retournant de nouveau.

— Tous ! Une telle chance est angoissante...

— Si tant est que ce soit une « chance ». (Poutkin désigna du doigt Benerian, affalé contre son tronc d'arbre). Et Makar Loukanovitch ?

— Toujours sous l'effet du choc. (La Susskaya écarta de son visage ses cheveux mouillés de sueur et collés de boue et de sang. Écheveau d'un noir chatoyant dans lequel jouait la lumière). Je lui ai fait une injection dans le cœur et une piqûre de calcium. Je n'ai pas autre chose dans ma valise...

— Cette médecine du vingtième siècle ! lança Poutkin venimeux.

Il ignorait lui-même la cause de son agressivité... Peut-être envoyait-il Nadeschna de pouvoir prier alors que lui-même n'avait rien sur quoi projeter le sentiment de bonheur qui le possédait.

— Vous vous comportez comme une brute ! constata la Susskaya. Je m'en étais douté, à Souchana déjà, en vous voyant traverser l'aérodrome. Voilà un homme, pensais-je, qui croit pouvoir obtenir une récolte de blé rien qu'en frappant trois fois le sol de sa semelle !

— La Sibérie a besoin d'hommes comme moi, Jekaterina Alexandrovna ! lança Poutkin en rougissant si fort qu'il en fut encore plus irrité. Faut-il que je croie en Dieu pour vous plaire ? Tirez-moi donc cette fille de sa contemplation morose : je ne puis plus le supporter !

Il se détourna, passa en titubant devant la doctoresse qui dédaigna

de s'écarter sur son passage. En l'évitant, il se heurta à Andreas Heer qui, maintenant son linge humide sur sa nuque, se dirigeait lentement vers le groupe des rescapés.

— Priez-vous aussi ? rugit Poutkin.

— Non, pas encore.

— Vous me devenez sympathique, gospodin !

Poutkin essuya son visage couvert de sueur. Qui sait combien de temps je suis resté étendu en plein soleil, se dit-il. Personne n'est venu me déplacer : ils m'ont laissé cuire en toute quiétude, quelle bande de brutes ! Chacun ne pense qu'à soi-même. Quant à l'éducation soviétique plus que cinquantenaire, ils l'oublient au moment même où elle serait le plus nécessaire ! Quelle bande, bon Dieu, quelle bande !

Poutkin s'assit sur l'un des arbres abattus et considéra fixement les débris de l'avion, puis il leva les yeux vers l'ingénieur allemand. On s'était présenté réciproquement sur l'aérodrome de Souchana, car on était bien élevé et puis, dans un avion sibérien, on rencontre souvent d'étranges personnalités. C'est à croire que la Sibérie est le creuset des individualismes les plus hardis, qui fondent au contact de la nature grandiose, de l'espace infini et dans le sentiment de l'insignifiance de l'individu. Il n'avait encore rencontré aucun de ses compagnons de voyage ; seul l'Allemand Andreas Heer ne lui était pas inconnu. Mais cela ne regardait personne, l'Allemand moins encore que tout autre.

— Peut-on savoir où nous sommes ? demanda Poutkin.

— Non, Benerian est encore inconscient. Jekaterina Alexandrovna a bien trouvé une vieille carte parmi les vestiges de l'appareil, mais nous ne connaissons pas le plan de vol. (Andreas Heer parlait le russe avec cet accent particulier aux Allemands qui veulent faire oublier leurs origines). Nous supposons que nous sommes tombés au cœur de la Taïga, à peu près à mi-chemin de notre route, si l'on se réfère à l'heure de notre chute. Vous n'avez rien remarqué, Igor Philipovitch ?

— Rien.

Poutkin secoua la tête en posant son regard sur Nadeschna qui, sa prière terminée, revenait vers eux, telle une créature aérienne, irréaliste, presque transparente mais assez féminine cependant pour que son corsage déchiré, dont elle maintenait les lambeaux d'une main crispée, révélât les rondeurs douces de ses seins.

— Je dormais comme un castor, reprit-il, après avoir absorbé mes trois assiettées de haricots, les haricots ça abrutit, mais je les aime. Mes parents étaient de petits kolkhoziens à Sassowo. (Il fit une profonde aspiration et jeta un regard vers la Susskaya qui inspectait le

pansement du Pr Morotzki ; puis elle se pencha vers Benerian toujours inconscient). Comment cela s'est-il passé, en fait ?

— Seul le pilote pourrait vous répondre. Soudain nous avons basculé et nous sommes tombés comme une pierre. Il me semble que nous étions encore en l'air lorsque l'aile gauche s'est brisée.

— Et nous sommes tout de même en vie ? (Poutkin eut un long soupir :) C'est un prodige.

— Allez-vous prier à votre tour ?

— Vos plaisanteries sont insipides, Andrej ! (Poutkin se leva et considéra le ciel éblouissant, parfaitement pur :) On va nous rechercher...

— Certainement, on suivra le parcours de notre vol...Mais si nous avons dévié de cette route ?

— Allons ! N'allez pas supposer cela, Andrej ! lança Poutkin d'une voix rauque. Vous êtes allemand. Un étranger, en visite dans ce pays, depuis quelques semaines. Vous ne vous rendez pas compte de ce que cela signifierait pour nous, si l'on ne nous retrouvait pas rapidement !

— Vous dramatisez, Igor Philipovitch ! (Andreas Heer se tourna vers la muraille formée par les arbres gigantesques, rempart de tonalités flamboyantes où tranchait le vert sombre des mélèzes et des sapins). C'est une banale forêt d'automne sur notre planète, la Terre, et non pas dans un autre monde !

— C'est parler comme un enfant ! lança Poutkin avec un grand geste. La forêt ? Oui, la forêt... mais quelle forêt ? Issue de l'infini, bornée par l'infini. Dans quinze jours, ce sera l'hiver. Savez-vous, Andrej, ce que cela signifie ? L'hiver vient subitement. Tout à coup il neige, un vent glacial s'élève, balayant la campagne, et tout ici se fige et votre belle forêt automnale, cette Taïga flamboyante devient la Taïga morte, dans laquelle nous nous trouverons sans vêtements chauds, sans une seule arme, les mains nues. Et vous dites que je dramatise ? Alors, pourquoi restons-nous sur place comme des poules qui se cherchent un coq ? Il faudrait agir, camarades ! Que penseriez-vous d'un beau feu qui signifierait notre présence ?

— La forêt est toute craquante de sécheresse !

Morotzki, jusqu'alors, ne s'était occupé que de sa tête blessée ; il se pencha en gémissant, pour ramasser une branche qu'il cassa : le bois était si sec qu'il en tomba de la poussière.

— Faut-il que nous périssions tous dans les flammes ? Vous ne pourrez pas contrôler le feu. Avez-vous de l'eau pour l'éteindre ?

Poutkin dévisageait ce grand homme décharné et soudain ses lèvres tremblèrent.

— L'eau, dit-il à mi-voix, voilà un mot sacré. Avez-vous seulement de l'eau à boire ?

— Nous n'en savons rien, dit la Susskaya, qui secouait la terre et les herbes mêlées à sa longue chevelure. Je n'ai trouvé qu'un bidon plein et je m'en suis servi pour laver les plaies...

— Comment ! Vous avez..., bredouilla Poutkin. Vous avez épuisé notre seule eau... simplement pour les pansements ; cette eau si précieuse, Jekaterina Alexandrovna, et vous osez le dire avec autant de désinvolture ?

— En tant que médecin, j'ai d'abord songé à soigner les blessures.

— Pour que nous mourrions de soif par la suite ! cria Poutkin. L'eau ! On peut lécher ses plaies comme un chien, Katia ; ceux dont vous avez pansé les plaies aujourd'hui, vous maudiront dans quatre jours, et dans dix jours, ils vous prendront !

— La Taïga est traversé de fleuves et de ruisseaux ! déclara Andreas Heer, sans conviction.

— Mais ici ? Ici ! Savez-vous s'il y en a, ici ? rugit Poutkin. Le professeur ne vient-il pas de nous dire : la forêt est si sèche qu'elle tombe en poussière ! Quand a-t-il plu ici pour la dernière fois ? Quand pleuvra-t-il de nouveau ? Une fois qu'on est crevé, on n'a plus besoin d'eau !

— Nous saignerons les bouleaux..., dit la maîtresse d'école Nadeschna d'une voix douce. On peut boire la sève du bouleau. J'en ai fait une fois l'expérience dans un camp de vacances, par amusement, avec les enfants.

— Ces bouleaux dont on n'entend plus bruire le feuillage tant il est sec ! Il faut de l'eau, que diable !

— Vous en viendrez enfin à faire appel à Dieu ! lança Andreas sans intention moqueuse.

Il éprouvait un malaise proche de la nausée. Poutkin se retourna vivement, comme harcelé par son idée fixe :

— J'ai dit : que diable !

— Le diable ! Un ange déchu... Renseignez-vous auprès de Nadeschna.

Poutkin serra ses lèvres :

— Ne me provoquez pas, dit-il d'une voix sourde. Songez plutôt

que nous ne devons tous n'avoir qu'une pensée : atteindre à travers la forêt le premier lieu habité. Pourquoi ne savons-nous pas où nous sommes ? Katia, réveillez donc Makar Loukanovitch ! J'ai piètre opinion d'un enseignement médical qui ne vous permet même pas de traiter un simple choc ! Il faut que nous sachions où nous sommes et seul Makar peut nous le dire. Faites donc quelque chose, Jekaterina !

— Tout a été fait, répondit la jeune femme d'une voix grave. Taisez-vous donc, Poutkin ! Personne n'a jamais vaincu la Taïga en brillant. Auriez-vous l'intention de vous mettre en route immédiatement ? Vous sentez-vous assez fort ?

— Oui !

— Nous ne pouvons en dire autant ! Nous ne sommes pas aussi vigoureux que vous, semble-t-il, et dans deux heures il fera nuit.

— Il faut procéder méthodiquement... (Morotzki s'assit auprès d'Andreas, sur le tronc d'arbre). Nous n'avons pas encore inventorié les restes de l'avion. Peut-être ferons-nous des découvertes. Il y avait quatre caisses de conserves à bord.

— Contenant de l'eau, croyez-vous ? cria Poutkin angoissé. Bêtises !

— Si ce sont des conserves de légumes, elles contiennent de l'eau, évidemment, répliqua Morotzki sans paraître offensé. Il conviendrait de faire des recherches parmi les restes de l'avion.

Ils se mirent à fouiller les débris de l'Antonov dont il ne restait pas grand-chose. Le prodige de se trouver encore en vie après une telle chute s'imposait à leur esprit, tandis qu'ils prenaient conscience de l'ampleur du désastre. Nadeschna se signa, geste que Poutkin souligna d'un grognement hostile.

Les caisses contenaient des conserves de viande et de légumes, carottes et concombres. On retrouva aussi intact le réservoir d'eau qui approvisionnait les radiateurs des moteurs à hélices – brouet puant et huileux qui ondoyait dans son vaisseau de tôle.

— Ainsi nous ne pourrions pas mourir de soif, déclara Andreas Heer à voix haute, voilà qui est acquis. Nous ne mourrions pas non plus de faim. Ainsi le monde semble plus habitable. Poutkin, qu'en pensez-vous ?

— Je pense à l'hiver.

— Sans doute va-t-on nous chercher ? Quand on ne nous verra pas arriver, ce soir, à l'escale de Wiljouisk, on donnera l'alarme !

— Il ne pourrait donc être question que de quelques heures

d'attente, ajouta Morotzki confiant. Qu'en dites-vous, Katia Alexandrovna ?

— Je n'ai absolument pas peur. (La Susskaya, fouillant les décombres, en retira une couverture déchirée qu'elle suspendit à son bras comme un tapis de prix). Seul notre camarade Poutkin se croit tenu de brailler, mais il faut croire qu'il y trouve quelque plaisir.

— Six personnes, reprit Poutkin, six créatures humaines réunies par le même destin, et parmi elles il y a au moins cinq imbéciles ! C'est à vomir ! La guigne me poursuit : à neuf ans je suis tombé d'un tracteur, les deux jambes brisées, et depuis lors rien que des malchances. Oui, oui, je me tais... mais vous verrez ce qui arrivera... ce que nous deviendrons... ce que chacun de nous devra subir...

La nuit était tiède. Des milliers de bruissements emplissaient la forêt, des oiseaux de nuit voletaient au-dessus de la clairière, une odeur sucrée de décomposition automnale régnait, à croire que les arbres géants exhalaient leur mort. Ils avaient entretenu un feu modeste afin de le mieux contrôler. Les flammes crépitaient en dévorant le bois sec, elles donnaient de la lumière, mais pas de fumée. C'était précisément celle-ci qui eût été nécessaire, car à peine l'obscurité se fut-elle établie que l'atmosphère s'emplit d'une nuée bourdonnante de moustiques attirés par la lueur des flammes, couvrant les voyageurs égarés comme une poussière. Morotzki les souffrit avec le stoïcisme du scientifique qui sait qu'on ne peut rien contre la nature. Par contre, Poutkin se mit de nouveau à jurer comme un palefrenier, agitant des branchages enflammés dans une danse grotesque. Mais les moustiques, qui n'en avaient cure, l'attaquaient du côté où il ne faisait pas jaillir d'étincelles.

— Que votre vocabulaire est grossier ! remarqua la Susskaya de sa voix grave. Poutkin, ayez quelques égards pour les oreilles de Nadeschna !

— Comme si cette colombe ignorait ce que parler veut dire. Passons aux actes. Il nous faut faire de la fumée pour chasser ces insectes... du bois mouillé !

— Allez, accomplissez donc un petit prodige, Igor Philipovitch !

— Et sans plus tarder ! (Plantant sa massive personne devant le foyer, il se mit à tirailler la braguette de sa culotte lacérée en hurlant :) Les dames sont priées de se détourner ! Je vais pisser dans les flammes, ça provoquera de la fumée ! Si ça pue, ça chassera du moins les moustiques !

Il déboutonna sa braguette en écartant les jambes. Nadeschna détourna la tête pour fixer l'obscurité ; Jekaterina hésita, mais lorsque Poutkin se mit à pisser sans retenue, elle aussi détourna la tête.

Le feu grésilla, siffla, de la fumée s'en dégagait accompagnée d'une pénible puanteur, mais le nuage de moustiques s'éclaircit et se volatilisa dans la nuit.

— Qu'ai-je dit ? s'écria Poutkin triomphant. C'est tout de même l'homme qui a raison de la vermine ! Allons, camarades, faites-en autant !

Morotzki hésita, mais il finit par se lever et suivit son exemple. Andreas Heer en fit autant. Poutkin lança alors sur un ton railleur :

— Nous formons donc une nouvelle confrérie, à ce que je vois ! Merci, mes frères, si nous agissons toujours d'un commun accord, nous tiendrons le coup !

Il attendit la réponse, mais comme tout le monde se taisait, il s'assit en haussant les épaules. Nadeschna Ivanovna avait plaqué ses paumes sur sa bouche et luttait contre la nausée. La puanteur des vapeurs d'urine était abominable, mais les moustiques ne reparurent pas.

— Notre colombe a le cœur chaviré, constata Poutkin, mais il faudra nous habituer à bien plus infect ! Ne remarquez-vous pas qu'aucun avion n'est apparu dans le ciel ? Depuis longtemps nous sommes en retard sur notre horaire, mais rien ne vient de Wiljouisk ! Six individus et un appareil sont foutus... qu'importe ? Toute entreprise de recherche reviendrait plus cher que nous ne valons à leurs yeux. Rayez six noms... c'est facile, ça ne coûte rien... Il en va ainsi camarades : nous sommes de la crotte tombée des cieux !

— Votre impatience est pathologique, répliqua la Susskaya. (Elle tendit à Nadeschna une boîte de carottes en conserve dont le jus calmerait peut-être son dégoût). Attendez donc demain... après-demain... on nous cherchera sûrement.

— Vous dirai-je, Katia, ce que demain et après-demain nous réservent ? s'écria Poutkin hors de lui. Nous serons ici, le cul collé au sol, tandis qu'à Wiljouisk et à Irkoutsk, ils resteront également sur leur cul sans rien faire ! « Si tu es en Sibérie, aide-toi toi-même. » C'est une vérité, la seule qu'il ne faut pas oublier dans ce pays. Mais, attendons, les yeux levés vers les nuées dans l'espoir d'y voir scintiller une hélice et... tout à coup, la neige sera là...

— La neige viendra sûrement ! lança Morotzki indifférent, vous ne lui échapperez pas, Igor Philipovitch. Quelques jours de plus ou de

moins, est-ce que cela compte ?

— Il faut donc ne rien faire ? demanda Poutkin désespéré.

— Il faut agir avec méthode. (Morotzki pêcha d'un doigt trois carottes dans la boîte de conserve que lui tendait Nadeschna et les mangea avec des claquements de langue). Il est hors de doute que nous aurons à faire du chemin à pied. La question est de savoir dans quelle direction ?

Poutkin allait répondre une insanité, lorsqu'il sursauta comme ses compagnons. On venait de crier d'une voix déchirante. D'abord un son... puis dans un rugissement :

— Mère ! Mamouchka ! Tiens-moi, tiens-moi bien fort ! Au nom du Ciel, tiens-moi !

Morotzki rentra sa tête entre ses épaules, comme s'il avait froid. Poutkin resta assis, la bouche ouverte, le regard rivé à l'obscurité. Nadeschna se mit à pleurer et s'appuya contre Andreas Heer. Seule la Susskaya bondit et ouvrit toutes grandes ses longues mains fines.

— Benerian est sorti du coma, dit-elle d'une voix étranglée. J'y vais !

— Mère ! répéta le pilote dans un cri et sa voix se brisa.

Puis des pleurnichements s'élevèrent comme si on langeait un nourrisson.

Jekaterina Alexandrovna prit une branche enflammée et courut vers le tronc d'arbre contre lequel on avait étendu Benerian. Elle avait déposé auprès de lui sa petite trousse de chirurgie afin de l'avoir sous la main dès qu'il s'éveillerait.

Poutkin – comment en eût-il été autrement ? – fut le premier à retrouver la parole :

— Ça n'est pas Makar Loukanovitch qui nous apprendra où nous sommes, dit-il sarcastique ; tant qu'il braillera pour avoir sa mamouchka, nous n'obtiendrons de lui aucune information concernant la direction à prendre. Mes amis, je pense que Benerian est dans un si piteux état que nous ne pourrons plus compter sur lui.

— Vous avez une manière odieuse d'exprimer des vérités, Poutkin ! lança la Susskaya qui revenait et s'approchait du feu. J'ai fait à Makar une nouvelle piqûre. Il s'est éveillé mais son esprit bat la campagne. Il a subi un choc brutal et il est inutile de lui parler. J'ai peur qu'il n'ait perdu la raison.

— Mais cela peut changer, n'est-ce pas ? demanda Morotzki à mi-

voix.

— Je ne sais pas. (La voix grave de la Susskaya était glaciale soudain :) Benerian est retombé en enfance, c'est un être irresponsable, un bébé méchant... Nous... devrions le ligoter par prudence, et dans son propre intérêt. Il était précisément en train de s'étrangler de ses propres mains.

— Comme si nous n'avions pas déjà assez de problèmes ! (Poutkin adressa un signe de tête à Andreas :) Venez, Andrej, il doit y avoir de quoi le ligoter parmi les ruines de l'avion.

Ils retirèrent quelques cordages d'un monceau de cartons et allèrent lier les chevilles de Benerian, puis, lui ayant écarté les bras, ils lièrent ses poignets sur de solides branches. Pour plus de sûreté, ils entourèrent encore sa taille d'une corde et enfoncèrent deux gros clous dans le tronc d'arbre autour desquels ils roulèrent les cordages. Puis Poutkin resta auprès de Benerian qui pleurnichait, en lui maintenant la tête qu'il ne cessait de balancer comme un pendule.

— Colonel Makar Loukanovitch, reprit Poutkin d'une voix émue, héros de la paix, quatre décorations... finir ainsi dans la Taïga, le cerveau vide. Andrej, reconnaissez que la vie est du fumier !

Cette première nuit, devant ce feu puant, personne ne dormit. Dans l'obscurité, la Taïga semblait plus gorgée de vie qu'au grand jour. De grosses souris filaient en travers de la clairière. Des belettes et des martres surgirent, flairant le sol avec méfiance. Un renard énorme, puis un couple de rennes à l'allure lente et fière, dédaignèrent de remarquer la présence de ces humains. Avec dignité, ils traversèrent, grandes ombres orgueilleuses, l'espace ouvert dans la forêt. Morotzki se frotta les mains lorsque les animaux eurent disparu parmi les arbres.

— Je sais, à présent, où nous avons chu des cieux, dit-il.

Poutkin tourna la tête :

— Vraiment ?

— Nous nous trouvons dans une région où les animaux n'ont encore jamais vu un être humain. Leur comportement est vraiment édénique ! (Morotzki passa la main sur sa tête bandée comme pour s'assurer de la solidité de son pansement :) Nous sommes sûrement très isolés.

— Et c'est le comportement des animaux qui vous le fait comprendre ? lança Poutkin moqueur.

— Oui. (Morotzki entoura de ses bras ses genoux repliés). Je suis

professeur de zoologie et je me suis spécialisé dans l'étude des rongeurs.

— Le ciel nous châtie durement ! constata Poutkin en lançant de nouvelles branches dans le feu rougeoyant. Quant à moi, il me semble que mon activité représente plus d'intérêt, je m'emploie à mettre au jour des puits de pétrole !

Poutkin considéra ses compagnons l'un après l'autre. La Susskaya prêtait l'oreille dans l'obscurité. Là-bas, Benerian piaillait de nouveau en appelant tout bas : Maman ! Mamouchka ! Tiens-moi bien fort ! Tiens-moi ! Sa raison était restée suspendue à l'instant où il n'avait pu arrêter la chute de son avion.

— Ainsi nous ferons bien de chercher à mieux nous connaître, mes amis, reprit Poutkin. Soyons francs, ôtons nos masques. Semjon Pavlovitch, commençons par vous qui venez de nous révéler un peu de votre personnalité : comment avez-vous échoué, en tant que psychologue du monde animal, à Souchana, ce trou maudit ? Est-ce pour y observer les loutres et les castors ?

Morotzki fixait les flammes. Son visage anguleux derrière ses lunettes aux verres non cerclés rappelait celui d'une momie :

— Je suis venu en Sibérie volontairement, dit-il lentement. Je ne suis pas le seul à y avoir apporté un fardeau moral qui lui fait courber l'échine. Ce sera vite dit : j'ai tué ma femme.

Soudain, le craquement des branchages livrés aux flammes fit penser à des coups de feu. Les autres regardaient Morotzki et se taisaient, effarés. Morotzki hocha la tête, mais sa voix resta aussi chaudement timbrée et tout aussi pleine d'indifférence qu'auparavant.

— Je l'ai assassinée. Non pas avec raffinement, mais tout simplement avec un long couteau de cuisine que je lui ai enfoncé dans le dos. Et ce fut fini. J'étais revenu de l'Institut chez moi plus tôt que d'habitude et qu'ai-je trouvé dans notre lit ? Nastja avec mon meilleur assistant ! Huit jours plus tard, Nastja était morte et Waska Diogenovitch, l'assistant, était arrêté, accusé de meurtre, condamné à vie et envoyé au camp de Vorkouta en Sibérie... J'avais manigancé ça avec une minutie de scientifique. Waska était emberlificoté dans un réseau d'indices... Mes amis, pourquoi vous raconter cela ? Il est mort à Vorkouta, mais moi j'en ai été brisé. La conscience... mes amis, je n'aurais pas cru qu'elle pouvait vous jouer de ces tours... vous vider en quelque sorte. Aussi ne restait-il pour moi que la Sibérie, où je pourrais me perdre au sein des espaces où ma conscience ne se heurtait plus nulle part.

— Et vous, Andrej ? demanda Poutkin d'une voix enrouée par

l'émotion. Vous êtes ingénieur diplômé, spécialiste de l'exploitation des mines, n'est-ce pas ?

Andreas Heer considérait Poutkin d'un air ébahi :

— Comment le savez-vous ? Je ne vous ai dit que mon nom !

Poutkin eut une grimace de satisfaction :

— Nous sommes un peuple méfiant, Andrej. Pourquoi ? Depuis des siècles on menace les peuples du Diable et de l'invasion russe. Cela finit par marquer. Tout ce qui vient de l'extérieur est examiné à la loupe : que vient-il faire ici ? Que veut-il ? Que pense-t-il de nous ? Pour nous, tout étranger est d'abord un mensonge vivant. Il est donc naturel qu'on le surveille secrètement, même si ses intentions sont pures. Vous, Andrej Heer, vous êtes venu en Russie sur la demande du Conseil central des Mines, afin d'instituer de nouvelles méthodes dans l'exploitation des galeries en profondeur. Dois-je vous énumérer tous les lieux où vous êtes passé ? Depuis que vous êtes en Sibérie, je suis votre ombre. Occupation d'idiot, mais nécessaire.

— Autrement dit, répliqua Andreas d'une voix dure, vous m'espionnez ?

— Je vous devinais !

— Et qu'avez-vous découvert à mon sujet ?

— Du point de vue politique, rien. Mais en tant que mâle, vous êtes un garçon doué. Six aventures en neuf semaines ! Et des femmes superbes, mes amis ! C'est à vous rendre envieux. J'ai toujours occupé la chambre voisine de la vôtre et lorsque le bois de lit craquait, je maudissais ma mission ! (Poutkin désigna d'un geste Nadeschna qui se mordait la lèvre inférieure d'un air gêné :) Et vous, ma douce colombe ? Vous êtes maîtresse d'école ? Naturellement. Mais pas à Souchana ?

— J'y rendais visite à des amis..., répondit Nadeschna à voix basse. (Mais, brusquement, rejetant la tête en arrière tandis que ses grands yeux d'enfant étincelaient – Poutkin en éprouva des fourmillements le long de l'échine – elle s'écria d'une voix devenue dure et sonore :) J'ai distribué des bibles ! J'ai apporté des bibles aux chrétiens clandestins de dix-neuf villages sibériens !

— Quoi ? Qu'avez-vous fait ? bégaya Poutkin déconcerté. Des bibles ?

— Demandez au K.G.B. ! lança Nadeschna Ivanovna, qui s'était redressée fièrement. Il existe à Moscou une section spéciale chargée de découvrir l'introduction illégale et interdite des bibles en U.R.S.S.

Mais elles y pénètrent tout de même par des voies inconnues du K.G.B. : elles viennent de Rome directement. Là-bas, un bureau organise ces passages. Et ce ne sont pas seulement des bibles qui pénètrent secrètement en Russie, mais aussi des prêtres, parfaitement instruits en vue de leur mission. J'en ai laissé deux derrière moi, en Sibérie. (Elle regardait ses compagnons d'un air provocant, c'était une Nadeschna métamorphosée, montrant bec et ongles). C'est ainsi que je suis ! ajouta-t-elle. Ne disiez-vous pas, Igor Philipovitch, que nous devons jeter le masque ?

— Elle distribue des bibles et guide des prêtres, cria Poutkin en frappant ses poings l'un contre l'autre. Quelle bande que la nôtre, que diable ! Un assassin, un espion, un agent du Vatican, un Allemand qui consomme les femmes russes comme des bonbons... et vous, Jekaterina, que nous offrez-vous ?

— Rien, dit la Susskaya de sa voix grave et veloutée qui tintait comme une cloche voilée. Rien du tout.

— Prétendez-vous être la seule normale parmi nous ? cria Poutkin.

— Ça en a l'air, Igor Philipovitch.

— Vous êtes décevante, Katia ! Allons, cherchons le défaut de la cuirasse, nous ne voulons pas de blanche colombe parmi nous. Il vous est bien arrivé quelque chose. Allons, crachez le morceau !

— Laissez-moi tranquille, Poutkin ! (La Susskaya se leva et s'en alla auprès du malheureux et gémissant Benerian. Mais avant de disparaître dans l'obscurité, elle lança :) Personne n'est beau une fois le masque tombé : pourquoi désirez-vous voir tout le monde mis à nu, Poutkin ?

Plus tard on l'entendit parler avec Benerian, qui ne cessait de répéter : « Rajetchka ! Rajetchka !... », le nom de sa mère. Sans doute confondait-il la Susskaya avec elle, lui confiait-il ses souffrances.

Le feu crépita jusqu'au matin. Les rescapés étaient restés blottis tout autour. Que dire encore ? Tout avait été avoué de ce qui pouvait l'être. Une fois seulement, Poutkin dit à voix basse, avec son opiniâtreté caractéristique, en désignant de la tête la Susskaya :

— Pourtant, elle aussi a un secret, mes amis. Et ce doit être un gros morceau, pour qu'elle refuse d'en parler. Mais nous le lui ferons avouer.

Cette nouvelle journée fut aussi chaude que la précédente. La Taïga ondulait comme une mer de flammes qui semblaient jaillir jusqu'au ciel sans nuages, d'un bleu désespérément pâle. Aucun avion de recherche ne s'était montré. Les monceaux de ramilles que l'on avait accumulés dans l'intention d'y mettre le feu lorsque le bruit d'un moteur se ferait entendre restaient inemployés. Poutkin maudissait le monde entier, offensait chacun de ses grossièretés, jouait au ballon avec les cartons crevés et ne cessait de tourner autour de Nadeschna. Ses intentions agressives étaient évidentes : une créature qui faisait passer en contrebande des bibles ou des ecclésiastiques en U.R.S.S. n'était bonne qu'à être exterminée.

Il était 11 heures du matin lorsque la colère de Poutkin éclata. Katia et Andreas retiraient des décombres tout ce qui pouvait servir et il y avait beaucoup de choses utilisables. Morotzki écrivait quelques lignes dans son carnet de notes et Nadeschna, pour braver Poutkin, construisait un autel à l'aide de caisses, lorsque soudain Poutkin rugit sourdement et en trois coups de pied énergiques anéanti l'autel de fortune. Nadeschna s'enfuit sans un mot, car le déchaînement de Poutkin interdisait toute explication. Comme un taureau, il fonça, galopa en rond et piétina les caisses dispersées.

— Elle me rendra fou, cette nonne enragée, avec ses autels et ses cantiques ! Et cela au milieu de la Taïga ! Est-ce supportable ? Il faudrait essayer sérieusement de la convertir dans le bon sens ! C'est pourtant simple. Que lui faut-il ? Une bonne trique bien vivante entre les jambes ! Il n'y a pas de femme qui ne change de langage à la faveur de cette expérience !

Alors Andreas, abandonnant ses recherches parmi les décombres, avança vers lui. Il adressa un signe de tête à Nadeschna, la poussa vers Katia et continua d'avancer. Poutkin, méfiant, le regardait venir.

— Vous êtes un porc, Poutkin ! lui jeta Andreas en s'arrêtant à deux mètres de lui. Un porc de première grandeur ! Vous allez faire des excuses à Nadeschna Ivanovna !

— Des excuses ?

Poutkin eut un rire tonitruant et ses muscles se gonflèrent sous sa mince chemise de toile. Tous, ils étaient aussi légèrement vêtus que possible par cette chaleur infernale, mais ils suaient tout de même comme dans une étuve.

— Je ne retirerai pas un mot de ce que j'ai dit, reprit Poutkin. Quant à vous, l'homme à femmes, qu'est-ce — que vous attendez ? Ayez donc pitié de la petite Nadeschna et sortez-lui ce Christ de la peau, je parie qu'elle appréciera ce par quoi vous le remplacerez !

— Poutkin ! reprit Andreas farouchement, encore un mot et je vous gifle !

— Vous ! Me gifler ? Un Allemand giflant un Russe ? Vous remettez donc ça ! En avant l'orgueil germanique !

Il se pencha avec la rapidité de l'éclair, ramassa une grosse branche et la brandit. Du monceau de ruines, Nadeschna jeta un cri et la Susskaya lança :

— Igor ! Idiot, jetez cette branche !

— Est-ce possible ? dit Morotzki en prenant sa tête entre ses mains. Ils sont pires que des rats. Nous avons six cents ou mille verstes de terres vierges devant nous et ils se battent !

Andreas dévisageait Poutkin, frémissant de rage. Il n'y avait plus d'autre moyen de s'expliquer... À présent on allait savoir qui comptait dans leur groupe. Un seul pas en arrière et Poutkin deviendrait l'impitoyable chef de leur bande.

— Alors quoi ? beugla Poutkin, la poitrine gonflée.

Andreas se pencha lentement et ramassa également une grosse branche qu'il soupesa d'une main, puis il regarda de nouveau Poutkin et eut un sursaut d'horreur. Les orbites de son adversaire devenaient rouges. On eût dit que sa peau exsudait du sang. Une rage de destruction animait son regard, dominant toute autre passion.

— Alors quoi ? répéta Poutkin d'une voix caverneuse, atroce. Viens donc, tombeur de femelles, viens !

— Jetez vos bâtons ! cria la Susskaya en accourant avec Nadeschna.

Mais on pouvait prévoir qu'elles arriveraient trop tard. Morotzki semblait pétrifié.

— Vous n'êtes qu'une bête ! dit Andreas à mi-voix. Une bête dangereuse et cruelle... à présent il n'y a plus à s'y tromper !

— Approche seulement ! (Poutkin brandissait son gourdin. Sa large poitrine résonnait de la jubilation qui préside aux massacres. Sa respiration était haletante :) Aussi vrai que j'en ai des fourmis dans les doigts, je vais te fendre le crâne ! Approche seulement !

Ils se ramassèrent sur eux-mêmes, chacun plongeant son regard

dans celui de l'adversaire. Le premier coup asséné – ils le savaient l'un comme l'autre – déciderait de l'issue du combat.

Poutkin surveillait Andreas et attendait le clin d'œil involontaire de son adversaire qui trahirait ses intentions. Un vieux dicton affirme : « Ne regarde pas les poings de ton ennemi, mais ses yeux : tout se décide dans son regard. »

Mais Morotzki, cette ombre squelettique, mit fin à ce jeu stupide. Il lança son carnet de notes au visage de Poutkin et profita de son désarroi de quelques secondes pour lui envoyer un coup de pied magistral, qui le fit tomber à genoux. Les femmes, quant à elles, se jetèrent sur Andreas pour l'éloigner et se placer devant lui, tel un fragile rempart. Poutkin rugit, se releva tremblant de rage.

— Ce n'est pas Makar qui est fou mais vous ! lui jeta Jekaterina.

Sa voix grave, harmonieuse, eut un effet extraordinaire. Poutkin laissa tomber son gourdin et se passa les mains sur le visage.

— Allons, ne nous mettons pas en pièces avant d'avoir fait les premiers pas pour sortir de cette forêt. Igor Philipovitch, nous ne manquerons pas d'occasions dans les semaines à venir pour nous haïr du plus profond de l'âme. Gardez vos forces dans cette perspective !

— Vous avez raison, Katia ! (Poutkin secoua la tête :) Mais je n'y puis rien changer, c'est ancré trop profond en moi, voyez-vous.

Il se frappa la poitrine du poing et poursuivit :

— Quand je vois quelqu'un prier, quand j'aperçois même de loin le clocher d'une église ou si j'entends sonner la cloche, j'en ai la cervelle déchirée ! Il faut que vous le sachiez, camarades ! (Ses yeux injectés de sang regardaient tout autour de lui et soudain, ils eurent tous pitié de Poutkin). Moi aussi, j'avais une mère, reprit-il, bien que je ne l'appelle pas sans cesse, comme Makar. Lorsque, après la grande guerre, elle resta seule à la maison, attendant, attendant sans trêve, avec l'espoir que le petit père reviendrait, et qu'il ne reparut pas, car il était enterré quelque part en Pologne, en Allemagne, enfin on ne le sut jamais, elle devint comme Nadeschna ! Elle se mit à prier, à s'agenouiller dans les églises, à ne plus penser qu'à Dieu, aux papes, aux cierges, aux cantiques, jusqu'au soir où on la ramena à la maison tout à fait folle, parlant aux anges et à Tichon – c'était le nom de mon père – lui murmurant des paroles tendres comme s'il était couché auprès d'elle dans le lit. Au bout d'un mois, elle mourut d'une fièvre cérébrale, selon le médecin. (Poutkin, d'un geste violent, ouvrit sa chemise sur sa poitrine comme si l'étoffe sale l'étouffait :) Voilà, mes amis, et je supplie Nadeschna Ivanovna de ne jamais, plus prier en ma présence, ni d'élever des autels.

On respectait cette requête, d'autant plus que l'on avait présentement d'autres préoccupations. Comme des bêtes de somme, ils traînèrent tout ce dont on pouvait encore se servir parmi les débris dispersés de l'avion et en firent un tas au centre de la clairière. Caisses, cartons, outils, barres de fer, plaques de tôle, ainsi que les quatre roues du train d'atterrissage, de gros pneus restés intacts. Poutkin fouilla les vestiges du poste de pilotage, jura frénétiquement en constatant que le poste émetteur radio était irréparable, mais il revint avec deux sacoches de cuir et s'assit auprès de Benerian, toujours pieds et poings liés. Le pilote avait interrompu ses pleurnicheries, il promenait autour de lui un regard vide, et se contentait de lancer de temps à autre : « Rajetchka ! Rajetchka ! » mais nul ne s'en préoccupait plus. On ne s'inquiétait que lorsque Benerian gardait trop longtemps le silence.

— C'était un poivrot hypocrite, notre colonel, déclara Poutkin en ouvrant les sacoches. Voyez-moi ça... Il cachait sous son siège de pilotage les meilleurs vins russes ! (Il éleva à bout de bras quelques bouteilles qu'il fit luire au soleil :) Du muscat noir Massandra, du vin de Crimée, couleur de grenade, du Jouchnoberechnyi rosé, dont le parfum, je vous le certifie, est celui de la rose thé de Kasanlyk. Enfin du Zinandali, du Gourchami, et même de l'Aleatiko... Makar, tu étais un connaisseur ! (Il maintenait la tête de Benerian qui oscillait de droite et de gauche et souleva vers lui son visage. Benerian le regarda, l'œil fixe, il ne reconnaissait plus personne). Pourquoi ne pouvez-vous pas le guérir, Katia ? poursuivit Poutkin d'une voix rauque. À quoi bon étudier si longtemps la médecine, si par là suite on ne peut compter sur vous ?

— Le cerveau humain est un prodige, le seul qui restera à l'homme, répondit lentement la Susskaya. Si Makar a perdu la raison, il faut qu'il la retrouve en lui-même.

Poutkin lâcha la tête de Benerian et celle-ci reprit son oscillation.

— Je ne savais pas que vous pourriez être aussi sarcastique, Katia, dit-il.

— Vous ignorez tout de moi, Igor Philipovitch.

— C'est exact. Pourquoi pas ? Mais que dissimulez-vous ? Avez-vous aussi tué quelqu'un, comme le professeur ? Non pas à l'aide d'un couteau de cuisine, mais avec quelques pilules ou des piqûres ?

— J'ai encore à faire cette expérience. (La Susskaya regardait Poutkin avec calme. Ses yeux noirs étincelaient :) Vous devriez montrer plus de prudence, Poutkin !

— Oh ! C'est une menace ? (Sa voix vacillait, moins assurée).

— C'est une constatation, Igor Philipovitch ! Je déteste les espions du K.G.B. Je serais prête à tout pour anéantir des hommes tels que vous !

— C'est parler franchement.

Poutkin se retourna : les autres, groupés autour de lui, le regardaient avec hostilité. Même le maigre Morotzki, meurtrier impuni, lui jetait un regard sombre.

— Alors, vous êtes tous contre moi ! reprit-il. Mes amis, je vous assure que je ne suis pas un espion. J'ai seulement reçu la mission de ne jamais perdre de vue l'Allemand Andreas Heer. Est-ce un crime ? J'agissais pour la sécurité de notre pays ! Ne sommes-nous pas tous russes ?

— Je vous rappellerai, dans quelques semaines, cet amour pour la patrie dont vous faites étalage à présent, reprit la Susskaya en se détournant. Cette forêt exige plus d'amour qu'un être humain n'en peut donner.

Il semblait bien que la Susskaya avait raison une fois de plus.

Parmi les décombres de l'avion, on trouva enfin une carte plus précise, mais l'itinéraire n'y avait pas été porté. On ne pouvait que le deviner lorsqu'on traçait un trait de Souchana à Irkoutsk.

— En Sibérie, les plans de vol sont inutiles, dit Morotzki en posant son index sur un point de la carte. L'espace aérien est suffisamment vaste. Admettons que Makar ait volé en droite ligne : nous nous trouvons donc ici, exactement au nord du fleuve Wiljoug, au sud de l'Olenek, quelque part dans le voisinage du bassin du Tjounjan ou Tjouna, peut-être aussi sommes-nous proches de la Lindja, en tout cas nous nous trouvons ici, ce qui signifie...

Morotzki se tut. Il regardait Nadeschna. En tant que professeur elle avait d'excellentes connaissances en géographie. Elle comprit ce qu'il voulait dire. Poutkin le dit tout haut :

— C'est une région déserte, sans aucune population. Nous ne pouvions pas plus mal tomber.

— Autour de nous s'étendent des milliers de kilomètres carrés de terres vierges ! (Morotzki déposa la carte sur le sol). Il n'y a pas âme qui vive, à part quelques trappeurs, quelques géologues ou des Iakoutes nomades.

— Mais cela nous suffirait ! dit Andreas, plein d'espoir.

— Si nous les rencontrons ! Dans quinze jours, au plus tard, l'hiver s'installera. Les chasses d'automne sont terminées et il est trop tôt

pour celles de l'hiver. Il nous faudra d'abord franchir un espace vide. Mes amis, il ne nous est permis que de marcher sans trêve et si nos pieds ne peuvent plus nous porter, nous continuerons à quatre pattes. Nous n'avons qu'un but : rallier au plus tôt la première habitation humaine !

— Ne l'ai-je pas dit ? s'écria Poutkin triomphant, voici vingt-quatre heures que je vous le répète ! Mais non, il vous faut un professeur pour vous convaincre !

— Et où trouverons-nous des colons ? demanda Katia Alexandrovna.

— Au sud ! lança Nadeschna en montrant la carte de son petit doigt autoritaire qu'elle fit glisser de haut en bas sur le papier froissé, seulement au sud, où la Taïga est un peu plus peuplée. Croyez-moi, j'ai tout de même donné des cours de géographie !

— Naturellement ! cria Poutkin. (Il sortait de ses gonds chaque fois que Nadeschna agissait ou parlait :) Vous n'avez pas manqué de faire savoir par quels chemins des bibles pouvaient pénétrer en Russie !

— Poutkin ! dit la Susskaya sur un ton de reproche.

— Je me tais, belle dame ! Ainsi il faut aller au sud ! Mettons la question aux voix : Qui veut aller en direction du sud ?

Ils levèrent tous la main. Y avait-il un autre choix ? L'opinion de Nadeschna s'imposait à eux : au sud devaient se trouver quelques habitations, le climat étant moins rude.

— Nous sommes donc tous d'accord, constata Poutkin. À présent, au travail ! Nous aurons à ménager notre souffle, il y aura des vallons, des ravins, des étendues marécageuses, mais en avant, cap au sud !

Ils ne pouvaient se douter qu'à moins de cent verstes à l'est, à quatre jours de marche de leur point de chute, se trouvait le comptoir de Jakoutarska, un campement de chasseurs de fourrures. Quatre jours seulement durant desquels ils auraient pu gagner leur course contre l'hiver.

Mais comment le deviner ? Sur la carte, le comptoir de Jakoutarska n'était pas indiqué. Et pour quelle raison l'eût-il été ? Il était impossible de mentionner tous les campements saisonniers de chasseurs !

Une heure plus tard, Poutkin mettait de l'ordre dans les réserves de vivres et considérait d'un air dubitatif le train d'atterrissage de l'avion lorsque le Pr Morotzki revint d'une courte promenade aux

alentours. Il avait voulu observer le comportement des animaux afin d'en déduire la présence de l'eau. S'il y avait eu, par exemple, des castors ou des rats musqués, l'eau n'eût pas été loin...

— L'hiver est plus proche que nous ne croyons, affirma Morotzki. (Il s'assit auprès de Benerian sur le tronc d'arbre et écrivit quelques notes dans son journal). J'ai vu un lièvre.

— Il vous a dit qu'il était déjà enrhumé, sans doute ?

— Non, mais il avait son pelage blanc, celui qui se confond avec la neige : comprenez-vous enfin, Igor Philipovitch ?

Poutkin mordait sa lèvre inférieure. Nadeschna et la Susskaya rassemblaient les outils retrouvés : une hache, une grosse cognée, des tenailles, une clé anglaise, une boîte de fer-blanc pleine de clous, un vilebrequin, deux marteaux sans poignée, deux courtes scies à main... objets précieux dans la Taïga. Tout à coup, Andreas brandit quelque chose au-dessus de sa tête, l'air tout heureux.

— Un cadeau du ciel ! s'écria-t-il de loin. J'ai trouvé un fusil... enfin, un demi-fusil, la crosse a été brisée, mais le canon et la platine sont en bon état !

— On peut tailler une crosse dans du bois, s'écria Poutkin en applaudissant. Et les cartouches ?

— Je les trouverai sans doute.

Il voulut donner le fusil à Poutkin mais la Susskaya fut plus rapide et le lui arracha des mains. Poutkin en reculant eut un grondement plein de menaces.

— Qu'est-ce que cela veut dire encore, Katia Alexandrovna ? demanda-t-il en se contenant avec peine.

— C'est moi qui garderai le fusil, Igor Philipovitch. (Elle le serra contre sa poitrine). Dans vos mains ce fusil serait une arme contre nous et vous seriez inattaquable ! Vos yeux trahissent bien trop vos pensées !

— Et qui donc s'en servira pour tirer le gibier ? siffla Poutkin en grinçant des dents. Morotzki ? Le recul le fera tomber sur le derrière. Nadeschna ? Elle tiendra le canon à l'envers, cette nigaude. Et Andrej ? Il n'est pas dangereux, cet ours blond ?

— Je ferai feu ! (La Susskaya passa ses deux mains sur le fusil comme s'il s'agissait d'un enfant qu'elle caressait). Je sais tirer, Poutkin, comme un tireur d'élite sibérien. À une distance de cinquante mètres, je percerai le lobe de votre oreille gauche. Si vous voulez essayer, Igor Philipovitch...

— N'est-ce pas votre « mystère » qui montre le bout de l'oreille, Katia ? demanda Poutkin, le souffle court.

— Tirez-en les conclusions que vous voudrez...

Elle se détourna pour rejoindre Nadeschna. Andreas, surpris, la suivit du regard tandis que Poutkin frottait énergiquement son gros nez et plantait solidement ses pieds dans le sol.

— C'est la plus formidable diablesse jamais vue en ce monde, dit-il. Croyez-moi, Andrej, il y a dans cette femme le ciel et l'enfer. (Puis désignant le train d'atterrissage de l'avion :) Voilà ce qui me prend tout mon temps !

— Ces roues ?

— Oui, ces belles roues munies de beaux pneus solides, attachées à ces deux essieux intacts. Encore un don du ciel !

— Poutkin, faites un détour pour éviter le bon Dieu...

— Disons un cadeau de l'enfer, si vous préférez ! cria Poutkin. Avec quatre roues et deux essieux, on peut construire une charrette superbe. Nous avons des tôles, des planches, des clous, des vis, des outils. Nous devrions construire un joli véhicule dans lequel nous pourrions transporter assez de choses pour que l'hiver sibérien en soit réduit à nous lécher le cul ! Vous êtes ingénieur : construisez une voiture !

— Je suis spécialiste des questions minières.

— Quant à moi, je fore des puits de pétrole. Serons-nous pas capables de construire ensemble une charrette ? Combien de temps nous faudra-t-il ?

— Au moins deux jours.

— Disposons-nous de deux jours avant de partir, professeur ? rugit Poutkin en travers de la clairière.

Morotzki, qui arrachait l'étoffe des sièges de l'avion afin qu'on pût en faire des couvertures, haussa les épaules.

— À bien considérer les choses, nous n'avons pas une minute à perdre.

— C'est bien là une réponse de professeur, remarqua Poutkin hargneux. Andrej, nous commençons tout de suite notre charrette. Le fond sera fait de tôle de l'avion, les côtés de bois, ce qui permettra en cas de besoin d'y planter des clous et d'y accrocher quelque chose.

— D'accord.

Andreas se dirigea vers les grosses roues aux pneus gonflés et leur envoya des coups de pied :

— . Et où prendrez-vous les chevaux qui tireront le tout ?

— Les chevaux ? Ce sera nous. (Poutkin eut un rire caverneux :) Nos ancêtres ont halé le long des fleuves, à la force de leurs épaules, de grands bateaux. Allons-nous capituler devant une charrette à bras ?

Ils mirent trois jours à construire leur véhicule mais ce fut une réussite. La charrette était superbe, stable, vaste, et lorsque Andreas se plaça au timon, il la trouva d'un maniement facile, malgré son poids.

— Donnons-lui un nom, proposa Morotzki, d'humeur soudain sentimentale. Poutkin, sacrifiez donc en son honneur une bouteille de votre vin au goût de rose. Cette charrette la vaut bien !

Ils étaient tous d'humeur joyeuse, presque insouciant. Pendant trois jours, ils avaient trimé ensemble, sans querelle. Il régnait entre eux un mystérieux accord. Poutkin courut sans hésiter chercher le meilleur vin de Crimée et revint en brandissant la bouteille au-dessus de sa tête.

En cet instant, on oubliait les jurons que l'on avait hurlés, étreints par l'angoisse. On oubliait que nul avion de sauvetage ne s'était fait entendre. La Taïga murmurait dans le vent, ses frondaisons se balançaient, les animaux de la forêt, renards, hermines, martres surtout, traversaient sans crainte la clairière.

Le troisième jour, pourtant, Morotzki crut entendre le ronflement d'un moteur mais il percevait toujours des sons que les autres n'entendaient pas. On s'y était habitué. On prêta l'oreille quelques secondes, puis on se remit à clouer, à creuser, à marteler le bois de la charrette. Pourtant Morotzki avait raison, on les cherchait depuis trois jours avec les hélicoptères de la base de Wiljouisk et c'était bien des ronflements de moteurs que le vent portait vers eux et non pas le son étouffé de quelque pet ainsi que Poutkin le prétendait aigrement. Seulement on les cherchait loin de là, sur la ligne de vol que Benerian aurait dû suivre. Comment les sauveteurs pouvaient-ils deviner que le pilote avait dévié de sa route ?

— Comment appellerons-nous la charrette ? demandait à présent Andreas.

— Nadjesda ! ou Espérance, s'écria Nadeschna Ivanovna.

— Vous ne proposez pas Jésus-Christ ? brailla Poutkin.

On ne lui en tint pas rigueur, on en rit même. Étrangement, ils

s'étaient tous transformés au cours de ces trois jours, et commençaient à se ressembler. Devant eux s'étendaient six cents ou mille verstes de terre inconnue, où les attendait – s'ils ne rencontraient pas de chasseurs – un hiver de sept mois dans le meilleur des cas, ou de neuf si le temps était rigoureux. Tout était possible dans la Taïga.

— Nadjesda ! s'écria Poutkin en brisant la bouteille contre la charrette sur laquelle ruissela le muscat rosé.

Ils furent tout à coup silencieux et très graves : on eût dit que la charrette saignait et que leur cheminement vers la liberté commençait par une traînée de sang.

— Il est exactement 3 heures, annonça Andreas.

On avait trouvé dans le tableau de bord une montre marchant non pas électriquement, mais avec un vieux système à ressort – étrange qu'elle ait été placée sur l'Antonov. On l'avait démontée et Morotzki la portait à présent suspendue à son cou par une cordelette, comme un grand médaillon. Elle était l'objet de tous ses soins.

— Partons-nous ?

— Certainement ! (Poutkin cracha dans ses paumes). Chargeons et filons droit au sud ! Chaque pas représente un peu de liberté. Mes amis, j'avoue que je suis content !

Ils chargèrent leur charrette des objets sélectionnés, surtout des conserves, des outils, des couvertures, deux toiles de tente, quelques tôles du fuselage, avec lesquelles, ainsi que l'expliqua Andreas, on pourrait fabriquer toutes sortes de choses, en particulier un poêle. Tout en haut du chargement, on planta deux des sièges de l'avion sur lesquels on étendit Benerian, toujours délirant, et on l'attacha afin qu'il ne tombe pas.

— Terminé ! lança la Susskaya. (Elle se retourna pour regarder les débris de l'Antonov et le tas de cendres de leur feu de camp :) C'est le moment de pleurer si l'on en a envie.

— Je n'ai pas besoin de cet encouragement ! dit Poutkin.

Il se plaça entre les larges traits qu'ils avaient confectionnés avec les ceintures des sièges, puis il fit signe à Andreas et à Morotzki :

— Allons ! Mettez-vous dans vos harnais ! Quant aux dames, elles pousseront par-derrière : du sang et de la sueur, la Russie a été faite de cela, et c'est en suant et saignant que nous allons courir à la poursuite de notre survie !

Andreas et Morotzki jetèrent les autres traits par-dessus leurs épaules, Nadeschna et Jekaterina s'arc-boutèrent contre la paroi

arrière de la charrette. En haut du chargement, Benerian recommença à lancer son angoissant appel, « Rajetchka ! Rajetchka ! », comme s'il voulait rythmer les pas de ses compagnons à l'instar des négriers d'autrefois scandant les coups de rames sur les galères chargées d'esclaves.

— Tirez ! Tirez ! criait Poutkin en lançant le vieux cri des haleurs de barges.

La charrette avançait. Les gros pneus tournèrent. La voix de Nadeschna lança :

— Mon Dieu, voilà que nous partons !

Ils tiraient, poussaient. Le lourd véhicule traversa la clairière et pénétra dans la Taïga heureusement peu dense en cet endroit. La forêt les accueillit comme une mère ou une maîtresse, ou encore comme un Moloch qui les dévorait à loisir.

Ils s'essouffèrent pendant une heure entre les arbres. Une heure terrible, qui pompa toutes leurs forces.

La charrette était une réussite, mais la Taïga – elle le prouvait à présent malgré sa beauté – était un espace maudit de la nature. Le sol ondulait... les montées succédaient aux descentes, à vous couper le souffle. Morotzki, le premier, se mit à siffler comme un butor dans les roseaux, couvrant même la voix glapissante de Benerian toujours ligoté au sommet du chargement.

Au bout d'une heure, on n'en pouvait plus... Andreas proposa une halte. Poutkin cria : « Lâchons les traits ! » et resta étendu comme mort. De derrière la charrette surgirent Katia et Nadeschna. Ruisselantes de sueur.

— C'est une mort lente, haleta la Susskaya. Poutkin, votre idée est du fumier ! Cette charrette nous tuera !

— C'est une question d'habitude, répondit Poutkin. (Adossé à la charrette, il buvait du jus de carotte contenu dans une boîte de conserve :) C'est ainsi que Jermak a conquis la Sibérie !

— Trêve de sottises ! lança la Susskaya d'une voix que la colère rendait métallique. Nous ne vivons pas, comme Jermak, en 1581, et nous ne sommes pas non plus accompagnés par une escorte de huit cents hommes ! Quelle distance avons-nous parcourue avec cette chienne de charrette ?

— Que vous devenez donc vulgaire ! constata Poutkin qui était à bout comme les autres, mais trop orgueilleux pour en convenir. Bien,

suffit pour aujourd'hui. Où voulez-vous installer le camp ?

— Ici même ! Je ne ferai pas un pas de plus ! affirma la Susskaya.

Pendant ce temps, Nadeschna avait escaladé le timon de la charrette et donnait à boire au balbutiant Benerian. Poutkin la regarda, abasourdi :

— Elle n'est pas fatiguée ! Est-ce possible ? Avec ses osselets de poulet... et, en même temps dure comme un cuir d'élan. Ou est-ce qu'elle plane ? Katia, croyez-vous qu'elle soit un ange ?

— Quand bouclerez-vous donc votre gueule ? répliqua la Susskaya. Nous voici dans un bon coin. On peut attacher aux arbres les toiles de tente, il y a même des pierres pour construire un foyer. Nadeschna va nous préparer un bortsch, nous avons des conserves de betterave et nous sacrifierons une conserve de viande, nous l'avons bien mérité.

— Nous en sommes déjà aux gaspillages ! constata Poutkin. Lorsque nous en serons à nous ronger les ongles, vous vous chargerez de nous procurer du gibier. Vous détenez le fusil, mais, au fait, Andrej, avez-vous trouvé des cartouches ?

— Une caisse d'une centaine...

— Quel trésor ! Katia Alexandrovna, savez-vous ce que cela signifie ? Chaque coup tiré doit atteindre sa cible ! Cent coups pour six mois... Nadeschna, lorsque tombera la première neige, il vous sera permis de prier, afin qu'aucune bande de loups ne croise notre chemin.

Ils établirent leur camp, rassemblèrent de grosses pierres et construisirent un foyer fait de telle sorte que le feu ne puisse pas se communiquer aux sous-bois environnants. Ils descendirent Benerian de la voiture et le couchèrent, les mains liées, sous une toile de tente tendue entre les arbres. Morotzki, n'ayant pu pendant une demi-heure être bon à quoi que ce fût, même à ramasser des pierres, finit par ouvrir les boîtes de conserve qu'il porta à Nadeschna. Celle-ci suspendit à une tige d'acier un pot de fer-blanc martelé deux jours auparavant par Andreas, à partir d'un bidon d'huile à moteur. On avait brûlé les traces d'huile, mais on savait bien que les jours suivants la nourriture aurait un pénible goût de cambouis.

Lorsque Morotzki revint à la charrette, il s'arrêta soudain à mi-chemin, les yeux scrutant les profondeurs de la forêt. Poutkin lui jeta, moqueur :

— Est-ce que vous entendez de nouveau des avions, Semjon Pavlovitch ?

— On nous observe, répondit Morotzki tranquillement. Bougez sans hâte... il ne sait pas encore qui nous sommes et ce que nous voulons.

— Qui ? brailla Poutkin.

— Paix ! (La voix de Morotzki résonna si tranchante que Poutkin resta bouche bée). Sur ma droite, reprit-il, derrière le buisson couvert de baies noires... voici le seigneur de la Taïga.

— Ça y est, il a le cerveau dérangé, constata Poutkin d'une voix rauque.

Jekaterina voyait aussi à présent. Elle ne fit pas un geste et resta sur place, figée devant les couvertures qu'elle avait retirées de la voiture.

— Igor Philipovitch, dit-elle dans un murmure, fiez-vous donc à votre grande gueule et avancez, s'il vous plaît : derrière ce buisson, un ours nous regarde.

— Un spécimen superbe, constata Morotzki admiratif. Il nous observe par un trou dans la verdure. Pourvu que Benerian ne braille pas, cela pourrait l'effaroucher !

— Peut-être que Katia Alexandrovna aurait un calmant à lui administrer ? dit Poutkin haletant.

Il voyait enfin l'ours qui se dressait de toute sa taille derrière le buisson et qui les fixait, ces inconnus, de ses petits yeux froids.

Poutkin remarqua avec inquiétude qu'il se tenait debout. Il n'était guère savant dans ce domaine, mais il n'ignorait pas que les ours se dressent volontiers sur leurs membres postérieurs lorsqu'ils veulent attaquer.

— Que nous conseillez-vous, Semjon Pavlovitch ? demanda Poutkin d'une voix assourdie. Vous connaissez seul la question... Ce gars-là va-t-il attaquer ?

— Oui, si on le provoque.

— Qui l'oserait ? Quand se croit-il provoqué ?

— Demandez-lui donc, Poutkin. Peut-être que le timbre de votre déplaisant organe va le rendre furieux – on le comprendrait d'ailleurs.

— Pourquoi faut-il que les intellectuels se dépensent toujours en mots d'esprit qui n'amuse personne ?

Poutkin ne bougea pas, mais tourna les yeux vers la Susskaya qui avançait pas à pas vers Nadeschna pétrifiée sur place. Lorsqu'elle l'eut rejointe, elle la prit dans ses bras et elles restèrent blotties l'une contre

l'autre.

— Si nous avons un fusil en bon état, grinça Poutkin, nous pourrions déguster demain un cuissot d'ours rôti à la broche ! Mon prochain travail sera la confection d'une crosse de fusil !

L'ours dut être satisfait de son observation, car il disparut derrière le buisson couvert de baies. Il y eut un bruit de feuilles froissées, quelques craquements de branches sèches, puis tout se fondit dans le vent soyeux et bourdonnant.

— Nous lui sommes sympathiques, remarqua Morotzki. Malgré cela il faudra veiller cette nuit. Chacun deux heures. Les ours sont les animaux les plus curieux de l'univers, ils sont pires que les femmes !

— Merci ! lança la Susskaya avec un rire étrange.

Lorsque le feu flamba, ils furent singulièrement rassurés. Le bortsch préparé par Nadeschna leur parut excellent. Même Benerian en absorba quelques cuillerées. Katia le nourrissait comme un bébé et lui parlait pour l'encourager. Il avalait, puis la considérait d'un air tendre et radieux en l'appelant petite mère.

Puis la nuit s'annonça après que le soleil eut une fois de plus fait couler des flots d'or sur la Taïga qui envoyait jusqu'aux cieux le reflet de la nature triomphante. Le vent se leva, devint une rumeur intense à laquelle se joignit le chant des oiseaux qui monta vers la clarté mourante du soir. Soudain l'obscurité s'abattit telle une main gigantesque.

— Je me charge du premier quart de veille, déclara Poutkin lorsque ses compagnons déroulèrent les couvertures. Mais si votre ami revenait, Semjon Pavlovitch, je vous réveillerais, car je ne connais pas le langage des ours.

— Décidément, il ne se taira jamais, remarqua la Susskaya à mi-voix.

Elle était étendue auprès d'Andreas ; derrière elle Morotzki, profondément endormi, ronflait légèrement.

Andreas répondit par un signe de tête et tira la couverture sur son visage. Mais il sentit encore la main de la Susskaya passer, hésitante et douce, autour de son cou.

Andreas prit la troisième garde. Jekaterina l'éveilla en le secouant doucement. Il se redressa, étendit les bras et sentit sous sa main quelque chose de moelleux, de chaud, d'agréable. Tout à fait lucide, il vit qu'il avait posé sa main sur le sein droit de Katia et la retira

aussitôt. Elle ne se montra pas fâchée de cet incident qu'elle n'avait pas évité et se contenta de garder le silence. Le feu rougeoyait entre les pierres amoncelées autour du foyer. La nuit était remarquablement claire et tiède pour la saison, à croire que la terre exhalait une dernière fois la douceur du soleil avant de se livrer au gel.

Leurs compagnons dormaient tous.

— Quant à vous, votre sommeil n'est guère paisible, Andrej, remarqua la Susskaya. (Sa voix grave dans la nuit claire et chaude était plus caressante que jamais. Elle pénétrait sous la peau...) Rêvez-vous ?

— Non. (Il souleva la couverture de Jekaterina :) Couchez-vous et dormez, Katia !

— Je ne suis pas fatiguée. Comment le serait-on par une telle nuit ? La terre s'épanouit et respire ! (Elle se pencha vers Andreas, son corsage bâilla, montrant ses beaux seins ronds et fermes :) Pourquoi ne rêvez-vous pas, Andrej ?

— Je ne rêve jamais, j'ignore pourquoi.

— N'avez-vous pas de désirs ? Car rêver c'est désirer. Même un cauchemar est le miroir de vos désirs. Tout en ce monde est désir.

Elle s'étendit de nouveau sur sa couverture mais ne s'en enveloppa pas ; elle ouvrit les bras et effleura des doigts de sa main gauche la cuisse de l'homme couché auprès d'elle.

— Dormez Katia..., dit Andreas d'une voix sourde, demain il faudra trimer.

— Vous avez faim, déclara la Susskaya en posant sa main sur la hanche d'Andreas.

Ces paroles résonnèrent, telles des notes de violoncelle sous un archet de velours.

— Je n'ai pas faim, Katia, j'ai mangé beaucoup de soupe hier soir.

— Vous avez envie d'une femme, imbécile ! Pourquoi n'en convenez-vous pas ?

— Il convient de n'en pas parler à présent, Katia.

— Pourquoi ?

— Pas maintenant, avec tout ce qui nous attend.

— Il y a en nous bien davantage encore. J'ai surpris vos regards, Andrej, et vos yeux déposaient des baisers sur mes seins, mon corps, mes hanches, mes jambes et vous reveniez sans cesse à mon visage, à

mes seins. Un homme aime avec ses yeux d'abord, puis avec les mains, enfin avec son corps. À présent vous vous dérobez, Andrej.

— Ce serait insensé, Katia.

— L'amour n'est jamais insensé. Vous prétendez n'avoir pas faim, mais vous mentez. J'ai faim moi aussi, faim d'un homme.

— Katia..., dit-il d'une voix étranglée.

Il sentit brûler sa peau là où elle avait posé la main. Elle rit tout bas, de ce rire que la femme a su ramener du paradis.

— Vous êtes scandalisé, Andrej ? Pourquoi ?

La Susskaya se poussa contre lui et posa sa tête sur ses genoux. Son visage, ce radieux visage où deux mondes se rencontraient, rayonnait sous la lune avec le doux éclat d'une porcelaine.

— Te souviens-tu ? Devant l'avion à Souchana, nous nous sommes regardés pour la première fois. Puis tu as détourné les yeux d'un air volontairement indifférent. Mais déjà j'étais en toi, comme une épine de feu. Ne dis pas non, je le sais.

— Oui, reconnut Andreas. Oui, Katia, c'est vrai.

Il prit son visage entre ses mains, se pencha et l'embrassa. La tiédeur de ses lèvres et de son corps étaient aussi énigmatiques que cette claire et chaude nuit d'automne, peut-être la dernière, ultime sursaut de vie, après lequel il n'y aurait plus que cendres.

— Comme je t'aime, répéta la Susskaya dont la voix sombrait avec tout son être. Mon Dieu que je t'aime, Andrejoucha... J'adore la Sibérie pour cet amour.

Ils restèrent enlacés, couchés devant le feu où pâlassaient les braises, roulant sur le sol, se brûlant chacun à l'incandescence de l'autre. Ils ne s'aperçurent pas que Nadeschna s'était réveillée. Elle était assise, mince et frêle, légère comme une plume auprès de Poutkin qui ronflait bestialement. Les mains crispées sur le manche d'un lourd marteau, elle s'apprêtait à défoncer le crâne de Katia Alexandrovna.

Ce fut Makar Loukanovitch Benerian, le pauvre dément, qui empêcha Nadeschna de commettre un crime. Soudain sans bruit, sans l'ombre d'une pleurnicherie, il bondit comme un saumon jailli d'un remous de l'onde, et retomba sur le sol en s'écriant d'une voix terriblement claire et bien timbrée :

— Mon commandant, voici le rapport : trois Allemands abattus !

Katia et Andreas, haletants, couverts de sueur, s'arrachèrent l'un de l'autre et restèrent étendus. Leurs corps nus, tremblants, brûlaient tel un brasier.

Katia se tourna sur le ventre et appuya sa tête sur ses mains. Elle regardait fixement Benerian, assis sous la toile de tente, la tête agitée de soubresauts tandis qu'il regardait autour de lui et tirait ses liens.

— Que s'est-il passé ? demanda Andreas.

C'était de la folie ! Cette constatation le traversa comme un trait. Mon Dieu, quelle folie brûlante, radieuse, céleste, consumant toute chose ! Il restait étendu sur le dos, les membres écartés, comme un papillon épingle. Les arbres gigantesques dont il scrutait les cimes dans la nuit dansaient devant ses yeux.

Il entendit la voix de Katia sans comprendre, une seule de ses paroles. Son cerveau était éteint, tout en lui paraissait détruit, il s'étonnait seulement des battements frénétiques de son cœur.

La Susskaya se pencha sur lui. Sa longue chevelure mouillée de sueur couvrit le visage d'Andreas.

— J'ai dit que Makar ferait sûrement des progrès ! dit-elle.

Sa voix n'était que caresses et baisers. Andreas ferma les yeux pour mieux l'entendre l'aimer. La Russie est pleine de l'orgueil propre aux jeunes seigneurs du monde capitaliste, tel un homme tombé d'une autre planète, et que m'est-il arrivé ? Je m'étais pourtant défendu de manifester mon étonnement. Pourquoi ? Parce que mon père avait disparu dans ce pays en 1944 ? Parce que, en moi, subsistait la maudite passion des Allemands d'être les maîtres d'école du monde entier ? Parce que j'étais convaincu que chaque kilomètre parcouru en direction de l'est signifiait un an de régression ? Mais tout cela n'est plus que cendres à présent. Katia signifie tous les prodiges que peut enfanter un monde.

— M'entends-tu ? dit-elle.

Le visage d'Andreas rayonnait d'un bonheur enfantin sous sa tignasse blonde. Il sourit.

— Andrej, mon chéri... (Elle l'embrassa tout en le secouant :) Makar a quitté le stade infantile pour se jeter dans la guerre !

— Il est bien trop jeune pour avoir vécu la guerre, dit Andreas qui retint la tête de Katia d'une main ferme contre sa poitrine.

Près d'eux, Nadeschna cachait son lourd marteau sous sa couverture.

— Vous êtes des salauds ! dit-elle d'une voix rauque, des brutes lubriques !

La Susskaya s'arracha des bras d'Andreas et s'assit. Elle n'avait pas honte de sa nudité épanouie. Elle passa ses doigts écartés dans sa chevelure. De l'autre côté, Poutkin interrompit ses insupportables ronflements ; leur succédèrent de profondes aspirations comme s'il allait absorber la moitié du firmament.

— Depuis combien de temps êtes-vous éveillée ? demanda Katia.

Nadeschna se recoucha brusquement sur le dos et tourna la tête de l'autre côté.

— Depuis suffisamment de temps. Vous êtes comme des bêtes ! Des bêtes qui se flairent et s'accouplent. Écœurantes...

— N'avez-vous jamais aimé ? demanda la Susskaya.

— Jamais à même le sol parmi d'autres personnes.

— Faut-il que nous bâtions une hutte tous les soirs parce que vous jugez plus décent que cela se passe sous un toit ?

— Oui, je le répète, comme des animaux !

Le corps de Nadeschna se recroquevilla. Elle enfouit son visage dans sa couverture et mordit le rude tissu. L'amour, pensait-elle, l'amour ! Qui m'a jamais aimée, qui ai-je aimé ? Un étudiant à Perm, un directeur d'école à Tomsk, puis un géologue à Tschajanda... mais alors j'étais déjà engagée dans mon action. Trois hommes, quel misérable bilan. Pourquoi ne courent-ils pas après moi comme après d'autres femmes ? N'ai-je donc pas des seins, des cuisses, de jolies jambes, des lèvres à embrasser ?

Elle se mit à pleurer tout bas, cherchant le marteau à tâtons. Elle aurait aimé avoir assez de courage, pour s'assommer de sa propre main.

Benerian releva la tête. Dans la nuit claire, son visage formait une tache fantomatique.

— Mon commandant, rugit-il, voici le rapport : trois coups au but !

Poutkin s'éveilla aussi. Il se redressa comme mû par un ressort, regarda autour de lui et répondit aussitôt avec son don de repartie habituel :

— Tu as trois fois chié dans tes bottes, dis-tu ? Katia, où êtes-vous ? Vous êtes médecin : occupez-vous donc de votre malade ! Autrement je me charge de le calmer d'un direct à la mâchoire ! (Puis il aperçut la Susskaya toute nue, assise sans pudeur auprès d'Andreas, tout aussi nu qu'elle. Il se passa les mains sur le visage et s'écria, épanoui :) Ah ! C'est donc que nous vivons dans un clapier ?

La Susskaya ne répondit pas. Elle se leva, s'habilla et rejoignit Benerian sans un mot. Poutkin l'avait observée en silence tandis qu'elle passait chacun de ses vêtements sur son corps radieux, spectacle plus émouvant pour lui que celui de sa nudité. Il se pencha vers Andreas. Celui-ci, enroulé dans sa couverture, fumait une des « papyrossa » de Katia dont elle avait deux cartouches dans sa petite trousse médicale...

— M'accordez-vous trois bouffées ? demanda-t-il.

— Je vous en prie.

Andreas lui tendit la cigarette. Poutkin en aspira avidement trois bouffées, dont il envoya la fumée par les narines. Puis il rendit la cigarette à Andreas :

— Merci, Andrej, mais ça ne change rien pour moi au fait que vous soyez un type peu sympathique.

— Et pourquoi cela, Igor Philipovitch ? demanda Andreas. (Ses doigts frémirent sur sa cigarette. Son aventure avec Katia n'était pas de celles que ses sens oublieraient vite). Que vous ai-je fait ?

— Vous avez couché avec Katia ! Je m'étais réservé ce plaisir.

— Comme ingénieur, vos calculs devraient révéler une logique plus rigoureuse, Poutkin.

— J'ai le défaut d'être aussi un idéologue : une doctoresse communiste ne couche pas avec un capitaliste occidental ! Mais la Susskaya se le permet ! Que diable, Andrej, qu'est-ce que cette femme ?

— Une merveille, Igor, une merveille ! Avec ça, purement et

simplement une femme !

— J'aurais dû m'en douter. Ne vous ai-je pas observé assez longtemps ? C'est effrayant, toutes les femmes, dès qu'elles vous voient, perdent la raison. Andrej... si vous aviez pris Nadeschna, la petite nonne, je vous aurais accordé ma bénédiction, mais Katia Alexandrovna ! Elle vous brisera, mon cher ! Celle-là est capable de taire fondre un roc si elle l'étreint entre ses cuisses. Souvenez-vous de mes paroles, Andrej ! Devant nous s'étend l'enfer. On n'y aura que faire d'un incendie personnel !

C'en était fini du repos nocturne. Il fallait calmer Benerian. Son agressivité, ses phantasmes de guerre, que personne ne s'expliquait – son père, le colonel Wladlen Kyrillovitch Benerian, célèbre aviateur de chasse, avait été abattu au-dessus de Berlin, mais comment l'auraient-ils su ? – réclamaient à présent l'intervention d'un tranquillisant puissant.

— Avec quoi le traiterais-je ! disait la Susskaya en fouillant dans sa petite trousse médicale. Je n'ai rien...

— Qu'avez-vous alors dans cette trousse ? Des pastilles pour faire bander ?

— Un appareil pour mesurer la tension, un stéthoscope, une trousse de chirurgie courante, quelques médicaments contre la grippe, la fièvre, les embarras gastriques...

— Nous voilà sauvés ! croassa Poutkin. Il est permis de chier !

C'était un grossier personnage, mais que lui répondre ? La Susskaya cessa de lui prêter la moindre attention, se pencha vers Benerian et tenta de le raisonner. Morotzki fut éveillé à son tour par les rugissements de Poutkin et resta assis, figé comme une perche, auprès de Nadeschna. Celle-ci tenait ses mains serrées entre ses cuisses et ses jolies lèvres minces frémissaient convulsivement comme si elle luttait contre elle-même.

— À l'aube, nous repartirons, reprit Poutkin. Même s'il fallait nous traîner sur les genoux, il faut sortir de la forêt avant la venue de l'hiver !

— Quelle illusion stupide ! dit Morotzki tranquillement.

— Il faut atteindre un lieu habité. Voilà ce que je voulais dire, s'écria Poutkin. Avez-vous déjà passé l'hiver dans la Taïga, Semjon Pavlovitch ?

— Non.

— Moi, si. Mais je n'étais pas seul, naturellement, j'accompagnais

un groupe de géologues et d'ingénieurs, nous étions quarante-neuf. Des types durs comme les blindés, vous dis-je, et pourtant... après quatre mois de captivité dans la neige nous étions prêts à nous entretuer. Ce pays est splendide, mes amis, rien n'est comparable à la Sibérie, mais elle dévore les humains. (Poutkin se baissa, souffla dans les cendres rougeoyantes jusqu'à ce qu'une flamme s'élevât, alors il ajouta du bois). Supposons une rencontre avec des chasseurs, dit-il. (Sa voix était soudain changée, moins brutale, ils s'en aperçurent tous et le regardèrent ébahis). Admettons que nous puissions hiverner auprès d'eux... Retournerons-nous vers ce que l'on appelle la civilisation ?

— Naturellement, dit Morotzki, j'ai un contrat de recherche.

— Le comportement des rongeurs ! Semjon Pavlovitch... comment un professeur peut-il être aussi naïf ? Nous tous ici (Poutkin fit un large geste) nous ne pouvons que nous attendre à récolter de la merde, de l'autre côté de cette forêt : vous, Morotzki, vous avez avoué être l'auteur d'un meurtre impuni, vous, Nadeschna, vous êtes une candidate au camp de répression avec vos bibles et vos prêtres ! Andrej, je vous soupçonne d'avoir pris des photos d'installations militaires situées sur l'Olenek. Ouais ! Je sais tout. Quant à vous, Katia, votre personne est encore enveloppée d'obscurité, mais on peut apporter la lumière dans la nuit la plus noire. Mes amis, pouvons-nous raisonnablement avoir le désir de quitter la forêt ?

— Nous sommes cinq à nous connaître, et nous nous séparerons pour ne plus jamais nous revoir...

— Erreur ! Je dénoncerai chacun de vous.

— Il faudra bien en venir à vous tuer, Poutkin, reconnut Andreas tranquillement. Non que je vous craigne, car je me suis comporté honnêtement dans votre pays. Mais les autres...

— Je suis un fanatique de la justice !

— Vous êtes un idiot, Igor ! conclut la Susskaya. Que voulez-vous donc ? Aller vers le sud avec votre affreuse charrette, ou nous forcer à rester dans la Taïga ?

— C'est ce dont il serait sage de discuter !

Poutkin lança encore quelques branches dans le feu. L'aube blême, qui montait dans le ciel et lui donnait l'aspect d'une mer insondable et hostile, fit se lever un vent froid, annonciateur de l'hiver. Chacun le sentit sur sa peau et rentra la tête entre les épaules, mais nul ne dit mot. Morotzki semblait avoir raison, l'hiver était plus proche qu'on ne s'y attendait.

— De quoi pourrions-nous discuter ? dit la Susskaya d'une voix dure. Naturellement nous sortirons de cette forêt. Vous avez de bizarres pensées, Igor Philipovitch ! Ou voulez-vous créer une nouvelle race sibérienne ?

— Moi ? Avec qui ? Avec la main ? (Poutkin eut un rire amer :) Vous avez déjà commencé cet ouvrage, Katia ! Il faudrait donc que la jolie Nadeschna...

— Je vous tuerai pendant votre sommeil ! lança Nadeschna, je vous trancherai la gorge !

— Allons ! Nous poursuivrons donc notre chemin !

Poutkin s'étendit de nouveau. Encore deux heures de repos, ensuite l'enfer recommencerait : tirer la charrette, mètre par mètre, vers le sud, avec dans le cœur cette prière : Dieu ! Fais que nous soyons plus proches de la liberté qu'il nous semble ! Libère-nous de cette dévorante forêt !

Mais Dieu ne les entendit pas.

Chaque instant les éloignait davantage des autres humains.

Car il était une chose qu'ils ignoraient : leur direction était fausse. Ils croyaient marcher droit vers le sud. Poutkin et Andreas se servaient comme boussole de la montre récupérée sur le tableau de bord de l'avion et qui se balançait au cou de Morotzki, mais ils s'égarèrent tout de même. Croyant se diriger vers le sud à travers la Taïga, ils se déplaçaient en décrivant des cercles de plus en plus vastes. Quand, de cette manière, atteindraient-ils le premier village habité ? Il y avait là une étendue de 360000 kilomètres carrés au sein de laquelle ils tournaient en rond... dix ans leur suffiraient-ils pour arriver à bon port ?

Le lendemain matin, après avoir fait fondre du thé compressé dans de l'eau de légumes en conserve et mangé quelques biscottes moisies, il fallut s'atteler de nouveau à la charrette. On ficela Benerian en haut de l'amoncellement des paquets. Il s'était mis à chanter et jetait des cris stridents, scandés, litanie éprouvante pour les nerfs ; ce qui amena Poutkin à dire :

— Si j'entends ça pendant trois jours, nous pourrions nous donner la main, Morotzki, car je serai aussi un assassin !

Ainsi cette nouvelle journée était déjà lourde d'hostilité. Le vent forcé, devint plus froid, les feuilles mortes tournoyèrent dans le ciel, il n'y avait plus de soleil, mais seulement une clarté blême et jaunâtre. La Taïga éleva sa voix énorme. Concert de craquements sourds. Chant préhistorique des fûts de bois se ployant par millions.

— Encore une semaine ! haletait Poutkin, encore une semaine, petit frère hiver, accorde-nous une semaine... Il y a des chasseurs par là, je les sens....

Mais ils tournaient en rond avec leur charrette et ne le savaient pas.

Dix jours durant, ils cheminèrent à travers la forêt.

Ils crachaient sur la charrette détestée, envoyaient des coups de pied dans ses pneus provocants, tant ils paraissaient indestructibles, comme s'il s'agissait d'un être qu'il fallait anéantir. Pourtant ils la poussaient, la tiraient toujours plus loin avec eux. Se couchaient, la nuit, autour d'elle, complètement vidés, les muscles frémissants, parcourus d'élancements, en proie à des nausées. Leur épuisement était total et lorsqu'ils se regardaient les uns les autres, le soir venu, chacun croyait voir des spectres terreux aux orbites creuses.

Le lendemain matin, ils se retrouvaient autour de la charrette, examinant leurs mains et leurs épaules où s'ouvraient des plaies saignantes, puis ils levaient les yeux vers le ciel blême qui paraissait toujours plus glacé.

— Continuons ! grinçait enfin Poutkin. Mes amis, continuons ! Il y a bien quelque part des habitants des forêts, des chasseurs, des bûcherons, des géologues, des pêcheurs, sur les rives d'un fleuve... La Taïga n'est pas déserte, croyez-moi ! Elle est plus habitée qu'une tête pouilleuse ! Nous rencontrerons ses habitants !

Cet espoir leur donnait le courage de continuer. Cet espoir démentiel de tomber sur un village, un campement de Iakoutes nomades poussant à travers la forêt leurs troupeaux de rennes, ou encore sur quelques tentes où un groupe de chasseurs attendait que la masse des fourrures accumulées soit suffisante pour se rendre aux centres d'achat gouvernementaux.

À part cette première nuit de passion déchaînée, Katia et Andreas ne donnèrent plus à Nadeschna, toujours à l'affût, aucune raison de nourrir des envies de meurtre ou de ressasser ses propres désirs inassouvis. Ils reposaient la nuit, serrés l'un contre l'autre, sous une même couverture, heureux de sentir chacun la tiédeur du corps de l'autre et sa peau lisse et frémissante... mais ils restaient très calmes, se caressaient légèrement et se sentaient trop épuisés pour faire l'amour ; les forces manquaient pour la passion... La Taïga et la charrette brisaient tout.

Le huitième jour de leur cheminement, ils entendirent pour la

première fois des loups, dont le hurlement leur traversa les moelles. Poutkin dit gravement :

— Un jour d'arrêt ! Il faut que je taille enfin cette crosse de fusil, nous aurons à faire feu sur ces camarades-là !

Un jour de perdu compte. Morotzki, qui s'affala contre la charrette, ressemblait à un squelette vivant. Sur sa poitrine qui se creusait, pendait la montre du tableau de bord – vision horrificante, à croire que la mort en personne se promenait, la montre à la main, pour prévenir chacun de l'heure de son décès. Morotzki, pourtant, se contenta d'annoncer en élevant un bras tremblant vers le ciel gris :

— Il neigera bientôt.

— Il pleuvra d'abord, haleta Poutkin.

— Ce sera pire, car nous serons alors engloutis par la boue avec notre maudit véhicule !

— Il a raison ! dit Andreas, qui ne transpirait plus...

D'ailleurs, comment aurait-il transpiré ? Ils n'avaient pas encore découvert le moindre point d'eau et ne vivaient que du jus contenu dans les boîtes de conserve ainsi que de quelques gorgées de vin. Katia fixait les rations avec une extrême précision. Chacun avait droit à sept gorgées de liquide par jour.

Si je ne peux plus transpirer, se disait Andreas, peut-être suerais-je du sang un de ces jours ! Nous finirons bien par voir notre peau se fendiller et notre sang couler ! Il promena autour de lui un regard de fou et aperçut Poutkin qui mâchait une feuille d'arbre encore verte avec autant de naturel qu'un cheval.

— J'ai vu, une fois, tomber une pluie... à Souchana...Inimaginable l'aspect que prend alors le pays ! Il faut nous remettre en route...

Andreas cracha sur l'envers de la carte déchirée et la colla sur l'une des parois de la charrette, puis il l'étudia longuement. Il n'était plus capable de la tenir déployée, tant ses mains tremblaient.

— Il y a tout de même un fleuve ici ! dit-il en avançant le poing sur la carte. Ici ! Que diable !

— Mais savez-vous si nous sommes proches de cette région ? demanda Poutkin.

— Il y a partout de l'eau, regardez la carte ! Nous devrions être les pieds dans l'eau... mais avons-nous seulement vu une flaque jusqu'à présent ? Quelque chose ne colle pas !

— En voilà assez ! Gardez vos déductions pour vous ! (Poutkin

arracha la carte, la roula en boule et la lança en l'air. Nadeschna courut la ramasser, revint, déplia et lissa le papier). Par un été aussi sec, les cours d'eau tarissent. Seuls demeurent les grands fleuves. (Il leva la tête et prit lèvent comme une bête sauvage :) Mais il y a de l'eau tout près, vous avez raison ! Nous nous sommes traînés droit devant nous pendant huit jours : nous allons forcément trouver de l'eau !

Mais au dixième jour, ils n'avaient pas vu d'eau. De nouveau ils marchaient en rond... À présent, ils allaient vers l'est au lieu de se diriger vers le sud. Il n'était plus possible de s'orienter d'après le soleil, car il avait disparu dans le ciel laiteux sur lequel la Taïga profilait ses cimes ondoyantes dans l'épanouissement d'une incroyable beauté. Il n'y avait plus ni espace ni temps. Seulement la nuit, le jour, car la montre de Morotzki s'était arrêtée le neuvième jour, lorsque, ayant glissé hors de son harnais de fortune, le professeur s'était effondré sur le sol. Les roues de la charrette avaient failli lui passer sur le corps, car on amorçait justement une descente vers le fond d'une combe et le véhicule les entraînait tous, malgré leurs efforts. Au fond de la combe, Morotzki perdit pour la première fois son sang-froid :

— Assommez-moi donc ! cria-t-il. (Sa voix aux inflexions si chaudes jusqu'à présent était stridente, fémininement hystérique :) Allons ! Défoncez-moi le crâne ! Je n'en puis plus ! Je n'en puis plus ! Ne vous encombrez plus d'un idiot comme moi !

La Susskaya réussit à l'aide de quelques gorgées de vin à lui rendre un peu de vigueur. Par la suite, il marcha en pleurant derrière la terrible charrette.

Mais, ce même jour, Morotzki jeta soudain un cri en montrant le ciel. Ils suivaient en titubant le fond d'une petite vallée, la forêt s'éclaircissait, des martres, des hermines, des putois filaient à leur approche. De vigoureux renards argentés trottaient sans crainte auprès d'eux et s'arrêtaient même pour examiner ces créatures étranges.

— De l'eau ! cria Morotzki. De l'eau !

Ce cri les fit tous sursauter. Katia et Nadeschna rejoignirent la charrette en courant, même Benerian qui se laissait transporter sans dire mot, assis dans son siège d'avion depuis plusieurs jours déjà, parut comprendre ce dont il s'agissait et se mit à piailler :

— De l'eau, ho ! Ho ! De l'eau !

— Où ? cria la Susskaya, Semjon Pavlovitch, où ?

— Il nous montre le ciel ! (Poutkin râlait d'épuisement). Faut-il le ficeler à côté de Benerian, Katia Alexandrovna ? Nous en sommes là !

— Tas d'aveugles ! hurla Morotzki. Regardez donc ! Écoutez-les ! Ce sont des grues ! Et des cygnes sauvages ! Là...

Par-dessus les cimes des mélèzes et des pins passaient des ombres à tire-d'aile, mais la fatigue, la sueur qui inondait leurs yeux leur troublaient la vue. Ils distinguèrent seulement les silhouettes des grands oiseaux sans percevoir le bruit rythmé de leurs battements d'ailes, tant le sang bourdonnait dans leurs cervelles et martelait leurs tempes. Depuis des jours ils n'entendaient rien d'autre.

— Des cygnes sauvages ! balbutiait Morotzki en saisissant sa tête à deux mains, c'est donc qu'il y a de l'eau ! Beaucoup d'eau ! Un fleuve...

— Mais où ? À droite, à gauche, ou devant nous ?

Andreas observait le vol qui, décrivant un vaste virage, s'éloigna sur la gauche. Mais cela ne voulait rien dire, car les cygnes revinrent comme s'ils entendaient brouiller leur piste, puis ils dérivèrent vers la droite. Poutkin jura tout ce qu'il savait et même en cet instant ses compagnons furent ébahis de la richesse de son vocabulaire.

— Qui est d'accord pour virer à droite ? demanda-t-il. Ils levèrent tous la main. Peu importait dans quelle direction on allait s'effondrer définitivement. Les cygnes avaient disparu du ciel gris ; en revanche, un lièvre au pelage presque blanc bondit à travers la forêt.

— L'hiver ! dit Morotzki presque solennellement respectueux. Mes amis, l'hiver prend vie... demain, après-demain, il neigera...

— Je lui réglerai son compte ! dit Poutkin entre ses dents serrées en s'attelant de nouveau à la charrette.

Ils tournèrent à droite et de nouveau ils avancèrent sans le savoir vers le sud. Mais ils ne trouvèrent pas le fleuve espéré. Les cygnes et les grues disparurent et le froid devint de plus en plus vif. Il s'intensifiait d'heure en heure.

La forêt se mourait. Les bouleaux dénudés se dressaient tels des squelettes sur la toile de fond du ciel gris.

— Pas de pluie, cette année ? hurla Poutkin. La canicule et aussitôt après, la neige ? Quelle folie ! Et il faut que nous soyons pris là-dedans !

Dans l'après-midi du dixième jour, un renne surgit soudain devant eux. Un animal au corps puissant, à la ramure formidable. Seulement il était infirme... Son andouiller gauche avait poussé en s'emmêlant à la ramure droite, on eût dit un enchevêtrement de tiges de fer forgé. Poutkin jura de nouveau et s'écria :

— Qui m’a empêché de tailler cette crosse de fusil ? Nous aurions à présent un bon rôti dans la casserole ! C’est vous, Katia Alexandrovna ! C’est donc à vous de le capturer ! Allons ! Tendez la main. C’est un cerf, il est doué pour séduire les dames !

— Un solitaire ! (Morotzki s’appuya contre Andreas). Une bête estropiée, rejetée du troupeau !

— Comme nous ! Viens donc, camarade, lança Poutkin avec un grand geste. Viens te faire rôtir !

— Voilà des paroles qui prouvent que vous êtes une brute, Igor Philipovitch ! (Morotzki tendit la main et fit claquer ses doigts). Un gourdin, vite ! Un gourdin ! Un solitaire est aussi dangereux qu’un animal enragé. Prenez garde....

L’énorme renne les observait. Ses grands et beaux yeux luisaient et son regard irradiait la surprise et la douceur. Ce qui était trompeur. On s’en rendit compte lorsqu’il baissa la tête, présentant sa ramure affreusement tordue, comme hérissée de pointes d’acier. Puis il planta ses jambes fines et nerveuses dans le sol et se mit à y creuser de grands trous avec une telle ardeur, que des plaques de terre atteignaient presque Poutkin, qui se tenait à deux pas de la charrette.

— C’est évidemment un animal furieux, conclut Poutkin, et il va attaquer ! Nadeschna, ne priez pas, donnez-moi plutôt un canon de fusil ! Vite ! Ah ! C’est qu’il vient sur nous !

Le solitaire se mit à avancer, d’abord lentement puis plus vite, il chargea le groupe des humains, tête baissée, prêt à tout balayer sur son passage. Du sol desséché s’élevait un nuage de poussière sous le piétinement de ses sabots ; de son museau s’échappait un grondement sourd, hostile...

— Un gourdin ! cria Morotzki. Poutkin, reculez ! Il va vous renverser ! Vite, derrière la voiture !

Poutkin hésitait. Il regardait le renne foncer vers lui tandis que se rapprochaient toujours davantage les pointes de ses andouillers. Si la bête les lui enfonçait dans le corps il serait empalé comme par une trentaine de lances. Il fit demi-tour et courut se réfugier derrière la charrette où les autres se trouvaient déjà, munis de bâtons et de tiges de fer. Nadeschna escaladait le chargement, fouillant partout, afin de découvrir ce qui pourrait servir à frapper. Finalement elle tomba sur une hache à manche court... que la Susskaya rattrapa des deux mains.

— C’est la première fois que je fiche le camp ! rugit Poutkin. Jamais encore celui qui m’attaquait n’a vu mon cul !

Il arracha des mains de Nadeschna la tige d’acier qu’elle lui

tendait et contourna de nouveau le véhicule en courant. Ses compagnons le suivirent.

Le renne avait heurté la charrette de toutes ses forces. Le choc avait été si brutal que Benerian, sorti de sa torpeur, cria :

— Commandant, le rapport... trois au tableau !

Tirer ! Poutkin brandissait sa tige d'acier par-dessus sa tête. Pouvoir tirer maintenant ! Personne ne l'empêcherait plus de tailler cette crosse !

Il s'élança vers le renne qui, arrêté dans sa course, jugeait de nouveau du regard ses adversaires et s'apprêtait à réattaquer.

— Hoï-ho ! rugit Poutkin en frappant le crâne du renne de sa tige d'acier qui rebondit sur sa ramure comme si elle avait percuté de l'acier. (Puis :) Une fois encore ! Une fois encore ! cria-t-il en frappant.

Il était en proie à une rage aveugle, mais le grand renne qui ne faisait que râler sourdement lançait sa tête en tous sens et atteignit de ses andouillers Morotzki qui tentait de l'approcher de côté. Le choc l'envoya au sol, mais ce ne fut pas cette chute qui le mit hors de combat, ce fut la montre du tableau de bord de l'avion qu'il portait suspendue au cou. Elle l'avait heurté en plein front. Nadeschna jeta un cri, le prit sous les aisselles et le traîna loin du renne en furie.

Le bel animal fit alors quelques foulées dansantes dans une attitude suprêmement imposante, puis avec un regard qui semblait méprisant, il fonça de nouveau vers les hommes pour leur livrer un troisième assaut.

Andreas écarta les jambes pour s'assurer un meilleur équilibre. Derrière lui, il entendit Katia crier quelque chose qu'il ne comprit pas. En revanche Poutkin hurlait à perdre haleine et Benerian, le fou, pleurnichait de nouveau son obsédant : « Mon commandant, au rapport : trois appareils descendus ! »

Ce fut un combat inégal : cinq hommes contre un seul animal. Mais celui-ci se révéla plus fort que ces individus tremblants, haletants, dévorés par la Taïga. La poussière, l'humus, les feuillages, les branches tourbillonnaient, formant comme une nébuleuse alors que le renne projetait le solide Poutkin sur le sol. Puis il abaissa sa tête altière dans l'intention de l'achever de ses andouillers. Poutkin lui échappa adroitement en roulant sur le sol.

— Il nous tuera tous ! gémissait Nadeschna qui, accroupie sous la charrette, soutenait dans ses bras Morotzki évanoui, dont elle caressait le visage sali et pâle. Mon Dieu, il va nous tuer !

Tout alors se passa plus vite qu'on ne peut le dire. Personne ne vit, dans cette confusion de corps, de poussière et de cris, que la Susskaya, d'un pas mesuré, comme si elle s'apprêtait à accueillir quelqu'un, s'approchait du renne ruant et fonçant ; mais au lieu de tendre la main, ce fut une hache qu'elle brandit en choisissant un point précis sur la nuque musclée de la bête. Les lèvres serrées, contenant son souffle, elle abattit sa hache lorsque le renne se trouva à sa portée, tendu comme un arc, prêt à se projeter en avant, sa ramure acérée dirigée vers Poutkin.

Un son étrange retentit lorsque la lame de la hache pénétra la nuque du renne. Avec un beuglement effroyable, il releva la tête, regarda fixement Katia d'un regard presque incrédule, puis ses membres antérieurs plièrent. Tandis que du sang jaillissait de sa plaie, sa ramure déjetée labourait le sol. Puis il tomba sur le flanc, frémissant de tout son corps.

Poutkin, qui s'était relevé d'un bond, arracha la hache fichée dans la nuque du renne et frappa à quatre reprises le col puissant. Il sépara presque la tête du corps et aurait frappé encore et encore, si Katia ne lui avait arraché son arme. Alors il se laissa tomber à côté de la bête abattue en comprimant des deux mains son cœur tumultueux.

— Il a fait de moi un lâche ! dit-il, haletant. Il a réussi ça ! Katia, sans vous où serais-je ? Lorsque j'étais à terre et qu'il m'a chargé... je vous jure que j'allais chier de peur !

Il posa sa tête sur le pelage fumant du renne, la bouche ouverte comme un poisson hors de l'eau. Andreas restait sur place, les jambes écartées, brandissant son misérable gourdin.

— Katienka ! articula-t-il, avec un sifflement qui secouait, semblait-il, des milliers de balles de plomb au fond de ses poumons. (Il fixait le visage souillé de Katia dont la sauvagerie était si terrifiante qu'il en eut le souffle coupé :) J'ai peur de toi, murmura-t-il. (Une vague de faiblesse le traversa comme s'il allait s'évanouir. Son bâton lui tomba des mains). Katia, j'ai peur de toi...

Ce soir-là fut une vraie fête. Poutkin avait dépouillé le renne. Nadeschna découpa la viande et rôtit à la broche un grand morceau pour le repas du soir. La Susskaya racla l'intérieur de la peau à l'aide d'un couteau en se demandant comment la tanner sans sel, sans alun, ni tanin. Morotzki souffrait encore d'un léger ébranlement du cerveau. Étant sorti de sa syncope, il avait lancé et brisé contre un arbre, avec une rage solennelle, l'inutile pendule. Andreas confectionnait une crosse de fusil dans une grosse racine de cèdre qu'il avait retirée de la

terre et qu'il travaillait à la hache, à la scie, au couteau et avec une lime d'acier.

La nuit venant, les voix de la Taïga s'élevèrent de nouveau. Le vent tomba, seul le froid demeura. Le ciel gris devint noir, les mélèzes dénudés par le vent projetaient leurs branchages comme des doigts de morts et l'on percevait nettement à présent les hurlements modulés des loups tantôt proches, puis plus lointains.

— Des loups, expliqua Morotzki.

Il appuyait contre un coussin sa tête blessée et Nadeschna le soignait avec sollicitude. Poutkin retint une remarque désobligeante, ce qui prouvait son épuisement, car le fait que Nadeschna eût choisi ce fantôme de Morotzki comme exutoire de sa tendresse lui eût inspiré, trois jours plus tôt, des remarques graveleuses. Poutkin se contenta donc d'aider la Susskaya à racler la peau du renne, puis il examina la crosse du fusil sortie des mains d'Andreas, qui était en train de l'adapter au canon.

— Certes, on ne lui donnera pas un prix de beauté, dit-il en appuyant la crosse contre son épaule, mais à présent, on peut faire le coup de feu ! (Il tendit l'arme à Katia :) Tenez ! Puisque vous vous méfiez de moi, Katia. Je suis peut-être une brute, mais comme vous m'avez sauvé la vie, je n'oublie pas votre bonne action à mon égard !

— Tenez votre gueule ! Ça suffit ! jeta la Susskaya. (Elle prit le fusil et le lança à Andreas :) C'est lui qui le portera !

Ensuite, ils mangèrent tous à se faire éclater la panse, à tel point que les dernières bouchées ne passèrent pas leurs gosiers. Le vin leur brouilla la cervelle et leur amollit les membres. Poutkin était étendu, rotant, tout près du feu de camp, aux flammes claires, tenant des propos indécents qui irritaient Nadeschna, saoule et ricanante. Il la mettait en garde contre les entreprises de Morotzki, dont les os pointus lui déchireraient la peau, prétendait-il.

Ce fut Katia qui, subitement, leva la tête et tendit une main pour accueillir sur sa paume ouverte trois minuscules cristaux blancs qui fondirent aussitôt.

— De la neige ! murmura-t-elle. Voici la neige ! Tas de brutes ivres... la neige...

Poutkin se secoua comme un chien mouillé et se redressa. Les yeux luisant d'alcool, il fixa le ciel noir. Ce n'étaient que quelques flocons espacés qui tombaient silencieusement, mais à présent, il les voyait, lui aussi, glissant devant le rougeoiement du feu comme des duvets, fondant avant même d'avoir touché terre.

— L'hiver ! lança Morotzki. Je l'avais bien dit, mais vous me traitiez de gâteux, Igor Philipovitch. Pourtant nous avons perdu notre course contre le temps. Il n'y a pas âme qui vive à la ronde, ni fleuve ni eau. Dans trois jours, nous serons transformés en glaçons : la Sibérie nous aura vaincus !

Le ciel parut lui donner raison. La neige tomba plus serrée et ses flocons dansaient, formant comme un voile devant l'obscurité impénétrable. En même temps le froid s'intensifiait... Ils s'en aperçurent malgré le grand feu. Dans leur dos, déjà, l'hiver rongea toute chose.

— Dressons la tente, dit Andreas, nous verrons bien demain la tournure que prendra le temps.

— Demain, l'univers ne sera que blancheur, dit Morotzki. Dès à présent il va neiger, neiger, neiger...

— Nous en sommes également persuadés, rugit Poutkin. J'ai à mon actif quatre hivers sibériens ! Et vous ? Un seul peut-être, hein ? Allons, installons-nous.

Bien qu'ils fussent ivres, ils dressèrent la tente, y déposèrent Benerian complètement apathique, se roulèrent dans leurs couvertures et s'enveloppèrent soigneusement. Poutkin se recouvrit même de la peau du renne fraîchement écorchée, car il était le seul, à part Benerian le dément, à dormir sans compagne. Katia et Andreas se serraient l'un contre l'autre, Nadeschna attira sous sa couverture Morotzki, visiblement désespéré, sous prétexte, que la chaleur animale constituait la meilleure protection contre le froid. Un professeur ne devait pas ignorer cela, remarqua-t-elle. Semjon Pavlovitch reconnu, cette vérité en serrant contre lui Nadeschna qu'il étreignit des deux mains posées sur ses seins petits mais fermes.

Puis il neigea, d'abord doucement, ensuite à gros flocons. Le ciel noir parut s'entrouvrir comme un sac fendu d'un brusque coup de couteau. Il neigea avec une silencieuse cruauté, avec une abondance de mortelle blancheur, comme il n'est possible qu'en Sibérie.

La Taïga, dès cette première nuit, étouffa sous la neige. Les arbres furent dépouillés de tout leur feuillage, les mélèzes se métamorphosèrent en squelettes rigides, les sapins et les pins ployèrent sous leur fardeau d'une blancheur intense.

Et le froid vint... ce gel silencieux qui s'insinue en toute chose et y demeure comme une âme.

Au matin, Poutkin et Andreas s'éveillèrent presque en même

temps. Ils rampèrent hors de leur cocon de couvertures et ils se retrouvèrent devant le feu éteint. Poutkin, qui puait l'alcool comme s'il avait trempé dans l'eau-de-vie, s'étira à faire craquer ses jointures et cracha dans la neige. La forêt paraissait pétrifiée. Le jour n'était plus le jour mais une masse grise, terne, un bloc de glaise blanchâtre. Poutkin jeta sur ses épaules la dépouille fraîche du renne et souffla dans ses paumes. Son haleine forma aussitôt un brouillard opaque, qui dériva lentement et se dispersa.

— N'allez pas me dire que vous continuerez à tirer ce fumier de charrette ! s'écria Andreas.

Il tremblait de froid car il avait enroulé sa couverture autour de Katia.

— Que voulez-vous que nous fassions d'autre ? Prétendez-vous rester ici ? (Poutkin sortit de la tente d'un pas pesant et alla vers la charrette. Celle-ci était presque ensevelie sous la neige. Un vent silencieux l'avait, pendant la nuit, accumulée contre l'un de ses flancs). Nous allons seulement alléger cette brouette car nous traînons trop de choses inutiles ! Il suffit d'emporter le nécessaire, Andrej... Mais que diable avez-vous ?

Andreas s'était immobilisé soudain et fixait un point derrière la voiture. Poutkin, qui, des deux mains, débarrassait celle-ci de sa couverture de neige, se lava rapidement le visage avec cette masse glacée.

— Etes-vous sorti de la tente cette nuit, Igor Philipovitch ? demanda Andreas.

— Moi ? J'ai dormi comme un sac !

— C'est donc qu'on nous a rendu visite, Poutkin. (La voix d'Andreas vibrait d'émotion :) Un homme est venu ici ! Comprenez-vous ? Un homme ! Un inconnu ! Venez, approchez ! Voici ses traces dans la neige, l'empreinte de ses chaussures... un homme, Poutkin ! Nous sommes sauvés !

Il jeta subitement un cri tellement perçant que Poutkin sursauta et laissa tomber sa peau de renne ; puis Andreas retourna en courant à la tente et réveilla tous les dormeurs qui se dégageèrent brusquement de leurs couvertures.

— Un homme ! Un homme ! Nous sommes sauvés !

Il se jeta dans les bras de la Susskaya, lui couvrit le visage de baisers et la repoussa tout aussi violemment en criant :

— Où est la hache, Katiouchka ? Un homme ! Donne-moi la hache

pour que je mette cette charrette en pièces ! Que je l'assassine !
Donne-moi la hache !

Il leur fallut se mettre à trois pour le maîtriser. Katia, Nadeschna et Morotzki s'étaient suspendus à ses vêtements ; il les secouait tandis qu'il essayait de les entraîner à sa suite. Poutkin abandonna la charrette. Son visage couvert d'une barbe hirsute était tordu par la fureur :

— Oui, il s'agit bien d'un homme, mais quel homme ? beugla-t-il les poings serrés. Il est venu ici, et nous a simplement laissés sous la neige, puis il a poursuivi son chemin !

— Quel qu'il fût... nous savons à présent que nous ne sommes plus seuls dans la Taïga, conclut la Susskaya. Igor Philipovitch, on dirait que le soleil illumine un cœur transi !

Le soleil ne se montrait plus. Il neigeait silencieusement et sans trêve, à gros flocons. Un épais rideau blanc tombait lentement du ciel, enveloppant la grande forêt. Les arbres se muaient en géants bizarres qui se dressaient menaçants et pourtant étrangement beaux. À peine si un léger souffle de vent, perturbait cette chute de neige et Poutkin déclara avec une amère ironie :

— Quelle chance qu'un ouragan ne nous plaque pas contre les arbres ! Quelle année, mes amis ! D'abord cette sécheresse impitoyable, puis l'hiver sans pluie annonciatrice et, à présent, le vent se tait, alors que d'habitude il souffle en cette saison au point qu'il faut se faire attacher aux arbres !

Après quatre heures de route, la charrette était enfoncée dans la neige jusqu'au-dessus des roues. Il était à prévoir qu'elle deviendrait bientôt un monticule blanc. Morotzki eut un geste vers le véhicule détesté :

— Vous direz tout à votre aise, Igor Philipovitch, que vous avez l'intention de tirer encore ce monstre à travers la forêt, quant à moi je ne joue plus ! Je suis un spécialiste chargé d'assurer la protection de la nature et je n'ai pas la vocation d'une bête de somme !

— Je saurai bien vous remplacer, gronda Poutkin, et chacun devina sa pensée. Je mettrai la main sur l'homme qui rôde par ici et je l'attellerai à notre charrette !

Ils étaient assis sous les toiles de tente tendues d'un arbre à l'autre. Protection bien fragile que la neige en s'accumulant courbait sous son poids. De temps en temps Andreas ou la Susskaya se levait et envoyait des coups de poing par en dessous pour la faire tomber. Benerian avait maintenant renoncé à lancer ses glapissements. Poutkin lui avait mis son poing sous le menton chaque fois qu'il faisait mine de recommencer et le pauvre avait compris : lorsqu'il s'apprêtait à brailler quelque chose, il regardait d'abord Poutkin d'un air craintif, puis il mordait ses mains liées, gémissait doucement ou se taisait.

— Allons, c'est un bon gosse ! remarqua Poutkin sur un ton grinçant en passant une main nerveuse dans sa barbe et sa chevelure emmêlées. Mais que ferons-nous de lui ? Il faut continuer notre avance !

— Poutkin, n'allez pas dire que nous n'avons qu'à abandonner

Makar ! lui lança la Susskaya sur un ton de défi. Je lis vos maudites pensées dans votre regard !

— Proposez-nous une solution à ce problème, Jekaterina la débrouillarde !

Poutkin tendit ses mains vers le feu. C'était une pauvre tiédeur... quelques pierres échauffées par les flammes et qui donnaient encore un peu de chaleur. On ne pouvait pas allumer un grand feu sous les toiles de tente ; d'ailleurs, il fallait à présent économiser le bois, si étrange que cette précaution parût au sein de milliers de kilomètres de forêt. Mais autant le bois, la veille, était sec et pouvait par quelques bûches enflammées allumer un grand incendie de forêt, autant à présent, après quelques heures de neige, il était humide au point qu'on ne parvenait pas à le faire brûler. Or, leur réserve de bois sec serait vite épuisée et il faudrait avoir recours au bois mouillé et subir sa fumée corrosive. Pourtant, l'air était d'une pureté exquise, d'une fraîcheur sèche qui nettoyait les poumons tandis que le gel ambiant enrobait le corps comme d'un onguent régénérateur.

— Nous emmenons Makar, naturellement ! lança Morotzki.

Poutkin lui répondit, irrité :

— Naturellement ! C'est vous qui le porterez ?

— Nous tous !

— Avec nos bagages ?

— Quels bagages ?

— Vous allez donc vous promener les mains dans les poches à travers la Taïga, hein ? Pourquoi faut-il que je sois condamné à partager le sort d'une bande d'idiots ? Nous allons donc échafauder sur nos épaules tout le nécessaire et vous suspendrez Makar à votre cou, Semjon Pavlovitch ?

— Nous le porterons entre nous dans une couverture, dit Andreas. Ça ira, vous verrez !

Poutkin ne répondit pas. Il semblait étrangement inquiet et ne cessait de scruter du regard les profondeurs de la forêt dont les masses blanches gigantesques ne reprendraient leur aspect d'arbres que lorsque le vent aurait dispersé le plus gros du poids de la neige qui les chargeait.

— Venez avec moi, Andreas, dit-il enfin en se levant d'un bond.

L'après-midi devait être déjà avancée, mais on n'avait pas de montre pour s'en assurer. Le soleil était absent du ciel laiteux d'où les

flocons ruisselaient sans cesse.

— Cherchons donc l'infâme individu qui ose nous abandonner ici à notre destin. Je le sens ! Il n'est pas loin. Connaissez-vous cette impression, Andrej ? Non ? Vous êtes un homme bien trop dégénéré, un produit typique de l'Occident ! Nous, Sibériens, nous avons dix sens et non pas cinq. Je sens la présence de ce salaud ! Il est tapi par ici, tout près, et nous observe comme un renard à l'affût. Prenez le fusil et suivez-moi : un homme de plus pourrait nous être utile, dût-on le faire avancer à coups de pied dans le cul. Il nous faut porter Makar, et Morotzki, maintenant, ne peut plus nous être utile à grand-chose.

Andreas étreignit sous son aisselle le fusil rafistolé, suivit d'un pas mesuré Poutkin qui pénétra dans la forêt en prenant le vent à la manière du gibier. Benerian profita de cette situation propice pour hurler : « Rajetchka ! Petite mère ! où est mon traîneau ? Il neige, il neige ! » Il rugissait ces « il neige » sur un ton presque extatique. Poutkin s'arrêta et se tourna vers Andreas.

— Ecoutez-moi ça, grinça-t-il avec un rictus. Je parie que Katia elle-même ne tiendra pas le coup ! Elle va lui envoyer comme moi un direct à la mâchoire !

Les beuglements de Makar cessèrent brusquement, comme tranchés net. Poutkin eut un éclat de rire et frappa la poitrine d'Andreas :

— Ne l'avais-je pas annoncé ! Il a reçu son direct ! Une mâtime, votre Katia, Andreas, mais son mystère m'obsède. Pourquoi est-elle en Sibérie ? Quel crime a-t-elle commis ? Ou bien serait-elle une communiste si éprise d'idéal qu'elle s'est volontairement détachée de son passé ? Il n'en serait d'ailleurs que plus fâcheux qu'elle partage à présent votre couche !

— Nous nous aimons, Igor, répondit Andreas tranquillement. Dans le cas où vous sauriez ce que c'est que l'amour.

— Si je sais ce que c'est ? (Poutkin s'adossa à un tronc d'arbre. Au-dessus de lui ployaient les branchages chargés de neige formant comme un toit aux courbes audacieuses). Je sais, je suis pour vous une brute insensible ! Du fumier compressé !

— C'est que vous vous comportez comme une brute, en effet !

— C'est la vie qui m'a façonné ainsi, Andrej. J'ai par deux fois aimé si violemment que j'ai cru en mourir. Le reste... ce n'est rien qu'une gymnastique du bas-ventre. Mais ces deux amours m'ont ravagé le cœur, ce cœur sur lequel on s'est essuyé les pieds. L'une s'appelait Malika... une poupée blonde, ingénieur topographe, vrai

papillon doré, le ciel et l'enfer à la fois. Comme je l'ai aimée ! Puis a paru dans notre camp un ingénieur d'un grade supérieur, un de ceux qui, à votre manière, gardent le nez levé, à croire qu'il va pleuvoir dedans. Celui-là a claqué les doigts, a dit quelques paroles savantes, et Malika a sauté dans son lit. Quel train d'enfer j'ai mené alors ! Mais à quoi bon ? On m'a déplacé... on botte toujours le cul du subordonné ! Et puis on m'a confié une équipe chargée de forer des puits de mine et que je commandais seul, on m'a ainsi doré la pilule... Mais je fus séparé de Malika et je ne pouvais pas non plus tordre le cou de mon rival...

Poutkin s'essuya le visage ; de gros flocons de neige restèrent accrochés dans sa chevelure hirsute.

— Avez-vous encore une « papyrossa » ? demanda-t-il.

— Encore trois.

— Donnez-m'en une, voulez-vous ?

— Certainement.

Poutkin aspira la fumée avec délice en regardant Andreas comme un chien reconnaissant.

— Le numéro deux, reprit Poutkin, s'appelait Pelagia... Un nom étrange, n'est-ce pas ? Elle avait aussi un physique singulier et semblait tombée d'une lointaine étoile. Des cheveux de laque noire, un visage étroit. Avec cela un corps comme celui de Katia... avec des seins sur lesquels un verre de vodka tient sans vaciller. Andrej, c'est entre ces seins-là que je suis devenu fou ! Vous devez me comprendre, vous ! Nous sommes restés trois mois dans le même lit... Non, cette fois-là, il n'y a pas eu d'ingénieur entre nous : Pelagia est morte ! Une arête de sterlet... vous connaissez ce poisson ? Une arête s'est plantée en travers de sa trachée artère et avant qu'un médecin puisse atteindre le camp... Le médecin le plus proche habitait un village à deux cents verstes de nous... Pelagia serait morte étouffée, toute bleue... Je vous le dis, Andrej, j'ai pris mon couteau de poche et lui ai fendu le gosier. Oui, j'ai fait cela ! Une petite arête de rien du tout, bon Dieu, on va trouver ça tout de suite, pensais-je. Avant tout il faut lui donner de l'air... Fais donc un trou, me disais-je, afin que Pelagia puisse respirer !... Trop tard, Andrej. Lorsque je l'ai vue, étendue sans vie, blême, la gorge fendue, il a fallu cinq hommes pour me maîtriser afin que je n'aille pas me fracasser le crâne contre un mur...

Après avoir aspiré quelques bouffées, Poutkin rendit la cigarette à Andreas.

— Ainsi finit mon second grand amour... et vous me demandez,

pauvre idiot, si je sais ce que c'est que l'amour...

Brusquement il se retourna. Une sensation étrange lui étreignait la nuque. Il arracha le fusil des mains d'Andreas et l'épaula.

— Etes-vous fou, Poutkin ? cria Andreas qui s'arrêta aussitôt comme pétrifié. Rendez-moi cette arme !

— Stoj ! rugit Poutkin au même instant. Stoj, fils de chien, stoj !

Andreas risqua un bond désespéré. Poutkin se trouvait un peu en retrait par rapport à lui et visait en direction de la forêt. Mais avant qu'Andreas eût pu l'en empêcher, Poutkin faisait feu. La détonation déchira le silence ouaté et quelque part parmi les arbres un cri léger y répondit. Ensemble, se bousculant l'un l'autre, Poutkin et Andreas s'élancèrent à travers la neige.

— Bourrique castrée ! haleta Poutkin. Il est couché là derrière ! Il s'est avancé en rampant comme un renardeau ! Naturellement, une fois de plus, vous n'avez rien vu ! Lâchez-moi, matamore !

Poutkin secoua Andreas qui relâcha son étreinte, puis il se releva. Venant de la forêt, au-delà du voile des flocons de neige, leur parvenaient les gémissements contenus d'un homme. Poutkin rechargea le fusil et le tint devant sa poitrine, prêt à tirer. Il avait bondi derrière un arbre. Sa tête à l'affût dépassait seule la ligne du tronc.

— Restez couché ! cria-t-il à Andreas qui se dégageait non sans peine de la neige retournée et piétinée. Baissez la tête ! S'il a aussi une arme, c'est le meilleur tireur qui l'emportera !

Il s'agenouilla derrière l'arbre et fit glisser le canon du fusil contre l'écorce. Les gémissements s'espacèrent, par contre, quelqu'un toussa comme s'il allait cracher ses poumons.

— Vous lui avez touché les poumons ! dit Andreas qui resta couché dans la neige épaisse.

Il s'y trouvait comme dans une combe profonde tapissée de duvet d'oie. Poutkin secoua sa tête hirsute.

— Impossible ! J'ai visé sa jambe droite. Personne n'a ses poumons à la hauteur des genoux ! (Il tira de nouveau, cette fois en l'air, vers les cieux laiteux et rugit ensuite :) Sors donc, salaud ! Les mains sur la tête ! Si tu ne peux pas marcher, alors rampe ! Dawai ! Viens-tu ?

Il tira une troisième fois en l'air. En face d'eux, un monticule neigeux bougea et se mit à tituber entre les arbres. C'était un homme à la silhouette anguleuse, aux grands yeux sombres, dont le nez, planté

de travers, semblait avoir été endommagé, il y avait de cela quelque temps, avant de se recoller tant bien que mal. Cet homme portait une fofaïka, veste ouatée et piquée, comme on en voit partout en Sibérie l'hiver, ainsi qu'une bonne culotte en cuir d'élan coupée dans une seule peau gigantesque et cousue à grands points. Il était chaussé de demi-bottes faites de cuir et d'écorces tressées, maintenues par des courroies de cuir. De gros bas taillés dans des chiffons retombaient sur les revers.

Poutkin avait bien visé, du sang coulait de sa jambe gauche et se répandait sur le cuir d'élan, mais l'os ne semblait pas touché ; l'homme marchait, bien qu'il ne pût guère s'appuyer sur cette jambe.

— Ne bouge pas ! gronda Poutkin.

Comparé à l'inconnu, il avait l'air d'un colosse car il mesurait deux têtes de plus que lui et ses épaules étaient deux fois aussi larges que celles de sa victime. Andreas s'était levé et, en quelques gestes rapides, il palpa le corps du blessé. Celui-ci ne portait pas d'arme sur lui à part un couteau passé dans sa ceinture. Poutkin abaissa le canon du fusil et s'y appuya. L'homme le fixait avec dans le regard ce papillotement de la peur qui annihile la raison.

— Tu as voulu voler, n'est-ce pas ? lança Poutkin coléreux. Tu attendais la venue de la nuit pour t'emparer de ce qui nous permet de survivre ! (Il saisit l'homme par un bras et palpa ses muscles :) Une mazette ! Le même genre de crétin malingre que Morotzki ! Pourquoi faut-il que cette fatalité me poursuive ?

L'homme titubait et sa jambe blessée fut parcourue de crispations. Il grinça des dents puis, surmontant sa peur, car sa souffrance était la plus forte et, de tout son poids, il s'appuya contre Poutkin :

— Est-ce que je sais qui vous êtes ? gémit-il. Comment le saurais-je ? C'est bon, vous m'avez pris sur le fait, alors livrez-moi donc !

— Où ? demanda Poutkin franchement étonné.

— À la milice. À qui d'autre ? (L'homme titubait de manière inquiétante. Sa blessure ruisselait à présent). Si vous faites partie d'un détachement de recherche...

— En avons-nous l'air, idiot ? Avec deux femmes parmi nous ?

L'homme ne répondit plus. Il s'affaissa. Andreas le rattrapa juste avant qu'il ne roule dans la neige. Poutkin l'aida à le maintenir debout, ils échangèrent un regard.

— Les chiens errants se rencontrent toujours, remarqua Poutkin,

on n'a plus qu'à aller au tas d'ordures... En avant ! Placez-moi ce type en travers des épaules !

Ils hissèrent l'homme évanoui sur les puissantes épaules de Poutkin, puis ils retournèrent au camp à travers la neige poudreuse.

Là, on s'était mis sur la défensive : on ne s'expliquait pas les coups de feu que l'on venait d'entendre... car on n'avait nul besoin de viande, puisque l'on avait suspendu par des cordelettes tout autour de la charrette de beaux quartiers de viande de renne gelée. Dans quelques jours, la Sibérie deviendrait le plus grand congélateur de l'univers : le thermomètre descendrait, en effet, de dix, vingt ou trente degrés. Dans cette atmosphère tout demeurerait intact, seul le cœur humain se transformait en un bloc figé par la peur.

Le camp qu'abritait la toile de tente avait été levé. Morotzki, Nadeschna et la Susskaya couchés à plat ventre derrière l'affreuse charrette, armés qui d'une hache qui d'une barre d'acier, étaient prêts à se défendre désespérément contre toute agression. Benerian, le fou, avait été lié à la roue arrière gauche... Assis dans la neige, il riait.

— Nous l'avons capturé ! cria Poutkin dès qu'il les aperçut. Katia, c'est le moment de montrer vos talents ! Je lui ai logé une balle dans la jambe, mais notre gibier n'est pas un ours : rien qu'un misérable rat !

Ils couchèrent l'homme près du feu, sous les toiles restées tendues entre les arbres. Même Nadeschna les aida à dévêtir le blessé.

— Un pauvre petit crevard ! déclara Poutkin péremptoire. Nadeschna Ivanovna, n'en tirez pas de trop hâtives conclusions !

— Vous n'en restez pas moins un fameux porc ! répliqua Nadeschna tranquillement.

La blessure paraissait peu de chose, un trou minuscule, mais qui pouvait se transformer en enfer d'ici quelques heures, car la balle était restée dans la cuisse. La Susskaya glissa une couverture sous les reins nus de L'homme et alla chercher dans la charrette sa sacoche. Poutkin attendait l'ouverture de celle-ci comme un enfant attend la révélation contenue dans les paquets de Noël.

— Vous fallait-il vraiment tirer ? demanda la Susskaya.

Elle plongeait ses mains dans la neige et les y lava, puis elle les tendit à la flamme du foyer en faisant jouer ses longs doigts fins comme sur un clavier.

— Je ne l'aurais pas pris avec un filet à papillons, gronda Poutkin.

Il s'agenouilla contre l'homme évanoui et regarda la Susskaya d'un

air interrogateur. Les autres aussi attendaient, agenouillés en cercle autour du blessé qui offrait à leurs regards un corps ravagé par les privations.

La Susskaya ouvrit sa sacoche, désinfecta la petite plaie avec de la teinture d'iode. Puis elle prit son scalpel et sans hésiter trancha en travers de la plaie qu'elle débrida. La chair s'ouvrit dans un flot de sang. Poutkin eut un haut-le-cœur, mais il resta agenouillé, le regard rivé aux mains de la Susskaya qui avait pris une longue pince qu'elle plongea à l'intérieur des chairs ouvertes. Le scalpel tâtonna... parut avoir trouvé le projectile, mais les branches de la pince glissaient sur leur prise métallique.

L'homme, plongé dans l'inconscience, gémit, sa jambe eut une brusque détente. Nadeschna s'assit sur le bas de la cuisse pour la maintenir tandis que Andreas et Morotzki contenaient énergiquement les réactions de son torse.

— Je l'ai ! dit enfin la Susskaya.

Elle glissa son scalpel dans la blessure comme s'il s'agissait d'un chaussé-pied sur lequel la balle n'aurait plus qu'à glisser et... Soudain, la balle surgit entre les branches de la pincette avec un reflet métallique au milieu des chairs sanglantes. Katia la jeta sur la couverture, adressa un signe de tête à Nadeschna et celle-ci rapprocha de ses mains les lèvres de la blessure jusqu'à ce que la Susskaya eût sorti une aiguille courbe de son étui stérile. En trois points, la blessure se trouva refermée. On la saupoudra de pénicilline puis on banda la jambe.

— Jamais encore je n'ai mené une intervention dans des conditions aussi primitives, remarqua la Susskaya.

Elle transpirait un peu. Andreas tamponna les gouttes de sueur qui couvraient son visage et déposa un baiser sur ses paupières.

— C'est fantastique ! grommela Poutkin. Katia, je dois vous avouer que j'ai douté de la réalité de votre diplôme de médecin. On peut toujours prétendre qu'on est médecin, qui prouvera le contraire ? Mais à présent, je sais que vous êtes une extraordinaire praticienne ! (Il se leva brusquement comme s'il avait honte tout à coup d'avoir exprimé son enthousiasme). Il n'en est que plus troublant de se demander pour quelle raison vous avez échoué dans ce merdeux coin de Sibérie. Vous nous conterez ça un jour... à présent, nous disposons tous de beaucoup de temps.

Le blessé ne tarda pas à reprendre conscience. Il ouvrit les yeux, vit aussitôt les femmes et les hommes qui l'entouraient et parut se recroqueviller. Puis il fit glisser un regard tout au long de son corps,

vit que sa jambe blessée était bandée et hasarda un pâle sourire.

— Je vous ai opéré, dit la Susskaya en lui tendant la balle extraite à la hauteur de ses yeux. C'était ça... La vie continue !

— Merci, petite sœur, dit l'homme tout bas.

Le soir venu, ils étaient tous assis autour du feu crépitant, occupés à rôtir un quartier de renne, qu'ils accompagnèrent d'une boîte de haricots. Un vrai festin. Le grand silence hivernal de la Taïga les enveloppait, le silence blanc, à croire que la neige avait étouffé le moindre son. Le vent se taisait encore mais le ciel était si profond que l'on comprenait enfin ce que signifiait l'expression : voir le ciel vous tomber sur la tête. Il ne neigeait plus, non parce que l'infini du ciel s'était vidé mais parce que le froid s'annonçait, ce froid dévorant, pénétrant, farouche. La fumée chaude du feu qui s'accumulait sous les toiles de tente s'échappait à l'extérieur et s'y métamorphosait en un épais nuage de vapeur blanche que le gel cisailait. Et l'on s'étonnait de ne pas l'entendre craquer.

— Je m'appelle Tichon Antonovitch Priwalzew, dit le blessé. Un nom qui ne dit rien, n'est-ce pas ? C'est aussi bien, je suis un condamné, camp V 1492... une géhenne à vingt verstes au sud de Nijni Popovka. J'y ai passé cinq ans – oublié. Savez-vous ce que cela signifie ? Un pou fait figure de capitaliste en comparaison ! Cinq ans j'ai été un mort parmi les morts ! Et puis j'ai réussi à prendre le large alors que je travaillais à la construction d'une route. Où ? Dans la Taïga, pensais-je, là où les loups, les ours, les hermines, les renards vivent, un homme peut vivre aussi. Il suffit d'éviter une erreur : rencontrer d'autres humains. Oui, c'est bien ainsi que je vis, comme un loup solitaire, mais heureux. La forêt me nourrit et de temps à autre je rends visite aux camps de bûcherons ou je me rends aux yourtes des Iakoutes pour y compléter mon équipement.

— Ce qu'il s'exprime avec élégance ! cria Poutkin. Il vole tout le monde, voilà la vérité ! Depuis combien de temps cours-tu ainsi en liberté, hein ?

— Trois ans.

Priwalzew s'essuya la bouche. Le rôti de renne était délicieux. Nadeschna en avait relevé le goût avec la saumure des concombres en conserve. Car depuis que Nadeschna allait dormir sous la couverture de Morotzki et y absorbait la chaleur vitale de Semjon Pavlovitch, elle avait changé. Elle ne priait plus le soir, ni au lever du jour, mais se révélait une excellente petite ménagère.

— Et comment envisagez-vous la suite de vos aventures ? lança Poutkin à l'adresse de Priwalzew.

— Je reste dans la Taïga. Savez-vous comment on traite les prisonniers évadés lorsqu'on les reprend ?

— Tu n'as pas de famille ? demanda Morotzki.

— Une femme et trois enfants... À Chiganowa, en Ukraine. Ça nie semble presque sur une autre étoile... tellement c'est loin... (Il considérait le feu d'un regard fixe et paraissait au bord des larmes. Son visage émacié frémit :) Ils ne m'ont jamais écrit, ma petite femme et mes enfants, c'est-à-dire que je n'ai jamais reçu de lettre ni de carte. Quant à ce que j'ai écrit moi-même, qui sait si ça n'a pas été brûlé dans le four du camp ? Qui s'en soucie ? Pour Chiganowa, je suis mort et je dois le rester. Qu'est-ce qu'un individu considéré isolément, en Russie, mes amis ?

— À présent, nous sommes sept, Tichon Antonovitch, répondit Andreas.

— Neuf ! lança Poutkin, car Katia et moi-même nous comptons double !

— Soit, neuf ! Il faudra serrer les poings, Tichon, et nous frayer un chemin à travers la Taïga, nous t'emmenons !

— Et puis ?

— Il se présente toujours quelque possibilité...

— Où est ta hutte ? demanda Poutkin. Marchons, allons nous mettre à l'abri dans ta hutte, il y fera toujours plus chaud que sous ces toiles...

— Je n'ai pas de hutte, dit Priwalzew avec indifférence.

— Mais il ment ! Il vit depuis trois ans dans la Taïga et n'a pas de refuge ! (Poutkin saisit Tichon au collet et le secoua). Va raconter ça à un autre ! Allons, où est ta hutte ? Ouvre ta gueule !

— Je dors dans une grotte, un trou, ou à l'abri d'un toit de branchage, croyez-moi... (Priwalzew se laissa secouer par Poutkin et s'effondra lorsque celui-ci le lâcha). L'été, reprit-il, j'erre dans la forêt et l'hiver je me terre comme un ours. Me voici devenu une partie de la Taïga... croyez-moi...

Ils le crurent tous, sauf Poutkin. Lorsqu'ils se réunirent ensuite autour du feu pour dormir, Poutkin, roulé dans sa peau de renne, se rapprocha d'Andreas :

— Cessez donc de caresser les seins de Katia, Andreas, murmura-t-il en avançant sa grosse tête, ce Priwalzew est le plus grand des farceurs, moi excepté. Il a sa hutte, par ici, évidemment, et cette hutte

est bâtie sûrement près d'un cours d'eau. Or, là où il y a de l'eau, des animaux sauvages peuvent vivre et l'eau elle-même est grouillante de poissons. Oh ! Ces fleuves sibériens ! On pourrait presque en sortir les poissons à la pelle tant leurs bancs sont denses ! Ce salaud a tout ça pour lui seul et se garde de le dire. Mais nous saurons lui extirper cet aveu, Andrej, que cela plaise ou non à Katia et heurte ses principes de médecin ! Demain matin, je suspendrai Tichon par un pied à une branche d'arbre jusqu'à ce qu'il se mette à gazouiller comme un oiselet. Cette hutte, c'est notre salut, Andrej. Nous y passerons l'hiver. Une hutte avec à l'intérieur son poêle maçonné, sur lequel on peut s'étendre tout à son aise tandis que dehors le vent de glace hurle et que la neige s'amoncelle contre les rondins. Il nous faut cette hutte, Andrej. Nous sommes six, Tichon est seul ! N'a-t-il pas dit lui-même : un homme seul n'est rien !

— Nous essaierons de le convaincre pacifiquement, Igor Philipovitch..., murmura Andreas. (Il ne voulait pas réveiller Katia qui dormait dans ses bras, tiède et nue, dans toute sa généreuse beauté, comme un enfant repu). Vous savez bien que je déteste la violence, reprit Andreas.

— Vous ne connaissez pas la Sibérie, bourrique d'humaniste ! (Poutkin se retourna pour se rencogner dans sa peau de renne). Ce pays, il ne faut pas le mendier, il faut le conquérir !

Avec le jour ils eurent la preuve du courage d'un homme qui a renié la société humaine.

Tichon Priwalzew avait disparu. Malgré la blessure de sa jambe, il s'était enfui au petit matin, sans doute alors que Poutkin sommeillait enfin. Et il avait emporté quelques conserves, la hache et quatre bonnes cordes plus une couverture et le pantalon de Morotzki. Désarmé, celui-ci restait auprès de Nadeschna, les reins dénudés, sous leur couverture commune.

Poutkin bondit en jurant ignoblement, employant des vocables qui surprirent même la Susskaya.

— Alors quoi, beuglait Poutkin, tout le monde s'en fout, vous êtes des minables, vous ne valez pas un pet ! Ainsi plus de hutte, ni orientation possible ni espoir... et nous avons tout ça avec nous, devant ce feu ! Notre survie, c'était Priwalzew. À présent il est devenu notre mort !

Cela dura sur ce ton un bon quart d'heure. On le laissa tempêter car, au fond, il avait raison. On s'était comporté lamentablement. Chacun en convenait et se sentait un peu coupable.

Andreas qui était allé relever les traces du fuyard revint aussitôt :

— Pas d'empreintes, dit-il. Il a encore neigé cette nuit, nous ne saurons jamais dans quelle direction Priwalzew a pris le large !

— Vous attendiez-vous à autre chose, Andrej ? L'imbécillité est forcément punie, c'est la seule consolation. Allons, debout, idiots. Nous allons rassembler les charges à porter sur nos échine ! Et puis continuons, droit au sud !

Morotzki n'eut pas d'autre choix : il dut enfiler le pantalon de cuir de renne crasseux de Priwalzew, déchiqueté par la balle et ensanglanté. Le sang y avait gelé au point que Nadeschna dut à plusieurs reprises en casser le cuir avant que Morotzki pût y passer les jambes. Celui-ci avait l'air fort gêné tandis qu'il attendait, une couverture enroulée autour du corps, que Nadeschna en eût terminé avec le pantalon durci. Ensuite il se montra satisfait. Le pantalon était à sa taille, bien qu'il eût les jambes un peu trop courtes, mais il avait gagné au change, car il était plus solide que son vieux pantalon de drap.

— Cela illustre l'absurdité du mirage : trois ans dans du cuir de renne ! C'est lassant ! Mais voilà tout à coup un véritable pantalon ! Souvenir d'un monde disparu, relique que l'on s'adjuge passionnément, si dérisoire qu'elle puisse être ! conclut Morotzki.

— Cesserez-vous de philosopher ? brailla Poutkin. Dans une heure vous constaterez que le cuir de vos chausses vous met les fesses à vif ! Maintenant, vidons la charrette ! Chacun de nous peut porter quinze kilos ! Quant à moi, je me charge de vingt-cinq kilos !

— Quand renoncerez-vous à jouer les taureaux furieux ! s'écria Katia occupée à rouler les couvertures en boudin comme si elle avait suivi des cours de paquetage militaire.

Ils mirent trois heures à ficeler leurs paquets. Ils eurent de la peine à décider ce qu'il leur fallait emmener ou abandonner, ce dont on aurait besoin plus tard ou ce qui était inutilement encombrant. Lorsqu'il s'agissait de médicaments ou d'outils, on était d'accord, mais fallait-il emporter, par exemple, les tiges d'acier provenant de l'avion ? Et puis il y avait ces roues munies de gros pneus du train d'atterrissage, qu'il eût été honteux de laisser derrière soi.

— Je vais vous faire une proposition qui vous mettra tous d'accord, lança Andreas tandis qu'ils s'injuriaient réciproquement. Je me servirai des roues et des côtés de la charrette pour construire un véhicule à main, plat, sans rebord, sur lequel nous transporterons Benerian. Impossible de porter sur le dos un poids de trente livres en même temps que nous traînerons entre nous un homme ficelé dans une couverture !

— Compris ! approuva Poutkin. Nous aurons donc un petit traîneau ! Laisser ces roues ici me fendrait le cœur !

Deux jours passèrent encore à confectionner le nouveau véhicule. Ils laissèrent entre les roues un espace suffisant pour l'adjonction de deux barres permettant à l'engin de glisser sur la neige s'il devait servir comme traîneau. Ce dispositif, simple, pouvait être replié à volonté.

Au matin du quatrième jour, ils reprirent donc leur errance, portant chacun leur charge de trente livres, suivis d'Andrej et de Poutkin qui tiraient le traîneau où Benerian chantait et grimaçait. Le froid s'était installé dans toute sa rigueur. S'ils avaient eu un thermomètre, celui-ci eût marqué au moins 35 degrés en dessous de zéro. Le vent aussi était revenu... Pas encore très dur mais coupant. La neige tourbillonnait déjà très haut et dans les clairières se formaient des trombes de brouillard blanc, tandis que des avalanches se déversaient des arbres avec des claquements retentissants. La forêt avait repris l'aspect d'une forêt : troncs géants, dénudés et squelettiques, tendus de toutes leurs branches vers le ciel blême, comme s'ils voulaient s'y agripper.

— Où est le sud ? demanda la Susskaya, lorsque Poutkin, la main levée, donna le signal du départ.

Poutkin tressaillit comme s'il avait reçu un coup. Ce qu'il n'avait jamais osé dire, cette garce l'exprimait sur un ton léger.

— Le savez-vous ? rugit-il en réponse.

— Non.

— Moi non plus ! Le sud est là où nous allons, fût-ce en direction du nord ! Il s'agit avant tout de bouger et si le bon Dieu vous aime, comme vous le croyez, il nous fera rencontrer un fleuve ! Nous y bâtirons notre hutte aussi vrai que j'ai un cul !

Ils poursuivirent donc leur avance – tout en décrivant le même vaste cercle infernal dont ils ne se libéraient pas. Ils jetèrent encore un regard aux débris de la charrette laissée derrière eux, puis ils reprirent leur marche à travers la neige qui leur montait jusqu'aux genoux.

Ce même jour à Irkoutsk, au cours d'une rencontre de plusieurs services civils avec ceux de l'armée, on annonça que l'appareil N 14, piloté par le capitaine Makar Loukanovitch Benerian, qui avait cinq passagers à son bord, s'était perdu entre Souchana et Irkoutsk. On ignorait les causes de l'accident et le point de chute de cet appareil restait inconnu malgré des recherches intensives.

À présent que l'hiver était venu, il semblait inutile de se livrer à d'autres investigations. Déjà le lac Baïkal était gelé par endroits, signe que l'hiver serait dur. Dans les villages, on collait des bandes de papier journal derrière les fenêtres, dans les villes on s'inquiétait discrètement, afin de savoir si le ravitaillement en charbon serait assuré.

— Citons les noms des victimes, dit enfin le général Sérïkow, commandant de la garnison d'Irkoutsk, qui s'était chargé de diriger les recherches. Il ne peut y avoir de survivants, nous les aurions trouvés, ils auraient envoyé des signaux. Ils ont dû être tués dans l'accident ou trop gravement blessés pour signaler leur présence... (Il s'approcha de la fenêtre, le regard rivé aux tourbillons de neige. Ici, à Irkoutsk, la bise hivernale avait atteint sa pleine violence et, hurlante, secouait les toits). Que reste-t-il d'eux à présent ? (Sa voix baissa de ton, s'adoucit presque). Par ce temps... Krendelew, citez leurs noms, ils furent parmi les héros conquérants de la Sibérie...

— Tout de suite, camarade général.

Son aide de camp, un jeune lieutenant, attendait encore. Sérïkow, surpris, se détourna de la fenêtre :

— Quelque chose qui ne va pas, Krendelew ?

— L'Allemand ? Doit-on le citer aussi comme héros de la Sibérie ?

— Oui. (Le général hocha plusieurs fois la tête :) Lui aussi. Il travaillait sous nos ordres, pour la Sibérie. Aucun Etat n'est mort d'avoir eu un geste généreux !

Krendelew salua et sortit du bureau surchauffé. Sérïkow se tourna de nouveau vers la fenêtre et appuya son front à la vitre froide.

Katia Alexandrovna..., pensait-il, tandis que la douleur lui perçait le cœur. Katiouchka ! Je maudirai la Sibérie tant que j'aurai une voix ! Y eut-il jamais deux êtres s'aimant autant que nous ?

Il considéra encore les tourbillons de neige, puis ferma les yeux.

Il arrive aussi à un général de pleurer.

Ils avancèrent pendant neuf jours à travers la Taïga et cette marche leur parut plus facile qu'ils ne l'avaient prévu. Leurs chargements individuels, qui quotidiennement s'allégeaient car il fallait bien manger, ne représentèrent un fardeau que les deux premiers jours. Puis les corps s'y étaient habitués, si étrange que ce fût, et le soir, lorsqu'on détachait les courroies, on éprouvait une sensation de vide, de légèreté telle qu'on risquait ensuite ses premiers pas avec une extrême prudence, tant on se sentait prêt à planer au-dessus du sol.

En revanche, Benerian donnait des inquiétudes, son cerveau détraqué n'avait pas baissé, il restait au stade de l'enfance, mais depuis trois jours, il toussait, crachait sans retenue et sa tête se congestionnait. Katia diagnostiqua un sérieux refroidissement, ce qui était surprenant parce temps sec et elle conclut :

— Il va faire une pneumonie...

— À quoi vous sert d'être médecin, Katia ? grinça Poutkin en frottant avec de la neige le visage brûlant de Benerian.

— Je ne peux pas le débarrasser de sa broncho-pneumonie en lui soufflant dans la bouche ! Sauriez-vous tirer du pétrole de la terre sans système de forage ?

— Bon, on a réponse à tout ! grogna Poutkin qui donna l'ordre de faire une halte non prévue.

Ils venaient de franchir une grande combe que Morotzki avait considérée d'un œil attentif. Quatre oies des neiges passèrent alors au ras de leurs têtes avec de grands battements d'ailes. Poutkin n'eut pas le temps de saisir le fusil placé dans le traîneau.

— Nous allons atteindre une rivière, annonça Morotzki, il y a de l'eau par là...

Poutkin avait rugi en réponse :

— Encore un mot de ce squelette et il faudra m'attacher pour m'empêcher de le castrer ! De l'eau ! Voici déjà quinze jours qu'il nous tanne avec son obsession : l'eau ! Ici, il n'y a que de la forêt, de la forêt, de la forêt !

On se reposa une heure, tandis que la Susskaya se décidait à employer les grands moyens pour stopper la pneumonie de Benerian.

Elle fit dissoudre de la poudre de pénicilline dans de la neige fondue jusqu'à ce qu'elle eût obtenu une pâte claire. Elle instilla ce brouet entre les lèvres de Benerian qui l'avalait docilement comme un enfant auquel on fait ingurgiter une bouillie.

— C'est efficace ? demanda Poutkin pensif.

— Je ne sais pas. Jamais encore je n'ai fait un tel usage de cette poudre.

— Nadeschna, priez ! cria Poutkin. S'il existe des individus auxquels il faut un miracle, c'est nous !

Ces derniers mots résonnaient encore aux oreilles de ses compagnons lorsque tout le monde releva vivement la tête. De très loin, ou de tout près, on ne pouvait préciser, un son leur parvenait. Une sonorité étrange, inexplicable, dont on savait seulement qu'elle n'avait rien qui l'apparentât à la Taïga, à ce monde enneigé, désert, silencieux, parmi ces arbres géants qui semblaient morts. Un son qui réveillait des souvenirs bien qu'on ne pût dire de quels souvenirs il s'agissait. Mais ils étaient présents, pesaient sur le cœur et réclamaient qu'on leur donnât un nom.

Nadeschna le cria enfin, les bras levés dans une exclamation stridente qui fit sursauter même Poutkin.

— Une cloche ! C'est une cloche ! Écoutez !... écoutez... une petite cloche qui tinte clair... une cloche !

Poutkin la regardait de ses yeux fixes, exorbités, comme s'il allait l'étrangler. Mais impossible de le nier : c'était bien une cloche !

— Nous voilà au bout, dit-il sourdement, nous sommes tous fous : une cloche dans la Taïga !

On a peu d'occasions, au cours de l'existence, de vraiment « retenir son souffle », selon l'expression usée. Mais pour cette fois, cinq voyageurs éreintés, congelés, les cheveux couverts de givre, contenaient leur respiration pour mieux prêter l'oreille. Seul Benerian menait grand tapage... mais lui aussi avait entendu la cloche, car il bredouillait, la bouche tordue : Bim, bim, bim... jusqu'à l'instant où Poutkin, sans un mot, lui gifla les lèvres. Il se tut alors, offensé, et considéra Poutkin d'un air hostile en tiraillant ses doigts dont les phalanges craquèrent.

La cloche chevrotait toujours comme une série de boîtes de conserve suspendues à une ficelle et agitées par le vent. Pourtant l'appel qui leur parvenait avait une solennité poignante.

— Oui, c'est une cloche, reconnut Andreas à mi-voix. Poutkin,

même si vous deviez en mourir de dépit, Nadeschna a raison !

— Là où se trouve une église, il y a aussi un village, bégaya Poutkin. Mes amis, un village ! Nous en sommes sortis ! Nous avons réussi : un village ! Nous avons retrouvé le droit de vivre !

Soudain il rugit, étreignit Nadeschna affolée, plaqua deux gros baisers sur ses joues d'ange pâle et embrassa ensuite tous les autres, y compris Benerian.

— De quel côté nous vient ce tintement ? reprit-il après cette explosion de joie qui révélait une face ignorée de son caractère. Taisez-vous... Cessez de haleter comme des hippopotames... là... d'où cela vient-il ?

Ils écoutèrent de nouveau, mais le vent qui ne cessait de tourner et bruissait dans les hauts mélèzes empêchait toute orientation précise.

— De là-bas..., dit enfin Morotzki avec un geste vers la droite. C'est de là-bas que les oies des neiges venaient. Qui donc, une fois de plus, a eu du nez ? Moi ! Et je vous disais qu'il y a aussi de l'eau de ce côté, mais Igor Philipovitch s'est encore comporté comme un taureau enragé !

Poutkin tourna sa tête carrée, comme un gros gibier qui prend le vent et, feignant de n'avoir pas entendu la réflexion acerbe :

— Vous dites : tout droit, par là-bas ? Ce n'est pas une illusion ? D'ici que Nadeschna entende la cloche sonner sous sa chemise... Bon, je me refuse à jouer toujours le rôle de celui qui se trompe ! Nous suivons notre professeur !

La cloche – ou ce qui en tenait lieu – tintait encore tandis qu'à grands pas ils tournèrent sur leur droite, pour longer l'un des bords de la vaste combe. Le sol accusait à peine une légère déclivité, la forêt devint plus clairsemée, il y avait davantage de mélèzes que de pins ce qui amena Morotzki à déclarer :

— Nous suivons le lit d'un ancien fleuve, qui a dû changer son cours à une certaine époque... car un fleuve coulait ici ! Nous sommes sur le bon chemin !

Le tintement chevrotant devenait plus proche. Poutkin marchait en tête, traçant un sentier pour Andreas et Katia qui halaient à présent le traîneau du pauvre Benerian. Puis ils virent le fleuve... déjà pris par les glaces mais laissant voir encore, en son milieu, un ruissellement argenté. Vision enchanteresse qui arracha à Poutkin un cri sourd comme le brame d'un cerf.

— De l'eau ! De l'eau ! Morotzki, je vous ai mille fois traité

d'idiot : à présent, je supprime la moitié de ces qualificatifs désobligeants ! Ah ! De l'eau !

Ils restèrent groupés, immobiles, comme devant un paysage de rêve qui leur serait apparu après avoir poussé le battant d'une porte. Des oies sauvages, des oiseaux noir et blanc au bec rouge, ressemblant à des mouettes, plongeaient leurs têtes dans l'eau restée libre et en retiraient des poissons comme s'il s'agissait de grains de blé. Une partie des berges du fleuve était débarrassée de ses broussailles. Il était évident que la main de l'homme avait passé par là car les moignons des tiges pointaient encore hors de la neige et aucun ouragan ne les eût tranchés à la même hauteur. D'ailleurs on voyait, suspendues à de longues perches, des peaux de rennes fraîchement écorchées qui séchaient dans le vent et quelques bancs de bois placés sous un résineux aux longues branches n'avaient certes pas surgi d'eux-mêmes en ce lieu.

Nadeschna, qui avait dépassé Poutkin en courant, s'arrêta brusquement, fit un signe de croix et s'agenouilla dans la neige. Puis elle baissa la tête vers ses mains jointes et parut prier passionnément.

Ils suivirent tous les traces de Nadeschna et aperçurent enfin sur la gauche, au bord du fleuve, en un lieu formant une petite baie, l'endroit exact d'où venait le carillon.

C'était une église minuscule, faite de rondins mal équarris, qui rappelait plutôt un fortin, surmontée d'un touchant petit clocher tortu et d'une croix à deux branches également déjetée, peinte en jaune comme pour symboliser l'or dont elle aurait dû être recouverte. Près de l'église, la flanquant comme une écurie, s'élevait une petite maison basse enfermée dans un enclos cerné de gros bâtons, comme tous les jardins russes. Les volets étaient également peints, le faite du toit portait des enjolivures de bois découpé et le toit lui-même recouvert de grosses plaques de bois était chargé de lourdes pierres en prévision des ouragans d'hiver. De la cheminée maçonnée un mince pinceau de fumée s'élevait dans le ciel glacé.

La cloche tintait toujours. Elle était suspendue dans une niche ajourée de la petite tour et avait été bricolée à l'aide d'un bidon d'essence vide. Mais on ne voyait pas encore le carillonneur.

— Bon ! constata Morotzki, il ne s'agit pas d'un village...

— Mais d'un homme ! ajouta Andreas.

Le malheureux Benerian s'énerva dans son traîneau et, avec un rire strident, piailla :

— Clochette ! Clochette dans la nuit... Voici venir Jésus-Christ...

Poutkin sursauta puis brandit ses poings énormes :

— Et c'est à moi que cela arrive ! gronda-t-il. Se fourvoyer chez un anachorète ! Nadeschna, voici votre affaire : ce doit être un des prêtres que vous avez fait passer en contrebande, il va nous accueillir avec, à la main, une de vos bibles interdites !

Il envoya un coup de pied dans la neige, puis d'un pas rapide il les précéda tous en direction du fleuve. Les oies des neiges s'élevèrent avec des battements d'ailes, les mouettes inconnues aux becs d'un rouge éclatant formèrent un grand nuage tournoyant et criard qui se mit à tourner au-dessus des eaux.

Brusquement la cloche se tut et le silence qui suivit ce carillon chevrotant fut si accablant qu'ils eurent l'impression d'être tout nus, la peau exposée au froid. Ils descendirent en courant vers les berges du fleuve, Benerian criant dans son traîneau, parce que celui-ci avait pris une allure qui le terrifiait, tandis que Poutkin, que sa peau de renne jetée sur les épaules faisait ressembler à Ljechi, le magicien des forêts sibériennes, faisait jaillir la neige sous ses pas à la manière d'un soc de charrue.

Ils atteignaient l'isba lorsque la porte s'ouvrit, livrant passage à une créature que l'on ne pouvait identifier dès le premier regard comme un représentant de la race humaine.

L'homme était emmitouflé de fourrures multicolores formées de bandes blanches, brunes, noires, fauves ; dépouilles de renards, de loups, de chiens, de rennes, cousues ensemble selon la mode hivernale tOUNGOUZE ou IAKOUTE. Par-dessus tout cela, il portait une docha, c'est-à-dire une pelisse de peau de chèvre à longs poils, ce qui augmentait encore la hauteur et la corpulence de sa personne. De grosses bottes étaient cousues aux jambes de son pantalon. Sa tête était encapuchonnée de peau d'ours et seule une longue barbe blanche qui s'échappait de cette montagne de poils permettait de situer le menton de l'homme. Ce ne fut qu'arrivés tout près de lui qu'ils distinguèrent ses grands yeux gris-vert, pleins de bonté sous la broussaille des sourcils. Mais ce furent ces yeux, précisément, qui étranglèrent dans leur gosier leur cri : Salut, petit père !

Le regard de ces yeux passa par-dessus leurs têtes pour contempler le fleuve aux eaux scintillantes, les vols d'oies et de mouettes, la forêt enneigée, immobile, et le ciel de porcelaine laiteuse que le soleil irradiait de clarté.

— Christ est vivant ! proclama soudain une voix qui sortait de cette montagne de fourrures, car il nous fait don de ce jour... de la nuit, du pain quotidien que nous devons à sa grâce.

Tandis que Nadeschna, les mains jointes, considérait le géant avec ravissement, Poutkin s'écriait :

— Où sommes-nous ici ? Comment s'appelle ce fleuve ? Où se trouve l'établissement le plus proche ? Que diable, admettons que Christ soit vivant, mais nous crevons de froid ! Regarde-nous, petit père !

— Prions ! lança la montagne de fourrures. (Le solitaire éleva les mains dans un geste de bénédiction :) Frères, louons le Seigneur...

Puis il abaissa ses mains sur la chevelure de Nadeschna qui, aussitôt, tomba à genoux et éclata en sanglots. Morotzki, l'air gêné, mordait sa lèvre inférieure. Andreas entoura d'un bras les épaules de Katia qu'il attira contre lui. Bon Dieu..., pensait-il, les yeux de cet homme...

Poutkin allait parler, mais il y renonça brusquement, pour se diriger à grandes enjambées vers la petite isba, dont il poussa la porte.

— Voyez donc ! lança-t-il en laissant tomber de ses épaules sa peau de renne. Le vieux a un poêle qui va éclater tant il est chaud ! Quel bonheur ! Qui voit un inconvénient à ce que je me déshabille pour chauffer mes os sur le dessus du poêle ? Prie qui voudra !

Il disparut à l'intérieur et rejeta derrière lui le battant de planches épaisses.

L'homme couvert de fourrures se retourna et regagna sa chapelle. Lorsqu'il ouvrit la porte on aperçut l'autel, des icônes qu'il avait peintes lui-même et qui couvraient tout un mur tapissé de papier d'argent. Le tout était éclairé par deux lampes à pétrole enveloppées de papier rouge et suspendues à des courroies de cuir tressées. Devant une icône représentant le Christ, brûlait une veilleuse contenue dans une lampe en os de renne ouvragé, également entourée de papier rutilant et qui dégageait une odeur d'huile rance.

— Éloignons-nous, dit la Susskaya à mi-voix lorsque la porte de la chapelle fut refermée. (Elle releva Nadeschna restée agenouillée dans la neige et entoura d'un bras ses épaules frissonnantes). Aucune raison de nous laisser aller au désarroi, dit-elle. Allons attendre dans la maison que ce monstre de mansuétude nous y rejoigne !

De la chapelle leur parvenait un chant grave, une basse profonde, tonnante, magnifique. Les vols d'oies et de mouettes s'étaient de nouveau posés sur les eaux du fleuve. Certains oiseaux plongeaient à la poursuite des poissons. Sur la rive opposée, un bloc brun, presque sphérique, se roulait dans l'eau en barbotant bruyamment : un ours.

— Le paradis, murmura Andreas, le paradis en Sibérie...

— Un paradis jusqu'à présent, Andrej... (La Susskaya poussait Nadeschna devant elle). Mais nous sommes ici, une poignée de damnés...

Lorsqu'ils entrèrent dans l'isba, Poutkin était déjà vautre sur le dessus du poêle qui offrait une large plate-forme de pierres maçonnées. Entièrement nu, libéré de toute pudeur, il agitait ses jambes pour les encourager à entrer et jetait des éclats de rire sonores. Après quoi il se gratta la poitrine qu'il avait fort velue et se roula sur la couverture faite de peaux rasées de jeunes rennes.

— Quelle jouissance exquise ! s'écria-t-il en frappant ses cuisses musclées. Andrej, je vous jure que c'est encore meilleur que de chevaucher une fille ! À présent, je me rends compte que j'étais gelé jusqu'aux os. Cela craque dans mon corps comme la glace au printemps lorsque souffle la première brise tiède ! Nadeschna, ma colombe, déshabille-toi et viens t'étendre près de moi ! Car je suis en plein dégel, tu te rends compte... Hoiho !

Il rit de plus belle et se tourna sur le ventre. Andreas, Katia, Nadeschna et Morotzki rejetèrent leurs couvertures raidies par le gel. Dans la chaleur de la pièce, les étoffes se mirent aussitôt à fumer puis à ruisseler.

Brusquement épuisés, ils s'assirent tous sur la longue banquette fixée contre le mur. Benerian refusant de s'asseoir, on le laissa glisser vers le sol où il resta couché en proie à une vive excitation.

— Quelle brute que ce moine ! constata Poutkin, qui méditait en haut de son poêle. Quel fainéant ! Son inactivité est une insulte à tous les travailleurs !

— Il ne vous donnera guère sujet de vous réjouir, Igor Philipovitch ! répliqua la Susskaya qui se dépouillait à son tour de ses vêtements pour s'adosser contre le grand poêle passé au lait de chaux.

Poutkin, la tête penchée par-dessus le rebord supérieur du poêle, loucha vers les seins fermes de la Susskaya et lui dit :

— Qu'entendez-vous par là ?

— Notre pope de la Taïga est déjà au ciel...

— On le fera rapidement redescendre sur terre car il faut qu'il nous aide. Attendez seulement, Katia Alexandrovna, qu'il ait fini de rabâcher ses prières et ses psaumes, je lui dirai deux mots, dussé-je le tirer par la barbe pour me faire mieux entendre !

— Vous ne le toucherez pas, Poutkin ! s'écria Nadeschna. Gare à vous, si vous l'osez ! C'est un saint homme... Comment ne voyez-vous

pas tous que le fait de l'avoir rencontré dans la Taïga est un prodige !

— Bah ! C'est la fatalité !

Poutkin descendit, nu comme un ver, de son promontoire et s'assit sans vergogne auprès de Katia, dont il apprécia du regard les fesses rondes, les cuisses épanouies et les jambes bien galbées.

— Avant que ce clown illuminé ne revienne, nous devrions établir nos projets d'avenir ! Resterons-nous ici ou reprendrons-nous la route bien pourvus de vêtements chauds ? Un fleuve est un chemin presque aussi bon qu'une route.

— Cela dépend dans quelle direction le fleuve s'écoule, vers le nord ou vers le sud, dit Andreas.

— Les fleuves sibériens se dirigent vers le nord, déclara Morotzki qui se mettait aussi à se déshabiller.

— Nous le savons ! rugit Poutkin, naturellement nous remonterons le cours du fleuve... assurés enfin d'aller vers le sud. Mais que l'on réponde à ma question : hivernerons-nous ici ?

— Je suis d'accord, dit Morotzki.

— Moi aussi ! lança Nadeschna en levant une main.

— Naturellement, vous aurez votre lit placé sous l'iconostase. Et vous, Andrej ?

— Ici nous avons un toit et n'avez-vous pas dit, Igor, qu'un toit est ce qu'il y a de plus important en Sibérie ?

— Et vous, Katia Alexandrovna ?

La Susskaya s'écarta du poêle pour s'asseoir dans le coin où, devant une icône alimentée à l'huile de poisson, brûlait une veilleuse, comme autrefois dans toute maison russe.

— Supporterez-vous pendant sept mois la compagnie d'un pope, Igor Philipovitch ?

Poutkin avança son menton dans une grimace de défi.

— Je me contenterai de ne pas le voir.

— Mais il se fera entendre : quatre fois par jour son carillon, chaque jour ses prières et lorsque nous aborderons la nuit de Noël ou Pâques, Poutkin, je sais ce que vous éprouverez aussi... Votre mère vous emmenait à l'église lorsque vous étiez enfant car, pour tout Russe croyant, Pâques est une résurrection.

— Alors je le tuerai peut-être, grogna Poutkin assombri. Qu'il ne s'avise pas de me bénir car je l'assommerai et j'aurai la paix.

— On devrait vous assommer pendant votre sommeil, dit Morotzki avec conviction.

Avant qu'on en fût venu à une querelle, la porte s'ouvrit brusquement et le géant parut. Il jeta sa docha, arracha le bonnet poilu surmontant son crâne et défit les courroies de cuir avec lesquelles il maintenait autour de sa personne un flot de pelages divers, puis il surgit de cet amas moelleux sous l'aspect d'un homme vêtu de grosse toile grise.

— C'est tout de même un homme, constata Poutkin narquois.

— La maison de Dieu est la maison de tous ! dit l'ermite.

Puis il considéra Poutkin, puissant et nu, ensuite tous ses compagnons l'un après l'autre. Lorsqu'il arriva à Benerian, il se pencha et le bénit. Poutkin se mit à gronder sourdement comme un chien enchaîné.

— Soyez les bienvenus dans la maison du Seigneur !

— Qui êtes-vous ? demanda Poutkin d'une voix éclatante.

— Je m'appelle Cyril Jegorovitch Krista, mon fils...

— C'est bien un nom que seul un prêtre peut porter ! (Puis Poutkin parut s'apercevoir que sa nudité était déplacée, alors saisissant un lambeau d'étoffe il le plaqua contre lui :) Où est le village le plus proche ?

— Il n'y a pas de village, mon fils.

— Les habitants les moins éloignés ?

— Il n'y a plus d'habitants ici, mon fils.

— Un camp de chasseurs, de pêcheurs ou de flotteurs... ou encore des Iakoutes nomades...

— Il n'y a rien ici, si ce n'est Dieu.

— C'est trop peu pour moi...

Poutkin regarda autour de lui d'un air désespéré. L'hôte que leur envoyait le Seigneur, Cyril Jegorovitch, s'en fut alors ouvrir une armoire rustique dont il retira du pain et de la viande de renne qu'il se mit à découper sur la table faite de gros madriers, à l'aide d'un coutelas sorti d'un coffre.

— Mangez et buvez, dit-il, telles sont les paroles du Seigneur... (Il ajouta :) Je vais vous préparer une infusion de baies que je fais sécher...

Ce fut certes une journée remarquable et une soirée plus étrange

encore. Ils passèrent celle-ci à déguster le saucisson de viande de renne et de foies d'oies, arrosé d'une âpre tisane de baies sauvages, mais ils étaient tous convaincus que le pope Krista avait perdu toute notion de la réalité au cours de ses longues années de solitude et qu'il ne pouvait plus que répéter ce qu'il lisait chaque jour dans la Bible.

À présent, ils en étaient certains : le fleuve n'avait pas de nom. Cyril l'appelait « le sang de l'éternité », ce qui agaçait Poutkin. Il n'y avait pas d'habitants dans un rayon de quelques centaines de verstes du moins, depuis les quarante-cinq dernières années, aucune créature vivante ne s'était aventurée par ici hormis des ours, des rennes, des putois, des martres, des hermines, des lynx, des élans, des loutres, ainsi qu'une foule d'oiseaux migrateurs. Cyril vivait avec eux en parfaite intelligence, les nourrissait et les aimait, leur parlait... et ne les tuait que pour survivre ou se confectionner avec leurs peaux des vêtements, si le besoin s'en faisait sentir.

Cependant, son hospitalité n'était pas sans inconvénient. Il arrivait par exemple que les nuits fussent brèves car Cyril réveillait toute la chambrée par des cantiques tonitruants et, bien avant l'aube, il sautait du haut de son poêle pour s'habiller et s'en aller dehors dans le vent hurlant et l'obscurité jusqu'à sa chapelle pour y sonner la cloche.

— Seul celui qui sait souffrir conquerra le bonheur ! assurait-il.

— Je vais l'assommer ! proclamait Poutkin solennel, tandis que ses compagnons assis à même le sol l'écoutaient, incrédules.

En effet, Poutkin ne mit pas ses menaces à exécution. Et ce jour-là également Cyril et Poutkin s'en furent même ensemble à la pêche. Le fleuve sans nom était entièrement gelé à part une mince rigole d'eau courante en son milieu. La glace paraissait déjà assez épaisse pour porter un homme. Aux points où elle se trouvait trop mince, Cyril et Poutkin posèrent des planches pour s'y coucher sur le ventre, afin d'examiner les profondeurs des eaux limpides.

Et ils virent de gros poissons d'allure paresseuse, dont les écailles avaient un reflet verdâtre. Cyril lança dans leur banc une sorte de trident et en retira aussitôt un énorme spécimen ; les autres ne s'en inquiétèrent pas et poursuivirent leurs lentes évolutions.

— Tout est donc absurde ici, même les poissons ! constata Poutkin, lorsqu'il raconta sa partie de pêche à ses compagnons.

Ils se proposèrent de rester encore huit jours chez Cyril Jegorovitch Krista, l'étrange moine de la Taïga. Ils avaient enfin compris que personne ne viendrait les y rejoindre jamais, pas même des chasseurs iakoutes à la poursuite de leur gibier. Morotzki proposa de remonter le cours du fleuve.

— Et Makar Loukanovitch ? demanda Nadeschna. Ils regardèrent tous Benerian : il jouait comme un enfant avec quelques blocs de bois qu'il échafaudait pour les faire s'effondrer ensuite, tout en piaillant sur une note aiguë.

— Colonel de l'armée de l'air Benerian, dit Poutkin d'une voix rauque, pourquoi personne n'ose-t-il dire ce que chacun de nous pense ?

— Laissons-le à Cyril, décida la Susskaya. (Sa voix claire, en exprimant cet abandon, frappa les oreilles de ses compagnons comme le choc métallique d'un couperet). C'est bien ce que vous désiriez entendre, Igor Philipovitch ? Oui, nous le laisserons auprès de Cyril, il sera en bonnes mains. Si quelqu'un doit survivre, ce sera Benerian ! En ce qui nous concerne, nous jouons à pile ou face !

— Deux idiots dans la Taïga... Je m'imaginais autrement la conquête de la Sibérie.

— Pour eux, ici c'est le paradis : un fleuve, la forêt, le ciel et un Dieu qui pourvoit à leur nourriture. Que leur faut-il de plus ?

— Aussi pourquoi nous éreinter à marcher dans la neige ? s'écria Poutkin en frappant ses poings l'un contre l'autre. Le paradis ! Nous en faut-il davantage ? Pourquoi ne pas rester ici, tous ?

— Quel âge avez-vous, Poutkin ? demanda la Susskaya.

— Trente-deux ans.

— Si l'on en juge d'après votre aspect physique, vous vivrez cent ans. Il vous reste donc soixante-huit ans de Taïga !

Poutkin parut touché par l'argument :

— Katia Alexandrovna, vous êtes un monstre ! s'exclama-t-il. Dès que la tempête qui vient de se lever aura cessé nous partons !

— Et d'ici là ? demanda Morotzki.

— Nous nous confectionnerons des chaussures en écorce tressée pour marcher dans la neige : des brodequins iakoutes ! Je verrai ce que je pourrai trouver dans le bûcher... Il me semble que le pope y a installé tout un atelier. Nous pourrons peut-être même fabriquer des skis ! Voyez donc ces planches. (Il frappa sur la table et sur l'armoire :) Tout a été raboté. Le vieux doit donc avoir un rabot. Mais je me demande comment il se l'est procuré, alors qu'il prétend ne pas avoir vu un seul être humain depuis quarante-cinq ans ! Allons, voilà une question qui mérite réflexion, camarades ! Ou le bon Dieu ferait-il pleuvoir des rabots ? Nadeschna, vous avez peut-être une idée à ce sujet ?

— Voilà que Poutkin se met à penser, dit Morotzki et... ce qui paraît prodigieux, il pense logiquement ! Demandons donc à Cyril ce qu'il en est de ce rabot magique.

— Inutile, lança Katia. Il évitera de répondre tout en nous enveloppant de formules pieuses ! Moi, j'ai bien l'impression que notre solitude n'est pas complète.

— Vous croyez qu'il y aurait tout de même quelque établissement dans la région ?

— Oui.

— Moi aussi. (Poutkin frottait l'une contre l'autre ses larges paumes). Jekaterina Alexandrovna, pour la première fois il me semble que nous nous rapprochons l'un de l'autre... Quelle fête !

Ils se trompaient tous deux. Leur solitude était totale.

Pendant ce temps les hélicoptères de la base aérienne d'Irkoutsk, de nouveau mis en alerte, s'élevaient tel un essaim de frelons dans la grisaille du ciel d'hiver. Même le général Sérïkow et son aide de camp, le lieutenant Krendelew, survolèrent la Taïga silencieuse, ensevelie sous la neige et fouillèrent, à l'aide de leurs jumelles, la forêt sans fin.

Un pilote, militaire de l'escadrille de chasse, qui s'était trompé de route, fit oublier son erreur de parcours en annonçant :

— J'ai vu l'épave d'un avion dans une clairière, non loin de la ligne de vol de Souchana à Wiljouisk.

Pour la première fois le général Sérïkow se départit de son calme habituel et de sa fameuse mansuétude. Il lança des ordres d'une voix tonitruante, se démena, donna l'alerte, à croire que les Chinois attaquaient, arracha les hauts fonctionnaires de l'administration à leur repos hivernal et traita tous ceux qu'il rencontra de « marmottes aveugles », injure suprême s'agissant des aviateurs de l'escadrille de recherches.

Par une tempête de neige sifflante, Sérïkow atterrit dans la clairière, fut renversé par la violence du vent et rampa jusqu'aux décombres de l'avion. Le lieutenant Krendelew considéra, effaré, son général, avant de courir le rejoindre.

Dans la carlingue brisée de l'avion, la neige amoncelée avait tout recouvert. Sérïkow, assis dans l'un des sièges penché de guingois sur ses assises d'acier, se tenait la tête à deux mains.

— Aucun n'a survécu..., dit Krendelew à mi-voix.

Sérïkow sursauta comme sous l'effet d'une piqûre.

— Comment le savez-vous ? lança-t-il.

La douleur contenue dans ce cri frappa même Krendelew, plutôt dépourvu de sensibilité.

— Où... sont les corps..., camarade général ?

— Nous les chercherons ! S'ils étaient tous morts, leurs cadavres seraient là, autour de l'avion. Qu'avez-vous à me regarder, Krendelew ? Oui, je sais ce que vous pensez : les loups, les lynx, les léopards... mais je n'y crois pas... je ne veux pas y croire ! Faites dégager de la neige le moindre vestige de l'appareil, le moindre !

Krendelew sortit en rampant de la carlingue éclatée, et retourna vers l'hélicoptère en luttant contre la tempête. C'était folie de commencer ce travail dès maintenant, mais on n'a pas à discuter les ordres d'un général et Sérïkow était dans un état si étrange que la plus timide réflexion pouvait l'irriter dangereusement.

Tandis que, dans la tourmente, dix soldats se partageaient en jurant leurs zones de recherche, Sérïkow, rampant à l'intérieur de l'appareil, se livrait à ses propres investigations. Il trouva un sac de femme, en maroquin, muni d'une courroie, qu'il connaissait bien, car il l'avait acheté lui-même à Alma Ata pour l'offrir à Jekaterina Alexandrovna. Il ne contenait qu'un rouge à lèvres de marque française, un flacon de parfum, un miroir de poche, enfin la dernière lettre que Sérïkow avait envoyée à Souchana. La phrase finale : « Je t'aime, Katiouchka » avait été soulignée d'un trait de rouge à lèvres dont Katia s'était également servi pour écrire à la suite : « Ne reviens pas en arrière, Waska... »

Sérïkow considéra ces mots d'un œil fixe avant de comprendre qu'ils signifiaient un adieu, dont il ne s'était aucunement douté. Six mots comme tracés avec du sang. La fin d'un amour qu'il avait cru vivre jusqu'à la tombe.

Jekaterina avait pris le vol de Souchana à Irkoutsk pour lui faire cet aveu et elle n'était jamais arrivée à destination, aussi le souvenir restait-il intact d'un amour qui avait été sans limites, comme la Taïga, qui à présent l'ensevelissait.

Sérïkow glissa la lettre dans sa poche de poitrine, suspendit le sac à main de Katia à son épaule et rampa hors de l'appareil. À l'extérieur, les soldats fouillaient des monceaux de neige à la recherche des cadavres. Le lieutenant Krendelew courut à la rencontre de son général pour lui faire part d'un fait étrange : les roues du train d'atterrissage manquaient ! Impossible de les retrouver, et pourtant elles n'avaient pas été dévorées par les bêtes de la Taïga !

— Les indices troublants ne manquent pas, répondit Sérïkow. (Il avait l'air absent, comme en état d'hypnose). Tout est étrange, Krendelew ! Faites poursuivre les recherches !

Il remonta dans son hélicoptère, ferma la cabine de pilotage, appuya sa nuque au dossier et ferma les yeux.

Katiouchka, pourquoi cet adieu ? Pourquoi cette rupture si brusquement signifiée, écrite avec un rouge à lèvres en marge de ma lettre ? Que s'est-il passé à Souchana, ce misérable patelin sur l'Olenek, au nord du cercle polaire ? Comment un si grand amour fut-il condamné à mourir à Souchana ? Qui te comprendra, Katiouchka ?

Un paquet de questions. Il était impensable pour Sérïkow qu'il pût y avoir, dans la vie de Katia, un autre homme que lui, le général Waska Janissovitch Sérïkow.

Krendelew interrompit de lui-même les recherches lorsque les bourrasques de neige devinrent si violentes que les soldats avaient de la peine à rester debout. Il n'osait pas demander des ordres au général... Sérïkow, assis dans son hélicoptère, paraissait comme momifié. Il leva à peine les yeux lorsque Krendelew monta à l'intérieur de la cabine en plexiglas. Derrière lui la tempête qui faisait rage gifla le général.

— C'est inutile ! haleta Krendelew, il n'y a pas de survivants, aucun vestige, pas de cadavres ! Ce serait absurde de persévérer, mon général !

— Bien des choses paraissent absurdes, en effet, vous avez raison. (Le regard de Sérïkow s'attacha de nouveau à la tourmente de neige). Nous poursuivrons cette affaire lorsque le temps sera devenu normal.

Vers le soir seulement, ils quittèrent la clairière. Le pilote avait attendu que la tempête eût diminué de violence afin que le décollage ne soit plus un tour de force suicidaire. Les autres hélicoptères le suivirent. Lorsqu'ils atterrirent à Wiljouisk, il faisait nuit. Une nuit glaciale, paisible, où l'haleine gelait si fort qu'on pouvait presque la casser en morceaux au ras des lèvres.

— Donnez-moi la communication radio avec Souchana, dit Sérïkow, à peine fut-il installé au chaud. Je veux l'hôpital et le médecin-chef s'il est déjà couché. N'acceptez aucune échappatoire, Krendelew... je veux le médecin-chef.

Au bout de dix minutes, la liaison radio avec Souchana fut établie et le médecin-chef se tenait à la disposition du général. Sérïkow entendit sa voix étranglée dans l'écouteur.

— Lew Diogenovitch, il faut que je vous demande quelque chose, lança Sérïkow, et je vous prie en ami de me dire la vérité : que s'est-il passé concernant Katia Alexandrovna ?

— Rien, Waska Janissovitch.

— Vous mentez, mon ami, vous mentez indignement ! Pourquoi a-t-elle abandonné son poste auprès de vous, et cela du jour au lendemain ? Pourquoi a-t-elle pris ce vol pour Wiljouisk avec l'intention de continuer sur Irkoutsk ? Donnez-m'en la raison, dites-moi pourquoi Katia a subitement quitté Souchana ?

— Il n'y en a aucune.

— Lew Diogenovitch, me prenez-vous pour un idiot ? Katia a certainement été obligée de vous donner une raison pour justifier son départ ! Ou est-ce que les médecins de votre équipe prennent quand il leur plaît la clef des champs ?

À Souchana un lourd silence régnait. Sérïkow devina que le médecin-chef cherchait ses mots pour lui répondre. Puis de nouveau la voix de celui-ci lui parvint :

— Je suis désolé, Waska Janissovitch... il s'agit d'un homme.

— Un homme ? (Sérïkow se cramponna des deux mains à l'appareil). Quel homme ?

— Un ingénieur des mines. Katia a fait sa connaissance ici, à l'hôpital. Il était en visite officielle. Nous devons montrer à cet étranger qu'un hôpital sibérien, fût-il situé au nord du cercle polaire, peut cependant être des plus modernes... On croit toujours que « là-haut » la civilisation s'arrête... Aussi apportons-nous ce témoignage : avec nous, elle recommence !

— Pas de propagande avec moi, Lew, je vous en prie ! (Sérïkow tremblait. Katiouchka et un autre homme... Katiouchka abandonnant son poste et trahissant son devoir, pour un autre. Quel homme était-ce ?) Le nom de l'homme ! dit Sérïkow d'une voix sourde, Lew, donnez-moi le nom de cet homme !

— Il s'appelait Andreas Heer.

— Andreas Heer ? Comment cela ?

— Un Allemand invité par notre pays, Waska Janissovitch. (La voix lointaine baissa d'un ton, comme contenue). On ne peut pas empêcher de telles rencontres, Waska. Le cœur échappe parfois au drapeau rouge...

Sérïkow raccrocha et resta le regard fixé droit devant lui, tandis que ce nom, Andreas Heer, brûlait en lui comme avait brûlé dans la chair de son dos certain éclat d'obus allemand alors qu'il se trouvait tapi dans une tranchée près de Roslaw... Il avait failli rester infirme.

Sérïkow se leva, méconnaissable. En l'espace de quelques instants, il était devenu un vieillard.

— Pourquoi n'avons-nous pas tué tous les Allemands en 1945 ! murmura-t-il, tous... tous les Allemands !

Renversant l'appareil et bousculant sur son passage sa table de travail, il sortit de son bureau. Au tréfonds de son être, tout était froid

et mort comme là-bas, la Taïga.

Qu'on n'aille pas dire de Poutkin qu'il n'était qu'une sinistre brute ou qu'un infâme salaud. Il prouva ses qualités profondes en sauvant Cyril de la noyade, alors qu'il aurait parfaitement pu profiter de l'occasion pour s'en débarrasser.

Cyril, animé d'un enthousiasme de missionnaire, avait décidé de convertir Poutkin. Seulement il manquait de psychologie en même temps que de prudence. Car Poutkin confronté avec Dieu se révélait plus dangereux qu'un cannibale de Nouvelle-Zélande.

Cela jusqu'au jour où le pieux Cyril s'avisa de retirer un gros saumon du fleuve et ne put résister à la force de l'animal qui l'entraîna dans les flots. Le courant était fort et, en moins de quelques secondes, Cyril fut englouti sous la couche de glace. Poutkin et Andreas, qui s'essayaient devant l'isba à fabriquer des skis rudimentaires, eurent juste le temps de voir le géant s'enfoncer dans l'eau.

— Notre petit père ! s'écria Andreas horrifié.

Mais il était comme paralysé. Poutkin, lui, abandonna son rabot, bondit vers le fleuve et s'élança sur la glace jusqu'à l'étroit ruisseau d'eau bouillonnante qui le divisait en son milieu et que le gel n'avait pas encore figé.

Tout en avançant par glissades, Poutkin se dévêtait rapidement, puis, ayant fait une profonde aspiration comme s'il avait pu ainsi accumuler de la chaleur, il tendit les bras en avant et piqua une tête dans l'eau courante. Le froid était si intense qu'il lui donna l'impression d'éprouver une brûlure profonde. Son cœur, ses artères battaient à tout rompre. Mais Poutkin, surmontant aussitôt le choc, plongea sous la glace et aperçut la masse sombre dérivant lentement en aval.

Comment expliquer par quel prodige de force et d'adresse il parvint à hisser le pope sur la glace comme un énorme sac de fourrure ? Il grimpa à sa suite, jeta un coup d'œil hagard à Andreas qui avançait précautionneusement vers eux, traînant deux planches avec lui, puis il s'élança vers l'isba. La Susskaya et Morotzki accouraient à la rescousse. Passant près de lui, Katia lui cria :

— Frotte-toi avec de la neige ! Ne monte pas sur le poêle, Igor ! Surtout ne t'en approche pas !

Lorsqu'ils revinrent tous trois à l'intérieur de l'isba traînant le

pope, Nadeschna était déjà occupée à frictionner Poutkin dont les dents claquaient. Elle le frotta à l'aide de couvertures épaisses et rêches jusqu'à ce qu'il eût la peau luisante et rouge, à croire que le sang allait jaillir de ses pores.

— Vite, arrachez ses fourrures ! ordonna la Susskaya tandis qu'ils jetaient Cyril inconscient sur le plancher.

À son tour, il fut frictionné, bouchonné, secoué, et ce ne fut pas en vain. Cyril revint à la vie, sa peau se colora, le froid glacial disparut de sa chair.

— Bah ! Un gars tel que celui-là, on ne le réveille pas de cette manière ! lança Poutkin. (Il se pencha pour assener une série de claques énergiques sur les joues et le corps du pope évanoui).

À la dixième, Cyril ouvrit les yeux, dévisagea Poutkin et dit d'une voix provocante :

— Loué soit le Seigneur !

— C'est à vomir ! rugit Poutkin en gratifiant Cyril d'une dernière taloche plus retentissante que les autres. Pourquoi ne l'ai-je pas laissé crever dans l'eau ?

Plus tard, ils se retrouvèrent tous deux en haut du poêle, deux géants velus et nus qui se remettaient de leur farouche combat. Nadeschna leur avait préparé un breuvage fait de feuilles de menthe infusées et de vin des baies de sureau que Cyril cueillait tous les ans et passait dans le presseur qu'il avait fabriqué. C'était un affreux mélange qui écoœura Poutkin, mais cette décoction avait d'étonnants effets.

— Que le Christ agrée ma reconnaissance ! lança Cyril.

Poutkin se mit sur son séant et frappa ses cuisses velues et suantes.

— Me suis-je jamais appelé Christ ? aboya-t-il. L'un d'entre vous aurait-il vu le Christ au bord du fleuve ?

Puis il retomba en arrière sur la plate-forme tiède et continua à suer.

— Ah ! ces poêles russes, quelle invention ! s'exclama-t-il. La richesse de toute isba qui se respecte. Le havre familial. Large et assez vaste pour que, l'hiver venu, tous y trouvent place pour la nuit. On y est au chaud et à l'aise, et lorsque dehors la tempête rugit, que l'isba est ensevelie dans la neige jusqu'au faîte, on peut à loisir dormir et se chauffer les os.

Plus tard, ce même soir, Cyril et Poutkin, d'accord pour la première fois, déclarèrent qu'ils avaient suffisamment sué et

descendirent de leur perchoir.

Ce fut alors que Cyril sortit d'un coffre un lourd flacon qu'il déboucha. Un parfum âpre, aussitôt reconnu, s'en échappa et flotta dans la pièce surchauffée. Poutkin, énervé, martela de ses dix doigts le dessus de la table.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il fort inutilement.

— De l'eau-de-vie ! répondit fièrement Cyril. De l'eau-de-vie d'airelles ! C'est moi qui l'ai distillée ! Un alcool du diable ! Mais si nous vivons, n'est-ce pas pour extirper le diable qui habite en nous ?

Il s'assit, essuya le goulot, le porta à ses lèvres et but un long trait. Puis il reposa le flacon avec un rot de satisfaction et le reboucha. Poutkin le dévisageait, complètement désemparé.

— Alors quoi ? C'est ainsi que tu traites tes hôtes ? Fais donc circuler la bouteille, pope !

Cyril Jegorovitch parut ne pas l'avoir entendu, mais son regard, passant au-dessus de la tête de Poutkin, s'attacha à la petite veilleuse de verre rouge suspendue dans le coin de la pièce et qui éclairait l'icône, laquelle – on le voyait – avait été réparée car une longue brisure recollée la marquait.

— Seul celui qui sait prier détruira l'enfer, dit-il solennel.

Il regarda la Susskaya et déboucha de nouveau le flacon. Le parfum qui s'en échappa chatouilla délicieusement les narines de Poutkin.

— Ma petite sœur, sais-tu prier ?

— Oui, petit père, répondit Katia.

— Alors bois une gorgée.

La Susskaya but et à sa suite Andreas, Morotzki, Nadeschna, qui tous avaient répondu oui à la question posée par Cyril. Poutkin regardait Nadeschna porter le flacon à sa bouche et boire sans tousser le brûlant alcool.

Voyez-moi ça, pensait Poutkin furieux intérieurement, on passe des prêtres en contrebande, on distribue des bibles, on sape les fondements de l'Etat... mais la mignonne n'en boit pas moins comme un palefrenier ! Même le pauvre Benerian but à son tour comme un nourrisson suspendu à son biberon.

— Voilà ! lança Cyril solennel en reprenant le flacon.

Les yeux de Poutkin s'agrandirent, sortirent presque de leurs orbites.

— Et moi ? dit-il d'une voix rêche.

— Sais-tu prier, mon fils ?

— Donnez-moi une hache que je lui fiche le crâne en croix ! beugla Poutkin. Cyril Jegorovitch, ne te risque pas trop loin avec moi !

Le pope posa la bouteille ouverte devant lui sur la table, si près de Poutkin que le parfum de l'eau-de-vie lui montait tout droit du nez au cerveau. C'était une ignominie, avouons-le, du sadisme. Mais que faire ? Les poings de Cyril étaient posés contre la bouteille et ils étaient aussi formidables que ceux de Poutkin. Cela promettait une sérieuse bataille...

— Seul celui qui sait prier..., commença Cyril tranquillement. Poutkin eut un regard angoissé.

Autour de la table les autres souriaient, les yeux brillant de malice. Ils attendaient l'issue de cette épreuve de force.

— Cyril, commença Poutkin d'une voix rauque, j'ai connu un assassin au camp de Magadan qui avait étranglé pendant son sommeil un compagnon de chambrée, dans un autre camp, parce qu'il lui manquait un bouton de culotte ! Nous nous comprenons, le pope ?

— Toute vie repose dans la main de Dieu, dit Cyril. Celui qui sait prier... Allons, ma petite enfant ! reprit-il en regardant la Susskaya, encore une goutte ?

Poutkin voulut s'emparer du flacon, mais le poing de Cyril fut plus prompt et s'abattit sur l'avant-bras de Poutkin. Il y eut un vilain craquement et la Susskaya pensa : voilà qu'il vient de lui briser le radius et le cubitus... Il faut intervenir, sinon ils se tueront !

Mais Poutkin garda son calme. Il claquait seulement des dents, horriblement, et ses orbites rougirent de nouveau. Il était plus effrayant qu'un tigre sur le point de bondir. Puis il demanda d'une voix monocorde, car tant de rage contenue lui coupait presque le souffle :

— Qu'est-ce que prier ?

Cyril loucha vers lui par-dessus le goulot de la bouteille.

— Tu veux vraiment le savoir ?

— Oui, rugit Poutkin.

— Ça me suffit... (Il poussa la bouteille vers Poutkin :) Bois, mon fils, il suffit que tu reconnaises que l'on ne peut pas passer devant Dieu sans Le voir.

Poutkin tira une effroyable vengeance de cette humiliante défaite :

il avala toute la bouteille d'un trait, en soufflant comme un hippopotame, tandis que sa pomme d'Adam montait et descendait à chaque lampée.

Personne ne le retint, car on en serait venu à répandre du sang. Ce ne fut que lorsque Poutkin eut finalement lancé la bouteille contre le mur où elle explosa comme une grenade à main, qu'ils respirèrent tous, soulagés. Même Cyril Jegorovitch.

— Je prends note de ça ! Quelle bande de salauds ! hurla Poutkin. Vous me le paierez : le jour viendra où vous pleurerez devant la note à payer !

Puis il grimpa en haut du poêle et s'endormit aussitôt.

— Pourquoi l'avoir provoqué de la sorte, petit père ? demanda la Susskaya gravement. Ne vous avait-il pas sauvé la vie ?

— Mais hier il a craché sur l'icône de saint Stephan, répondit Cyril, et puis il a fendu l'icône devant laquelle est suspendue la lampe d'autel... (Il se leva avec dignité :) À présent, nous sommes quittes : œil pour œil, dent pour dent !

Enfin Cyril grimpa vers la plate-forme du poêle, se coucha auprès de Poutkin qu'il prit soin de recouvrir d'une légère couverture et au bout de quelques minutes il ronflait aussi fort que son compagnon.

Quinze jours plus tard, le moment de se remettre en chemin vers le sud était venu.

Andreas et Poutkin avaient fabriqué une paire de skis pour chacun d'eux et Morotzki avait appris de Cyril la manière de tresser des brodequins toungouzes. Nadeschna, quant à elle, s'était révélée une cuisinière remarquable. Elle confectionna les meilleurs blinis que Poutkin eût jamais mangés, fit un rosolnik avec des œufs, du chou, de petits morceaux de viande, qui enthousiasma Poutkin au point d'en manger jusqu'à ressentir des maux d'estomac, elle fit même de rustiques pâtés de lièvre si succulents que Poutkin dut se faire violence pour dissimuler sa gratitude.

Katia, pour sa part, n'avait fait que chasser. Et elle n'avait pas exagéré : chacun de ses coups atteignait son but et elle ne gaspillait pas les munitions. Poutkin qui l'accompagnait un jour qu'elle avait tué un loup et un lièvre dut le reconnaître :

— Katia, jamais encore je ne me suis senti d'humeur à mettre un genou en terre devant une femme ! Mais vous pourriez réaliser ce prodige... je suis prêt à vous manger dans la main comme un petit

chien ! Qui êtes-vous, Katia Alexandrovna ? Qui êtes-vous réellement ? Nous voici seuls. Ce que nous dirons restera enseveli dans mon cœur... Parlez, Katia !

— Je n'ai rien à dire, Igor...

Ces paroles semblaient si diaboliquement sincères que Poutkin faillit les croire.

— Andrej ! Aimez-vous vraiment Andrej ?

— Y a-t-il un jour sans soleil ?

— Pourquoi l'aimez-vous ?

— Qui peut expliquer comment d'une graine semblable à un grain de poussière naît une grande fleur éclatante et superbe ?

— Mais lorsque vous êtes montée dans l'avion à Souchana, vous ne connaissiez pas encore Andrej ?

— Je l'avais rencontré une seule fois, alors qu'il se trouvait dans un groupe qui visitait l'hôpital. Ce fut tout, oui.

— Diable ! Cela vous a suffi ? (Poutkin se gratta le nez :) Vous lui avez couru après, hein ? Vous vous étiez mis en tête : « Celui-là je l'aurai. Quoi qu'il arrive, il sera à moi ! »

— C'est exactement ainsi que cela s'est passé. Je n'ai pas eu d'autre pensée.

— Andrej devait retourner en Allemagne au bout de deux mois. Sa mission d'ingénieur-conseil prenait fin le 1er décembre. Mais vous ? Aviez-vous l'intention de quitter la Russie avec lui ?

— Oui, Poutkin.

— Vous auriez échangé votre patrie contre un homme ? Katia Alexandrovna, vous me scandalisez !

— Pourquoi ? (La Susskaya sortit le chargeur de son fusil et le regarnit de cartouches). Tous les humains se valent... L'Internationale n'est pas un vain mot : ne nous l'a-t-on pas appris, Igor ? L'amour serait-il seul tenu d'être nationaliste ? Etrange logique ! En aimant Andrej, je mets le communisme en action. Mais comme la plupart parmi vous n'y comprennent rien, je m'en vais. C'est là mon secret qui vous intrigue tant.

— J'en parlerai à Andrej, conclut Poutkin gravement.

La Susskaya serra son fusil dans le creux de son aisselle en tenant l'arme de telle manière que le canon se trouva soudain contre l'estomac de Poutkin qui se raidit ; ses orbites parurent se creuser,

mais il ne bougea pas.

— Un coup de feu dans le ventre, au fin fond de la Taïga, réglerait définitivement la question, dit-elle avec une tranquillité qui pour Poutkin était plus effrayante encore que ce canon de fusil appuyé contre son corps.

— Vous n'auriez jamais le courage de tirer sur moi, Katia, dit Poutkin d'une voix sourde.

— Si, chaque fois que vous toucherez à Andrej ou que vous vous mettrez entre nous.

— Et si nous nous échappons jamais de la Taïga, croyez-vous que je garderai le silence ?

— Oui.

— En êtes-vous tellement sûre ?

— Nous avons devant nous tout un hiver pour nous polir les uns aux autres, répondit la Susskaya. Si nous sortons de cette forêt nous nous ressemblerons comme des cailloux.

Elle éloigna le canon de l'estomac de Poutkin, jeta l'arme sur son épaule, saisit la corde à laquelle étaient attachés le loup et le lièvre et s'éloigna à grands pas, tirant son butin derrière elle à travers l'épaisse couche de neige.

Poutkin la regarda s'éloigner, serra les poings et jeta avec une solennité pleine de ferveur :

— Bon Dieu ! quelle femme !

Un incident lourd de conséquences se produisit encore ce jour-là. Ce fut Morotzki qui le déclencha en sortant de l'isba pour examiner le loup abattu par Katia :

— Peut-être que sa fourrure suffira pour y tailler le dos d'une veste, avait-il dit ; cet hiver sera particulièrement froid, je n'ai cessé de le répéter...

— C'est un petit loup, avait répondu la Susskaya en sirotant la tisane du soir.

Cyril s'était de nouveau rendu à la chapelle pour les prières de la fin du jour. Nadeschna brûlait, en guise d'encens, des feuilles sèches de chélidoine et tenait pendant l'office un cierge fait de cire d'abeille recueillie dans la forêt. La même cire servait d'ailleurs à farter les skis de Poutkin et d'Andreas.

Ils sursautèrent lorsque Morotzki resurgit dans la salle au bout de quelques minutes et s'adossa au mur avec ce halètement sifflant qui lui était particulier.

— Ce n'est pas croyable, gronda Morotzki. À vous, Katia Alexandrovna, je ne ferai pas de reproche car votre métier de médecin consiste à bien connaître le corps humain ! Mais cet insolent bloc de muscles, ce coureur de Taïga à la tête vide, aurait dû le constater tout de suite ! Oui, Poutkin, c'est de vous que je parle !

— Voua devenez fou, Semjon Pavlovitch ? demanda Poutkin, ahuri.

— Au contact de tant de sottise, qui s'en étonnerait ? (Le bras de Morotzki désigna la fenêtre :) Un loup, hé ? Un louveteau ? Non, ce que vous avez ramené, ce que vous avez tiré, Katia, c'est un chien ! Un chien retourné à l'état sauvage. Un chien errant tout à fait normal et savez-vous ce que cela signifie ?

— Une présence humaine, des humains, murmura la Susskaya. Mon Dieu ! Il y a des habitants par ici... Cyril n'a pas de chien, mais il a des voisins qui en ont et dont l'un des chiens s'est sauvé...

— Maintenant plus rien ne pourra me retenir ! cria Poutkin. Peut-être sommes-nous plus proches du but que nous n'avons cru !

Dehors on entendit de nouveau le tintement chevrotant, dissonant de la petite cloche faite d'un bidon martelé. Mais pourquoi Dieu l'eut-il moins agréée qu'une autre ? En cet instant, Nadeschna balançait l'encensoir fait également de fer-blanc et Cyril chantait un psaume d'une voix éclatante tout en tirant sur la corde qui faisait résonner le carillon.

La solitude de la Taïga s'animait.

Encore un jour de passé. Et la Sibérie n'avait eu raison d'aucun d'entre eux.

— Quand pourrons-nous partir ? demanda Poutkin, dans un état d'agitation qu'il ne pouvait maîtriser.

— Dès demain, si cela ne dépendait que de moi, répondit Andreas.

— Et vous, monsieur le professeur ?

— Dès qu'on voudra.

— Katia Alexandrovna ?

— Vous avez déjà posé la question à Andrej.

— C'est vrai : un seul cœur... un seul cerveau !

— Vous l'avez dit, Poutkin !

— Alors, c'est pour demain. Faisons nos paquets !

Puis il eut un regard pour Benerian, lequel devenait de jour en jour plus silencieux. Aucun d'eux ne savait ce qui se passait en lui. On savait seulement qu'il faudrait le laisser avec Cyril.

— Makar Loukanovitch, reprit Poutkin d'une voix altérée, je vous promets que nous reviendrons vous chercher ici, dès que nous aurons retrouvé des contacts humains normaux.

Et Benerian répondit d'une voix parfaitement claire :

— Ne parlez donc pas tant, Igor Philipovitch !

Ce fut la grande sensation de la soirée, elle explosa comme une bombe.

Le général Sérïkow ne renonça pas aux recherches, bien qu'il sût qu'aux yeux de ses subordonnés et plus encore à ceux de ses chefs il se rendait ridicule. Il mit le « grand plan de recherches » à exécution et envoya des escadrilles entières survoler les régions forestières où, jusqu'à ce jour, aucun homme n'avait réussi à survivre.

La preuve du scepticisme officiel à l'égard de cette « marotte » de Sérïkow – ainsi qu'on désignait l'idée fixe du général – était donnée par le contrordre que les divers chefs d'escadrille transmettaient aux pilotes. Ceux-ci faisaient bien décoller leurs appareils, mais pour atterrir aussitôt. Six personnes perdues dans la Taïga... c'était tragique, mais que coûtaient les milliers de litres de kérosène que l'on employait pour ces recherches ? Et l'usure du matériel par ce froid meurtrier ?

Sérïkow, chaque soir, trouvait sur son bureau les rapports des pilotes accompagnés de cette note : « Recherches interrompues au crépuscule, rien à signaler. » Il froissait dans sa main ces feuilles de papier, les roulait en boulettes qu'il lançait ensuite contre la photo de Jekaterina Susskaya posée sur la table dans un cadre d'argent. Ses grands yeux bruns le regardaient d'un air interrogateur :

Ne veux-tu donc pas comprendre, Waska Janissowitch ? Je suis partie. Pour toujours, partie, simplement à cause d'un Allemand. Nos amours ? Oublie-les Waska ! Tu as la vie plus facile que bien d'autres avec ton bel uniforme aux larges épaulettes dorées. Tu peux te réfugier derrière lui et pour tout le monde tu as l'air d'un héros. Combien peuvent en dire autant ?

Sérïkow attendait. Il avait réclamé au K.G.B. local des renseignements concernant l'Ingénieur des mines allemand Andreas Heer, mais ses collègues des services secrets ne savaient pas grand-chose à son sujet. À présent, il attendait un rapport de Moscou. On ne laisse pas un étranger vagabonder en U.R.S.S. pendant des mois sans l'avoir auparavant soumis à un examen rigoureux. Avant tout, Sérïkow voulait un portrait, une photo très nette de l'homme qui avait supplanté un général soviétique dans le cœur d'une femme telle que la Susskaya.

Le lieutenant Krendelew lui avait bien procuré une photo, mais c'était l'instantané d'un groupe de visiteurs pris le jour de la visite de l'hôpital. Sur cette photo, Sérïkow ne voyait qu'une tête blonde,

estompée et cachée en partie par celle du directeur de la clinique. Au-dessus de la tête blonde, Krendelew avait tracé avec une flèche au crayon rouge : c'est lui !

Sérikow avait écrasé l'instantané dans sa paume comme les rapports des aviateurs. Pourtant, il n'avait pas lancé ce bout de papier froissé contre le portrait de Katia, mais l'avait laissé tomber au fond de la corbeille à papier. Il ne lui accordait pas même ce contact. Mais lorsque la photo envoyée par Moscou arriverait, les choses changeraient. Sérikow se proposait de la coller avec celle de Katia à la cible de tir de l'armée qui se trouvait dehors et de les trouser l'une et l'autre d'une balle en plein visage.

Piètre vengeance, certes, mais Sérikow croyait qu'il se sentirait plus tranquille après.

— Il est à présent établi que les roues du train d'atterrissage qui manquaient ont été emportées par des nomades iakoutes, annonça Krendelew un jour.

— Les a-t-on retrouvées ? demanda Sérikow en levant à peine les yeux.

— Non. Mais il n'y a pas d'autre explication logique...

— Logique ! (Sérikow eut un geste qui repoussait toute réplique :) Evitez à l'avenir de prononcer ce mot en ma présence ! La vie d'un être humain est une besace pleine d'obscurité...

À Irkoutsk, cette phrase fit le tour de la garnison et l'on se mit à plaindre Sérikow. On ne trouvait aucune explication, mais il était évident que le général perdait la raison.

On le fit savoir aussi à Moscou.

Ils crurent revivre l'instant de leur arrivée : Cyril fit sonner la cloche pour marquer l'heure des adieux. Benerian, assis devant l'isba sur un banc que l'on avait débarrassé de sa couche de neige, était emmitouflé dans une épaisse peau de loup. Il agitait ses mains comme pour leur dire au revoir. Il ne comprenait évidemment pas qu'on le laissait sur place, peut-être pour le reste de ses jours. Son désordre mental avait déchu au cours de ces dernières journées, il n'était plus au niveau du nourrisson, mais à celui du jeune enfant. Aussi se montrait-il bienveillant à l'égard de tous et écoutait-il attentivement ce qu'on lui disait, mais on ne pouvait savoir s'il le comprenait réellement. Par éclairs seulement le véritable Benerian resurgissait, comme la brusque lueur qui précède une détonation. Alors il regardait fixement tout autour de lui, une fois même il saisit solidement la Susskaya par un bras et dit :

1- Qui peut m'expliquer où je me trouve ? Je suis colonel de l'armée de l'air, Makar Loukanovitch Benerian. Qui êtes-vous ?

Mais avant qu'on eût pu lui répondre, la flamme de sa pensée lucide s'éteignit d'un coup et Benerian se remit à grimacer en silence.

À la lisière de la forêt, là où le fleuve avait taillé dans le sol une large faille, Poutkin, Andreas, Katia, Nadeschna et Morotzki s'arrêtèrent une dernière fois pour regarder en arrière la petite chapelle de rondins, l'isba, l'écurie, le jardin clos et les peaux de bêtes mises à sécher, tendues sur les planches. La petite cloche de fer-blanc chevrotait follement – on sentait que Cyril avait attaché tout son cœur à cette manière d'adieu. Redoutant tout attendrissement, il s'était barricadé dans la chapelle car il avait peur de cette séparation. Mais ce qu'il n'arrivait pas à exprimer de vive voix, il le disait au moyen de son carillon :

— Quelle délivrance ! lança Poutkin d'une voix rauque, je n'entendrai plus ce maudit tintement quatre fois par jour... Il y a de quoi détruire les nerfs les plus solides !

Mais lui aussi s'arrêta pour regarder en arrière, appuyé sur ses skis, le dos chargé du plus lourd des sacs contenant des outils. Ses chaussures tOUNGOUZES tressées pour la neige, attachées aux deux bouts d'une cordelette passée sur sa nuque, se balançaient au rythme de sa marche comme deux énormes amulettes. Andreas et Katia portaient les vivres, Nadeschna les ustensiles de ménage, deux

marmites, une poêle, la trousse médicale de la Susskaya, les couverts de bois taillés par Cyril et la broche à rôtir ; Morotzki s'était chargé de la literie : cinq couvertures et pour chacun d'eux des bottes fourrées de peau d'ours. Cyril les avait déposées au milieu de la salle en cadeau d'adieu avant de se réfugier dans sa chapelle. Les toiles de tente étaient réparties entre tous les voyageurs. On avait discuté une grande heure pour décider s'ils ne haleraient pas à leur suite le traîneau. Mais on finit par conclure qu'il serait terrible de tirer ou de pousser ce fardeau selon le terrain.

— Je me charge de tout ce dont j'ai besoin, déclara enfin Poutkin. Et vous aussi, Andrej, il vous est possible d'en échafauder un peu plus sur vos épaules ! Nous ne mourrons pas de faim, la forêt est vivante, le gibier se lève sous nos pas. Quant à souffrir de la soif, ce serait absurde dans un monde plein d'eaux gelées. Par contre, les outils, Andrej, ne tombent pas du ciel et on ne saurait les tirer ou les prendre au collet ! Peut-être le jour viendra où le moindre clou nous sera précieux...

On refit donc les paquets en ayant soin d'emporter tout ce qui pouvait servir à bricoler et Poutkin en profita pour dérober au vieux Cyril l'une des haches qu'il avait remarquées dans le bûcher.

— Quarante-cinq ans qu'il n'a vu âme qui vive, prétend ce plaisantin de Cyril ! reprit Poutkin, mais il dispose d'un atelier comparable à celui d'un forgeron de village. Est-ce qu'il aurait péché tout cela dans le fleuve ? Quel blagueur que notre saint homme ! Peut-on enfin s'arracher à ces lieux ? Nadeschna, encore une petite patenôtre ?

Morotzki entoura de ses bras les épaules de Nadeschna :

— Viens, dit-il avec une tendresse qui, soudain, pénétra le cœur des autres, même celui de Poutkin. Viens, ma colombe, il fait plus chaud dans le Sud.

C'était une remarque assez niaise, mais chacun en comprit le sens. « Dans le Sud » ! Là se trouvait la vie. À l'extrémité de ce fleuve, on ignorait où, la Taïga prenait fin. Ce qui arriverait alors, personne ne le savait. En fait, tous étaient à la merci de Poutkin : l'assassin ignoré de la justice comme le savant Morotzki, la respectable maîtresse d'école Nadeschna Ivanovna Abramova qui distribuait des ouvrages séditieux, le Dr Jekaterina Alexandrovna Susskaya qui avait trahi son devoir et son pays pour l'amour d'un homme et cet homme lui-même, Andreas Heer, un Allemand qui se trouvait entraîné dans ce tourbillon de fatalités et devait les suivre bon gré mal gré !

— Que diable ! lança Poutkin, personne ici ne fera donc taire cette

maudite cloche... je n'en puis plus !

Puis il se mit à chanter, la poitrine gonflée d'un souffle puissant, mais il ne put couvrir le tintement obstiné. C'est seulement lorsqu'ils eurent pénétré au plus profond de la forêt, en glissant le long du fleuve complètement gelé à présent, que le chevrottement de la cloche fut absorbé par le silence de la Taïga. Il n'y avait plus que, figé, blanc, poignant, le mutisme de la Sibérie.

Ce fut un cheminement infernal.

Pendant dix jours ils suivirent le cours du fleuve et chaque jour redoublait leurs tourments. Sans cesse, ils gravissaient une pente non pas abrupte mais douce et continue, c'était cela qui les épuisait. Les charges qui accablaient leur dos les courbaient en avant, les poumons haletants. Morotzki s'était remis à respirer avec d'effrayants sifflements et il toussait à chaque pas depuis trois jours ; souvent, il s'adossait aux gros troncs revêtus de glace et fermait les yeux.

— Semjon Pavlovitch finira par vomir ses poumons, dit Poutkin au neuvième jour, mais je ne puis rien pour lui.

— Votre allure est tuante, Igor Philipovitch !

Andreas aussi avait de la peine à se maintenir aux côtés de Poutkin. Le plus souvent les deux hommes marchaient quelques mètres en avant, afin de tracer dans la neige une piste qui serait moins dure et sur laquelle leurs compagnons pourraient glisser plus facilement.

— Morotzki est malade, vous le savez, il est affaibli physiquement.

— On ne peut avancer plus lentement...

Poutkin attendait une fois de plus que Morotzki eût rejoint la caravane en titubant sur ses skis comme un homme ivre.

— Ne remarquez-vous pas que le froid augmente ? Il nous faut dévorer des kilomètres, Andrej ! Que croyez-vous qu'il restera de nous, si nous sommes surpris par la saison des ouragans ? Plus haut, il doit y avoir des groupes d'habitations, je le crois sérieusement. Autrement d'où serait venu le chien errant ?

Les nuits suffisaient à peine à leur permettre de récupérer. Le plus souvent, ils cherchaient quelque pente à l'abri du vent où ils tendaient leurs toiles de tente d'un arbre à l'autre, déblayaient le sol à la pelle et bâtissaient un petit fourneau avec les pierres trouvées sous la neige. Ils brûlaient le bois que Nadeschna traînait sur son dos, de longues sections de bois coupé qui étaient renouvelées chaque soir. Avec la hache subtilisée à Cyril, Andreas abattait de grosses branches qu'il

fendait et dont il disposait les morceaux autour du foyer pour les sécher. Le matin venu ceux-ci étaient assez secs pour alimenter le feu du soir.

Ils n'entendaient les loups que dans le lointain... En revanche, ils faisaient fuir des hermines, des martres. Une fois, ils croisèrent le chemin d'un lynx, ainsi que le leur confirma Morotzki lorsqu'il eut examiné les empreintes laissées par l'animal dans la neige.

Les nuits étaient remarquablement silencieuses, glaciales et claires. Poutkin ronflait toujours le premier, les pieds vers le feu, la tête enfouie dans ses peaux de loup. Il suggéra d'ailleurs que chacun dormît ainsi :

— Avant tout avoir les pieds au chaud, nos jambes sont plus précieuses pour nous que notre cerveau. Songez-y !

Au cours de l'une de ces nuits, Andreas ne sentant plus la présence de Katia contre lui s'éveilla. Il s'était tellement habitué à sa peau lisse que tout contact différent l'éveillait aussitôt.

Katia était assise tout contre le feu rougeoyant, elle portait les bottes de fourrure de Cyril et s'était enveloppée de sa longue huppelande de peaux de renards. Son regard errait parmi les arbres et elle sursauta lorsque Andreas lui parla.

— Pourquoi ne dors-tu pas, Katiouchka ? demanda-t-41.

Elle serra ses fourrures un peu plus étroitement autour de sa tête et lui sourit. C'était un sourire douloureux, bien différent de la force vive qui, le jour venu, rayonnait de la Susskaya.

— Tu es aussi éveillé, Androuch...

— Parce que tu n'es plus couchée auprès de moi. La solitude est terrible lorsque tu n'es pas là.

— Ils m'enfermeront lorsque nous sortirons de la Taïga.

— Qui donc t'enfermera ?

— Ils m'exileront dans un pénitencier. À Magadan ou à Vorkouta, et ce sera encore une chance car ce sont des camps bien organisés. Mais il y en a de pires, de véritables oubliettes. Des camps perdus dont on a honte. Aussi n'en parle-t-on pas, car ils n'existent pas officiellement, ces recoins où végètent des êtres sans espoir, sans avenir, sans perspective de rémission. C'est peut-être là qu'on me reléguera.

— Pourquoi donc ? (Andreas se dégagea de ses couvertures).

— Parce que je t'aime, Andrej.

Elle entrouvrit sa fourrure et serra Andreas contre elle. La tête de son amant reposait sur ses seins et elle parlait d'une voix qui passait au-dessus de lui, comme si elle racontait un conte de fées à un enfant.

Un effroyable conte de fées.

— Si j'ai de la chance, il se trouvera un psychiatre qui me déclarera folle, reprit Katia. Imagine-toi, Andrej : la chirurgienne Susskaya abandonne son hôpital, trahit sa patrie, sabote ainsi les soins à donner aux travailleurs. Et tout cela pour un Allemand, un capitaliste, un parasite issu d'une société qui ne mérite que le mépris. Jekaterina Alexandrovna n'a pu que perdre la raison.

— Il ne se trouvera donc personne pour dire : Camarades, ignorez-vous l'amour ?

— Non ! Personne ! Pas en ce qui me concerne...

Elle pensait à Waska Janissowitch Sérkow qui, en cet instant, à Irkoutsk, reposait dans son modeste lit de bois, fumait une cigarette, sirotait sa vodka et ne pouvait comprendre qu'une femme telle que Katia courût elle-même à sa destruction.

— Il faut donc le leur crier, Katiouchka ! lança Andreas.

— Qui l'osera ? Toi avec tout ton cran... Ils te mettront dans le premier avion et te feront passer la frontière et, si tu protestes, ils te jeteront par-dessus bord comme une pomme pourrie. (Elle se mit à caresser ses cheveux non pas avec tendresse comme jusqu'alors, mais rudement, avec des doigts tremblants, submergée soudain par la peur de l'avenir). C'est à cela que je pense, Andrej, plus nous nous approchons de la lisière de la forêt, plus nous sommes proches de notre fin.

— On ne pourra jamais nous arracher l'un à l'autre, Katia !

— Ils le pourront, Andrej !

— Alors j'alerterai l'opinion publique mondiale : journaux, radio, télévision...

— Et que serons-nous alors ? La « sensation » du jour, oubliée dès le lendemain. Crois-tu que des idéologues seront émus parce qu'un homme et une femme s'aiment ? Andrej, nous ne sommes que deux grains de poussière.

— N'y as-tu donc pas pensé auparavant, lorsque tu as quitté Souchana pour moi ?

— Non, je n'ai pensé qu'à toi, je ne voyais que toi... Jusqu'alors je ne savais pas ce que c'est que d'être une femme. J'étais médecin, je

taillais dans la chair des corps qui m'étaient confiés, je les recousais, je faisais des conférences... et puis je t'ai vu... et j'ai su tout à coup que toute ma vie n'avait été jusqu'alors qu'un alibi... que la dissimulation de ma véritable personnalité... et je me suis élancée à ta suite sans réfléchir... (Elle étreignait des deux mains la tête d'Andreas :) Pourquoi parler ? Androuchka, il faut vivre au jour le jour et nous dire : chaque jour est une nouvelle vie, un nouvel amour... Nous ne pourrons pas tenir autrement, Andrej...

Plus tard, ils reposaient étroitement enlacés près du feu. Leurs cœurs battaient l'un contre l'autre et chacun d'eux se répétait cette phrase terrible mais ni l'un ni l'autre n'osait la prononcer : Dieu du ciel, fais en sorte que la Taïga soit aussi infinie que notre amour. Permets que nous n'en sortions jamais.

Auprès d'eux, Poutkin ronflait bruyamment, Morotzki sifflait en respirant comme un rat affolé, et Nadeschna soupirait en rêve, parce qu'elle avait entouré de ses jambes les hanches osseuses de Semjon Pavlovitch.

Cette nuit-là, le thermomètre descendit à 37 sous zéro.

Au seizième jour, la démence de Morotzki ne fit plus de doute. Depuis deux jours déjà la catastrophe s'annonçait, mais nul ne pouvait l'empêcher. Même la Susskaya était impuissante, ne disposant que du contenu restreint de sa trousse chirurgicale.

Le comportement de Morotzki changea de manière effrayante lorsque, au sol plat sur lequel ils marchaient jusqu'alors, succéda un terrain plus accidenté. On dut escalader des hauteurs et traverser des ravins car le maudit fleuve frayait maintenant son chemin à travers un véritable chaos de rocs nus et lisses, de formidables blocs de pierre, au milieu de gorges profondes sculptées par l'érosion. Pour Morotzki, c'était lutter à chaque pas, sentir plus fortement, mètre après mètre, le bagage qui accablait son dos ; ces cinq couvertures plus une toile de tente avec cordages et pieux prenaient dans son imagination les proportions d'une montagne qu'il lui fallait transporter dans cet infini immaculé, il ne savait vers quel but. Il respirait avec de plus en plus de difficulté. À dire vrai, il n'existait plus que par la respiration stridente qui s'échappait de sa bouche tordue par l'effort.

À cinq reprises, Katia imposa une halte non programmée et chaque fois elle soignait Morotzki en lui faisant absorber de ridicules comprimés vitaminés dont elle avait une boîte dans sa sacoche.

Morotzki les avalait patiemment, disait avec une grande politesse : merci, merci, Katia Alexandrovna— et reprenait son halètement chuintant. Il s'emporta à l'adresse de sa bien-aimée Nadeschna parce qu'elle se mettait à pleurer et qu'elle avait la prétention d'allumer un feu pour lui préparer la tisane recommandée par Cyril.

Puis la crise commença : Morotzki, ayant rugi des injures à l'adresse de Nadeschna, lança des coups de pied contre les blocs de rocher qui rendaient difficile sa progression sur les berges du fleuve. Puis il envoya des coups de pied dans les enchevêtrements de branchages penchés vers le cours d'eau et jeta sans raison un hurlement de bête sauvage qui fit frémir. À l'évidence, quelque chose se brisait en lui.

Hors de ses gonds, il jeta à terre la charge qu'il portait sur son dos, arracha son bonnet de fourrure, jeta sa pelisse de peau de loup, se débarrassa de ses skis en deux ruades et courut les bras ouverts vers les glaces du fleuve.

— Finissons-en ! Finissons-en ! criait-il. Aidez-moi donc à en finir !

Poutkin et Andreas, qui de nouveau avaient distancé les autres, se retournèrent vivement. La Susskaya était allongée dans la neige parce que Morotzki l'avait bousculée et la voix de Nadeschna se brisa tandis qu'elle criait :

— Semjoucha ! Reste ! Reste !

— Revenez ! rugit Poutkin. Bon Dieu, ne peut-on pas se tuer plus simplement ?

Morotzki ne put atteindre le mince filet d'eau courante. Il glissa sur la glace en agitant bras et jambes comme un scarabée qui, tombé sur le dos, ne peut se remettre sur ses pattes... puis on entendit un cri qui glaça les moelles car il n'avait plus rien d'humain.

— Le voilà qui s'est rompu les os ! constata Poutkin d'une voix étranglée en s'appuyant, comme épuisé, contre Andreas.

Etendu sur la glace, tel un pantin désarticulé, Morotzki contemplait à présent d'un regard fixe le ciel ouaté de neige, ce ciel sans limites qui ressemblait à une plaque d'albâtre. Il ne bougea pas lorsque Poutkin, le premier, le rejoignit et jeta aussitôt son lourd paquetage à côté de lui.

— Pauvre idiot ! hurla Poutkin. Vous prétendez vous suicider en vous jetant dans le fleuve et comment ? Il est gelé, il faudrait l'ouvrir avec des bombes ! Quel manque d'imagination ! La première corde venue vaut mieux que ce procédé-là !

La Susskaya et Andreas les avaient maintenant rejoints, tandis que Nadeschna, agenouillée, en haut de la pente descendant vers le fleuve, pleurait bruyamment, brisée de peur et d'épuisement.

— Je n'ose pas le toucher, dit Poutkin hésitant lorsque Katia se pencha vers Morotzki, serait-il possible qu'il se fût rompu tous les os ? ajouta Poutkin.

— Il a fait une telle chute !

Andreas saisit Morotzki par les épaules et voulut le tourner. Un gémissement profond répondit à cette tentative. Katia palpait précautionneusement les jambes de Morotzki, appuyait ici, tirait là, et chaque fois le même gémissement sourd s'échappait de la poitrine de Morotzki. Son regard restait fixe, vitreux.

— Les deux jambes..., constata Katia, en se redressant, les deux jambes.

— Brisées ?

Poutkin essayait les cristaux de glace que sa respiration avait formes dans sa barbe.

— Oui. En divers points. Il doit avoir les os aussi fragiles qu'un arbre sec. Il est ahurissant que ce malheureux squelette ait pu porter un sac de trente livres ! (Elle se tourna vers Poutkin :) Faut-il le laisser couché ici ?

— Que voulez-vous faire d'autre ? gronda Poutkin.

— Igor Philipovitch, nous aurions aussi pu vous laisser geler sur place lorsque vous avez sorti de l'eau le pope Cyril !

— La situation était tout autre, nous avions une maison, un poêle magnifiquement chaud et je n'ai pas sauté dans le fleuve par imbécillité. (Poutkin évitait de regarder Morotzki. En haut de la pente, Nadeschna rassemblait les vêtements éparpillés par Morotzki, puis elle descendit en se laissant glisser sur la glace). Comment envisagez-vous ça, Katia ? Benerian était certes un fardeau, mais il pouvait marcher s'il le fallait. Faut-il que nous traînions, attaché à notre dos, Semjon Pavlovitch, sur mille verstes au moins ?

— Le laisserez-vous crever sur la glace ? cria la Susskaya.

Son beau visage empreint à la fois du mystère de l'Asie et de la clarté occidentale rougit de colère. Nadeschna se laissa tomber sur la glace à côté de Morotzki, l'étreignit, attira sa tête contre sa poitrine et la caressa :

— Mon chéri, dit-elle entre deux sanglots, mon pauvre bien-aimé, m'entends-tu ? Je suis auprès de toi ! Nadouchka est là !

— Vous tueriez deux êtres humains à la fois, Poutkin, affirma Andreas durement.

— Voilà un bon compte : alors nous parviendrons bien, à trois, à sortir de la Taïga.

— Et vous faites des tirades sur le communisme ? (La Susskaya arracha des mains de Nadeschna la veste de fourrure de Morotzki qu'elle glissa entre son corps recroquevillé et la glace, puis elle prit le reste des vêtements pour en recouvrir l'homme presque nu). Espèce de grande gueule ! Fichez-moi le camp, prenez votre baluchon et allez-vous-en ! Le diable, qui est votre idole avec Marx et Lénine, vous mènera là où vous serez à votre place ! Allez-vous-en, Poutkin !

— Seul ? jeta Poutkin en grinçant des dents.

— Bien sûr ! Seul ! Nous restons auprès de Morotzki !

— Ici, sur le fleuve ? Bande d'idiots, rugit Poutkin.

— Nous porterons Morotzki sur la rive, nous y dresserons une tente et nous attendrons... Viens, Andrej... prends-le doucement sous les aisselles, je le soulèverai par les pieds.

La Susskaya, du coude, poussa Poutkin de côté. C'était un rude coup en plein dans l'estomac et Poutkin grogna bruyamment comme un ours affamé.

— Rangez-vous, ai-je dit ! Nadeschna, mets tes mains sous le genou et la cuisse de Semjon et surtout ne les retire pas s'il se met à hurler... Oublie ses cris !

Ils soulevèrent Morotzki avec toutes les précautions possibles et se rendirent compte que même une ossature desséchée peut peser lourd.

Poutkin, profondément blessé par les paroles de Katia, lutta un temps contre sa conscience. Mais lorsqu'il vit les trois porteurs s'acharner, sans beaucoup progresser, à transporter ce squelette rompu, il lança quelques propos méprisants sur la sensiblerie féminine et sur les mâles incapables de vivre autrement que pendus à des jupons puis, prenant Nadeschna par les épaules, il la fit pirouetter malgré sa résistance et se mit à sa place. Ses larges mains formaient comme une civière ; Morotzki s'y trouvait à l'aise, sans souffrance. Ils regagnèrent ainsi la rive. Nadeschna étendit une couverture sur la neige durcie et ils y déposèrent doucement Morotzki.

— Merci, dit la Susskaya lorsque le blessé se trouva couché aussi confortablement qu'il était possible. Ne vous laissez pas retenir par une bande d'idiots. Bon voyage, Igor Philipovitch !

— Comment le soignerez-vous ? demanda Poutkin d'un ton aigre.

— Andrej taillera des branches dont nous ferons des éclisses. Je réduirai les fractures de mon mieux. Mais sans appareil de radiologie, je ne puis rien promettre.

— Je taillerai les éclisses, dit Poutkin, combien en faut-il et de quelle longueur ?

— Vous gaspillez un temps précieux, Poutkin. Mettez-vous donc en chemin ! railla la Susskaya.

Elle tira d'un sac qu'elle portait sur le dos sa trousse chirurgicale. Andrej sortit la hache du paquetage de Poutkin.

Poutkin se retourna, arracha la hache des mains d'Andreas et désigna d'un geste les sacs jetés à terre :

— Dressez donc la tente, je sais mieux que vous manier la hache, et puis songez qu'on ne doit pas contrarier les fous !

Au bout d'une heure, ils avaient organisé leur petit bivouac de secours. La tente était dressée sous une toile épaisse, Morotzki était couché sur trois peaux de loups et attendait les soins de la Susskaya. Sa crise semblait terminée. Il reconnaissait son entourage et, ayant saisi les mains de Nadeschna, il les retenait de toutes ses forces.

— Pourquoi ne me laissez-vous pas mourir ? bégayait-il, ce serait tellement plus simple...

Ses dents claquaient. Comme il était dénudé jusqu'aux hanches, Nadeschna déploya sur lui une couverture, se glissa sous celle-ci et le réchauffa de son corps. Poutkin était revenu portant des branches de tous calibres, grosses ou fines, dont il avait fait un fagot. Il déposa son fardeau près du misérable feu allumé par Andreas. Puis il fendit chaque branche, en gratta l'écorce et les tourna au-dessus de la flamme afin d'en extirper le gel.

— Cela vous va-t-il, Katia Alexandrovna ? demanda-t-il, tout à fait maté. J'ai séché ces branches. Si vous le voulez, je graverai même dessus : « À la grâce de Dieu... »

— Il serait plus important de trouver comment insensibiliser Semjon Pavlovitch !

La Susskaya venait de couper une couverture en longues bandes qu'elle roula comme des pansements.

— La souffrance va l'anéantir, Katia.

— Mais auparavant, il rugira à faire choir la neige des arbres.

Poutkin s'approcha de Morotzki, ravala une remarque ironique à l'intention de Nadeschna qu'il voulait comparer à une bouillotte, s'accroupit à côté de la tête de Morotzki et lui tendit un petit morceau de bois.

— Ça va commencer tout de suite, Semjon, Pavlovitch, dit-il. (Son ton s'était fait paternel :) Mordez là-dessus si vous voulez crier ! Ça vous soulagera... Une fois, au fond d'une galerie de mine, on a dû amputer la main écrasée d'un mineur... il fallait sectionner tout de suite, pas le choix. Vite un morceau de bois dans la gueule et allons-y ! Ce gars-là a bouffé trois bâtons mais il n'a pas crié ! En serez-vous capable, monsieur le professeur ?

— J'essaierai, Igor Philipovitch.

Les yeux de Morotzki se voilèrent d'effroi. Nadeschna se mit à caresser son visage anguleux en lui murmurant de tendres paroles. Mais la comprenait-il ? Sa pensée était peut-être déjà accaparée par la souffrance toute proche.

La Susskaya parut sous la tente, les bras nus, la peau rouge. Elle avait réchauffé ses bras et ses mains au feu de camp et remuait à présent ses doigts pour les assouplir. Morotzki la regardait comme il aurait regardé un bourreau.

— Faut-il vraiment en passer par là ? dit-il.

— Croyez-vous pouvoir marcher sur les mains, Semjon Pavlovitch ?

— Gaspillez donc un coup de feu à mon intention, Katia ! Je ne marcherai jamais plus : pourquoi ne me le dites-vous pas ? Honnêtement ! Je resterai un infirme... D'ailleurs, vous me remettez sur pied pour me permettre de me pendre !

— Avec votre chance habituelle, la corde rompra ! trancha rudement Poutkin qui présentait son morceau de branche taillée. Allons, mettez ça entre vos dents !

Il introduisit la cheville de bois entre les mâchoires de Morotzki et rabattit sa couverture. Nadeschna prit entre ses mains la tête de son amant dont les yeux la regardaient fixement, emplis de toute la détresse humaine. Andreas s'approcha, portant les éclisses réchauffées et les bandages de fortune.

— Tenez-le solidement, dit la Susskaya d'une voix rauque. Andrej, maintiens-lui les bras. Igor, veillez à ce que tout le corps reste immobile.

— Soyez assurée qu'il ne bougera pas plus qu'une crêpe refroidie !

Poutkin se coucha de tout son poids sur Morotzki et il eût été surprenant que Morotzki pût encore bouger dans ces conditions.

— Imagine-toi, dit Igor sarcastique, qu'une belle femme est étendue sur toi, professeur, une de ces pesantes blondes de la toundra !

— Impossible de me l'imaginer, Igor, alors que je vous regarde, balbutia Morotzki. Mon Dieu, quand commencera-t-elle ?

— Maintenant...

Morotzki voulut répondre mais une douleur fulgurante lui traversa le corps et lui coupa le souffle. Il mordit la cheville de bots où ses dents s'incrustèrent dans un craquement et le cri terrible qui allait s'échapper de cette chair martyrisée se brisa contre le petit morceau de branche.

Seconde douleur, troisième, puis une seule souffrance, un feu infernal dans les veines, dépassant le seuil du supportable. Morotzki se

cabra et réussit à faire basculer d'un soubresaut violent le corps puissant de Poutkin, tandis que sa tête échappait à l'étreinte des mains de Nadeschna.

— Ah ! rugit-il sourdement en serrant toujours entre ses dents sa cheville de bois rongée.

De la salive mêlée de sang et d'éclats de bois s'écoulait aux coins de sa bouche tandis que ses yeux s'exorbitaient. On entendait souffler la Susskaya qui travaillait au plus vite, dans cette course contre la montre. Elle palpa les fractures, tirait, lâchait, étirait, joignait... Tout dépendait de l'adressé de ses doigts, de son toucher, de sa conviction que ces maudits os brisés étaient de nouveau remis en place. Alors seulement les jambes de Morotzki redeviendraient droites. Des cals se formeraient, ces traits d'union bénis entre les os fracturés alors.

Andreas tendait les éclisses, essuyait la sueur qui ruisselait sur le visage de Katia, l'aidait à bander la jambe droite tout en maintenant Morotzki pour l'empêcher de se débattre.

— Jambe droite terminée ! haleta-t-il.

Poutkin rugit avec un signe de tête à l'adresse de Morotzki dont le visage ravagé était trempé de sueur : un côté de réparé !

On passa à la seconde jambe. Morotzki mordait de plus belle son morceau de bois.

Occupée à tailler l'éclisse, dépoitraillée comme si on venait de la violer, la Susskaya poursuivait sa tâche avec acharnement. Son corps fumait dans l'air glacé.

Impressionné par ce tableau, Poutkin s'écarta de Morotzki et s'assit sur la peau de loup, tout en passant machinalement ses mains sur son visage velu.

— N'avez-vous pas peur, Andrej ? demanda-t-il le souffle court.

— De qui ?

— De cette femme ! Sa manière de faire craquer les os ! Je me l'imagine au lit brisant une épine dorsale parce qu'on ne veut pas faire l'amour avec elle ! À votre place, je réfléchirais, Andrej !

Le soir venu, ils avaient amélioré leur camp au point de pouvoir y « tenir » quelques jours. Poutkin et Andreas avaient trimé comme des robots, se permettant seulement une halte ou deux pour tirer quelques bouffées de leur cigarette faite de papier journal roulé autour d'une pincée de tabac. L'acre tabac cultivé par Cyril dans son jardinet

sibérien !

Poutkin, et nul autre évidemment, avait découvert tabac et journaux dans le bûcher où Cyril déposait ses provisions. De vieux numéros de la *Pravda* amoncelés là depuis des années. C'était à se demander pourquoi le pope les conservait, car ils ne lui servaient de rien : que faire d'un journal dans la Taïga surtout si, comme Cyril, on a pris soin de se confectionner une pipe.

Mais Cyril avait rugi quand il avait vu Poutkin emporter sous son bras trois ou quatre journaux jaunis. C'était à croire qu'on lui arrachait un bien inestimable.

— Il détruit tout ! Tout ! hurlait Cyril, cet homme est un châtiment de Dieu !

— 1926, dit Poutkin en dépliant le journal. Voyez-moi ça ! 1926 ! Et je vais me rouler une cigarette là-dedans ! Une cigarette historique ! Eh ce temps-là, ma petite mère se coiffait de longues nattes et distribuait des tracts aux camarades du village. Mon père apprenait à conduire un tracteur et brandissait le drapeau rouge au 1er mai. 1926... Cyril Jegorovitch, quel aspect avait la Russie à cette époque ? Comment un homme à l'époque du rude combat de la libération d'un peuple a-t-il pu devenir prêtre ? Quelle honte !

— Rends-moi ce journal ! cria Cyril prêt à se battre pour recouvrer son bien.

— Ecoute, je découperai pour toi les bords du journal, dit enfin Cyril, ils sont suffisamment larges et le papier est encore bon. Laisse-moi le texte...

On se mit donc d'accord sur cette solution. Cyril découpa les bordures des journaux à l'aide d'un couteau pointu et Poutkin prit ces bandes de papier. Mais à présent on avait la preuve qu'il avait tout de même volé le vieux. Il sortit de la poche de sa culotte de fourrure, un journal entier qu'il agita devant les yeux d'Andreas.

— Un journal de plus ou de moins, il ne le remarquera pas... et j'en retire le double avantage d'une papyrossa et d'une lecture lorsque j'en aurai assez de contempler vos têtes ! Il faut s'instruire, Andrej ! Savez-vous ce qui se passait en 1926 ?

— Chez nous, Hindenburg était président du Reich et l'Allemagne entraît à la Société des Nations...

— Bravo, Andrej ! Et en Russie ? (Poutkin regardait intensément le ciel couvert et aspirait la fumée de sa grosse cigarette :) Lénine était mort, Staline lui avait succédé. On remâchait la théorie du premier plan quinquennal. Une année immonde, Andrej. La Russie crevait de

faim à force de réfléchir, rien ne collait plus, le bolchevisme ne pénétrait que lentement les esprits. (Il éleva sa cigarette et la considéra longuement :) À présent, nous fumons ce passé ! L'année 1926 ! Quelle impression, Andrej !

La nuit était tombée et on avait élevé une sorte de petite haie en branchages contre la neige et le vent qui soufflait, afin de protéger la tente et la grande toile qui était tendue par-dessus. Ainsi la chaleur du feu ne se dispersait plus dans l'infini de la Taïga. Ils en retirèrent presque un sentiment d'intimité, assis entre cet écran protecteur et le feu, tandis qu'ils regardaient à l'extérieur les squelettes blancs des arbres aux troncs encroûtés de glace, les amas de neige et au loin le fleuve immobile. Morotzki dormait, anéanti d'avoir souffert et lutté pour contenir ses cris. Nadeschna, selon son habitude, cuisinait. Elle prépara, avec quelques ingrédients, un plat merveilleux : des blinis aux légumes dont l'arôme s'élevait de la poêle grésillant.

Poutkin ajouta encore à leur relatif confort. Il avait abattu un arbre à la hache, aidé par Andrej. Travail tuant, car chaque centimètre gagné sur le tronc leur avait demandé un effort colossal. Ils en détachèrent ensuite une portion de deux mètres de long où ils taillèrent une rigole peu profonde à coups de hache.

— Qu'est-ce que ça va donner ? demanda Andrej.

Le dos insensible, il s'agenouilla dans la neige et jeta à Poutkin un regard incrédule.

— C'est un poêle que je compte faire, camarade allemand, déclara Poutkin en continuant de creuser le tronc à coups de hache.

— Avec cet arbre ?

— Oui, un poêle sibérien. À la manière des chasseurs toungouzes...

La souche évidée fut transportée jusqu'au camp et déposée auprès du feu. Poutkin se mit à emplir le creux de tisons ardents sur lesquels il déposa des brindilles et il se réjouit comme un enfant, lorsque le feu prit dans tout l'évidement.

— Dans deux jours, il sera en ignition interne, dit-il en se frottant les mains, et nous pourrons nous réchauffer contre lui comme s'il s'agissait d'un poêle de maçonnerie.

— Bâtissons une hutte, Igor, dit la Susskaya qui examinait, sceptique, le poêle de fortune. Il nous faudra encore rester quelque temps ici !

— Que voulez-vous dire par quelque temps, Katia Alexandrovna ?

— Les jambes de Morotzki demanderont trois mois pour se solidifier !

— Impossible !

— Et si la calcification est mauvaise, il faudra plus de temps encore.

— Nous ne pouvons rester trois mois ici, Katia, répondit Poutkin soudain très grave, quelques jours oui, mais ce n'est pas un lieu où séjourner longtemps. Nous avons encore le grand gel en perspective et, que Dieu nous en préserve, si une tempête se levait... Elle nous pousserait sur le fleuve ! Il faut continuer...

Ils se regardèrent et comme chacun d'eux savait ce que pensait l'autre, ils dirent successivement :

— Non !

— Vous voulez rester auprès de Morotzki ? demanda Poutkin d'une voix sourde.

— Evidemment, répondit Andreas.

— Vous vous condamnez à mort !

— Cela vous regarde-t-il, Igor Philipovitch ?

— Je hais la bêtise. Je hais la stupidité !

— Personne ne vous retient. (Andreas désignait la forêt crépusculaire). Nous verrons ensemble ce que vous emporterez, et il nous restera à vous souhaiter bonne chance.

Ce jour-là, à Irkoutsk, les recherches concernant les disparus de la Taïga furent officiellement interrompues.

Une dernière fois, le général Sérïkow avait réussi à ce que l'on fouille les ruines de l'avion et que l'on dégage le tout de la neige, comme s'il s'agissait de vestiges archéologiques précieux. Il retrouva encore quelques objets ayant appartenu à Jekaterina Alexandrovna ainsi que le porte-documents d'Andreas Heer, l'Allemand. Il était bourré de documents techniques, de diagrammes, de dessins, de photos, de rapports concernant les conférences avec les directeurs techniques des mines soviétiques. Sérïkow jeta le tout et ne garda qu'une photo prise par un photographe de rue dans une ville, Moscou sans doute. On y voyait une vieille église russe. Le couvent de Jagorsk ? Et, planté devant, un solide garçon blond, aux yeux vifs et gais, qui riait face à la caméra. Vision de la joie de vivre.

— C'est donc toi..., dit Sérïkow, et il contempla la photo. Tu es donc parvenu à ce que Katia prenne la clef des champs ! Comment ! Par ta jeunesse ? Ton sourire ? Avec ton maudit aplomb ? Avec ton assurance d'Allemand : « C'est moi le plus fort » ? Ça s'est donc passé ainsi, Katiouchka ?

Il sentait de nouveau brûler ses vieilles blessures de guerre et le souvenir de la haine qu'il éprouvait en ce temps-là le domina. Il avait cru surmonter ce passé : les avions de chasse allemands se ruant sur les colonnes russes qui refluaient, en retraite. Son père abattu sous la grêle des balles qu'ils déversaient. Ou le bombardement de Minsk. Il était de trop cet obus qui atteignit dans la rue sa mère et sa sœur, la seule qu'il eût. Il avait sincèrement essayé d'oublier que les Allemands avaient anéanti toute sa famille. Et les Sérïkow n'étaient plus seuls. Des millions de Russes avaient subi le même sort. La guerre, même lorsqu'on la désignait comme une lutte nationale, était un souvenir dont aucun peuple ne pouvait être fier, et il avait fallu des années, à ce général Sérïkow, pour le comprendre. Mais à présent la haine resurgissait en lui et le mot « allemand » le frappait, réveillait toute son agressivité.

Sérïkow mit son plan à exécution.

Il se rendit au champ de tir, y apostropha grossièrement les sentinelles et réussit à faire ce qu'il voulait et qui était interdit même à un général : tirer sans surveillance. Il plaça les photos de Katia et

d'Andreas Heer dans le cadre des cartons-cibles et chargea son lourd pistolet de combat.

Puis il visa et tira... tranquillement, soutenant de la main gauche sa main droite. Il tira quatre fois de suite et vida le chargeur avec une sérénité glaciale.

Alors seulement, il appuya sur le levier de la cible qui se déplaça vers lui. Il sortit les photos du cadre et fut satisfait : chaque coup de feu avait fait mouche. Les yeux de Katia n'étaient plus que des trous. On ne reconnaissait pas Andreas Heer, car il n'avait plus de visage.

Sérikow mit les photos dans sa poche, quitta le champ de tir et retourna dans son bureau où il glissa les photos dans un cadre d'argent. C'est ainsi que le trouva son aide de camp Krendelew : ivre, la tête posée sur le dessus de son bureau, les mains entourant le cadre des photos.

« La haine est le vin du diable », disent les Tartares.

Le soir même, le général Sérikow fut transporté dans un hôpital psychiatrique et soumis à une cure de sommeil.

Il faisait chaud auprès du feu et le vent léger, familier, s'était aussi endormi.

Le poêle sibérien de Poutkin ne remplissait pas encore sa fonction... Sans doute la combustion progressait intérieurement, on voyait la fumée s'échapper joyeusement par les drains que Poutkin y avait forés, mais le tronc n'irradiait aucune chaleur, on ne la sentait qu'en s'y adossant.

C'est exactement ce que faisait Poutkin lorsque, au milieu de la nuit, Katia et Andreas prirent conscience de sa présence. Nadeschna et Morotzki reposaient tous deux sous un amoncellement de peaux de renards et de loups qui formaient comme une grosse boule velue et, malgré cette protection, Morotzki claquait des dents dans son sommeil. Ses nerfs n'oubliaient pas les souffrances passées et se rebellaient encore.

— Pourquoi ne dormez-vous pas, Igor ? demanda Andreas.

— Vous êtes trop aimable ! grogna Poutkin en tournant sa grosse tête. (Au coin de sa bouche pendait une grosse « papyrossa » dont il exhalait l'acre fumée avec un chuintement lourd de menaces :) Avez-vous fini ?

— Que voulez-vous dire ?

— Me prenez-vous pour un sourd ? Toutes les bêtes de la forêt ont fui tant vos accouplements sont bruyants. (Il se détourna à nouveau pour déplier la *Pravda* d'un jour de 1926 qu'il tenait à la main. « La Vérité » ? Ce qu'on avait propagé en fait de vérités en 1926 semblait agiter visiblement Poutkin). J'explose ! dit-il à haute voix.

— À force de nous écouter ? dit la Susskaya perfidement.

— Approchez donc ! (Poutkin fit un signe avec son journal. Il était près du feu et celui-ci donnait assez de clarté pour qu'il pût le lire sans peine). Je voudrais retourner auprès de Cyril Jegorovitch et lui fendre le crâne !

— La *Pravda* ne vous réussit donc pas ? demanda Andreas. On m'a dit que les Istvestias se fumaient mieux...

— Vos plaisanteries sont éculées, Andrej. Voyez donc, tous deux : notre petit père, confit en piété, n'était qu'un fuyard. Ne l'ai-je pas dit dès le premier regard ? Vivre quarante-cinq ans en ermite pour

l'amour de Dieu... des blagues ! La preuve, la voilà...

— Une preuve de 1926, remarqua gaiement Andreas.

— Oui, de 1926 ! Pourquoi le vieux a-t-il tellement tempêté lorsque j'ai mis la main sur cet innocent journal ? Il ne fume pas la pipe et ne se torche pas le cul. Voici la raison publiée par le comité pour la destruction de la contre-révolution.

— Toujours en 1926 ? demanda Andreas.

— Puis-je enfin vous en faire la lecture ? reprit Poutkin.

— Commencez, Igor Philipovitch, dit la Susskaya.

Elle s'enveloppa en même temps qu'Andreas dans une couverture et s'adossa au tronc tiède. Poutkin plia le journal de manière à lire l'article commodément.

— Ainsi qu'il fut annoncé au comité de Rostov, le traître Cyril Jegorovitch Krista a été aperçu dans la région. Krista, âgé de vingt-sept ans, a des cousins à Rostov. (Poutkin fit une pause significative et prit un visage de circonstance. Puis il reprit sa lecture en voyant la Susskaya se contenter de hausser les épaules). Krista fut, jusqu'en 1919, capitaine des cosaques du Donetz et combattit aux côtés du général Anton Antonovitch Denikin contre les libérateurs bolcheviques. Alors que Denikin a réussi à s'enfuir à l'étranger, on sait que Krista se cache dans le pays. Jusqu'à ce jour, ni la Guépéou(1) ni l'armée ne sont parvenues à découvrir sa retraite. Mais ce n'est plus qu'une question de jours jusqu'à ce que soit arrêté ce dernier traître au socialisme qui assassina nos vaillants combattants, morts pour la cause du bolchevisme.

Poutkin laissa tomber le journal. La cigarette fichée au coin de sa bouche frémissait si fort que sa fourrure en reçut des étincelles ; soudain on sentit une odeur de roussi.

— Ça vous la coupe, n'est-ce pas ? reprit Poutkin. Un capitaine des cosaques tzaristes ! Un des farouches combattants de Denikin !

— Il y a de cela quarante-cinq ans, Poutkin, dit Andreas sur un ton lénifiant.

— Le nombre des années ne saurait éteindre ses crimes !

— Selon les dates que vous donnez, il doit être âgé de soixante-douze ans, dit la Susskaya. On ne devrait plus en parler !

Poutkin cracha dans le feu le reste de sa volumineuse cigarette. Puis il remit le journal dans sa poche et considéra Andreas et Katia d'un air pensif.

— Que de démarches n'aurai-je pas à faire lorsque nous sortirons

de la forêt ! reprit-il. Accuser Morotzki de meurtre, faire emprisonner Nadeschna pour introduction illicite d'ouvrages interdits ou de prêtres en U.R.S.S. ; ensuite le grand mystère de Katia Alexandrovna trouvera son explication tout naturellement, et vous, Andrej, vous serez traduit devant un tribunal au cours d'un grand procès d'espionnage dont on parlera ! Et nous y ajouterons un accusé de plus, un prêtre s'il vous plaît, qui n'est autre que le capitaine Krista, recherché pour trahison ! Il y a là de quoi m'encourager à vaincre cette putain de forêt ! Qu'en pensez-vous Katia ?

— Je pense, Igor Philipovitch, que vous êtes un bavard, dit Katia tranquillement.

— Vous verrez !

— Un gars qui a vraiment de telles intentions n'en parle pas. Mais vous vous montez la tête comme un vieillard impotent devant une image porno !

— Vous avez tort, Katia Alexandrovna, de me juger selon les normes de vos ouvrages de psychologie ! Je suis Poutkin ! Ce qui signifie : ce type-là n'a pas peur de l'enfer ! Ricanez tant qu'il vous plaira, Andrej ; à Karaganda(2) vous perdrez cette habitude !

— Toutes les preuves ont été détruites en même temps que l'avion.

— J'ai mes yeux et ma langue.

— Nous nous efforcerons de vous en priver totalement, répliqua la Susskaya sereine. Vous aurez peu de chose à dire, Igor Philipovitch !

Elle se dégagea des couvertures et s'en fut lentement vers l'extérieur de la tente pour en revenir au bout de quelques minutes, tenant à la main le fusil. Elle avait un doigt sur le détonateur.

— Levez-vous, Poutkin ! dit-elle durement.

Andreas se leva d'un bond et voulut parler mais les yeux de Katia avaient une expression glaciale, menaçante. Poutkin la regardait, bouche bée, l'œil fixe et restait assis.

— Levez-vous ! répéta Katia.

— Si vous êtes capable de tirer sur un homme, je « louerai le Seigneur » !

La Susskaya appuya sur la détente. Le coup de feu retentit dans la nuit silencieuse. Sous la tente, Nadeschna eut un sursaut et se mit à crier. Morotzki, maintenu immobile jusqu'aux hanches par ses éclisses, leva la tête et considéra le feu d'un regard fiévreux.

Car Poutkin venait de se lever, encore adossé au poêle. La balle avait pénétré dans le tronc d'arbre en combustion, à moins d'un centimètre de son épaule.

— Que me voulez-vous, Katia Alexandrovna ? lança-t-il, le souffle court.

— Bouclez vos skis et fichez le camp !

— Maintenant ? Dans la nuit ?

— Immédiatement ! Et vous n'emporterez que ce que vous avez sur vous !

— Katia Alexandrovna, c'est un meurtre ! dit Poutkin désespéré. Que pourrais-je faire dans la Taïga avec mes mains nues ?

— N'êtes-vous pas Poutkin, l'homme qui ne redoute rien ? Ne venez-vous pas de le dire ? Je n'hésiterai pas à tirer une seconde fois et cette fois je viserai votre jambe gauche, si vous ne bouclez pas tout de suite vos skis ! (Elle épaula de nouveau son arme et visa la cuisse gauche de Poutkin). Je vous jure que je ne vous opérerai pas ensuite !

— Si j'en réchappe jamais, dit Poutkin d'une voix sourde. Si j'en réchappais, Katia Alexandrovna, je vous le jure à mon tour, je ne dirai à personne qui j'ai laissé derrière moi... mais je m'armerai en conséquence et je reviendrai sur mes pas et alors vous pourrez m'offrir vos seins et votre corps pour la vie... je vous détruirai, Satan !

Il se tourna vers Andrej et lui adressa un petit signe de tête. Nadeschna courut vers le feu, enveloppée d'une fourrure. Elle avait l'air d'un renardeau qui a réussi à échapper à l'écorchement.

— Abats-le ! cria-t-elle d'une voix stridente. Katia, abats-le ! Ce n'est pas un homme, c'est un monstre ! Un monstre !

— Amen ! lança Poutkin qui marcha d'un pas pesant jusqu'au faisceau de skis plantés dans la neige. (Il y prit les siens, les boucla sur ses grosses bottes de peau, arracha deux branches à la paroi coupévent afin de s'en servir comme de bâtons de skis et retourna en glissant vers le petit groupe :) Vous ne me donnez rien à emporter ?

— Rien.

Poutkin hésita. Le fusil suivait chacun de ses mouvements et restait toujours à la hauteur de sa cuisse. Alors, il soupira, secoua la tête, comme s'il ne comprenait plus rien à ce monde, donna quelques coups de ses bâtons de skis improvisés sur son poêle sibérien et dit :

— Veillez à ce qu'il continue à bien brûler...

Puis il commença sa marche solitaire dans la Taïga ensevelie sous

la neige.

Il allait lentement comme s'il attendait qu'on le rappelle... Mais pas une voix ne s'éleva. Ils se tenaient tous derrière le coupe-vent et le regardaient s'éloigner, s'enfoncer dans la forêt.

Puis il n'y eut plus que le grincement de plus en plus léger des skis, le frottement des bois sur la neige raboteuse et le tac-tac des bâtons avec lesquels Poutkin se propulsait en avant. Lorsque ces sons se diluèrent à leur tour, un silence pesant leur succéda.

— Je vais aller le chercher, murmura Andreas.

— Il nous mènera tous à la potence ! (La Susskaya abaissa son fusil). C'est un de ces individus qui ont besoin de détruire, qui sont nés pour anéantir les autres.

— Il a sauvé la vie de Cyril.

— Ce qui ne l'empêcherait pas à présent, ayant lu cet article de journal, de le tuer de manière tout aussi grandiose !

— Je le déteste ! Balbutia Nadeschna., Je le déteste !

Puis elle s'éloigna en courant, se jeta auprès de Morotzki sur son amas de fourrures et pleura bruyamment.

Ils passèrent le reste de la nuit dehors, afin d'entendre aussitôt les pas de Poutkin s'il revenait pour les surprendre. Mais il ne parut pas. Lorsque l'aube grisaille et que la clarté triste du jour filtra à travers le ciel couvert et opalescent, ils eurent conscience d'avoir anéanti Poutkin de la manière la plus cruelle qui fût possible dans la Taïga.

Ils restèrent trois jours dans ce camp provisoire, attendant de voir comment évoluait l'état de Morotzki. S'il avait de la fièvre, ils n'auraient pas à bâtir une hutte. Alors ce serait une question d'heures jusqu'à ce que son cœur renonce à la lutte ! Nadeschna le soignait avec une constance touchante, frottait son visage si semblable à une tête de mort avec de la neige, le nourrissait de soupes grasses, le lavait lorsqu'il avait fait ses besoins sous lui : d'ailleurs eût-il pu s'en tirer autrement ? Enfin elle l'encourageait lorsqu'il était lucide.

Le poêle sibérien de Poutkin se mit à manifester toutes ses vertus. Le tronc se consumait intérieurement, le feu attaquait des couches internes proches de l'écorce qui irradiait de la chaleur. À deux reprises, Andreas tira un lièvre des neiges. Ce n'était pas un tour de force : ignorant que l'homme est une bête de proie, les lièvres s'approchaient au point que l'on eût pu les saisir. On les rôtissait à la broche, l'odeur qui se répandait était exquise, et si l'on n'avait été inquiet de l'état de Morotzki, on aurait pu dire : la vie commence à

être belle.

Car un certain poids avait cessé de peser sur leurs épaules. La constante menace dont les accablait Poutkin, son caractère violent les avaient angoissés. Comment un homme avec lequel on avait partagé tant de souffrances pouvait-il dire au bout du chemin : Arrêtez-les ! Ce sont des coupables, des méchants, noirs comme de l'encre ! Poutkin était-il vraiment ainsi ?

On s'était délivré de cette hantise. On riait à présent pour un rien, lorsque Morotzki dormait et qu'on pouvait un instant l'oublier. L'hiver était doux, il n'y avait pas de vents violents, l'atmosphère semblait même se réchauffer, car au troisième jour de leur halte il neigea de nouveau, les mêmes gros flocons que d'habitude, tombant sans hâte. Un prodige météorologique !

Ils étaient tellement heureux et insoucians qu'ils dormaient jusque tard dans la matinée et au quatrième jour, lorsqu'ils s'éveillèrent, Poutkin était assis au milieu du camp, adossé à son poêle sibérien, occupé à confectionner avec des branchages une sorte de traîneau en rameaux tressés. C'était un travail silencieux. Personne n'avait rien entendu à l'intérieur de la tente. Andreas, Katia, Nadeschna se glissèrent à l'extérieur et avec effroi dévisagèrent Poutkin.

— Matin revigorant en diable ! lança Poutkin avec un regard rayonnant au-dessus de son visage barbu. Le thé vous attend, approchez mes chers amis ! (Il adressa un signe de bienvenue à la Susskaya et tendit brusquement une main comme s'il voulait attraper quelque chose :) N'allez pas tirer sans crier gare, Katia Alexandrovna ! J'ai quelque chose de bon à vous raconter. À dix verstes d'ici, à peu près, notre fleuve disparaît. Ensuite le terrain continue à s'élever, forme une crête suivie d'un versant abrupt et, que vous dire ? De la même montagne sort un autre cours d'eau et celui-là coule vers le sud !... À vingt verstes d'ici ! Et puis il y a là une vallée avec des rochers, des alluvions, de larges berges. Tiens ! me suis-je dit, il faut leur signaler ça ! C'est le meilleur camp d'hivernage que j'aie jamais trouvé dans la Taïga.

— Vingt verstes à l'aller et vingt au retour ? Vous avez couvert cette distance en trois jours, Poutkin ? demanda Andreas sceptique.

— J'ai foncé en avant comme le taureau dans l'arène. Quoi ? Je voulais vous faire part de cette découverte ! Nous pourrions y bâtir une hutte, avec de solides murs faits de rocs. Il ne faudra y ajouter qu'un toit de toile tendue d'une paroi à l'autre.

Il adressait à la Susskaya des sourires enjôleurs en louchant vers

Andrej, sans oublier un petit signe à l'adresse de Nadeschna ; toutefois, il restait sur ses gardes, prêt à s'enfuir dans le cas où le fusil surgirait tout à coup.

— Et Morotzki ? demanda la Susskaya.

Sa voix était plus douce que ne l'espérait Andreas.

— Comme si on pouvait l'oublier ! (Poutkin envoya une tape sur son ouvrage commencé :) C'est à lui que j'ai pensé d'abord, jolie dame : dans ce coin, il pourra guérir, me suis-je dit. Là-bas nous n'aurons pas à fuir devant le temps. Et comment croyez-vous que Semjon Pavlovitch parviendra jusque là-bas avec ses jambes brisées ? Igor Philipovitch se propose de le tirer en douceur sur un traîneau iakoute et le diable m'emporte si ce voyage n'est pas une réussite ! Qu'en dites-vous, Katia ?

Il la couvait d'un regard enfantin, loyal, cet homme comparable à une montagne bourrée de vilenie, débordant de bestialité, mais qui, en cet instant, ressemblait à un grand enfant qui a gagné un sac de billes. La Susskaya n'y résista pas et rendit les armes en lui répondant :

— Où est le thé, Igor Philipovitch ?

— Dans le petit chaudron ! (Poutkin se leva d'un bond, contourna le feu en courant et brandit le petit chaudron en criant :) Tendez vos gobelets, ne perdons pas notre temps en vains discours, le jour est court !

Quatre heures après, il portait Morotzki dans ses bras comme si celui-ci était son enfant paralytique et le déposait doucement sur le traîneau iakoute recouvert de fourrures. Nadeschna mit un baiser sur le gros nez de Poutkin.

Le camp fut levé, les sacs emplis et bouclés sur le dos de chacun. Nadeschna qui avait la charge la plus légère devait précéder leur caravane.

— Et à présent, avançons ! Avançons ! cria Poutkin. (Il commença à tirer lentement le traîneau où se trouvait Morotzki, ligoté et enveloppé de peaux de bêtes :) Camarades, empêchez-moi de chanter !

Mais il se mit à chanter d'une voix tonitruante, vulgaire, des chansons à la gloire des putains : « La petite femme qui veut des hommes fournis comme des ânes... » et autres gaudrioles. Mais ils avançaient rapidement, ainsi encouragés, riant même des obscénités de Poutkin.

Ainsi s'en furent-ils vers un paradis qui, à l'instant même où ils l'atteignirent, se transforma en enfer.

Deux jours, de l'aube grise aux ombres du soir... Voilà une portion de temps dont on ne parle guère, qui se passe à trimer partout dans le monde et même si, au cours de cette suite d'heures, des catastrophes ont lieu, des guerres éclatent, des gains sont raflés par millions, des hommes politiques surgissent et disparaissent, des êtres humains naissent ou meurent, le grand pot-bouille de la vie quotidienne où nous mijotons tous disperse son contenu en vapeurs tandis que l'épais brouet humain reste au fond de la marmite.

Mais deux jours peuvent se transformer pour quelques-uns en éternité. Mon Dieu ! que deux jours comptent peu dans la Taïga ensevelie sous la neige... Morotzki les supporta comme deux cent mille ans d'un enfer auquel, il est vrai, il ne croyait pas mais qu'il était prêt à imaginer semblable aux tortures qu'il vivait.

Même lorsque Poutkin tirait prudemment le traîneau plat, et bien que Nadeschna intervînt sans cesse en le soulevant à l'arrière, élevant les jambes de Morotzki au-dessus du sol si bien qu'il ne glissait sur la neige qu'arc-bouté du dos et de la tête, on ne pouvait éviter le passage du traîneau sur des pierres ou de grosses branches recouvertes de leur linceul blanc. Alors Morotzki rugissait effroyablement, serrait les poings, les mordait jusqu'à ce que le sang coule sur son menton.

Cette douleur n'était qu'une convulsion, elle ne durait pas, mais ce qui succédait au rugissement du blessé était pire : une toux, cette toux terrifiante qui secouait tout le corps de Morotzki et le tordait, pénétrant jusqu'aux moelles de ses jambes brisées et y maintenant une souffrance insupportable.

— Il devient fou, remarqua Poutkin.

Au cœur de la forêt, ils installèrent rapidement un camp. Ils allaient bientôt atteindre la crête de la hauteur qu'ils gravissaient... Au-delà, Poutkin promettait que les tourments cesseraient, mais alors il faudrait retenir le traîneau de Morotzki pour qu'il ne glisse pas à toute vitesse sur la pente jusqu'au nouveau fleuve, ou n'aille se briser contre les rocs de la vallée.

— Il va forcément perdre la raison, reprit Poutkin en soufflant les flammèches du feu en train de prendre.

Nadeschna était auprès de Morotzki et lavait la glace qui s'était formée sur son visage. Andreas dressait la tente et damait la neige

sous ses pieds.

— J'ai connu un chasseur tOUNGOUZE qui, pris dans un piège tendu pour les renards, s'est lui-même tranché le pied avec son couteau de chasse afin de mettre fin à ses souffrances, Katia. N'avez-vous donc rien pour soulager ce pauvre diable ?

La Susskaya secoua la tête lentement :

— Vous savez ce que j'ai dans ma trousse, Igor.

— Vous faites preuve d'une coupable légèreté, Katia ! N'avoir emporté que quelques pinces, scalpels et médicaments courants ! On pourrait qualifier un tel comportement de sabotage !

— Vous avez raison, Igor, mais vous ne savez pas dans quelles intentions j'ai quitté Souchana.

— Evidemment. Vous jouez de nouveau la carte du « grand mystère » !

— Je ne voulais rien emporter qui appartînt à la République !

— Mais ce que vous avez tout de même emporté ?

— Est ma propriété. J'ai tout acheté, moi-même, tout !

— Ah ! Voilà une conception que je retiens !

Poutkin avait enfin obtenu un grand feu, les flammes crépitaient tandis que leur revenaient en échos assourdis les coups de maillet que donnait Andreas sur les piquets d'acier.

— Vous comptez donc parmi ceux qui sont toujours mécontents ? Qui louchent vers l'étranger et murmurent : il faudrait s'en aller là-bas ! Vous faites donc partie de ces Russes qui n'ont pas la Russie dans le cœur, mais la portent en médaillon autour du cou, pour être sûrs de pouvoir l'ôter s'ils trouvaient plus jolie parure ! Peut-être le lingot d'or Amérique ? Le diamant France ? La perle Allemagne de l'Ouest ? Katia, démentez cela ou vous me décevrez infiniment. Savez-vous ce que nous disons en ces cas-là, nous paysans ? « Il se sert de sa petite mère comme de chiottes ! »

— Je ne voulais pas moisir à Souchana, Poutkin !

— La Russie est partout et partout nos mains, nos intelligences sont nécessaires !

— Discours n° 2 du Parti. Je connais ça. Mais voyez-vous j'ai des désirs... Ne me comprenez-vous pas ?

— Il y a partout des lits.

— Poutkin, vous n'êtes qu'une masse de muscles et d'os, une

masse de vie primitive.

— Mais cette masse de chair primitive aime la Russie ! Je me laisserais déchirer pour elle. Katia, quelle patrie merveilleuse que la nôtre ! De la mer Polaire à la mer du Japon, de la Baltique à la mer Noire, la moitié du ciel nous appartient ! C'est un pays à devenir croyant, si on se laissait aller... et si Dieu n'était pas ce chien paralytique ! Et vous me chantez la complainte des nostalgies féminines ? Katia, chaque pou sur mon corps a plus d'importance... c'est un vrai pou russe, qui suce du sang russe...

La tente était dressée. Andreas et Nadeschna y glissèrent le gémissant Morotzki. La Susskaya sortit de sa besace une part de viande de renne rôtie, dure comme une pierre, cadeau de Cyril Jegorovitch, le pope, ce capitaine tsariste en fuite. Les lièvres des neiges que l'on avait tirés en cours de route pendaient comme de bizarres plaques rouges sur le sac d'Andreas.

— Où aviez-vous l'intention d'aller ? demanda soudain Poutkin à la Susskaya.

— En République turkmène. J'ai des amis à Achkabad... Ils m'auraient fait franchir la frontière iranienne.

La Susskaya s'attendait à cette question : elle répondit à la manière dont elle eût raconté une histoire sans intérêt. Poutkin soufflait comme un veau marin.

— Et ensuite ? »

— D'Iran en Allemagne, le voyage n'offre aucune difficulté, Poutkin.

— C'est donc à cause de lui ? (Poutkin du pouce désignait Andreas qui se glissait hors de la tente. Puis il prit la viande des mains de Katia et la tint au-dessus du feu). Et vous ne brûlez pas de honte ?

— Non. Si vous aviez jamais aimé, Igor, vous ne me poseriez pas une question aussi bête.

— Un Allemand ? Que diable ! n'y a-t-il pas assez de Russes ?

— Aime-t-on un homme ou un passeport ?

— C'est bien une stupide réponse de femelle !

Poutkin retournait le morceau de viande au-dessus du feu, afin de le dégeler avant de le rôtir. On pouvait s'offrir le luxe de soigner la cuisine, car Cyril le pope leur avait donné du sel, de la sauge séchée, des oignons râpés et d'autres condiments dont Nadeschna savait parfaitement se servir. Car la maîtresse d'école, aux allures de poupée,

étonnait par sa métamorphose Poutkin qui l'observait, ébahi. Ce n'était pas seulement son amour pour Morotzki qui provoquait ce changement, mais le fait que chaque jour dans cet infini enneigé de la forêt, Nadeschna se durcissait un peu plus, montrait un peu plus de courage, ce qui lui allait bien. Son âme restait angélique, mais lorsqu'elle agissait à présent, c'était avec décision. Elle se sentait même assez forte pour envoyer des coups de pied dans les jambes de Poutkin comme cette fois où il lui avait dit : « Chère porteuse clandestine de bibles interdites, que lui trouvez-vous donc à ce Semjon Pavlovitch ? Il ferait meilleur office comme crochet à suspendre les vêtements que comme compagnon de lit. Chacun de mes doigts vous servirait mieux que toute sa personne ! »

— Elle rue comme un âne sauvage ! avait gémi Poutkin en rafraîchissant avec de la neige son tibia meurtri.

Une pensée l'obsédait en même temps, c'était l'hypothèse exprimée par la Susskaya selon laquelle il n'avait jamais encore aimé. Pourtant, pensa-t-il, ces deux filles qui m'ont plongé dans de telles délices, mais qui se muèrent ensuite en fumier, il est vrai... Bien sûr, je les ai aimées mais, bon Dieu, c'étaient des Russes et je n'ai jamais songé à quitter la Russie !

— Une femme n'est pas seulement un corps, Poutkin, reprit la Susskaya.

Poutkin sursauta :

— Vous finissez par m'impressionner, Jekaterina, je n'ai pas pensé tout haut...

— Mais vous vous exprimez avec vos yeux comme presque tous les hommes. Vous m'avez examinée du regard comme un maquignon évalue les mérites d'une jument ! Il était facile de vous deviner.

Poutkin s'étendit sur une épaisse peau de loup, après avoir jeté de nouvelles brassées de branches dans le feu.

— Vous n'atteindrez jamais l'Iran, dit-il.

— À présent je le sais aussi.

— Si l'on nous découvre dans la Taïga et que l'on nous en tire, que deviendrez-vous ? Allons, n'en parlons pas... (Il eut un geste qui imposait le silence. Puis il reprit :) Si nous réussissons à en sortir par nous-mêmes, il paraît presque impossible que vous parveniez par les chemins normaux, avec Andrej, jusqu'à Achkabad auprès de vos amis. Ce sont de mauvais amis, je puis vous le dire : prêter la main à une évasion d'U.R.S.S. ! Que deviendrez-vous et votre Andrej, Jekaterina ? Serez-vous un couple d'amoureux constamment en fuite ? Deux loups

allant de caverne en caverne ? Des criminels vivant sous un faux nom, en ennemis de notre peuple ? Que prévoyez-vous ?

— Je n'en sais rien, Igor Philipovitch.

— Comment ? Vous n'en savez rien ? Voilà qui m'étonne de votre part, Katia. Dans cette incertitude on devine votre détresse. Je ne vous ai jamais vue indécise, vous avez toujours quelque poire pour la soif au fond de votre sac.

— Cette fois je suis vraiment altérée ! (La Susskaya considéra longuement Poutkin qui soutint son regard jusqu'à ce que son front devînt brûlant). Aidez-moi, dit-elle enfin.

— Moi ?

— Oui.

— Moi en particulier ? Comment cela, Katia Alexandrovna ?

— Cela aussi je l'ignore, mais vous avez la force de l'accomplir.

— N'aviez-vous pas l'intention de me tuer ? Ne m'avez-vous pas chassé seul, les mains vides, dans la Taïga ?

— Je le ferai chaque fois que vous vous attaquerez à Andrej !

— Et vous attendez de moi une aide, Katia ? N'est-ce pas de la folie ?

— Peut-être. (Elle se leva, s'écarta un peu du feu et secoua la neige fondue de sa fourrure). Ce qui est étonnant, c'est que je sache déjà que vous nous viendrez en aide.

— Vous raisonnez tout de travers, Katia, croyez-moi ! (Poutkin leva les yeux vers elle. Son sourire était tellement dominateur et chargé de mystère qu'il se sentait comme un enfant). Je suis simplement un patriote qui n'admet pas votre comportement, reprit-il.

— Un patriote ! (La Susskaya rit sur un ton bas, son rire obscur). Après la chute de l'avion, vous êtes resté trois heures comme mort, Igor Philipovitch. Pendant ces trois heures, j'ai fouillé les décombres à la recherche de quelque chose que l'on pourrait manger et j'ai trouvé votre sacoche dans laquelle vous mettez vos cartes : vous la portiez en bandoulière, suspendue à une courroie. Parmi tout un jeu de cartes géologiques, il y avait aussi une petite carte tracée de votre main...

— Arrêtez ! Katia Alexandrovna..., dit Poutkin inquiet.

— Oui, une carte tracée pour vous seul, une carte secrète, Poutkin, désignant un gisement d'or découvert par vous. Seul possesseur d'une mine d'or en Russie ! Vous, un patriote ? Ou un capitaliste de la terre russe ? Un géologue patriote ne doit-il pas aussitôt déclarer une telle

découverte ?

— Je l'ai compris tout de suite ! Tout de suite lorsque je vous ai vue à côté de l'avion, Katia ! Vous êtes satanique ! (Poutkin se plaça de biais contre le feu. Les flammes jetaient des reflets dansants sur son visage barbu). Bon, voilà qui est dit ! Cela purifie l'atmosphère. À présent, nous nous connaissons tous jusqu'à l'os ! Aucun n'est meilleur ni plus mauvais que ses compagnons. Quelle société ! Ah ! (Il se redressa et ouvrit les bras). Venez sur mon cœur, gueula-t-il. Venez... Les damnés de la Taïga !

Andrej, quittant la tente, s'approcha de lui.

— Serait-il devenu fou ? lança-t-il à Katia.

— Le voici qui devient enfin un homme, dit Nadeschna à haute voix, enfin un homme... On devrait prier...

Avec un claquement sourd Poutkin plaqua ses mains sur ses oreilles et rentra sa tête dans sa peau de loup.

Le second jour, de l'aube blême aux ombres du soir, fut pour Morotzki un tourment plus cruel encore. La sollicitude de Nadeschna, qui instillait du thé entre ses lèvres, n'améliora pas sa situation. Car il fallait pour cela interrompre la montée au flanc de la colline, allumer un feu rapide et mettre à chauffer la petite marmite. Nadeschna transportait cet ustensile suspendu à son cou comme la clarine d'une vache, afin de l'avoir sous la main lorsque Morotzki criait dans ses souffrances dont seules quelques gorgées de thé le soulageaient. C'était fort étrange et démentait toutes les expériences médicales, ainsi que le répétait la Susskaya, mais il en allait ainsi : Morotzki se calmait lorsqu'il avait absorbé ce breuvage chaud. C'était de la tisane offerte par le pope, un mélange dont Cyril gardait le secret et qu'il pressait entre deux plaques d'acier l'été venu, afin d'en faire de petites tablettes. Il en avait donné cinq et Poutkin avait accueilli avec méfiance ce cadeau : je n'en boirai pas une goutte ! Sait-on ce que le pope a pu y introduire de maléfices ? On peut tout de même mourir d'autre chose dans la Taïga, que d'un poison préparé par un prêtre !

Passive, la Susskaya observait Morotzki. Celui-ci, altéré, soulevait son torse, buvait avidement sa tisane et se laissait ensuite retomber avec satisfaction sur le traîneau. Puis on se remettait à gravir l'interminable pente de la colline, cette montée diabolique au sein de la forêt, en suivant les traces laissées par Poutkin au retour de la découverte du « nouveau paradis ».

— Encore une journée ! criait Poutkin en tirant le traîneau au bout d'une corde, comme un enfant traîne à sa suite un petit train. (Il marchait à grandes enjambées à travers la neige durcie. Ses grosses

bottes tressées laissaient des empreintes qui évoquaient celles des géants préhistoriques). Ficelez donc la gueule de Morotzki ! À quoi lui sert de crier ? Il lui faut supporter son mal !

— Je suis intriguée par la tisane de Cyril, dit Katia tandis qu'aux côtés d'Andreas elle gravissait la montée. (De temps à autre, ils soulevaient le traîneau toungeuze et portaient Morotzki par-dessus les éboulements de rochers qu'ils rencontraient à présent. Je n'ai jamais constaté encore qu'une simple tisane pût calmer les douleurs.

Pendant une nouvelle halte, tandis que Morotzki hurlait de nouveau comme un brûlé et que Nadeschna réchauffait sa tisane à la hâte, Katia cassa un petit coin de la tablette d'herbes sèches et le glissa comme un bonbon dans sa bouche. Elle mâcha ce comprimé, l'imprégna de salive et en éprouva l'extrême amertume, ressentant le pouvoir décapant qui agissait sur les muqueuses de son palais. Celles-ci lui parurent se durcir comme du cuir. Puis elle avala le jus noir des feuilles produisant la tisane et but une gorgée de neige fondue, chauffée, pour diluer le tout.

— Ignoble ! dit-elle à Andreas, c'est à croire que Cyril y a mélangé du fumier séché !

— Crache-le donc, Katiouchka...

— C'est avalé déjà. (Elle eut un petit, sourire grimaçant :) À présent, il me faudrait une bonne vodka !

Au bout de dix minutes, la Susskaya sentit qu'un changement sensible s'opérait en elle. Ses jambes lui parurent légères ainsi que tout son corps, qui n'avait plus de poids. Elle ne sentait plus sous la plante de ses pieds les inégalités du terrain, elle croyait planer au-dessus de la terre. Aucun contact ne lui procurait plus la moindre sensation. Elle frappa le traîneau du plat de la main : rien. Elle se pinça fortement le bras : aucune réaction ; elle envoya un coup de pied à un tronc d'arbre et crut frapper une balle d'ouate.

— C'est fantastique, bégaya Katia en laissant tomber ses bâtons de skis et sa besace, c'est incroyable !

Comme Poutkin passait contre elle, Katia lui prit le couteau qu'il avait planté dans sa ceinture, mais elle secoua la tête lorsque celui-ci, surpris, se prépara aussitôt à la contre-attaque.

— Quoi encore ? rugit-il. Femelle capricieuse, c'est bien vous : cajoler puis tuer ensuite ! Selon votre fantaisie de tête folle !

— Taisez-vous, Igor, répondit la Susskaya.

Sa voix était pour elle-même à peine audible, mais elle devait être

très forte car les autres la dévisageaient effarés.

— Comprenez donc : c'est un prodige et voyez...

Elle se fit une coupure dans l'avant-bras. Aussitôt le sang jaillit. Andreas lui arracha la lame des mains, lui saisit le bras et posa l'autre main sur sa blessure. Mais elle se dégagea d'un geste violent et tendit à Poutkin son bras sanglant.

— Elle a perdu la raison, balbutia Poutkin. Andrej, c'est votre femme, agissez donc !

— Je ne sens absolument rien, dit Katia d'une voix claire et calme, et je n'ai pas éprouvé la moindre sensation lors de cette coupure, comme s'il s'agissait d'un corps étranger à moi-même. Je vois ma plaie et mon sang, mais je ne souffre pas du tout. Avez-vous enfin compris, Poutkin ?

— Non. (Poutkin, désespéré, cassait machinalement les petits glaçons suspendus dans sa barbe). Je comprends seulement que vous venez de vous blesser...

— Cette petite coupure guérira vite.... (Puis se tournant vers Andreas et Nadeschna qui se tenaient auprès d'elle, blêmes et désolés :) Aucune souffrance ! Seriez-vous idiots ? J'ai avalé une miette de l'une des tablettes du père Cyril : elles ont la propriété de supprimer la douleur ! En décoction elles calment ; sous forme de suc concentré et desséché, elles agissent comme un analgésique puissant ! Enfin, nous avons un moyen de combattre la souffrance ! Le plus important pour nous et dont nous manquions dans notre lutte pour survivre...

— Cette tisane infecte...

— Oui. Cyril savait pourquoi il nous avait offert cinq grandes tablettes de ces plantes pressées.

— C'était vraiment un saint homme, remarqua Nadeschna.

Poutkin renifla bruyamment :

— Pourquoi ne nous en a-t-il pas parlé ?

— Peut-être dans la crainte que tu ne lui arraches le secret de sa recette à force de rossées.

— Je n'aurais pas manqué de m'y employer. C'était un taureau, ce moine, mais on peut aussi mettre un taureau les sabots en l'air ! J'y serais peut-être parvenu !

Andreas avait ouvert la trousse de secours et se mettait à panser l'avant-bras de Katia. Morotzki, sur son traîneau, avait tout écouté et

comme on pouvait s'y attendre, il se mit à mendier d'abord du regard, puis un bredouillement passa entre ses lèvres :

— Un petit morceau de tablette, Katia Alexandrovna, je vous en supplie, mes souffrances sont atroces !

— Seulement de la tisane, Semjon Pavlovitch, comme auparavant ! (La Susskaya regardait Nadeschna d'un air autoritaire. Nadeschna avait la garde des cinq tablettes noires de plantes comprimées. Elle les portait dans son sac à dos). Nadeschna, donnez donc ces tablettes !

— Non !

C'était une réponse hardie. Nadeschna brandit ses poings car elle n'avait rien d'autre pour combattre. Andreas avait le fusil, Poutkin portait la hache, les coutelas étaient suspendus à la ceinture de Katia.

Nadeschna recula de deux pas. Petite bête poussée dans ses retranchements et que l'excès de peur finit par rendre étrangement héroïque :

— Vous serez forcés de me tuer pour avoir ces tablettes ! haletait-elle. Venez... tuez-moi !

— Comme si cela posait le moindre problème ! cria Poutkin. Je poserai deux doigts autour de votre crâne et je l'écraserai comme un œuf !

— Ne soyez pas sotte, Nadeschna, reprit Katia tranquillement. Nous ignorons combien de temps nous resterons dans la Taïga. Nous sommes cinq à avoir droit à ces tablettes... (Elle tendit la main :) Remettez-les-moi...

— Et vous seule aurez le droit de décider qui peut s'en servir et quand ?

— Je suis médecin... Vous devriez avoir confiance en moi, Nadeschna !

— Qui a confiance en qui que ce soit ici ? cria la frêle créature au visage d'ange. Prétendez-vous décider de notre vie comme de notre mort, Katia Alexandrovna ?

— Si vous préférez confier les tablettes à Andrej...

— À un espion allemand ? Jamais ! brailla Poutkin.

— Je ne suis pas un espion, pauvre fou ! répliqua violemment Andrej. Je ne l'ai jamais été, reprit-il, et ce que vous avez recueilli sur mon compte n'est que mensonges. Je suis venu dans votre pays avec des intentions de collaboration loyale, pour rechercher de nouveaux

gisements...

— Bon ! Pourquoi nous engueulons-nous, hein ? (Poutkin arracha son bonnet de fourrure d'un geste qui mettait fin à leur altercation). À peine savons-nous que nous avons à notre disposition le moyen de moins souffrir, que déjà nous nous taillons en pièces ! Nadeschna, donnez donc ces maudites tablettes à l'Allemand !

La petite institutrice restait encore ramassée sur elle-même comme une souris prête au combat face à une bande de chats.

— À condition que Semjon Pavlovitch reçoive ce qu'il demande, un morceau de tablette à sucer. Alors seulement, je vous les livre ! Autrement, il faudra me tuer pour...

— Tiens ta gueule ! hurla Poutkin. On ne pense pas à te tuer et Semjon Pavlovitch aura une miette à mâcher... Ça va comme ça, Katia ?

— Exceptionnellement...

— Exceptionnellement ! Entends-tu, cygne noir, sors les tablettes !

Un quart d'heure plus tard, ils gravissaient de nouveau la montée.

Les cinq tablettes avaient été confiées à Andreas. Morotzki ne criait plus et riait aux anges, libéré de ses tourments.

Ils atteignirent ainsi rapidement la crête de la colline, où la forêt était plus clairsemée. Ils plongèrent leurs regards dans la vallée.

La rivière était encaissée dans un ravin rocheux, profond, un petit cañon creusé par elle au cours des âges. Derrière cette barrière minérale, une vallée plus large, où ses eaux libérées lui donnaient déjà les proportions d'un fleuve, luisait tel un ruban de glace. Puis la forêt, la forêt aussi loin que pouvait atteindre le regard. La Taïga dans sa grandiose indifférence, une mer de fantômes blancs sous l'infini du ciel.

— J'aime la Sibérie, dit Poutkin presque solennel, et je le dis à chacun, même si l'on me croit fou.

À l'hôpital militaire d'Irkoutsk, le général Sérïkow fut réveillé au bout de huit jours de sommeil thérapeutique. Il était couché seul dans une chambre ; on n'oubliait pas son grade de général. Il avait un bon lit, une infirmière s'occupait de lui (ce dont il s'aperçut à ce moment-là seulement), deux médecins dont un psychiatre le suivaient... On s'efforça vraiment de trouver la cause initiale qui avait provoqué son état. On l'avait même mis sous hypnose et passé au crible d'un questionnaire serré, mais sans résultat : Sérïkow s'obstinait à répéter inlassablement comme un disque de gramophone qui accroche : je l'aime, il faut qu'elle meure, je l'aime, il faut qu'elle meure.

Or, on ignorait qui devait mourir. On ne put obtenir de Sérïkow aucun nom. Krendelew, profondément ébranlé par l'effondrement nerveux de son chef, avait livré les photos trouées, mais on ne pouvait vraiment pas en tirer parti tant les visages en étaient devenus méconnaissables ; l'une des photos pourtant était sûrement celle d'une femme car, en dessous de la tête déchiquetée, on voyait encore le début d'une gorge belle et généreuse. La seconde photo restait une énigme : rien que des trous, une dentelle de papier.

— Ce doit être un homme, dit le médecin-chef, peut-être le laboratoire du K.G.B. pourra-t-il trouver quelque chose. Il y a là des spécialistes !

Enfin, le cinquième jour après le réveil de Sérïkow, une commission était venue de Moscou par la voie des airs. Un certain général Lagoutin, du haut commandement de l'armée, et un petit colonel du K.G.B. qui s'appelait Boubnov. Les médecins jurèrent que c'était un faux nom. Ces personnages contemplèrent Sérïkow endormi puis ils adressèrent de petits signes de tête aux médecins :

— Réveillez-le, camarades !

À présent Sérïkow était assis dans son lit. Ayant absorbé un bouillon reconstituant aux œufs battus, il chipotait une assiette de blinis à la viande dont l'arôme était exquis, mais il n'avait aucun appétit. Les médecins s'étaient retirés discrètement. Lorsque des envoyés de Moscou se trouvent dans les murs, il convient de détourner les yeux et de se boucher les oreilles.

— Nous avons tenté de reconstituer les photos en laboratoire, commença le gros petit Boubnov en ouvrant une serviette de cuir. Nous n'avons pas pu identifier la femme mais l'homme... (Le colonel

eut un large sourire :) Une partie du revers de son veston restait intact sur laquelle était épinglé l'insigne d'un club de tennis. Vert et blanc. Celui de Essen-Steele. Vous êtes épaté ? Mon cher Sérïkow, nous avons à Moscou des bureaux de renseignement exemplaires. Question : qui en Russie est membre du tennis-club vert et blanc de Essen-Steele ? Impensable pour un Russe ! C'était donc un étranger ! Un Allemand. Quel est l'Allemand de la région d'Essen qui séjourna récemment en U.R.S.S. ? Question toute simple. Nous avons nos listes de voyageurs admis en Russie. Il s'y trouvait quatre noms. Trois étaient à écarter, ceux qui les portent séjournent à Moscou, Leningrad et Volgograd. Un seul se trouvait de l'autre côté de l'Oural, un ingénieur des mines, Andreas Heer, invité par nous afin d'étudier des propositions concernant de nouvelles méthodes d'exploitation. Heer est tombé dans la Taïga lors d'un accident d'avion, il a disparu depuis lors et on en conclut qu'il est mort. Vous avez vous-même dirigé les fouilles de l'épave de cet avion. Une question, camarade général : pourquoi avez-vous pris pour cible la tête photographiée de cet Andreas Heer ? Pourquoi cet assassinat posthume ?

Sérïkow se taisait. Il mangeait ses blinis en faisant appel à toute sa volonté et réussissait à les avaler. Le général Lagoutin s'assit près de lui sur le rebord du lit.

— Pourquoi ne me répondez-vous pas ? demanda-t-il doucement.

— Je n'ai rien à dire, camarade, répondit Sérïkow avec calme.

— Est-ce Andreas Heer ?

— Je ne connais pas cet Andreas Heer.

— Mais vous connaissez la femme que vous avez également assassinée symboliquement.

Le petit colonel rondouillard déposa la photo lacérée de Katia sur la couverture. Sérïkow haussa les épaules avec un frisson d'horreur, puis il continua à manger avec rage.

— Reconnaissez, je vous prie, reprit le colonel, que nous sommes capables de réfléchir avec logique : Andreas Heer et cette femme inconnue. – une Russe n'est-ce pas ? – commencèrent une liaison amoureuse. Mais cette femme était également chère à votre cœur, camarade général... Dans cent cas de meurtres d'une femme par un homme, il y a quatre-vingt-quinze cas dus à la jalousie. Sérïkow... Qui est cette femme ?

— Je voudrais dormir...

Sérïkow se laissa retomber sur ses oreillers. Le général Lagoutin porta le plateau jusqu'à la petite table accotée au mur.

— Vous pouvez dormir, en attendant l'heure où vos nerfs seront redevenus solides ! (Le colonel Boubnov agita en l'air la photographie lacérée par les balles). Nous nous sommes renseignés : le camarade Sérïkow fut toujours un homme sans reproche. Pas d'histoires de femmes ! Et pourtant il y avait cette femme ! Comment l'avez-vous camouflée ? Qui est-ce ?

— Vous avez mal choisi votre moment, colonel...

Sérïkow ferma les yeux. À présent il avait l'air d'un cadavre. Lagoutin, inquiet, fit quelques gestes apaisants, mais le colonel Boubnov secoua énergiquement la tête :

— A-t-on jamais vu qui que ce soit s'endormir au cours d'un interrogatoire du K.G.B. ?

— Rien de..., commença Sérïkow, rien de tout cela n'est vrai, conclut-il épuisé.

— Vous auriez vraiment abattu cette personne ? s'écria Lagoutin horrifié.

Boubnov adressa au général un regard menaçant : les manifestations sentimentales au cours d'un interrogatoire sont déplacées.

— Mais non, camarade...

Sérïkow ferma les yeux et croisa ses mains sur la couverture, à présent il ne manquait qu'une fleur entre ses doigts pour qu'il donnât parfaitement l'image d'un mort. Mais Boubnov ne se laissait pas impressionner par de telles considérations.

— Comment, non ? lança-t-il, aussi alerte du bec qu'un vautour.

— Cette femme n'existe plus.

— Pour vous ou en tant que personne vivante ?

— N'est-ce pas là pour le K.G.B. un bon objectif de recherches ?

— Ecoutez-moi, Sérïkow, avant de vous endormir tout à fait, lança le général Lagoutin se mêlant à leur échange d'aménités. Quoi qu'il ait pu arriver dans ce cas-là, par cet Andreas Heer nous parviendrons à connaître l'identité de la dame ! Vous devriez avoir déjà compris ceci : Heer était notre invité et jouissait de toute notre considération. C'était une sorte d'invité exemplaire, illustrant notre nouvelle politique d'ouverture à l'Ouest.

— Parce que nous avons les Chinois dans le dos ! murmura Sérïkow avec un sourire suave.

— Si cet Andreas Heer s'était épris d'une Russe et qu'il eût voulu

l'épouser... nous aurions, dans ce cas tout à fait spécial, donné notre accord, et cela contre nos principes habituels mais dans le but d'étayer notre politique pro-occidentale. On pouvait d'ailleurs compter sur la presse capitaliste pour que ce couple devînt, pour le public, celui des « fiancés de l'année ». Aussi quelle erreur que votre guerre personnelle contre Andreas Heer ! Nous comprenons-nous, Sérïkow ?

— Parfaitement. (Sérïkow tourna la tête de côté).

— Et ce que cet imbécile de Poutkin nous a livré en fait d'informations n'est que sottises, déclara Boubnov en refermant sa serviette avec un déclic sec. Ce garçon n'est qu'un taureau qui fonce ! Le destin lui fut clément en le précipitant, lui aussi, dans la Taïga. Andreas Heer n'a jamais exercé une activité d'espionnage au profit de l'Ouest. Ce qu'il photographia le fut sous nos yeux mêmes !

— Même à la base des fusées de Jegorsk ?

— Même là. Il avait un film rendu inutilisable dans sa caméra. Il s'en serait aperçu une fois de retour chez lui, lors du développement de la pellicule. C'était un cas exemplaire de notre volonté de détente, général Sérïkow, vous avez manqué à votre devoir ! (Le grassouillet Boubnov se leva). Dormez, camarade, c'est ce qu'on peut vous souhaiter de mieux...

Sérïkow ne bougea pas. Le claquement de la porte lui apprit qu'il était de nouveau seul. Il attendit mais aucun médecin ne vint, ni la gentille infirmière si enjouée aux cheveux frisés d'un noir de jais... Personne ne vint s'enquérir de la santé de Sérïkow.

Il n'était plus rien.

Ils avaient atteint le fleuve gelé. Cette étroite vallée rocheuse, creusée pendant des millions d'années par des eaux bouillonnantes. Ce n'étaient que hautes murailles de pierres lisses, cavernes creusées par les remous, étroites fissures à croire que ce cours d'eau taillait son passage à la hache au sein des montagnes.

Andreas regarda tout autour de lui et hocha la tête. Poutkin, planté sur la rive, l'observait sans bienveillance.

— Qu'est-ce qui déplaît à notre Allemand ? s'écria-t-il. Un fleuve, la forêt, de gros rochers, que vous faut-il de plus ? Nous hivernerons ici, et lorsque les premiers ours surgiront de leurs retraites pour sortir des poissons du fleuve, nous saurons qu'il est temps de reprendre notre marche ! (Il jeta dans la neige son sac de fourrure et s'assit dessus). Je reste !

— Poutkin, vous êtes ingénieur comme moi.

Andreas regarda en amont où le fleuve jaillissait brutalement du flanc de la montagne, comme si la nature le crachait. À présent, tout était enrobé d'une couverture de glace sous laquelle on entendait de sourds grondements, mais lorsque ce barrage se briserait, libérant le fleuve, celui-ci s'abattrait comme une énorme cascade, s'introduirait dans la vallée rocheuse encaissée pour s'étaler dans toute sa majesté à quelques centaines de mètres au sud.

— Rien ne vous saute donc aux yeux ? reprit Andreas.

— Non.

— Même si vous ne faites que creuser des puits de pétrole, vous ne sauriez être, géologiquement parlant, un parfait imbécile ! Regardez donc cette barrière rocheuse. Depuis des millions d'années, le fleuve s'insurge contre elle. Chaque année, il marque des points, provoque des effondrements, élargit des failles, évite des cavernes... et lorsque viendra la fonte des neiges, le niveau du fleuve s'élèvera du double de ce qu'il est actuellement et se précipitera furieusement dans cet étroit goulet après lequel il peut enfin s'étaler, respirer. Quant à nous, au même moment, nous resterons coincés entre les rochers, à demi submergés, faits comme des rats.

— Andrej a raison, dit la Susskaya en déposant un baiser sur la nuque de son amant. Reconnaissez-le, Igor Philipovitch !

— Il a toujours raison parce qu'il a la garde des tablettes d'herbes tranquillisantes ! beugla Poutkin.

— Vous n'êtes qu'un enfant !

— Allons-nous-en donc vers la plaine, descendons dans cette vallée élargie, plus il y aura d'espace plus le vent soufflera fort ! Mais l'Allemand doit savoir ces choses mieux que moi ! Je m'incline devant la sottise, mais si l'on ose me rendre responsable par la suite des toiles de tente arrachées par le vent, je piétinerai à mort l'idiot qui m'accusera !

Poutkin jeta de nouveau son sac sur ses épaules et se mit à longer le cours de la rivière en direction de la plaine.

Andreas s'attela au traîneau où Morotzki reposait, endormi enfin. Le sol devenait plane, surtout sur les berges, à part quelques grosses dalles de pierre que l'on contournait facilement.

Le soir même ils atteignaient la vallée élargie. La forêt avançait de nouveau jusqu'au fleuve... il ne restait qu'une étroite bande de sol de vingt mètres entre les arbres et l'eau, berges légèrement en pente que Poutkin déclara aussitôt être sablonneuses sous la couche de neige. Une fois encore, Andreas jeta un regard critique, aux alentours, se dit satisfait de la marge de sécurité entre le canon et le lieu du campement et planta ses skis dans la neige.

— Ici, Poutkin, ici !

Ils s'assirent épuisés sur leurs sacs, jetèrent un regard en arrière vers le fleuve encaissé dans son ravin étroit où ils auraient bientôt trouvé leur mort. Poutkin et Andreas dressèrent les tentes, non pas sur la rive, mais à l'intérieur de la forêt, entre les troncs des grands arbres raidis sous la glace, à bonne distance, dans le cas d'une crue de printemps.

Le printemps ! Quel bond imaginaire dans le futur ! L'hiver commençait seulement et les mois à venir apporteraient quelques surprises.

Katia et Nadeschna bâtirent le foyer. Il y avait suffisamment de pierres tout alentour, de bons galets préhistoriques, qui n'éclateraient pas sous l'effet de la chaleur. Elles les placèrent les uns sur les autres pour former un four rond, emplirent le creux de bois et tête contre tête attisèrent de leur souffle les flammes encore timides.

— Notre satisfaction d'avoir trouvé un port ne devrait pas nous inciter à vivre sans établir de projets précis, fit remarquer Poutkin par la suite.

Ils étaient assis autour d'un feu flamboyant et dévoraient à belles dents un lièvre des neiges merveilleusement assaisonné par Nadeschna, tout en buvant de l'eau chaude. Andreas avait refusé de donner une miette de ses tablettes et Poutkin, de son côté, n'avait pas voulu entamer l'eau-de-vie que Cyril lui avait donnée à l'instant de son départ.

— Je la garde pour la pendaison de la crémaillère, avait-il promis, car il s'agit à présent de « bâtir en dur » puisque nous allons passer ici cinq mois ! Il faut donc prévoir toute éventualité.

— Nous bâtirons une véritable isba en rondins, dit Andrej.

— Bonne idée, répondit Poutkin. Andrej, soyez franc : quelqu'un vous attend-il en Allemagne ?

— Ma firme.

— Pas de réponse évasive, mauvais sujet ! lança Poutkin en poussant Andrej du coude. Je veux dire une femme ?

— Non.

— Mensonge ! Un gars comme vous qui lève tous les jupons aurait un lit vide ? Dieu, ce qu'il ment !

— Personne ne m'attend.

Andreas entoura d'un bras les épaules de la Susskaya. Elle répondit à son étreinte et serra sa tête contre son épaule. Poutkin les regardait avec un grondement mal contenu.

— Personne vraiment, reprit l'Allemand. Peut-être parce que je connais trop de femmes...

— Resteriez-vous en Russie, Andrej ?

— On ne me le permettrait pas.

— Savez-vous ce que Katia projette en ce qui vous concerne ? Traverser la Russie en diagonale jusqu'à la République turkmène puis l'Iran...

— Vous êtes un ignoble bavard, Igor, lança durement Katia, et avec ça une tête vide ! Vous croyez vraiment tout ce qu'on vous dit ?

Pendant la nuit – les autres dormaient depuis longtemps et le ronflement puissant de Poutkin s'échappait de la tente – Katia et Andreas, encore accroupis devant le feu et adossés aux deux sacs contenant des outils, caressaient leurs visages à présent rougis par les flammes du foyer. Ils échangeaient des baisers ou se regardaient en silence parce qu'ils n'avaient pas besoin de mots pour s'exprimer. Ces yeux, pensait Andreas, ces lèvres ! Et ces doigts effilés qui glissent sur

moi comme des tisons. Je n'en pourrai rien oublier... je mourrai de cette femme.

— Pourrais-tu vraiment rester en Russie ? demanda-t-elle soudain.

Il sursauta comme si elle l'avait frappé. À présent la tête de Katia reposait sur ses genoux. Ses cheveux ruisselaient sur ses cuisses, le feu chauffait et le manteau jeté sur les épaules d'Andreas retenait la chaleur comme un mur. Katia avait entrouvert sa veste de fourrure, posé les mains d'Andreas sur ses seins et il sentait les battements de son cœur.

— Seulement si tu restes avec moi, Katiouchka.

— Mais je suis avec toi, Androuchka...

— Toujours ?

— Jusqu'au dernier soupir.

— Alors, peu importe où nous vivrons.

— Même dans la Taïga ?

— Même là.

— Devons-nous rester ici, Andrej ? Ici, au bord de ce fleuve ? Dans la maison que nous bâtirons ?

— Et Poutkin, Nadeschna, Morotzki ?

— Ils pourront poursuivre leur chemin, si le cœur leur en dût. Notre monde s'est rapetissé, Andrej. Il n'y aura plus que toi et moi... mais ce sera un monde merveilleux. Restons-nous dans la Taïga ?

Il fit un signe d'assentiment et chercha un mot à dire mais ne le trouva pas. Détournant le visage du radieux sourire de Katia, il sondait l'obscurité du regard. La glace du fleuve scintillait dans la clarté blême d'une lune voilée, les silhouettes des arbres se devinaient dans l'obscurité, le bouillonnement du fleuve prisonnier montait vers eux comme la respiration désespérée d'un asphyxié.

— Oui, nous allons essayer, dit-il.

— Ce sera notre pays. (Elle attira la tête d'Andreas et la serra contre ses seins). Si loin que puisse atteindre ton regard, ce sera notre pays ! Et personne ne nous dérangera.

Il respirait l'odeur de son corps ; écartant tout ce qui le recouvrait, il enfouit son visage dans la chair pleine et odorante de sa poitrine. Il resta ainsi tout un moment, enivré par les paroles qu'il venait d'entendre et celles qu'il avait lui-même prononcées ; et peut-être plus encore stupéfié par la pensée de vivre toute son existence dans la

Taïga, sous les arbres et au bord d'un fleuve.

— Je t'aime Andrej, reprit la Susskaya. Mon Dieu, on n'aime ainsi qu'une fois.

Ce fut ce qui le vainquit et effaça tout ce qui avait constitué jadis Andreas Heer. Il n'était plus qu'Andrej, le damné, et il n'y avait plus, sur terre, que Katiouchka...

Dès le lendemain, ils commencèrent la construction de l'isba.

Andreas avait dessiné les bases de leur future demeure sur un morceau de toile à sac. Il présenta ce plan à Poutkin, tandis que celui-ci buvait sa décoction d'herbes matinale, cette sorte de thé au goût amer.

— Bon Dieu, quelle complication les Allemands mettent dans toutes leurs entreprises ! s'écria Poutkin en repoussant la main d'Andreas. Une isba en rondins est la construction la plus simple qui soit ! Une base en pierres alignées, là-dessus de grosses solives et déjà les murs s'élèvent ! Tronc sur tronc encochés les uns aux autres pour que les murs soient étanches. Puis on bouchera les fentes avec de la mousse ou ce qu'on trouvera en cette saison. Voyez-vous là la moindre complication !

— Oui ! (Andreas considérait son dessin). Il s'agit du toit et du plancher en madriers. Vos poings peuvent valoir un marteau piqueur mais ils ne sauraient faire office de rabot !

— Tout n'est qu'une question de temps, Andrej. (Poutkin savourait une galette rustique confectionnée par Nadeschna avec de la farine de blé, de l'eau et du miel). Nous avons une cognée et deux haches, deux limes, deux tournevis, cela suffit.

— Ce sera un travail crevant, Poutkin !

— Pourquoi avons-nous un fleuve et ses galets à notre disposition ? Nous ferons un rabot de pierre, nous fendrons les troncs et en avant le grattage de l'écorce jusqu'à la rendre presque lisse !

Il s'essuya les mains à sa grosse fourrure et se mit à rouler une cigarette avec l'ignoble tabac de Cyril enveloppé dans la dernière page d'une *Pravda*. Ils attendirent ensemble la venue des femmes occupées sous la tente à donner des soins à Morotzki. La Susskaya renouvelait les pansements et remplaçait les éclisses par des baguettes mieux taillées. On entendait les gémissements de Morotzki jusqu'au feu de camp ainsi que les paroles tendres de Nadeschna qui essayait de le calmer. Dans le cas où les souffrances seraient devenues insupportables, Andreas avait promis un petit coin d'une tablette analgésique.

— Qu'avez-vous fait toute la nuit ? demanda Poutkin en cet instant de pause.

— Dormi.

— Ce type-là ment plus effrontément que ne pète un Kalmouk ! constata Poutkin irrité. Je me suis réveillé une fois au cours de la nuit : vous vous étiez, ainsi que Katia, éloigné de la tente. Ne fait-il pas un peu froid dans la neige pour de tels exercices ? Vous pouvez donc faire ça partout ? Même un lièvre des neiges y regarderait à deux fois à faire l'amour sur un sol gelé !

— À tant en parler, vous feriez croire que vous êtes impuissant ! Nous discussions de l'avenir, Katia et moi, Poutkin. N'êtes-vous donc pas capable d'imaginer qu'il existe d'autres occupations nocturnes ?

— Avec Jekaterina Alexandrovna ? Non ! Et puis Andrej, ne me provoquez pas ! Impuissant ! Moi, Poutkin ! S'il me prend l'envie de m'intéresser à notre petite bigote, vous serez étonné des chants d'allégresse qu'elle fera entendre ! Quant à votre dessin idiot... Commençons par nous partager le travail. Que voulez-vous : tirer le gibier ou abattre des arbres ?

— J'abattrai les arbres avec vous et Katia fera le coup de feu, si elle trouve quelque chose.

— D'accord.

Poutkin se releva. Le jour était triste, le ciel bas s'accrochait aux cimes des arbres. Le vent sommeillait encore et certainement il allait neiger de nouveau.

— Où voulez-vous placer la maison ?

— À la lisière de la forêt, Poutkin, à quelques mètres du ravin, et nous taillerons un bon escalier dans la pente, lorsqu'au printemps, la neige et la glace auront disparu.

Ce fut une rude journée.

Katia réussit à tirer un lièvre et vers midi elle abattit même un petit renne, qu'elle ramena en le traînant dans la neige au bout d'une corde.

— Je l'ai tiré parce qu'il boitait ! cria Katia de loin à ses compagnons, il y a par là tout un troupeau. Existerait-il donc des camps d'hivernage pour les rennes sauvages ?

— Non. Les rennes sont nomades.

Poutkin examina l'animal mort. Il suait fortement après le travail qu'il avait fourni en abattant des arbres enveloppés de leur carapace de glace, mais il eût été d'une imprudence mortelle d'ôter sa fourrure. Aussi était-il tout environné de vapeurs, fumant comme une

locomotive tandis qu'Andrej s'adossait haletant à un arbre dont ils venaient de fendre le tronc à la hache jusque dans son milieu. Six arbres étaient déjà couchés dans la neige, de vrais géants vers lesquels Andrej avait d'abord levé des regards hésitants lorsque Poutkin les avait marqués à la cognée.

— Si le troupeau séjourne ici, reprit Poutkin, c'est que le coin est bon. Une bête est aussitôt au fait des choses. Quant aux humains, ils manquent d'instinct et sont de toutes les créatures les plus stupides.

Dans l'après-midi, Andreas renonça. Sa cognée lui glissait des mains, même s'il serrait fortement ses doigts autour du manche. Poutkin mit sa hache sur l'épaule.

— Arrêtons, Andrej, vous avez bien travaillé. Après le second arbre, je pensais : à présent, il va flancher... Mais non, nous avons encore abattu neuf arbres, vous êtes un type résistant : il faut croire que l'exercice avec les femmes donne des forces.

Au camp, Katia et Nadeschna avaient, elles aussi, bien travaillé. Le renne était déjà dépouillé et découpé en quartiers qui avaient eu le temps de devenir aussi durs que du fer. La peau du renne, tendue sur des branchages enfoncés dans la neige, était nettoyée. Le froid se chargerait de la conserver. Mais ce ne fut pas là ce qui étonna les deux bûcherons. De loin, ils entendirent un martèlement rythmique comme si l'on battait du fer blanc puis ils virent la Susskaya accroupie au bord du fleuve où, à l'aide d'un énorme galet, elle donnait forme à une feuille de métal léger que Poutkin avait opiniâtement transportée parmi ses outils. Finalement, Morotzki avait été couché dessus, elle servait de fond au traîneau, glissée entre les écorces tressées et les couvertures de fourrure.

Poutkin secoua la tête : l'objet auquel travaillait Katia semblait prendre une forme arrondie, cela devenait une sorte de tuyau.

— Qu'est-ce que ça va donner ? demanda Poutkin.

— Si vous aviez la moindre imagination, vous auriez compris qu'il s'agit d'un tuyau de poêle !

— Ah ! je vois : là où il y a la femme, le luxe commence. À quoi bon un tuyau de poêle ?

— Combien de temps durera la construction de l'isba, Poutkin ?

— Quelques semaines, dit-il, prudent.

Ils se dirigèrent vers le camp où Nadeschna préparait le dîner tandis que Morotzki, étendu près du feu, était si étroitement ligoté et bardé d'éclisses par Katia qu'il avait protesté auprès d'elle et lancé en

manière de protestation :

— Comment voulez-vous, docteur Susskaya, que je fasse l'amour à Nadeschna, enfermé dans ce carcan ?

Katia avait répondu vertement :

— Laissez donc faire Nadeschna, je lui crois assez d'imagination pour trouver la solution de ce problème.

— Vous ne m'avez toujours pas expliqué, reprit Poutkin tandis que, fatigués, ils cheminaient tous deux dans la neige, ce dont vous avez discuté avec Katia au sujet de votre avenir ?

— Ce sera vite dit, Poutkin. Nous voulons rester ici.

Poutkin s'arrêta comme s'il venait de heurter un mur invisible.

— Dans la Taïga ?

— Oui.

— Au bord de ce fleuve ? Ici même ?

— C'est un coin idéal, Poutkin. Très éloigné de l'humanité, ainsi qu'il convient à un paradis. Nous capturerons un renne, nous le dresserons et, l'été venu, ça ne sera pas le diable que d'aller rendre visite au petit père Cyril : s'il a été heureux ici pendant quarante-cinq ans, pourquoi n'en ferions-nous pas autant ?

— L'avez-vous dit aux autres ?

— Non, au printemps chacun fera ce qu'il voudra. (Andrej jeta un regard vers Katia dont le martèlement résonnait clair dans le silence :) Naturellement, vous saurez traverser tous les obstacles, Igor Philipovitch, n'est-ce pas ?

— Evidemment ! Que ferais-je ici ?

— Et lorsque vous serez sorti de la forêt, vous encaisserez sans doute quelques milliers de roubles, rétribution méritée pour nous avoir tous vendus ! C'est que cela fait du monde : un capitaine de cosaques recherché depuis Lénine, notre Cyril Jegorovitch Krista, l'assassin Morotzki et un docteur en fuite... Quel tableau de chasse !

— Me croyez-vous capable d'un tel acte ? demanda Poutkin d'une voix étouffée.

— Oui.

— Voilà bien l'opinion imbécile des Occidentaux qui nous croient tous des brutes ! Idiotie d'ailleurs que cette supposition selon laquelle je recevrai des roubles pour ma dénonciation. On m'embrassera fraternellement, on me complimentera, on m'élèvera peut-être au rang

d'ingénieur en chef, il se pourrait aussi que j'aie à entendre une conférence sur les devoirs du citoyen soviétique et sa lutte constante contre les forces rétrogrades... Andrej, pourquoi me considérez-vous comme un monstre ?

— Parce que vous êtes absolument impénétrable. Parfois vous paraissez être un bloc d'infamie, puis un bloc de puérilité. Ensuite vous redevenez dangereux comme une charge de dynamite et subitement on vous croit capable de caresser des souris blanches...

— Suis-je ainsi ?

Poutkin, tout étonné, regardait Andreas. Ses yeux qui luisaient dans son visage étaient d'un bleu intense. Ebahi, Andreas constata pour la première fois cet azur si clair qu'il leva malgré lui les yeux vers le ciel pour s'assurer que ce n'était pas un phénomène de reflet. Mais le ciel était gris et lourd de neige...

— Personne ne m'a jamais dit cela !

— Ils avaient peur.

— Et vous n'avez pas peur, Andrej ?

— Non.

— Tiens ! Pourquoi ?

— Je suis heureux, Poutkin, et c'est un bonheur durement acquis. Des mois viendront où Katia et moi nous aurons à lutter pour le garder. D'abord ce sera un combat constant contre les forces de la nature : contre la forêt, le fleuve, le ciel, les animaux... contre les maladies qui nous assailliront et contre notre propre faiblesse qui nous poussera au renoncement. Si l'on résiste à tout cela, Poutkin, par amour, comment avoir peur d'un monstre tel que vous ?

— Andrej, vous êtes vraiment un homme heureux.

Soudain les yeux de Poutkin se rapprochèrent et avant que Andreas eût pu s'en défendre, il se sentit saisi, attiré contre une large poitrine recouverte de fourrure et sentit les grosses lèvres de Poutkin sur ses joues. À gauche, à droite, à gauche... trois baisers fraternels qui ressemblaient fort à des coups, tant Poutkin témoignait intensément son affection.

— Vous avez Katia Alexandrovna, dit-il après ces baisers énergiques. Si j'étais Nadeschna la bigote, je dirais : Rendez grâce à Dieu !

Du feu de camp leur parvenait l'odeur épicée du lièvre rôti. Katia martelait toujours son tuyau de poêle. Le ciel gris s'assombrit, le

crépuscule s'établissait, la neige tomberait cette nuit, le ciel était trop bas pour qu'elle tardât beaucoup.

Poutkin retint Andreas qui voulait poursuivre son chemin :

— Andrej, pas un mot aux autres... Attends la venue du printemps !

Andreas répondit d'un signe. À quand le printemps ? pensait-il. Dans cinq ou six mois, où en serons-nous ?

La maison s'élevait plus rapidement que prévu. Poutkin et Andreas travaillaient comme des machines que rien ne peut plus arrêter. Les arbres s'abattaient sur le sol dans un craquement retentissant, des montagnes de branchages s'élevaient autour de la tente et Nadeschna s'efforçait d'en faire des fagots afin d'assurer une réserve de combustible pour des semaines. Même Morotzki, toujours bardé d'éclisses, l'aidait. Encore étendu, il attirait à lui les branches, les taillait à l'aide d'un long couteau aiguisé par Poutkin sur un caillou et les disposait par couches à ses côtés.

Ses souffrances avaient disparu, ses os commençaient à se ressouder.

— Vous êtes une énigme médicale, dit un jour la Susskaya à Morotzki, vos os sont pourris comme ceux d'une momie, mais s'il leur arrive de casser, ils produisent un cal suffisant pour se reconstituer. Si cela continue, dans six semaines, vous serez sur pied.

Le tuyau de poêle de Katia était devenu un monument, presque une personnalité vivante tant il donnait de fil à retordre. N'ayant pu être soudé, il laissait échapper la fumée en abondance, ce qui n'était pas ce qu'on attendait de lui. Mais Poutkin s'était écrié :

— Ne pleurez pas, mes enfants ! (Puis il avait préparé une bouillie d'herbes et de boue pour calfeutrer la jointure qui devint étanche). Il faudra renouveler ce ciment de temps à autre, ajouta-t-il, mais cela nous donne le temps de laisser venir les inspirations géniales !

Quant au poêle sous la tente, qui n'était qu'une couronne de grosses pierres avec sa plaque chauffante faite de beaux galets plats, il se révéla comme une vraie bénédiction. Il dispensait une douce chaleur. On pouvait ôter ses fourrures, sa chemise même pour jouir du plaisir de vivre dans une étuve tandis que dehors les arbres éclataient sous l'action du gel, que les troncs se fendaient comme frappés par la foudre. Lorsque pour la première fois le feu fut allumé sous le tuyau de poêle, et lorsque la première volute de fumée s'en échappa, d'un blanc-gris dans l'air froid, comme une longue barbe que l'on aurait arrachée, ils se jetèrent tous dans les bras les uns des autres en riant comme des enfants.

Ce soir-là, Poutkin s'étendit tout nu sous la tente pour mieux goûter la tiédeur ambiante. Il était couché là, sans honte, vraie montagne de muscles, puant de son aigre sueur, velu comme un

orang-outang, agitant bras et jambes en couinant de satisfaction. Il ne mit fin à cette manifestation de joyeux bien-être que lorsque Andreas remarqua :

— Igor Philipovitch, avec votre derrière, vous empêchez Nadeschna de faire la soupe !

— Lapidez-moi si vraiment je devais retarder l'instant où je me nourrirai grâce à Nadeschna !

Cette bonne entente dura trois jours. Puis on se trouva de nouveau prêts à se défoncer le crâne de part et d'autre. Poutkin, ayant guetté Nadeschna derrière la tente où elle fourbissait la marmite avec du sable et la rinçait avec de la neige fondue, avait sans souffler mot introduit une main dans son corsage, l'autre sous ses jupes et ayant soulevé la fille figée d'épouvante, il avait soufflé triomphant :

— Hoï-ho ! Les cosaques ne chevauchent pas seulement les cavales sur le garrot !

Mais cela n'alla pas plus loin. Nadeschna, qui tenait encore sa marmite à la main, frappa. Il y eut un grand bruit et le second coup atteignit Poutkin au front, ouvrant une large plaie. Avant qu'elle eût asséné un troisième coup, Poutkin la fit tomber dans la neige et lui envoya un coup de pied. Nadeschna cria, fut projetée à deux mètres et resta à se tordre dans la neige, près de l'amoncellement de fagots. Ses pieds faisaient voltiger des nuages de neige.

Katia et Andreas s'élancèrent hors de la tente. Ils ne virent d'abord que Poutkin dont le sang ruisselait sur son visage. Une plaie à la tête saigne beaucoup et fait peur plus qu'elle n'est dangereuse. Alors seulement ils aperçurent Nadeschna, petit paquet palpitant dans la neige.

— La brute ! dit Andreas en s'approchant lentement de Poutkin. Avant-hier c'était un enfant, hier un ami, aujourd'hui une bête ! Igor aux multiples visages ! Ne vaudrait-il pas mieux s'en tenir à une seule vision, définitive, du personnage, celle d'une paisible tête de mort ?

— Arrête, Andrej ! cria la Susskaya derrière lui.

Puis elle le dépassa en courant, envoya deux violents coups de poing dans la poitrine de Poutkin et rejoignit Nadeschna qu'elle retourna sur le dos.

— Oui ! Ne bouge pas Andrejoucha ! haleta Poutkin. Maudit morveux, lui sers-tu de cadenas ? Je l'ai assaillie, d'accord ! Nuit après nuit, je vous vois, je vous entends faire l'amour comme des matous et qui se soucie de moi ? Ne suis-je pas aussi un homme, hein ? Mais personne ne me prend en pitié... et tous les soirs c'est la même chose :

les hanches palpitantes de Nadeschna, les seins agités de Katia... et moi entre vous, je bouffe ma barbe ! Est-ce juste ? Est-ce une organisation collective rigoureuse ? C'est un enfer ! Ne vous étonnez pas si un jour je vous assomme pour avoir les femmes à moi seul !

La Susskaya avait relevé Nadeschna. À présent, elles s'approchaient en titubant. Katia soutenait la frêle jeune femme.

— Il lui a envoyé des coups de pied, dit Katia en passant devant Andreas. Ce porc !

— Quoi donc ? dit Poutkin en secouant ses mains aux doigts écartés. (Les pieds bien plantés dans la neige, il se dressait devant eux comme un colosse :) Allons-nous en venir aux mains ? Approche, petit frère ! Ce serait une bonne solution, tu es le seul qui me barre le chemin... Morotzki, je l'écraserai comme une puce, mais toi, tu as de la force, je m'en suis aperçu lorsque nous avons abattu les arbres, tu es un gars dangereux, mon poulain... Connais-tu l'histoire des deux ours qui se rossèrent si longtemps pour une femelle que les dents leur tombèrent un jour de vieillesse ? Faut-il que ça nous arrive ?

— Es-tu seulement un être humain, Igor ? demanda Andreas à mi-voix.

— Pour le moment je suis un homme dont le pantalon devient trop étroit ! Comment arranger ça, mon chieur de raison ?

Ils se tenaient face à face, comme quelques semaines plus tôt devant les débris de l'avion. Seulement, la situation était aujourd'hui beaucoup plus grave, sans issue... Dans ce proche passé, leur colère avait flambé pour une question religieuse, mais à présent, par ce matin livide, il s'agissait du déchaînement d'une force primitive que rien n'apaiserait.

Poutkin était terrifiant. De sa plaie au front du sang s'écoulait encore et restait suspendu dans sa barbe, en petits glaçons rouges.

— Faut-il me jeter sur la glace et faire l'amour au fleuve ? criait Poutkin.

— Peut-être cela te soulagerait-il, répondit Andreas, haletant d'horreur.

Qu'est-ce qui va arriver ? pensait-il. Nous tuerons-nous réciproquement ? « Je n'ai plus peur », ai-je dit une fois à Poutkin, c'était parler un peu vite, je reconnais que j'ai peur en cet instant. Pas pour moi, mais... au sein de quel enfer laisserai-je Katia, si Poutkin me tue à présent ?

Dans l'ouverture de la tente, parut alors la Susskaya tenant le fusil

devant elle. Elle visa la poitrine de Poutkin.

— Plus bas, ma colombe, plus bas, s'écria Poutkin. Finis-en une bonne fois pour que j'aie la paix !

Puis il fourra une main dans sa poche, en sortit la vieille *Pravda*, arracha un lambeau de papier de la dernière page et le colla sur sa plaie béante. Puis il marcha lentement vers Katia, les bras ballants, la tête penchée en avant, énorme dans ses peaux de bêtes :

— Pourquoi ne tires-tu pas, disait-il en avançant, tire donc, mon cygne sauvage ! Je recommencerai, tu sais... toujours, toujours ! N'est-ce pas une bonne raison pour commettre un meurtre ?

Et il avançait toujours alors que la Susskaya arrondissait l'index, sur le point de tirer et que seule une pression de son doigt le séparait de la mort. C'était tellement poignant de voir un homme marcher ainsi volontairement vers son exécution que Katia abaissa son arme et haussa les épaules avec un regard vers Andreas.

— Personne ne peut me venir en aide, dit encore Poutkin en s'arrêtant. Aucune femme, aucune balle de fusil ! Que dois-je faire ? Pourquoi ne veut-on pas me répondre ?

Au cours de la nuit, Morotzki, prisonnier de ses éclisses jusqu'aux hanches, essaya de ramper centimètre par centimètre jusqu'au ronflant Poutkin. Nadeschna, étendue contre le poêle, faisait entendre un léger râle. Le coup de pied de Poutkin n'avait provoqué aucune lésion interne. La Susskaya l'avait consciencieusement auscultée et avait examiné ses muqueuses : rien n'indiquait un saignement interne. Mais s'il n'y avait aucun indice inquiétant, demeurait en elle le choc et la haine.

Sans bruit, les dents serrées, Morotzki se traînait vers Poutkin. Tel un escargot décidé à aller de Moscou à Leningrad, chaque centimètre franchi par ses jambes raides, immobiles, renforçait sa résolution. Bientôt une haine redoublée, une détermination frénétique au meurtre le propulsaient vers son ennemi.

Avançant à l'aide de ses mains, il avait glissé son couteau entre ses dents et en mordait la lame. Plusieurs fois, il leva la tête et scruta l'obscurité de la tente. Impossible de manquer Poutkin... le pansement blanc qui enveloppait sa tête se devinait dans la pénombre. Un peu plus bas, pensait Morotzki, là se trouve le gosier, un point sensible ! On peut manquer le cœur, mais, à la gorge, on est sûr de tuer. Un coup de la pointe, un rapide retournement de la lame qu'il a lui-même si bien affûtée. Même un Poutkin ne saurait survivre à ça ! Et nous aurons enfin la paix...

Il se traîna plus loin, se heurta à un corps et se dit que ce devait être Katia. Pour atteindre Poutkin il fallait ramper tout autour d'elle, couchée devant Poutkin comme un rempart.

Morotzki regardait fixement dans l'obscurité la tache pâle du pansement de Poutkin. Quel chemin ! pensait-il. Aussi interminable que celui de Moscou au cap Deschnew. Mais il est possible de franchir cette distance. La nuit était encore longue, les centimètres franchis s'ajoutaient les uns aux autres et chacun d'eux est une victoire de la haine.

Contourner Katia Alexandrovna... puis foncer vers ce cou épais, repoussant !

Morotzki n'y parvint pas. Contre les pieds de Katia, épuisé, il renonça. Ses jambes eurent raison de son courage, les souffrances qu'il endurait étaient atroces. Il écrasa sa face contre le sol couvert de peaux de bêtes, enfonça ses ongles dans les fourrures et pleura silencieusement.

Andreas, qui s'éveilla le premier, le trouva au matin à une coudée de Poutkin, plongé dans un sommeil comateux. Le couteau se trouvait encore sous sa tête.

Au bout de six semaines, la maison se trouva terminée. Pourtant, ce ne fut pas un jour de liesse... Cette maison, cette isba de gros rondins, au toit étrange fait de troncs, de planches bossuées et de toiles de tente maintenues au-dessus des interstices par de grosses pierres plates, leur avait coûté la moitié de leurs forces. L'autre moitié suffirait-elle à supporter la vie de la Taïga ? Ils ne le savaient pas.

Poutkin tint sa promesse et déboucha la bouteille d'eau-de-vie conservée comme une relique, que leur avait donnée le petit père Cyril. Elle circula à la ronde. Morotzki but au goulot de grandes lampées revigorantes. Depuis huit jours, il pouvait se tenir debout, appuyé sur des béquilles qui, naturellement, avaient été fabriquées par Poutkin. Les éclisses maintenaient encore ses jambes bien raides, mais lorsqu'il marchait avec précaution, s'appuyant moins lourdement sur ses béquilles, il avait l'impression de pouvoir de nouveau se charger lui-même du poids de son corps. Se déplaçant de-ci de-là, il pouvait à nouveau travailler avec ses compagnons. Il pêchait même des poissons et avait su fabriquer une nasse tout à fait remarquable.

Car leur vie tournait maintenant autour de la rivière !

Lorsque les fleuves gèlent en Sibérie, cela ne veut pas dire que les poissons sont inaccessibles. La pêche continue, il suffit de briser la

surface gelée, de se coucher près du trou, d'y jeter des lignes avec l'appât et d'attendre immobile comme un chat devant un trou de souris, jusqu'à ce qu'un poisson superbe et gourmand passe à votre portée. Un coup de trident rapide comme l'éclair et l'on ramène la bête frétilante sur la glace. Mais il faut avoir le tour de main ! Il faut être capable de frapper comme un épervier qui fond sur sa proie, viser juste et traverser le poisson de part en part ; sinon, d'un saut, il plonge vers les profondeurs.

Poutkin ne faisait pas montre d'une grande adresse, il n'était pas assez rapide. Andreas le battait dans ce domaine, car à chaque coup, il brandissait quelque chose au bout de son trident et assurait à ses compagnons de savoureux repas. Poutkin se contentait donc de surveiller les lignes qu'il avait posées, mais il le faisait méthodiquement. Au bout de quelques semaines, les deux hommes avaient ouvert à la hache une dizaine de trous. Deux grandes ouvertures pour le trident d'Andreas – un morceau de tuyau longuement martelé par ses soins – et huit trous plus petits où les lignes de Poutkin attendaient, constamment appâtées avec de la viande de renne.

Sept semaines de lutte pour abattre le bois... enfin c'était gagné. La maison comportait trois petites chambres, une porte suspendue à des courroies de cuir ; son poêle, dans sa rusticité puissante, était, selon Morotzki qui restait fidèle à son langage châtié, ce qu'on pouvait imaginer de plus accompli. Il y avait aussi un banc encastré dans un coin, une table, et des clous enfoncés dans les poutres auxquels on pouvait suspendre ses vêtements. Dehors, six peaux de rennes séchaient, neuf peaux de lièvres se balançaient au vent dans la resserre aux provisions – un igloo de neige damée – où l'on avait accumulé viandes et poissons que le gel conservait. L'hiver n'était plus l'adversaire mortel, il était devenu une saison dont on pouvait attendre patiemment la fin.

— Voici la maison arrosée, dit Poutkin après avoir vidé à demi sa bouteille d'eau-de-vie, mais qui le premier en franchira le seuil ?

— Vous, Igor Philipovitch, répondit la Susskaya, car vous avez vaincu la forêt !

— Mais je suis célibataire, belle dame, et c'est vraiment trop d'honneur pour moi que d'inaugurer un aussi joli nid ! Entrez-y la première ! (Poutkin éleva la bouteille et la tint dans la lumière blême du jour :) En revanche, je m'autorise à boire le reste de cet alcool !

Andreas regardait Katia. Ces sept semaines de travail à la limite de sa résistance l'avaient changé. Il faisait penser à un jeune frère de Poutkin. Il avait maintenant sa démarche élancée, ses mains

crevassées, noircies de résine, et souvent, comme Poutkin, il ne pensait qu'à l'immédiat.

— Nous nous en tenons à notre résolution ? demanda-t-il doucement à Katia.

La Susskaya répondit d'un signe de tête. Son sourire n'avait rien perdu de sa magie, mais il était devenu plus féminin, plus épanoui.

— Oui, nous nous y tenons, Andrejoucha, c'est notre maison. > :

— Notre maison ?

— Jusqu'à notre fin.

Ce sont les hasards qui déterminent notre existence.

Nul ne l'admet volontiers, car on prétend diriger soi-même sa vie. Mais à y regarder de près, on constate que c'est l'imprévu qui vous a poussé de l'avant, ou vous a retenu, ou vous a fait changer de cap.

Ce qui advint à Poutkin au cours de cet après-midi sur la glace du fleuve ne pouvait être ni le fait du destin, qui ne se montre pas si perfide, ni la volonté de Dieu car celui-ci n'a pas pour habitude de se manifester aussi basement. Ce n'était somme toute qu'un hasard. Mais combien cruel !

Cela commença par une réflexion : les poissons commençaient à comprendre la signification des trous ouverts dans la glace et les évitaient soigneusement. Les lignes de Poutkin restaient intactes ; quant à Andreas, il lui arrivait de rester une heure sur le ventre, plaqué contre la glace, pour sonder les eaux du regard, sans rien voir à harponner.

— Ouvrons d'autres trous, dit Poutkin. Qu'on ne vienne pas me dire que les poissons sont sots ; ils nous ont devinés. Déplaçons nos trous vers les rives où se trouvent sûrement quelques gros pères de famille !

Dans l'après-midi, Poutkin s'attaqua donc à la surface gelée tandis qu'Andreas taillait du bois à la hachette pour alimenter leur stock de bûches rangé contre le mur de l'isba. Quant à Morotzki, il était au septième ciel ; Katia Alexandrovna lui avait rapporté d'une sortie de chasse un gros corbeau qu'elle avait su prendre vivant. C'était un spécimen superbe bien qu'il eût la patte gauche brisée.

Morotzki éclissa la patte de l'oiseau et se prit d'une telle affection pour l'animal qu'il avait avec lui de longues conversations. Poutkin proclamait bien haut l'absurdité d'une telle amitié et ajoutait qu'il tordrait le cou à cet épouvantail noir. Il aboyait, à son adresse comme un chien géant ; il en résulta que le corbeau croassait furieusement dès qu'il apercevait Poutkin.

Le bruit des coups de hache dans la glace du fleuve retentissait loin dans le paysage hivernal. Poutkin ouvrait son quatrième trou dans la couche de glace. Ce n'était pas un travail dur, la glace cédait vite et sous celle-ci il n'y avait pas d'eau mais le sable des rives. Ce devait être un banc de sable qui se trouvait à fleur d'eau et qui avait été

submergé au moment même où le gel commençait.

En jurant, Poutkin jeta sa hache de côté, se pencha, saisit une plaque de sable et en arracha un gros morceau :

— Du sable ! brailla-t-il vers Andreas. Ne l'avais-je pas dit ? Nous serons ici cet été comme des vacanciers sur les bords de la mer Noire !

Puis il se mit à jouer avec le bloc de sable comme avec une balle, le lançant en l'air, le rattrapant, soufflant dessus avec son haleine afin de le dégeler. Cela parut réussir car des grains d'un jaune d'or roulèrent entre ses doigts. Soudain, Poutkin s'arrêta court et ferma son poing sur le reste du bloc de sable en jetant un regard vers le fleuve.

— Ce n'est pas vrai ! dit-il à mi-voix, (Puis de plus en plus fort jusqu'à atteindre son rugissement coutumier, il lança :) Ce n'est pas vrai ! Andrej ! Andrej ! Ce n'est pas vrai, Andrej !

Il courut à la hutte, le poing tendu. La Susskaya surgit de la maison, suivie de Nadeschna qui tenait de manière assez inattendue le fusil dans les mains. Puis Morotzki parut, clopinant sur son unique béquille, tandis que sa main gauche tenait un long coutelas. Andreas étreignit plus fortement le manche de sa hache. Que signifiait cette excitation ? L'autre Poutkin, le monstre, s'était-il réveillé ?

Poutkin cependant courait comme si sa vie en dépendait, le poing toujours fermé, puis il s'arrêta brusquement devant le groupe de ses compagnons et tendit sa paume ouverte.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? cria-t-il. Andrej, dis-le ! Gueule-moi ça, petit frère !...

— Du sable !

La Susskaya regardait fixement Poutkin qui paraissait en proie à une crise de démence.

— Du sable !

— Etes-vous donc tous aveugles ? (C'était presque un cri de souffrance :) Du sable ! Du sable ! Quel sable, s'il vous plaît ? N'avez-vous pas d'yeux ?

Andreas prit la main de Poutkin, l'attira vers lui et sépara les grains devenus secs. Alors lui aussi resta court et se pencha davantage sur la main de Poutkin.

— Alors ? beugla celui-ci. Dis-le donc, Andrej, dis-le : qu'est-ce que c'est que ça ?

— De l'or, dit Andreas d'une voix étranglée par l'émotion. Mon Dieu... Du sable aurifère !

— Oui, de l'or ! (Poutkin lança sa main en l'air et fit ruisseler le sable sur sa tête. Celui-ci resta suspendu dans sa chevelure, dans sa barbe. Un sable jaune où luisaient de petites lueurs). Nous vivons sur une terre bourrée d'or ! cria Poutkin. Nous avons fondé notre demeure sur de l'or ! Alléluia au plus haut des deux !

Il étreignit Katia et Andreas, les couvrit de baisers, prit également dans ses bras Nadeschna et Morotzki en faisant claquer ses grosses lèvres, puis il se mit à danser dans la neige comme un monstre préhistorique.

— De l'or, de l'or, de l'or.

Le fol enthousiasme de Poutkin était justifié, ainsi qu'on en eut rapidement la preuve. Pendant deux heures, ils cassèrent la glace qui recouvrait le sable des berges. Même Morotzki – malgré ses jambes encore rétives – se mit de la partie. La Susskaya rassemblait le sable dans une grande peau de renne. Il était gelé et devait être détaillé à la hache. Ensuite Nadeschna le réchauffait peu à peu dans la marmite placée sur le poêle.

— Eh bien ? lançait Poutkin à intervalles réguliers de quelques minutés. Eh bien, est-ce de l'or ? Amenez-moi ça, mes amis, que je le fasse ruisseler entre mes doigts ! Il y a là des millions de roubles : nous n'avons qu'à les ramasser ! C'est ici une terre vierge dont les replis renferment maints mystères ! Andrej, ce maudit fleuve, nous l'avons tout de même eu...

Suant de tous leur pores, environnés de vapeur, ils s'assirent alors devant l'isba et se mirent à observer les gestes de Nadeschna. Elle passait le sable dans le tamis d'un tissu et, mêlé de graviers et de miettes de mica, d'innombrables grains d'or demeuraient prisonniers de l'étoffe.

— Tout cela appartient à l'Etat soviétique ! lança soudain Morotzki sur un ton franchement provocant. Vous n'en doutez pas, je l'espère, Igor Philipovitch !

Poutkin s'approcha de la marmite-creuset, ferma la main sur une petite quantité de sable aurifère puis il le mit sous le nez de Morotzki qui ricanait :

— Où est l'Etat ? dit Poutkin à haute voix. Voici mon poing... c'est ça l'Etat !

— Jusqu'à ce jour il n'y avait pas de meilleur communiste que vous, Poutkin, et vous voilà entièrement changé parce que vous avez dans le creux de la main quelques paillettes d'or ? Votre cuirasse

idéologique serait-elle trop mince ?

— Andrej, dites à cet idiot de tenir sa gueule ! Un assassin ne devrait pas provoquer son châtimement !

— Expliquons-nous là-dessus, Igor, reprit à son tour la Susskaya. (Son joli visage sauvage était rougi par l'effort. Ses cheveux en boucles emmêlées encadraient ses traits et voilaient ses yeux. Ses seins opulents s'élevaient au rythme de sa respiration :) Vous trouverez beaucoup d'or, peut-être une telle quantité que vous pourriez en remplir un oreiller et même un matelas... mais à quoi bon ici ? Nous sommes entourés par des milliers de verstes de solitude. Vous ne pourrez que contempler votre or, y plonger vos mains, le porter au soleil pour qu'il brille. Mais vous ne pourrez pas vous en nourrir !

— Il y a le fleuve..., commença Poutkin d'une voix contenue. (Il ouvrit sa main, les paillettes d'or scintillèrent dans la clarté, du jour). Le fleuve coule vers le sud. Il doit se déverser je ne sais où, dans quelque cours d'eau plus important et songez que, sur les bords de ce grand fleuve, il y a des habitants, Jekaterina Alexandrovna, car nous ne sommes pas sur une planète déserte !

— Vous le dites vous-même, Igor Philipovitch. (Katia prit quelques paillettes et les fit rouler sur sa paume). Semjon Pavlovitch a raison : vous serez obligé de livrer ces richesses qui sont le bien du peuple !

— Me croyez-vous idiot à ce point ? cria Poutkin.

— Je me souviens, reprit la Susskaya, qu'un certain camarade Poutkin avait l'intention, dès qu'il aurait atteint le monde habité, de dénoncer officiellement l'institutrice Abramova, coupable d'avoir introduit secrètement des bibles et des prêtres en Russie, le Pr Morotzki coupable d'assassinat, l'Allemand Andreas Heer soupçonné d'espionnage et...

— Vous n'êtes qu'une charogne rancunière, Katia ! dit Poutkin mal assuré. Voyons donc les choses logiquement : nous sommes tous des camarades condamnés à survivre dans la Taïga mais décidés à tenir le coup, à nous battre des mains et des dents pour franchir cet hiver. Mais si nous trouvions ici beaucoup d'or, nous y resterions, au bord de ce fleuve, tant qu'il y aura de l'or à recueillir ! Qu'est-ce que deux ou trois ans, camarades ? Donnez-vous au temps une telle importance ? Lorsque nous descendrons un jour ce fleuve sur un radeau, nous serons tous millionnaires ! Andrej, parle donc ! Tu es ingénieur des mines ! N'y a-t-il pas assez d'or ici pour supporter les inconvénients de la Taïga ?

— Il devrait y en avoir, répondit prudemment Andreas, car depuis des siècles le fleuve dépose le long de ses berges des sables

alluvionnaires chargés d'or. Vous connaissez la question mieux que moi, vous tous, puisque vous êtes russes. Le rêve de tous les conquérants de la Sibérie fut l'or de la Taïga. Nous venons de découvrir l'un de ces gisements aurifères tant célébrés par les légendes.

— Et vous discutez encore de la propriété collective populaire ? s'écria Poutkin. Katia Alexandrovna, ne pouvez-vous oublier ce que je vous ai dit un jour ?

Il lui tendit sa main géante où les paillettes d'or luisaient comme sur un plateau. Son visage suant, couvert d'une barbe abondante, commençait à se couvrir de petits glaçons sous l'effet du gel qui s'emparait de nouveau ; à présent, ce visage exprimait une confiance enfantine, c'était l'autre Poutkin, l'ours bon garçon, le colosse au cœur fraternel, et il était incroyable que ces yeux au doux regard pussent se changer en prunelles de feu, dardant la haine et l'insulte, rougis par une colère frénétique.

— À présent, nous avons tous un but : l'or ! Katia... Saviez-vous jusqu'alors pour quoi vous viviez ?

— Ne posez pas de questions aussi niaises, Igor, répliqua-t-elle rudement en détournant la tête.

Le savais-je ? pensait-elle. L'amour qu'elle avait ressenti pour Waska Janissovitch Sérïkow, qui réclamait d'elle des baisers sur les cicatrices qu'il devait aux Allemands, en valait-il la peine ? Ou ces nuits avec d'autres hommes, le plus souvent des collègues médecins, fêtes de la chair sans lendemain, en valaient-elles la peine ? Et en valaient-ils la peine le travail dans les hôpitaux, les conférences académiques, l'agitation politique des rencontres d'étudiants. Son minuscule deux pièces (qui était en soi déjà une faveur particulière, car elle y vivait seule), comportait une baignoire, un chauffe-bain électrique ; il y avait un poste de radio dans la cuisine et même un mixeur ! « Vous, la capitaliste ! », avait dit, un jour, en plaisantant, un de ses visiteurs, mais elle avait frémi comme sous un coup de fouet. Valait-il la peine de vivre ?

Elle n'y avait jamais pensé, mais à présent elle donnait cette franche réponse : oui, cela en avait valu la peine... ne serait-ce que pour lui donner l'occasion de rencontrer Andrej. Le destin réserve à chacun des surprises, des récompenses... elle le croyait à présent et elle en était satisfaite.

Poutkin se tourna vers Morotzki : ce personnage desséché qui, en dépit des soins amoureux de Nadeschna, ne dépasserait plus jamais le stade physiologique du squelette vivant, avait étalé sur ses genoux son

carnet de route et se livrait à des calculs. Son crayon était tellement usé qu'il avait de la peine à le tenir entre ses doigts. Depuis des semaines il était devenu très économe de ce crayon qui seul lui permettait d'écrire. Il avait déjà essayé du charbon de bois mais son écriture s'effaçait trop facilement et les lettres tracées étaient si grandes qu'une feuille de papier était bientôt remplie. Mais, en cet instant, il sacrifiait volontiers quelques millimètres de crayon pour se livrer au calcul demandé.

— Mettons, dit-il, tandis que Poutkin lui envoyait un coup de coude, mettons qu'un gramme d'or fin vaut trois roubles...

— Davantage, Semjon Pavlovitch, davantage ! Pour quatre roubles le diable lui-même ne chierait pas !

— Quatre roubles... cours officiel pour un gramme, cela fait le kilogramme à quatre mille roubles et dix kilos...

— Je ne suis pas analphabète ! brailla Poutkin. Où voulez-vous en venir ?

— Pour faire de nous tous des millionnaires, il faudra donc que nous récoltions deux quintaux d'or fin dans le sable du fleuve.

— Ce fleuve pue l'or !

— Et puis il vous faudrait d'abord le vendre, Igor Philipovitch ! (Morotzki déposa son crayon :) Qu'arrivera-t-il, je vous prie de me le dire, lorsque chacun de nous, le dos chargé d'un sac d'or pur, apparaîtra quelque part et criera : Approchez, camarades, approchez ! Préparez vos roubles car chacun de vous recevra pour quatre roubles un gramme d'or ! N'achetez plus ni salades, ni concombres, ni pommes, achetez de l'or ! Qu'arrivera-t-il ?

— Il n'a pas seulement une jambe écourtée, mais il a aussi le cerveau ratatiné, remarqua Poutkin dédaigneux. Andrej, explique-lui. Comment change-t-on de l'or ?

— À la banque.

— Ah !

— Mais la banque est un organisme d'État et elle alertera aussitôt les autorités, si nous déposons nos lingots sur le comptoir.

— Il n'y a donc qu'à changer nos projets, reprit Morotzki. (Il eut un sourire narquois pour lequel Poutkin l'eût volontiers assommé :) Lorsque nous aurons suffisamment lavé notre or, je propose que nous en fassions une idole dans le genre du veau d'or et que nous dansions autour selon la tradition qui nous est parvenue...

— Andrej, éloigne de moi ce pot de fer rouillé ! gronda Poutkin, sinon je le brise en mille morceaux ! Naturellement, nous serons obligés de changer notre or au-delà des frontières de l'Union soviétique.

— Ainsi vous voulez trahir votre patrie ? demanda la Susskaya ravie. Et comment se fait-il que comme ingénieur pétrolier, vous n'ayez pas déjà vos puits de pétrole ?

— Pourrait-on les emporter dans ses poches ? (Poutkin déposa les grains d'or près de lui sur une planche). Nous avons tout le temps d'y réfléchir consciencieusement, ne sommes-nous pas cinq cerveaux cultivés.. ; et il ne nous viendrait aucune idée ?

— Nous sommes de simples compagnons de route, pas davantage ! lança la Susskaya sur un ton sévère. Cette idée exprimée par vous est offensante. Nous voilà sur le point de tromper nos concitoyens, de voler notre patrie, de saboter notre expansion pour fourrer le bénéfice de l'opération dans notre poche...

Poutkin la regardait, hébété :

— La voilà qui parle comme un agent politique ! Hé ! Katia Alexandrovna, est-ce là votre secret ? Seriez-vous un agent politique ? Vous aurait-on envoyée à Souchana non seulement pour rafistoler les corps mais aussi pour un enseignement politique accéléré ? Et puis vous avez aperçu Andrej et Lénine s'est volatilisé ! Hein ? Avouez-le !

Plus tard, dans l'après-midi, tandis que Nadeschna rôtiissait un lièvre tiré par la Susskaya parmi les rochers qui surplombaient le camp et que Morotzki observait des oies qui survolaient avec de longs cris le fleuve gelé, Poutkin et Andreas se tenaient sur les berges devant les glaces éventrées fumant de compagnie une de leurs abominables cigarettes. La fumée brûlait les muqueuses mais elle avait un effet extraordinaire, qui éclaircissait les idées, à croire qu'elle vous purifiait le cerveau.

— Je me propose d'extraire l'or industriellement, expliquait Poutkin. Andrej, nous ne sommes pas des nigauds : nous construirons une machine hydraulique pour le lavage de l'or, elle marchera par le moyen d'une série de petits canaux qui vanteront le sable... mais le principal du travail sera fait par nos mains, puisque nous n'avons pas de battes et que la chemise de Nadeschna est déjà usée. Il faudra inventer quelque chose, camarade. Au printemps, après la fonte des neiges, il faudra que nous soyons maîtres de ce fleuve !

— Tu parles comme si tu étais sûr que nous resterons tous ici, répondit Andreas en rendant à Poutkin la grosse cigarette puante non sans avoir une dernière fois roulé la fumée dans sa bouche avant de la

souffler.

— Qui songera à s'en aller s'il a un oreiller d'or sous la tête ?

— Katia et moi. Nous voulons vivre ensemble.

— La Taïga n'est-elle pas une des régions les plus proches du ciel ? Vous prétendiez pourtant rester ici, seuls, tous les deux !

— Nous voulons aller en Allemagne. J'ai cru que je supporterais la Taïga, mais je ne le crois plus. Seul un Russe peut s'éprendre de cette immensité sans limites. Pour moi, la Taïga devient une prison aux barreaux de gel ou de bois.

— Mais tu as des millions qui t'attendent, Andrej ! s'écria Poutkin en tirant sur l'affreuse cigarette comme un nourrisson avide tête son hochet. Gratte donc le sol du bout de ta botte et déjà cent roubles te collent aux semelles ! Que feras-tu en Allemagne ? Katia sera collée à sa table d'opération et, lorsqu'elle rentrera le soir, elle puera le lysol, et que te racontera-t-elle entre le jambon et la bière ? « Aujourd'hui j'ai sectionné et sorti un poumon totalement pourri, je t'assure ! Ça puait tellement que le second assistant a tourné de l'œil... » Et toi, que diras-tu ? « J'ai failli essayer un coup de grisou dans la galerie n°9 ! Il faisait bon chaud là, en bas, tandis que nous commencions l'extraction, et voilà la flamme d'une lampe qui vacille et que du gaz se répand... nous avons couru comme des dératés jusqu'au puits d'aération... » Andrej, serait-ce une vie ça ? Avez-vous l'intention de jeter par-dessus bord vos plus belles années ? Au contraire, la Taïga, petit frère... regarde-la donc ! C'est une maîtresse que tu peux posséder à chaque instant et elle ne cesse de donner car elle est inépuisable, elle n'exige qu'une chose, la force. Ne sommes-nous pas deux types solides ?

— Pour combien de temps encore, Igor ?

— Tant que nous pourrions nous tenir droit !

— Une crise d'appendicite, une congestion pulmonaire qui, hors de cette forêt, se guérissent avec quelques comprimés, nous anéantiraient jusqu'à n'être plus qu'un petit tas d'ordures... (Il s'approcha du fleuve. Les trous dans lesquels ils péchaient ressemblaient à des furoncles éclatés sur une peau blanche). Ah ! si nous étions proches d'une colonie humaine... si dans un cas urgent nous avions la possibilité...

— D'autres que nous ici ? Avec cet or ? Ce serait idéal pour un amateur de crimes en série ! (Poutkin jeta sa cigarette sur la glace du fleuve :) Réfléchissez. Quant à moi je reste ici et je ne lèverai pas le petit doigt pour vous aider à vous en aller. Débrouillez-vous tout

seuls !

Pendant la nuit, Katia et Andreas couchés sur le poêle tiède, écoutaient la chanson du vent qui soufflait autour de l'isba. Il chassait la neige à la surface du fleuve. Celle-ci s'accumulait contre le mur du fond de leur refuge. Dans l'alcôve contiguë, Morotzki rêvait aux côtés de Nadeschna et marmonnait des paroles inarticulées. Il ne s'apaisa que sous les baisers de sa compagne. Poutkin ronflait, selon son habitude, couché sur une montagne de peaux jetées à même le sol, devant le poêle rustique. Tout contre lui, il avait posé, comme un enfant qui emporte au lit son jouet préféré, une coupe de terre cuite emplie de paillettes scintillantes.

— Au printemps, nous irons plus loin, disait Andreas en caressant les seins de Katia dont le corps s'incurvait un peu, la jambe droite posée sur la hanche d'Andreas.

— Peut-être, dit-elle, peut-être, Androuchka, le printemps est encore si éloigné... l'hiver n'a pas encore commencé vraiment.

La Taïga pliait sous le vent. Les troncs gelés gémissaient comme des milliers de flagellés sous les coups de fouet. L'isba craquait. Par quelques fentes que l'on avait oubliées de bourrer d'herbe et de mousse, la neige poudreuse pénétrait comme si quelqu'un soufflait de la farine à l'intérieur de l'isba.

Mais celle-ci résistait. C'était une construction massive. Et le toit aussi tenait le coup encore que de minces filets de neige pénétraient ici et là, formant de petits tas clairs qui rapidement sous la chaleur se transformaient en flaques.

— Poutkin veut installer un système de lavage de sable, expliquait Andreas tout en passant ses doigts dans la longue chevelure noire de Katia pour l'écarter de son visage. Une machine hydraulique ! Veux-tu l'aider dans ce travail ?

— Je ne sais pas.

Andreas regardait fixement le plafond bas, tout proche. Le vent hurlait au-dessus de lui. Qu'il était merveilleux de se trouver étendu sur un poêle tiède et de sentir Katia contre lui.

— J'ai une idée, dit-il, presque endormi déjà.

Il fallut rester quatre jours claquemurés dans l'isba.

Poutkin tenta bien de sortir, mais rentra aussitôt couvert de neige, le visage encroûté de glace, jurant avec un luxe d'expressions que nul n'eût osé noter sur papier.

Quatre jours réunis dans un espace des plus restreints, assis autour du poêle, obligés de se regarder en chiens de faïence... Qui aurait tenu le coup ? Nadeschna surtout irritait les nerfs de Poutkin ; elle s'était découvert un talent pour la sculpture, après des essais malheureux en dessin ; c'était une fille industrielle que Nadeschna. Assise contre le poêle, elle tenait donc serrée entre ses genoux une bille de bois qu'elle creusait. Peu à peu son ébauche évoqua une forme humaine.

— Qu'est-ce que ça va donner, ma colombe ? lui demanda Poutkin, encore poli au second jour de leur réclusion. Te voilà avec une bûche entre les jambes... Ne pourrais-tu trouver mieux à placer en cet endroit ?

C'était déjà une provocation non dissimulée mais, connaissant Poutkin, on feignit de n'avoir pas entendu.

— Ce sera un saint Joseph, répondit Nadeschna indifférente, limant toujours son bloc de bois.

— Quoi, je te prie ?

Poutkin se pencha en avant. Sa barbe hirsute parut se hérissier comme la crinière d'un loup furieux.

— Saint Joseph, répéta Nadeschna en élevant son ouvrage.

On devinait déjà la forme de son personnage : un homme appuyé sur une houlette de berger.

— Nadeschna, ne lui répondez plus, dit Katia, pressentant déjà la suite.

— Saint Joseph ! beugla Poutkin, et c'est celui-là qu'elle se colle entre les jambes ! Semjon Pavlovitch, c'est comme ça que vous laissez saint Joseph vous faire cocu ?

Morotzki voulut parler, mais Nadeschna le devança :

— Nous n'avons tenu aucun calendrier, dit-elle, mais mes calculs m'ont permis de constater que la construction de cette hutte nous a fait oublier Noël. Aussi je veux rattraper cela et sculpter tous les personnages d'une crèche que nous pourrions contempler dans la paix : Igor, seriez-vous hostile à la paix ?

Poutkin ne pouvait répondre par un rugissement incongru à une question aussi anodine, mais il souffla l'air par les narines, s'adossa aux gros galets dont on avait bâti l'énorme poêle, étendit commodément ses jambes et s'expliqua :

— Lorsque nous avons fait connaissance, jadis, dans cette maudite clairière où nous étions tombés, chacun de nous a raconté sa vie... (Il

observa une pause pendant laquelle l'atmosphère se chargea d'électricité). Reprenons donc cet exercice, camarades. Dehors la tempête fera rage longtemps encore, je connais ça pour avoir été obligé de tenir dix jours dans un terrier parce que le vent m'aurait emporté comme une feuille sèche au-dessus du paysage si je n'y étais resté tapi. À présent nous avons le temps de nous dénuder jusqu'à l'os. Morotzki, cher professeur aux mains sanglantes, vous qui observez si bien le comportement des animaux qui s'accouplent, comment envisagez-vous votre existence à venir ?

— J'épouserai Nadeschna. (Morotzki entoura d'un bras les épaules de la frêle institutrice). Je mènerai une vie « bourgeoise » et je n'ai pas les mains sanglantes comme vous le croyez, Igor Philipovitch. Si j'ai tué ma femme, c'est dans une crise de désespoir, car j'aimais ma femme. Nadeschna sait combien j'en ai souffert jusqu'à ce qu'elle éveille en moi le courage de recommencer ma vie.

— Mais pas avec la bible pour seul guide ! remarqua Poutkin haineux. Voici que tout à coup tout est changé. Vous reviendrez de la Taïga avec un sac rempli d'or sur le dos. Nadeschna, petite fervente de saint Joseph, ferez-vous présent de ce bel or à l'Eglise ?

— Oui, elle le fera, répondit la Susskaya pour Nadeschna, et si elle ne s'y décidait pas, ce ne serait qu'une réaction humaine. Où voulez-vous en venir, Poutkin ?

— Je veux vous tirer de la peau cette maudite hypocrisie, c'est ça que je veux ! (Se levant d'un bond, il envoya un coup de pied dans le bloc de bois que Nadeschna tenait entre ses doigts. L'ébauche de saint Joseph alla heurter le mur). Vous vous cachez tous derrière des masques ! Vous êtes de vrais « villages de Potemkine ». Je suis le seul qui se comporte librement ! Et je vous en avertis : si nous séjournons ici quelques mois, nous serons comme des bêtes décidées à nous servir de tous les moyens pour mettre notre magot en sûreté !

Il se détourna et passa dans la pièce contiguë, plus froide, où il se mit à rouler l'une de ses infernales cigarettes. Puis il s'efforça de boucher avec des rameaux secs les interstices dans le mur, par où la neige chassée par le vent s'introduisait encore.

Andreas vint l'y rejoindre et l'aida dans son travail.

— Igor, je te mets en garde... dit-il à mi-voix.

— Contre quoi ? gronda Poutkin en fouillant dans un tas de ramilles.

— J'ai vu quel regard tu posais sur Nadeschna, laisse-la tranquille... n'y touche pas.

— Je la renverserai par terre un jour. Que trouve-t-elle à Morotzki ? Je te le demande ? C'est un squelette ! L'as-tu vu nu, Andrej ? Il faut une loupe pour découvrir ce qui indique qu'il est un mâle. Et c'est ça qui a le droit de posséder Nadeschna sous sa couverture ? C'est contre nature !

— Elle l'aime, Igor !

— Elle ne l'aime que pour me provoquer !

— Tu te l'imagines. En réalité, elle a peur de toi.

— Et cette sculpture qui prétend représenter saint Joseph ? Est-ce du cœur que cette idée lui est venue ? Ce sont des coups de pied au cul, Andrej, dans mon cul ! Elle trouve un plaisir sadique à me contrarier avec ses bondieuseries ! Et pourquoi ? Parce qu'elle pense à moi, en réalité, lorsque Morotzki tourne autour d'elle...

Mon Dieu, se dit Andreas, il nous fallait encore cette complication ! Nous étions prisonniers de la Taïga puis appâtés par un gisement d'or... et ça par-dessus le marché !

— Igor, dit-il enfin, maudit fou, depuis quand aimes-tu Nadeschna ?

— Tiens ta gueule ! cria Poutkin, je suis d'humeur à étrangler n'importe qui !

Ses poings s'abattirent contre les troncs équarris du mur. Dehors l'ouragan rugissait et le halètement de Poutkin s'y mêlait comme pour composer une harmonie d'une élémentaire violence.

Cette nuit-là, Andreas dort contre le couple Morotzki-Nadeschna, étendu sur le sol. Katia, elle, avait pris le fusil qui reposait dans le creux de son coude et observait chacun de la plate-forme du poêle. Elle regardait souvent Andreas, étendu comme un rempart entre Nadeschna et Poutkin. Celui-ci appréciait la situation dans toute sa signification, semblait-il.

— Il est arrivé, dit Poutkin plus tard lorsque la respiration égale du couple Nadeschna-Morotzki annonça qu'ils dormaient, que des peuples entiers furent massacrés parce que la possession d'une femme était en jeu. Voyez Cléopâtre...

— Mais vous n'êtes ni César ni Marc-Antoine, Igor Philipovitch, lança Katia du haut de son poêle, vous n'êtes qu'un homme qui ne sait pas se dominer !

— En voilà assez ! (Poutkin se tourna sur le côté :) Je sens une odeur de femmes ! Bon Dieu ! cette odeur me rendra fou ! Je me bâtirai une hutte où je serai seul. Qui pourrait supporter le voisinage

de deux femmes nues ? On les entend, on les voit, on les sent... et on n'a en dessous de soi que des planches ! Un enfer, Katia ! Si vous ne me comprenez pas, c'est que vous manquez de cœur !

De nouveau il frappa le mur du poing, soupira et garda le silence. Nul ne sut quand il s'endormit enfin.

Le cinquième jour, ils purent enfin sortir de l'isba. Dehors le silence était tel que la tempête devait avoir tout tué, tout, balayé sur une terre redevenue chauve et vide comme aux premiers âges.

Mais la Taïga restait debout. Ses arbres gigantesques se découpaient sur le bleu du ciel, le soleil brillait même, les montagnes enneigées scintillaient, couvertes de poudre de diamant. Les glaces du fleuve luisaient d'un bleu pâle de verre teinté. Le froid les frappa comme un coup lorsqu'ils purent enfin ouvrir leur porte, après beaucoup d'efforts pour briser la glace qui la bloquait. Ils sortirent lorsqu'elle se trouva suffisamment entrebâillée. Ce fut un gel tintant de glaçons suspendus, tout doré de soleil, qui aussitôt leur dévora le visage et figea leur épiderme.

— Quelle journée ! s'écria Poutkin en s'étirant. Ça, c'est la Sibérie, camarades ! La majesté du froid ! J'ai envie d'aller forer un trou dans le fleuve pour essayer d'attirer le poisson... Andrej, prends la hache !

— Ne bougez pas ! dit soudain Morotzki à mi-voix. Parlez bas...

Après avoir avancé de quelques pas, il recula presque aussitôt sans un geste, comme s'il s'agissait de se faire remarquer le moins possible.

— Le voilà qui a de nouveau découvert quelque animal, dit Poutkin d'une voix contenue. Katia, allez chercher le fusil ! Qu'y a-t-il donc, Morotzki ?

— Vous ne le croirez pas !

Morotzki avait atteint la porte et sans doute se trouvait-il à présent en dehors du champ visuel de sa « découverte » :

— Près de la maison, une femelle d'élan vient de s'arrêter..., murmura-t-il.

— Quoi ?

— Une femelle d'élan. (Le visage émacié de Morotzki luisait comme s'il avait été couvert d'huile). Quel événement ! Non seulement les élans sont très rares dans la région... mais un élan qui recherche la société des humains ! La tempête a dû disperser le troupeau. Poutkin, ne bougez pas ! L'élan appuie son flanc contre le mur de la maison !

— Voilà une bête intelligente ! Un cuissot d'élan à la crème aigre,

quel délice ! (Poutkin tendit une main derrière lui). Donnez-moi donc le fusil, Katia Alexandrovna !

— Vous ne tirerez pas cette bête ! J'ai l'intention de la capturer !

— Auriez-vous aussi l'intention de la traire, Morotzki ?

— Je l'habituerai à la maison et la dresserai. Qui va me chercher une corde ? Andrej, m'aidez-vous ? Un élan possède une force énorme. Cet animal m'entraînerait, mais à deux nous en aurons raison.

Tandis que Nadeschna se glissait dans l'isba pour y chercher une longue corde, Morotzki avançait de nouveau pas à pas et s'arrêtait au coin de l'isba pour risquer un regard vers l'animal. L'élan était toujours là... Il s'était écarté du mur de l'isba et, de ses grands yeux bruns, il considérait Morotzki avec curiosité. Mais l'animal ne fuyait pas... il baissait seulement la tête, soufflait des naseaux et grattait le sol de son sabot droit.

Andreas avait pris la corde, formé un nœud coulant et s'était rapproché sans bruit de Morotzki.

— Savez-vous lancer le lasso ? demanda-t-il à voix basse. Si vous le manquez, vous ne verrez plus qu'un nuage de neige !

— En êtes-vous capable ? murmura Morotzki. Quel phénomène extraordinaire : une femelle d'élan errante ! Pourquoi est-elle ici ? Rien de plus méfiant qu'un élan ! Allez-y, lancez le lasso ! Mes mains tremblent.

Andreas leva le bras. L'animal l'observait d'un regard fixe. Sa belle tête monumentale eut un brusque mouvement en arrière. Quelques tours sifflants du cordage et le nœud coulant vola, puis entoura le col de l'animal avant que celui-ci eût compris que l'inconnu, en face de lui, signifiait le danger. Le nœud se resserra et Andreas tomba entraîné par la force de l'élan qui se débattait. Son visage fut raboté par la neige durcie, mais il tenait la corde solidement ; aussi fut-il emporté, laissant derrière lui une longue trace tachée de rouge.

— Tenez bon ! criait Morotzki. Tenez bon ! À l'aide, à l'aide !

Il put encore saisir les jambes d'Andreas et s'y cramponner, emporté à son tour, brailant à travers la neige.

Au coin de l'isba, Poutkin et Katia surgirent en courant.

— Pas possible ! criait Poutkin, ils sont deux hommes et ils se font renverser par une femelle d'élan ! Mais qui s'en étonnera lorsqu'on consacre aux femmes toutes ses forces !

— Taisez-vous, et essayez plutôt de les retenir ! lui cria Katia.

Elle avait glissé sur la neige lisse et se relevait vivement. Poutkin courut, réussit à saisir Morotzki et s'arc-bouta des pieds dans la neige.

— Ne lâchez pas ! cria-t-il, Semjon Pavlovitch, accrochez-vous ferme à Andrej...

Une prise énergique... Andreas eut l'impression qu'on lui arrachait les bras lorsque l'élan avec la force du désespoir se roula encore pour se libérer du nœud coulant. Mais ce fut la fin de la lutte. Le nœud l'étrangla, il se mit à trembler, plia ses membres antérieurs et s'affala sur le flanc dans la neige. En quelques bonds, Poutkin se trouva auprès de la bête, lui attacha les jambes et, alors seulement, s'inquiéta d'Andreas et de Morotzki. Ils étaient étendus l'un derrière l'autre, le visage enfoui dans la neige, comme abattus par un coup de feu. La Susskaya venait de rejoindre Andreas et le tournait sur le dos.

Son visage était barbouillé de sang. Morotzki tentait de se relever mais sa jambe gauche refusait tout service. Il resta donc étendu et se contenta d'appeler Nadeschna qui courait vers lui.

— Nous la tenons ! Nous la tenons ! (Et lorsqu'elle s'agenouilla contre lui, il jeta ses bras osseux autour de son cou et l'étreignit). Elle nous portera hors de la forêt, Nadeschna, murmura-t-il en déposant un baiser sur l'oreille dans laquelle il versait cette confidence. Ne le dis pas aux autres, je la dresserai si bien que, aux beaux jours, elle nous ramènera parmi les humains.

Le bilan de ce haut fait, inspiré des cow-boys de la pampa, se révéla assez décevant.

Le visage d'Andreas était à vif et la Susskaya employa ce qui lui restait de vaseline pour apaiser ses blessures.

La jambe gauche de Morotzki avait une foulure, mais il l'accepta avec joie en constatant qu'il n'avait pas d'os brisé.

— Il a une capacité de guérison presque effrayante, constata Poutkin qui avait aidé Katia à l'envelopper d'une bande élastique. Ses os se recollent comme s'ils fabriquaient du mortier !

Poutkin prit soin de l'élan femelle – il en était seul capable, grâce à sa force extraordinaire. Il se glissa derrière l'isba, et recouvrit l'élan garrotté avec l'une des meilleures toiles de tente.

— À présent, chacun a son hochet, remarqua-t-il le soir même, tandis qu'il était assis devant le poêle en compagnie des deux femmes. Semjon a son élan, Nadeschna s'amuse à faire de la sculpture, je suis orpailleur, Andrej invente une machine pour le lavage de l'or. Et vous, Katia, quelle est votre marotte à part le culte que vous portez à la virilité d'Andrej ?

— Cela suffit peut-être, Igor !

Quinze jours plus tard, le visage d'Andrej se cicatrisait mais portait encore trace d'innombrables griffures. Poutkin avait récolté assez d'or dans le sable du fleuve pour que Morotzki le complimentât de son premier million de roubles. Andreas rendit visite à Poutkin qui avait trouvé le temps de se bâtir une hutte, d'abattre des arbres, et qui tirait des poissons de trois nouveaux trous creusés dans la glace du fleuve ; il avait aussi tendu des pièges jusqu'à une distance de deux verstes de leur campement, afin de se fournir de fourrures sans gaspiller de munitions.

— Demain, j'accomplirai ma part de travail, déclara Andreas en s'asseyant sur un gros galet déterré par Poutkin et qu'ils appelaient « le fauteuil ». Rédigeons-nous un contrat ou suffira-t-il de nous serrer la main ?

— Pourquoi un contrat ? demanda Poutkin, déjà sur ses gardes.

— En ce qui concerne l'or. Nous travaillerons ensemble à l'extraction et nous nous partagerons la récolte... (Il tendit une main :) Ça suffira ?

— Suis-je un salaud ? Si des maudits tels que nous ne faisaient pas front commun, où irait le monde ? (Il frappa la paume d'Andreas puis retint sa main :) Qui donc avait l'intention de s'en aller au printemps, si j'ai bonne mémoire ? poursuivit-il. Oui, de retourner en Allemagne user sa culotte comme un bon à rien ?

— Ces projets ont changé quelque peu. (Andreas se rassit, la main toujours dans la main de Poutkin). Nous resterons dans la Taïga, pendant un certain temps. Il nous faut réviser nos plans.

— L'or t'a enfin subjugué, Andreas ? dit Poutkin dans un rire.

— Non, Igor Philipovitch ! (Andreas jeta un regard vers l'isba. La Susskaya était assise devant la porte, dans le soleil glacial, tout enveloppée de fourrures, occupée à racler avec soin la dépouille d'un lièvre). Elle vient de me le dire... nous allons avoir un enfant, Poutkin... un enfant.

Poutkin n'exprima son opinion au sujet de l'enfant que plus tard, tandis qu'il guettait les poissons du fleuve par les ouvertures pratiquées dans la glace. Il était couché à plat ventre sur une épaisse peau d'ours et il observait les énormes poissons qui, sans méfiance, évoluaient dans l'eau. Il attendait que l'un d'eux morde à l'hameçon.

Andreas était couché dans la même attitude à trois mètres de lui, les yeux rivés sur les eaux bleues qui, sous la couche de glace, fuyaient rapidement. Elles étaient si limpides que l'on voyait le fond sableux. Poutkin semblait avoir raison : ce fleuve avait drainé l'or durant plusieurs siècles et l'on n'avait plus qu'à le recueillir. C'était l'un des prodiges de la Sibérie dont il avait lu maints récits, mais il avait toujours considéré ceux-ci comme de la propagande, comme l'idéalisation d'une contrée qu'il fallait rendre attractive...

— Comment peut-on être assez bête, Andrej..., commença Poutkin en frappant, pour le tuer, un gros poisson sur la glace.

— Je savais que cette pensée ne te laisserait pas en repos, répondit Andreas.

— Hé, comment le voudrais-tu ? (Poutkin se dressa sur ses genoux. Son visage barbu n'était que glaçons. Chaque goutte de sueur gelait aussitôt, chaque expiration le recouvrait d'une pellicule de givre). Un enfant ! Maintenant ! Qu'en feras-tu ?

— Il n'y a plus rien à y changer, Igor.

— Bon Dieu, si je m'en étais douté, je t'aurais châtré... Et si l'accouchement est difficile ? Quel âge a Katia ? Elle n'est pas toute toute jeune...

— Trente et un ans.

— Et avec ça un premier enfant ! Ça n'ira pas tout seul. Sais-tu aussi qu'elle fut une grande sportive ? Encore à Souhana ! Une championne ! Ce sont les femmes qui accouchent le plus difficilement avec leurs muscles qui ne cèdent pas, qui se durcissent... (Poutkin sonda encore du regard le fond du fleuve). Que feras-tu si l'enfant reste coincé dans le bassin de sa mère ? Iras-tu le chercher avec un couteau ?

— N'y pensons pas, Igor, nous avons encore six mois devant nous.

— C'est ainsi que tu simplifies les problèmes ? Attendre et espérer ?

— Tu as toujours été très fort pour discourir bêtement, lança Andreas, irrité.

Poutkin renonça à ajouter un poisson bien dodu à sa pêche. Il se redressa et s'assit sur sa peau d'ours, ayant lui-même l'air d'un formidable plantigrade, avec son manteau dont les touffes de fourrure s'engluaient de glace, son large bonnet poilu et ce visage si velu et couvert de glaçons qu'on ne le distinguait plus.

— Dans la Taïga, il faut s'aider soi-même ou bien ce pays

merveilleux se charge de vous dévorer !

— Je ne peux pas dire à cet enfant : évite de naître !

— Mais on peut l'empêcher de se laisser glisser un beau jour sur ce fumier de monde ! Il faut y réfléchir, ami.

Poutkin prestement fendit le ventre du poisson, en retira les entrailles qu'il jeta dans le trou de pêche. C'était la démonstration du procédé auquel il pensait et Andreas releva ses épaules avec un frisson.

— Jamais Katia Alexandrovna n'y consentira, je le sais, continua Poutkin, bien qu'elle soit médecin et fort avertie de ce qui l'attend. Mais l'instinct maternel sera plus fort que la raison. Il faudrait agir pour elle par surprise... conclut-il.

— Pas un mot de plus, Igor Philipovitch ! s'écria Andreas les mains plaquées sur les oreilles. Tu es un démon ! Comprends que je me réjouis de la venue de mon premier enfant !

— Katia mourra lors de l'accouchement, je te le prédis !

Andreas retourna à l'isba, tout désespéré. Morotzki, enfermé dans un enclos délimité par des bâtons, s'occupait de l'élan femelle. Ces derniers jours, la bête était devenue plus sociable, mais elle ne répondait pas aux invites de Morotzki qui essayait de l'apprivoiser en imitant l'appel du mâle. Lorsque l'élan avait consenti à flairer le bout des doigts de son maître en les parcourant de ses épais naseaux, il avait fait un bond en arrière, ne pouvant supporter encore l'odeur humaine.

— Viens donc, viens donc, insistait Morotzki.

Nadeschna, assise dans la neige à l'extérieur de l'enclos, admirait son bien-aimé. Les traits de son visage étaient devenus plus accusés ces derniers temps, mais aussi plus beaux et semblaient rayonner d'un grand bonheur.

Katia vint à la rencontre d'Andreas. Elle avait suspendu sa peau de lièvre pour la sécher et des cristaux de glace scintillaient dans sa chevelure.

— Tu as encore eu une explication avec Poutkin ? demanda-t-elle en voyant Andreas avancer vers elle le visage crispé.

— Je me tourmente pour toi, Katienka.

Il la prit dans ses bras et lorsqu'ils se trouvèrent à l'intérieur de leur retraite, qu'ils eurent jeté leurs manteaux pour livrer leurs corps à la chaleur pénétrante de l'énorme poêle, ils échangèrent des baisers

assis l'un contre l'autre, sur le banc chauffé par les galets du foyer.

— Cet enfant...

— Il sera grand et fort, Andrejouchka.

— Il faut d'abord le mettre au monde...

— J'ai veillé avec succès sur des centaines d'accouchements. Vais-je manquer le mien ?

— Lorsque tu en seras là, tu ne pourras plus te porter secours.

— Je te dirai ce que tu dois faire, et puis Nadeschna est là et Morotzki qui a aidé des animaux... ce qui n'est qu'une variante de ce qu'il lui faudra faire peut-être... As-tu peur ?

— Oui, dit Andreas avec franchise. Poutkin envisage déjà quantité d'incidents fâcheux...

— S'il ne parlait pas, il exploserait, répliqua la Susskaya avec un rire sombre. Il sait toujours mieux que les autres ! Je mettrai mon enfant au monde aussi bien qu'une femme de la Taïga.

— Mais tu n'es ni une Bouriate ni une Iakoute !

— Suis-je bâtie autrement qu'elles ? Andrej, ne dis pas de bêtises !

Elle se tourna alors vers le foyer et remua dans la marmite où cuisait un poisson, des légumes provenant des boîtes de conserve, le tout parfumé de graisse de lièvre.

Plus tard, lorsque Andreas et Morotzki s'en furent allés dans la forêt pour y couper du bois, la Susskaya alla trouver Poutkin occupé à fabriquer un piège destiné aux hermines et aux martres.

— C'est mon enfant, dit-elle avec une dureté qui mit Poutkin sur ses gardes. Qu'as-tu à t'en préoccuper ?

— Bien, bien, n'allons pas nous quereller à ce sujet. Si tu crèves à cause de cet enfant, ce sera ta mort ! Mais songe, Katia Alexandrovna, que dans ce fleuve, à nos pieds, des millions de roubles reposent... Une vie magnifique nous attend. Le destin nous gâte, même s'il nous condamne à l'exil ! Et que faites-vous, toi et Andrej ? Un enfant ! C'est cracher au visage de l'avenir !

— Un enfant, Igor Philipovitch, ne peut être remplacé par des millions... un enfant d'Andrej.

Poutkin jeta dans la neige le piège presque terminé et appuyant ses bras sur ses genoux écartés :

— Je me souviens, dit-il, de quelqu'un qui projetait de quitter la Russie pour aller en Allemagne.

— Cela reste notre but.

— C'est-à-dire la fuite hors de Russie, Katia Alexandrovna.

— C'est ce qui arrivera.

— Avec un nourrisson, tête de moineau ? (Poutkin soufflait l'air par les narines). Je vois ça : couchés dans des camions de ravitaillement jusqu'à la frontière ou la nuit, le long des sentiers de montagne, pour atteindre l'étranger...

— S'il le faut, je m'attacherai l'enfant sur le dos avec des courroies ou je le suspendrai à mon cou contre ma poitrine. Tu ne sais pas de quoi je suis capable.

— Si l'on te regarde bien, on en est convaincu, Katia, et on a peur de toi...

La Susskaya tourna les yeux vers la forêt où Morotzki et Andreas surgissaient, lourdement chargés de branchages. Ils traînaient aussi derrière eux un jeune renne étranglé par l'un des cruels lacets tendus par Poutkin.

— Laisse Andrej en paix, je te prie, conclut Katia durement. Nous arriverons aussi à trouver la solution pour l'enfant.

Elle s'éloigna rapidement à la rencontre d'Andreas pour l'aider à porter le gibier. Poutkin la suivit du regard en essuyant la lame de son coutelas à la doublure de son manteau en peau de loup.

Elle tombera au fond du gouffre, se dit-il, elle ne voit plus la réalité, elle n'est plus qu'une femme : c'est un danger dans notre situation.

Se souvient-on encore de Waska Janissovitich Sérïkow, le général commandant la garnison d'Irkoutsk ? Il avait été plongé dans un sommeil thérapeutique par la Faculté après avoir troué de balles les photos de Katia Alexandrovna et de Andreas Heer. On l'avait soumis à un interrogatoire serré, présidé par un collègue du K.G.B. qui lui avait lavé la tête d'importance, puis on l'avait de nouveau endormi afin que ses nerfs puissent se calmer.

On ignorait toujours qui était la femme dont il avait si bien déchiqueté le visage. On s'était donné beaucoup de peine pour fouiller dans sa vie privée, mais il semblait bien qu'il n'eût pas de vie privée. C'était le militaire modèle, un fils de l'armée, un héros-né qui, même dans le sommeil, conservait l'attitude du garde-à-vous et se donnait à lui-même des ordres : Camarade, dormons ! À 6 heures, le réveil !

Waska Janissovitich Sérïkow demeurait une énigme, et bientôt il avait été de nouveau arraché à son sommeil artificiel et renvoyé à la clinique. Evidemment, on ne lui rendit pas son commandement, on lui accorda un congé et on lui proposa de le passer sur les bords de la mer Noire, dans un centre populaire de convalescence. On avait mis à la disposition des officiers supérieurs une ancienne villa de la famille impériale, où ils étaient servis par des ordonnances, tout comme dans un pays capitaliste. Seule la désignation du lieu avait une résonance socialiste.

Sérïkow refusa ce congé. Il s'installa dans une chambre du commandement de la place qui était sa demeure officielle, pièce de style Spartiate comprenant une armoire, une table, un fauteuil et un lit de camp. Il partageait les toilettes avec trois autres officiers et la salle de bains avec dix collègues.

Qui se serait douté que Sérïkow disposait à Irkoutsk, au n°9 de la Bratnaskaya, d'un petit appartement de deux pièces aux meubles et aux tapis de Samarkand et d'Achkabad ? Le locataire ne s'appelait d'ailleurs pas Sérïkow mais Anatole Nikolajevitch Siboujanov. Il avait un mandat officiel pour le commerce des produits agricoles, ce qui avait une allure tellement sérieuse que personne ne posait de questions ; d'autant plus que ce Siboujanov, lors du contrat de location, avait exhibé un document le désignant comme fournisseur de l'armée, document signé par le général Sérïkow dont tout le monde connaissait le nom à Irkoutsk.

Dans ce lieu douillet, un nid d'amour qui semblait inspiré d'un conte de fées usbek, la Susskaya et Waska s'étaient rencontrés pendant des mois. C'étaient des nuits où le ciel descendait sur la terre et devenait une couche pour leurs corps brûlants. Ce furent des mois où les troupes commandées par Sérïkow connurent un général paternel et généreux comme jamais encore. Il parlait à la moindre recrue, écoutait le récit de ses modestes préoccupations et montrait une satisfaction visible lorsque ses officiers lui rapportaient que ses soldats l'appelaient « le petit père Waska ». En ce temps-là Sérïkow était comme ensorcelé, il ne sentait plus la brûlure des larges cicatrices rouges que les Allemands lui avaient infligées. Il se considérait comme le plus heureux des mortels et rêvait du jour où il recevrait avec les plus grands honneurs, sa mise à la retraite de l'armée et pourrait se consacrer entièrement à Katia.

Ce qu'il ne pouvait comprendre, c'était le secret dont Katia entourait son amour pour lui et auquel elle tenait étrangement. S'il parlait mariage, elle effaçait d'un baiser ce mot sur ses lèvres et s'il lui demandait sans détours pourquoi ils devaient se cacher, elle répondait tout aussi franchement : Parce que je veux qu'il en soit ainsi ! Ce n'était certes pas une explication, mais pour éviter de fâcher Katia, Sérïkow se taisait et continuait à jouer le rôle de Siboujanov, l'important représentant du gouvernement. Tout cela était à présent un douloureux souvenir. Sérïkow se garda de franchir de nouveau le seuil du petit appartement de la Bratnaskaya : il se doutait qu'on le surveillait et que l'on observait chacun de ses pas. Il ne se permit donc que quelques sorties à l'Opéra, fit quelques parties d'échecs avec le commandant en chef de la flotte aérienne de la Sibérie centrale ou encore alla se promener sur les rives de l'Angara. Parfois, il s'asseyait sur un banc, dans le froid soleil. Couvert d'une épaisse pelisse de renard, il regardait les patineurs évoluer sur la glace. Désœuvré inoffensif, qui se préparait à devenir un pensionné de l'État.

Mais à l'insu de ceux qui le surveillaient, Sérïkow préparait un grand coup. Il ne passait pas seulement ses soirées avec le chef de l'aviation par pure amitié et passion des échecs, passion que Sérïkow partageait avec des milliers de Russes... En secret, il se procurait des bidons d'essence d'avion qu'il cachait dans un hangar où se trouvait un amoncellement de pièces détachées hors d'usage ou rouillées. Par ailleurs, il inspectait les avions et trouva grand plaisir à examiner un petit appareil de reconnaissance semblable à ceux dont se servent les géologues : un appareil léger à deux places ; muni de larges patins à neige au lieu de train d'atterrissage pourvu de roues, il pouvait se poser partout dans les régions enneigées pourvu qu'il trouvât une petite surface plane.

Pendant six semaines, le général Sérïkow joua aux échecs tout en stockant clandestinement essence et vivres. Il y ajoutait des outils, un équipement de campement hivernal, des armes, des munitions, puisqu'il estimait qu'il devrait subsister un long hiver dans l'isolement.

Puis au cours de la dixième semaine, alors que ceux qui avaient mission de l'espionner, faisaient savoir à la Centrale du K.G.B. que le général était un homme absolument inoffensif, qui savait bien employer le repos qui lui était imposé, le jour vint où Sérïkow stupéfia tous ses amis.

Comme d'habitude, il s'en fut en voiture vers sa partie d'échecs mais, soudain, il vira de bord en direction du champ d'aviation et se dirigea droit sur les hangars, emplit sa Moskwitch du matériel qu'il avait rassemblé, traîna le tout dans le petit avion et engueula le mécanicien qui, effaré, le regardait faire.

— Vous avez l'air d'avoir chié plein votre culotte ! rugit Sérïkow. Où est la clef de contact ?

— Elle est sur le tableau de bord, mon général, balbutia le mécanicien qui venait justement de réviser l'appareil. Dans une heure, une patrouille de contrôle devait prendre l'air pour survoler les installations de radars dans la Taïga.

— Ouvrez le portail !

Sérïkow grimpa jusqu'au siège du pilote. Son entraînement de pilote d'avion était ancien... Aux premiers jours de la guerre, quelqu'un avait eu l'idée de détacher le lieutenant Sérïkow auprès de la flotte aérienne et d'en faire un pilote. Ce fut un échec. Sérïkow se révéla un terrien typique. Voler lui donnait des nausées, il perdait de sens de l'orientation, il avait le vertige et chaque regard jeté en direction de la terre l'incitait à foncer vers elle. Au bout de trois mois, on le rendit à l'infanterie. On n'avait pu faire de lui un aviateur, mais on lui avait enseigné les principes fondamentaux du pilotage. Il savait ce que c'était qu'un manche à balai, un gouvernail de direction, comment on maintient un avion à l'horizontale ; il avait appris à décoller et à atterrir.

Entre-temps beaucoup de choses avaient changé, dans la structure des avions mais les principes de base étaient restés les mêmes. Sérïkow se trouva donc aussitôt à l'aise lorsqu'il se fut assis dans le siège du pilote et qu'il eut mis le moteur en marche. L'hélice se mit à tourner lentement, le moteur répandit son vacarme dans le hangar.

Sérïkow fit un geste énergique qui désignait le portail. Le mécanicien, tenant son calot plaqué sur son crâne, courut ouvrir la porte coulissante et rassura sa conscience en pensant qu'un général a

toujours raison.

Lentement Sérïkow cahota jusqu'à l'extérieur et se réjouit de sentir sous lui la neige damée ; puis renonçant à prendre la piste d'envol – un petit avion n'a pas un long parcours de décollage – il donna les gaz, le moteur rugit : l'avion fusa par-dessus la piste, prit de la hauteur et monta en flèche dans le ciel hivernal, saturé de soleil.

— Camarade général..., balbutiait le mécanicien.

Personne encore n'avait fait un tel décollage. Il abaissa son calot sur son front et, faisant demi-tour, courut vers le premier appareil téléphonique. L'officier de garde qui décrocha eut grand-peine à démêler à l'autre bout du fil la signification de ses balbutiements.

— Quoi ? rugit-il. Le général Sérïkow s'est enfui en avion ? Avec le Pe 56 ? Rejoignez-moi immédiatement ! Et je vous préviens, si vous puez la vodka, je vous envoie au commando du camp d'abattage des arbres. Venez !

C'était indéniable. Le général Sérïkow avait vraiment pris l'air et, avant que l'on eût compris toute la signification et les conséquences de cet événement, Sérïkow lui-même se trouvait en route vers le nord et survolait le massif montagneux du Berjsew. Allons vers la Lena, pensait-il, puis je monterai vers les solitudes au nord du Wiljoui. Ce sera une longue recherche, un vol sans retour. La vie ne vaut pas d'être vécue sans Katia. Dites-moi s'il est une plus belle mort que celle que je rencontrerai tandis que je tenterai de la rejoindre ?

À Irkoutsk, deux escadrilles de chasse décollèrent, des chasseurs Mig ultra-rapides, afin d'aller chercher dans les cieux le général Sérïkow devenu, semblait-il, totalement fou. L'ordre vint même du K.G.B. de l'abattre purement et simplement, s'il n'obéissait pas à l'ordre d'atterrir immédiatement.

Le général Lagoutin s'en expliqua clairement :

— Ce scandale doit rester entre nous, camarades. Waska Janissovitch est un malade mental. Nous le savons, à présent. Si un malheur lui arrivait en plein vol, ce serait un soulagement pour nous.

Mais Sérïkow était introuvable. Au bout d'une demi-heure de vol, il fut assez adroit pour atterrir en pleine forêt, dans une clairière devenue un beau champ de neige, moelleux, sur lequel les patins glissèrent comme sur de la ouate. Il laissa l'avion rouler sur son élan, le dirigea vers la lisière et sauta du minuscule cockpit. Ensuite, il prit la hache de l'avion, abattit un grand nombre de branches de sapins et en recouvrit le petit appareil. Impossible du ciel de le repérer... Et il continua ainsi en direction du nord... toujours par sauts de quelques

centaines de verstes, toujours en se cachant sous un amoncellement de branches de sapins, bivouaquant la nuit devant un petit feu de camp qui brûlait juste assez pour chauffer l'eau du thé et une boîte de conserve de viande. Puis c'était un sommeil agité dans le sac de couchage, assis sur le siège destiné au passager de l'avion, la tête enveloppée de fourrure ; et il rêvait de Katia qui, quelque part, là-haut, dans le Nord, prisonnière de milliers de sapins, tombée dans une dégradation affreuse, dévorait des mousses et de la chair crue.

Pour Sérïkow, il était certain que Katia vivait encore.

Pendant les longues semaines de son inactivité, il avait sans cesse évoqué la situation telle qu'elle se présentait après la découverte de l'épave de l'avion : un appareil disloqué, mais pas de cadavres ; les roues avaient été démontées, il ne restait aucun outil, et on avait découvert des cartons vides de boîtes de conserve. Il semblait vraiment que les rescapés avaient décidé de traverser la Taïga, à la recherche du premier village. La version des autres officiers, selon laquelle les Iakoutes avaient emporté tout ce qui pouvait leur servir et avaient enterré les morts, il avait feint de l'admettre, pour ne pas trahir ses propres convictions.

Retournons d'abord au point de sortie, pensait Sérïkow tandis qu'au cinquième jour il survolait le Wiljouj et apercevait la rivière Marcha aux flots gelés, miroitant tel un ruban bleuâtre parmi les cônes des résineux. Ils ont dû s'en aller vers le sud, ils ont sûrement une carte... je vais voler si près de la cime des arbres que je ne pourrai pas manquer de voir leurs signaux de détresse.

À Irkoutsk, arriva, venant de Moscou, le général Lagoutin. Tout le corps des officiers fut réuni. On avait même fait revenir les permissionnaires et les malades. Le petit colonel rondouillard Boubnov était présent. Il s'assit simplement à la table qui était celle du commandant, jaugea du regard les autres officiers et dit :

— Camarades, on ne comprend pas comment un appareil aussi lent, conduit par un aussi mauvais pilote que le général Sérïkow, reste introuvable. Il est confondant de constater à quel point on est devenu inefficace. La paix amollit les meilleurs, c'est une vérité bien qu'elle émane d'un tsar ! Comment Waska Janissovitch a-t-il eu la possibilité de se livrer à des préparatifs aussi complets ?

— Il venait régulièrement jouer aux échecs, répondit le commandant accablé. C'était un bon joueur, un tacticien éblouissant, un génie de l'échiquier.

— Il l'a prouvé ! lança Boubnov sarcastique, il nous ridiculise tous ! Bien. Vous avez fait des recherches, camarades, aux quatre

points cardinaux et vous n'avez rien trouvé ? Réfléchissons un peu : que se passait-il dans l'esprit de Sérïkow ? Il a troué au pistolet la photo d'une femme. Qui était cette femme ? Nous avons à examiné à fond la personnalité de chacun des passagers... Voyons l'Allemand Andreas Heer... qui est le second personnage dont Sérïkow a déchiqueté la photo. « Parce qu'il était allemand », a-t-il prétendu. Y aurait-il là une relation avec la femme inconnue ? (Boubnov feuilletait un classeur :) Il y avait à bord l'institutrice Nadeschna Ivanovna Abramova, une bonne communiste, une fille sans passé. On a sur sa vie privée les meilleurs renseignements, pas de liaison amoureuse, aussi rayons-la tout de suite de notre liste. Puis il y avait Jekaterina Alexandrovna Susskaya, médecin, chirurgienne en chef, enseignante de la section III, à Souchana. Une femme très éminente, considérée comme digne de l'Académie ; une femme, sans reproche. Quelques amourettes avec des collègues médecins... ne tirant pas à conséquence chez une telle femme. (Le petit Boubnov sourit, railleur). Ainsi, nulle part, on ne trouve la moindre relation avec le général Sérïkow ou Andreas Heer. Il s'agit, en fait, d'un groupe de personnes réunies par le hasard et qui ont été anéanties ensemble. Il n'y a pas à chercher de ce côté-là cette femme que Sérïkow tua symboliquement. Mais où est-elle ? Qui est-elle ? Si nous le savions, nous connaîtrions la direction de vol de Waska Janissovitch. (Boubnov leva les yeux, son regard était froid, gris, implacable). Qui d'entre vous aurait observé quelque chose, camarades ? Le plus petit détail compte à présent. Faites un effort, camarades. Il y va de notre honneur : a-t-on déjà vu un général soviétique voler un avion et disparaître ?

On se souvint, ce jour-là, de beaucoup de choses que Sérïkow avait faites ou dites... Mais il s'agissait de choses tellement normales que Boubnov, au bout de quatre heures de conférence, eut un soupir résigné. Le général Lagoutin aussi fixait le vide et éprouvait une fatigue paralysante.

— Ce devait être un ange, ce Waska Janissovitch, conclut Boubnov en frappant son crâne couvert de sueur ; un imbécile, un homme de principe et de moralité irréprochable... Voilà qui est suspect au plus haut degré. Personne n'est aussi parfait. Quel comédien admirable il fut sans doute !...

Sur ces entrefaites, le général Sérïkow, ayant atteint le lieu où l'avion s'était écrasé, atterrit. Le vent avait amoncelé la neige sur l'épave. Sérïkow ne perdit pas de temps à dégager de nouveau l'appareil accidenté. Il passa la nuit dans son sac capitonné et essaya, le lendemain matin, d'imaginer quelles avaient pu être les réactions

des rescapés.

En y réfléchissant logiquement, et Katia avait pour habitude d'être logique, il ne pouvait y avoir qu'une seule direction dans laquelle ils avaient dû s'engager : aller vers le Tjounjan et, en suivant ses rives jusqu'à Assykol sur le Wiljouj.

Sérikow étudia la carte : en hiver, c'était un chemin infernal. Il n'y avait par là que des forêts, un relief tourmenté, couvert d'arbres et d'épais buissons.

— Je te trouverai, Katia..., dit Sérikow en repliant sa carte. (Puis il piétina les braises de son feu de camp). Si tu vis, je te retrouverai...

Comment aurait-il su qu'à ce moment-là ils cheminaient en décrivant de grands cercles et qu'ils campaient à présent plus loin au nord, au bord d'un fleuve qu'ils ne connaissaient pas et qui s'appelait le Tjounj ? Un fleuve qui charriait de l'or et qui, en traçant de nombreux méandres, frayait son chemin à travers les collines et passait près de la manufacture isolée de Jakoutorg où les chasseurs iakoutes échangeaient leurs fourrures contre des armes, des munitions, du pétrole, des chandelles, du sel, de la vodka.

Un fleuve qui menait droit à la liberté... Ce que les autres, là-haut, sur l'une des rives du fleuve d'or, ne savaient pas non plus.

Poutkin évita désormais de faire allusion à l'enfant de Katia. En revanche, il s'intéressa vivement à Nadeschna et à son talent de sculpteur.

Le saint Joseph était terminé. Morotzki l'avait même enduit de résine fondue. L'Enfant Jésus reposait dans sa crèche, un mouton à l'expression niaise regardait dans le vide, puis il y avait encore un personnage que Poutkin vit créer avec méfiance.

— Le roi Balthazar, déclara Nadeschna. Si vous n'aviez pas des mains comme des battoirs, Igor Philipovitch, je vous aurais montré comment vous y prendre pour sculpter Melchior...

— Elle me rend fou, disait Poutkin le soir même à Andreas alors qu'ils cherchaient du bois pour la nuit derrière l'isba. Il est temps que je termine ma demeure personnelle. Je veux m'en aller. Sinon je la violerai devant Morotzki et le Joseph enduit de résine. (Il avança sa grosse jambe et retint ainsi Andreas qui allait passer devant lui). Petit frère, ajouta-t-il, n'as-tu pas dit une fois que j'étais amoureux de cette mijaurée ?

— C'est la vérité, Igor, ne nie pas !

— Qui songe à nier ? Hein ? (Poutkin s'adossa au mur formé de gros troncs). Mais que gagne-t-on à le dire ? Chaque soir, ça recommence ; vous deux là-haut sur le poêle et, à côté de moi, sur le sol, elle et Morotzki. Le premier lapin venu montre plus de pudeur que vous, le moindre lièvre en rut pousse sa hase dans quelque sillon. Vous seuls, vous étalez sans honte comme si j'étais un eunuque. Ce n'est plus supportable, Andrej !

C'étaient toujours les mêmes propos et on s'y était habitué. Finalement, Poutkin s'en allait dépenser ses forces sur le fleuve où il ouvrait des brèches à la hache ou encore il abattait des arbres, les ébranchait et continuait la construction de sa maison qui, une fois terminée, ressemblerait à une forteresse.

— Mon Kremlin, dit un jour Poutkin en traçant dans la neige le plan de sa maison. Un millionnaire peut s'offrir ça. Mes amis, nous ne resterons pas toujours ignorés, les chasseurs iakoutes passeront bien un jour par ici... et alors ? Ils verront l'or et la guerre éclatera ! L'enfer débute là où plus de deux humains sont réunis.

Mais ce n'était pas seulement les accouplements de ses

compagnons qui poussaient Poutkin à hâter l'édification de son Kremlin, mais aussi l'étrange course qu'il avait engagée contre Morotzki, ayant parié qu'il aurait plus vite terminé sa maison que le professeur n'aurait achevé le dressage de l'élan.

— J'accepte le défi ! avait répondu Morotzki, et vous perdrez votre pari, Igor, car déjà Marouta mange dans ma main !

— Marouta ! répéta Poutkin les bras levés, Marouta ! À croire qu'il s'agit d'une jolie fille !

Et il observait Morotzki dressant son élan et voyait l'énorme animal secouer gaiement ses larges ramures lorsque Morotzki pénétrait dans son enclos de bâtons entrelacés.

— C'est presque inquiétant, confiait Poutkin à Andreas. Que ce soit Nadeschna ou cet élan femelle, ces idiots sont fascinés par ce squelette de Morotzki !

— Il sait s'y prendre ! lança Andreas en riant. Dépêche-toi de terminer ta maison, tu verras un jour sur ton chantier Morotzki montant sa Marouta ! Déjà, avec Nadeschna, il est occupé à fabriquer une selle avec des peaux...

Les jours suivants, il arriva quelque chose d'étrange.

Alors que Nadeschna et Morotzki dormaient tendrement dans les bras l'un de l'autre et qu'Andreas en haut du poêle avec la Susskaya, nue comme toujours, accaparaient le meilleur de la chaleur, Poutkin eut tout l'air d'être pris soudain d'une incontinence malade.

Il avait quitté plusieurs fois l'isba au cours de la nuit mais était revenu rapidement pour s'enrouler dans ses fourrures et se coller contre le mur. Le lendemain, Morotzki eut de la peine à rassurer sa Marouta. Celle-ci le fuyait, enflait ses naseaux et se comportait comme si elle venait d'être capturée. Le quatrième jour, elle baissa sa tête, prête à l'attaque.

Morotzki, n'y comprenant rien, s'assit sur une pierre en dehors de l'enclos pour observer l'élan, La bête piétinait en tous sens, inquiète, et lorsqu'il levait la main et lui jetait son « rou-rou » familier, elle bondissait et cherchait à s'enfuir.

— Marouta traverse une crise de terreur psychique, dit Morotzki à ses compagnons. Mais-pour quelle raisons ? Personne ne la contrarie, elle mange comme d'habitude, notre odeur n'a pas changé. Elle a dû subir un choc ! Mais comment ? Comment ?

Le sixième jour, la Susskaya trouva la réponse à la question désespérée de Morotzki. Ce fut grâce à un hasard – car les hasards

sont chargés de rendre l'existence plus savoureuse comme les grains de poivre piqués dans une saucisse. Une fois de plus, Poutkin s'était levé au cours de la nuit, avait jeté sa pelisse sur son dos et, traînant les pieds doucement, était sorti dehors. Katia reposait, éveillée, auprès d'Andreas dont le souffle était profond et régulier. C'était l'heure paisible, toute à elle, où Katia se plaisait à penser à l'enfant qui se développait dans son sein et aux années futures au cœur de la Taïga ; ce dont d'ailleurs Andrej ne se doutait pas, car cet enfant était une racine dans la terre russe que nul ne pourrait arracher, même pas Andrej avec son rêve d'une vie en Allemagne.

Elle passa la tête par-dessus le rebord du poêle et suivit des yeux Poutkin qui s'éloignait sur la pointe des pieds comme un ours de foire. C'était la troisième fois qu'il disparaissait et pour la Susskaya, Poutkin devenait un cas médical. Il ne faut pas plaisanter avec une inflammation de la vessie.

Elle se laissa glisser du haut de son poêle, jeta sa pelisse sur ses épaules et suivit Poutkin. Dehors le gel la frappa au visage et elle allait crier à Poutkin que c'était folie d'uriner dehors par ce froid, lorsqu'elle le vit se diriger d'un pas rapide vers l'enclos de Marouta. Il poussa la porte et pénétra dans le petit carré. La bête souffla, jeta quelques sons étouffés et se mit à courir en rond. Mais Poutkin courut après elle tout aussi vite et lui envoya plusieurs coups de pied brutaux dans les flancs, qui retentirent comme d'énormes claques. Puis il quitta l'enclos, en ferma la barrière et revint satisfait au bercail.

Il s'y heurta à la Susskaya, debout devant la porte et qui le regardait en silence.

— Tiens, tiens ! dit Poutkin en essayant de passer devant elle pour se couler dans la maison. En êtes-vous déjà là, Katia Alexandrovna ? Vous faut-il aller en cachette voir pisser les hommes ? Votre intérêt m'honore...

— Arrêtez, porc ! lança la Susskaya durement. Morotzki en arrive à ne plus comprendre les animaux... parce que vous, vous sortez la nuit pour maltraiter Marouta et anéantir le travail de dressage ! Quel salaud vous faites, Poutkin !

— C'est de bonne guerre, Katia. Nous sommes engagés dans un duel où toutes les astuces sont permises ! Pourquoi Morotzki est-il couché sur Nadeschna en cet instant au lieu de s'occuper à détruire ma maison ?... Le direz-vous à Morotzki ?

— Certainement.

— Comme vous voudrez ! Morotzki m'attaquera au couteau, et moi je lui écraserai le crâne ! Ainsi serons-nous anéantis l'un comme

l'autre. Katia, vous n'avez pas le sens de l'humour, j'ai seulement voulu jouer un tour à Morotzki.

La Susskaya ne parla pas de cet incident nocturne, mais elle veilla pendant trois nuits, à l'affût de quelque trahison de Poutkin. Cependant, Poutkin gardait une belle avance sur le dressage de Marouta par Morotzki. Son Kremlin s'élevait rapidement et, au bout de six jours, il ne restait plus qu'à le coiffer d'un toit.

Ce qui arriva alors fut une démonstration nouvelle de l'humour très personnel de Morotzki.

Ce matin-là, il n'y avait plus au bord du fleuve que Nadeschna et Poutkin. Morotzki risquait une grande expérience : il allait se promener avec Marouta et la menait à sa suite par une sorte de longe. Il s'enfonça en boitillant dans la forêt. Sans doute Morotzki perdrait-il son pari : l'élan s'arracherait de ses mains lorsqu'il aurait humé l'odeur de l'espace et de la liberté. Ils le suivirent tous du regard, en silence, pour ne pas effrayer Marouta, admirant Morotzki qui, avec son roucoulement « rou... rou... », précédait lentement l'animal.

Puis Andreas et la Susskaya se mirent en route pour visiter les pièges et ramasser leurs prises. Dans les grands pièges à bascule de Poutkin ils avaient déjà pris deux renards. De puissantes bêtes qui se débattaient dans la violence de leur désespoir avant que Katia ne les eût gratifiées d'un coup de feu. Elle avait réglé cette question tranquillement, les jambes plantées dans la neige comme un vieux chasseur iakoute, impitoyable. Andreas la regardait, figé : il ne la reconnaissait plus en cet instant.

Poutkin et Nadeschna étaient donc seuls. Poutkin bricolait ici et là, à l'intérieur de sa maison, tandis que Nadeschna rôtiissait un râble de lièvre, bardé de lard de renne. L'odeur en parvenait même à Poutkin et cet arôme lui rappelait le bonheur, la femme qu'il désirait.

— Nadeschna ! appela-t-il en lui adressant un geste par la grande brèche située à l'emplacement de la future porte. Viens donc voir ça ! Quelle maison ! Regarde-la alors que le ciel se voit encore de l'intérieur. Lorsque le toit sera posé, n'y entrera qu'une femme troussant bien haut ses jupes !

Il eut un rire tonitruant, fit de grands gestes des deux bras et Nadeschna se dirigea vers lui afin d'admirer son chef-d'œuvre.

Poutkin la reçut en s'inclinant très bas, s'effaça et laissa passer Nadeschna devant lui. À peine lui eut-elle tourné le dos qu'il la saisissait par-derrière, écrasait ses mains sur ses seins, déchirait sa robe, tandis qu'il introduisait ses genoux entre ses cuisses.

Nadeschna voulut crier, mais Poutkin lui mit dans un claquement sonore sa main sur la bouche et bien qu'elle y plantât aussitôt les dents jusqu'au sang, il ne la lâcha pas mais la plaqua contre le sol, le visage enfoui dans la neige. Puis il souleva ses jupes jusqu'aux aisselles et lacéra ses sous-vêtements.

— Mon chaton ! cria-t-il en même temps, mords, mords, ma petite panthère ! Depuis combien de temps languissons-nous dans l'attente de ça ! Pourquoi mens-tu ainsi, ma petite griffue ? Ça sculpte un agneau pour le petit Jésus, se colle Balthazar entre les jambes et à quoi pense-t-elle, hein ? Suis-je aveugle ? Crois-tu que je ne puisse lire dans tes yeux ? Je t'entends crier dans ta tête, la nuit, quand tu es avec Semjon Pavlovitch : Igor ! Igor ! Pourquoi nous cachons-nous ? Quelle maudite hypocrisie ! Tu pries, tu te signes en regardant ma braguette ! Ma chatte...

Ils roulèrent dans la neige. Nadeschna mordit encore, happa le gros nez de Poutkin et y enfonça ses dents pointues. Il hurla comme un loup atteint d'un coup de feu, déchira entièrement sa robe, agrippa son corps mince, dénudé comme un morceau de bois blanchi et le jeta à trois reprises dans la neige jusqu'à ce qu'elle reste étendue, bras et jambes écartés, aspergée du sang de Poutkin, et s'abandonne.

Au bout de trois heures, ils retournèrent au fleuve.

D'abord Morotzki surgit... On l'entendait de loin déjà. Son appel constant qui imitait l'appel rauque de l'élan le précédait.

Poutkin s'était barricadé dans son blockhaus à demi achevé ! Il avait rassemblé de grosses pierres, préparé quelques très grands piquets et s'apprêtait à défendresa vie. Il lui semblait évident qu'ils allaient tous l'attaquer et le rouer de coups jusqu'à ce que mort s'ensuive. Ce n'était qu'une question de temps : la meute vengeresse se jetterait sur lui.

Il avait daigné congédier Nadeschna au bout de deux heures d'ébats amoureux. Après le premier assaut victorieux, elle avait cessé de se défendre. Elle pleura seulement dans la neige piétinée, et, plus tard, lorsque Poutkin la retourna pour se coucher sur elle, comme un roc secoué par un séisme, tandis que le sang coulait de son nez mordu sur le visage de Nadeschna, elle ferma les yeux et souffrit en silence et presque humblement la passion de cet ours. Mais Poutkin alors assista à une sorte de prodige. Tandis qu'il craignait déjà que Nadeschna fût morte sous lui, elle enfonça soudain ses ongles pointus dans sa nuque et dans son dos, se tordit comme un serpent et le submergea de paroles et d'expressions inattendues, le traita de bouc à putains, de

ramoneur de juments et autres termes imagés ; tout cela sortant de cette belle bouche si rose, si bien dessinée et qui jusqu'alors n'avait fait entendre que des prières. Poutkin en fut à ce point surpris que dès cet instant il ne fut plus le vainqueur mais le vaincu, tandis que Nadeschna se comportait à son égard comme avec un jeune amant déséparé auquel est révélé la puissance de son corps.

À présent, Nadeschna, assise à l'intérieur de l'isba, essayait de raccommoder ses vêtements déchirés. Ce n'était pas facile car on n'avait à sa disposition que le fil que l'on retirait d'une autre partie du vêtement et en fait d'aiguilles il n'y avait que quelques solides arêtes de poisson dans lesquelles Morotzki, toujours astucieux, avait percé un chas.

Poutkin passa sa grosse tête par-dessus son mur et observa Morotzki et sa Marouta apprivoisée qui revenaient de leur promenade. Morotzki seul ne représentait aucun danger. Andreas et la Susskaya avaient sur eux des coutelas et le fusil. Il n'était resté à la maison qu'une hache sur laquelle Poutkin avait fait main basse. Elle se trouvait à présent près de lui, à sa disposition. C'était dans ses mains formidables une arme, qu'il conviendrait de neutraliser avant tout. Morotzki seul en était incapable et ne saurait que rugir de rage, lorsque Nadeschna lui aurait tout raconté.

— Je me trouve dans une vraie forteresse ! dit Poutkin s'adressant à lui-même.

Soudain, il comprit que c'était la peur qui le faisait monologuer. Il appuya son menton sur le tronc formant le dessus du mur, prit dans chacune de ses mains un gros galet et regarda Morotzki sortir joyeusement de la forêt suivi de son élan.

— Igor Philipovitch ! s'écria celui-ci en apercevant la tête hirsute de Poutkin au-dessus du mur, Igor Philipovitch, j'ai gagné ! Marouta me suit comme un petit chien ! Voyez donc !

Il lâcha la longe avec laquelle il retenait Marouta qui continua de trotter à sa suite. Le dressage semblait parfait.

— Encore une idiote de femelle ! lui cria Poutkin en réponse. Bien que vous ayez gagné le pari, il n'y a pas de quoi être fier, Semjon Pavlovitch, croyez-moi !

Dans deux minutes, il va courir en tous sens et engueuler le soleil et la lune, pensa Poutkin. Lorsqu'il aura enfermé son élan dans l'enclos, il appellera sa Nadeschna, mais elle ne sortira pas de la maison, d'ailleurs elle ne le pourrait pas, même si elle le voulait, la blondinette angélique, cette petite garce lubrique, alors il entrera et verra aussitôt de quoi il retourne... N'est-il pas un spécialiste du

comportement animal ? Puis il sortira en clopinant et braillera à mon adresse. Ce qui déclenchera l'attaque !

Poutkin sentit une onde de chaleur insupportable l'envahir. Il repoussa sur sa nuque son gros bonnet en poil de loup et avala sa salive péniblement.

La Susskaya tirera-t-elle ? se demandait-il. Certainement. S'il est au monde une créature impitoyable, c'est elle, Jekaterina Alexandrovna. Cette femme-là pourrait être médecin de camp à Vorkouta, Karaganda ou Magadan... Une pourvoyeuse de mort qui, chaque matin, fait chasser sous le fouet, hors du camp, ceux qui se sont fait porter malades et les déclare capables de travailler ! Cela d'une voix calme, avec un sourire sur ses lèvres voluptueuses, toute au plaisir de susciter la terreur. C'est une de ces femmes-là... Serait-ce son grand secret ? Doctoresse dans un camp de représailles ?

Poutkin essuya son visage recouvert de givre. Dire qu'on n'a jamais fait cette supposition ! Elle traîne à sa suite des milliers « d'âmes mortes » et elle n'hésitera pas à supprimer aussi un Poutkin. Je crois la voir, les jambes plantées dans la neige, visant comme s'il s'agissait d'atteindre une cible de concours de tir. Et elle sait tirer !

Morotzki, ayant mis sa Marouta dans son enclos, se dirigeait en claudiquant vers l'isba et criait comme Poutkin s'y attendait :

— Nadeschna ! Nadeschna ! Ma chérie ! Viens ! J'ai gagné la partie avec Marouta !

Mais la porte de l'isba resta close. Morotzki ôta son bonnet de fourrure et, tournant sa tête étroite et osseuse, regarda vers Poutkin. Le soleil glacé mais singulièrement éclatant encadrait la tête de Morotzki comme d'un halo scintillant.

— Où est-elle ? cria-t-il.

— Dans la maison, répondit Poutkin. Allez-y donc, Semjon Pavlovitch, mais ne vous pressez pas trop...

C'était une recommandation énigmatique. Morotzki haussa les épaules, secoua la neige de ses bottes et entra.

« À présent, pensa Poutkin, comptons lentement jusqu'à vingt, et Morotzki apparaîtra, l'injure à la bouche, sur le seuil de la maison. »

Il posa de gros galets sur le dessus de son mur, saisit la hache et fit une profonde respiration. Il brûlait intérieurement, la sueur roulait sur lui comme s'il était enveloppé de serviettes chaudes.

— Un, deux, trois...

À dix, il vit Andreas et la Susskaya. Ils ramenaient un renard blanc et trois perdrix des neiges. Andrej les avait suspendus sur une cordelette et les portait sur son dos. La Susskaya portait le fusil au creux de son coude et marchait en avant d'un pas énergique, sa pelisse entrouverte, ses longs cheveux noirs ruisselant sur ses épaules de dessous son bonnet de fourrure. Une femme que le bon Dieu et le diable pourraient être tentés de se disputer. Poutkin cessa de compter pour observer la Susskaya. Peut-on encore négocier, se disait-il. Après tout n'ai-je pas répété sans cesse : on ne peut pas coucher un homme de ma sorte entre deux couples qui se livrent chaque nuit à des sarabandes amoureuses ! Au moins l'une de ces femmes a le devoir humain d'éviter au solitaire une démente inévitable ! On pourrait en faire le thème d'une discussion car cette question appartient au domaine du socialisme pratique !

— Tes pièges sont bons, Igor ! cria de loin Andreas à Poutkin. Un renard s'y trouvait pris : une splendeur ! Nous tirerons au sort la fourrure !

— Je l'offre à Katia ! répondit Poutkin, cela fera un beau bonnet !

Puis il jeta un regard vers l'isba. Pourquoi Morotzki ne sort-il pas ? Que lui raconte donc Nadeschna pour que cela dure si longtemps ? Ou serait-il tombé à la renverse sous le choc de la révélation qu'elle vient de lui faire et voilà notre squelette Morotzki étendu par terre tandis que le petit cygne blond lui frictionne le cœur sans réussir à le faire battre de nouveau ?

— Où est Morotzki ? lança la Susskaya en tournant vers Poutkin un visage rayonnant, si radieusement beau dans sa sauvagerie, qu'il sentit un frisson glacé courir le long de son dos.

— À la maison ! répondit Poutkin.

Il vit Andreas et Katia entrer dans l'isba et attendit en retenant son souffle. À présent, ils devaient voir Morotzki, s'il était vraiment étendu inanimé, et Nadeschna devait leur crier :

— Poutkin est le plus grand cochon que le soleil de Russie éclairera jamais !

Alors la porte se rouvrirait brutalement et ce serait pour eux tous le début de l'heure la plus cruelle de leur vie commune.

Mais rien n'arriva. La porte resta fermée et le silence accabla Poutkin. Angoissé, il sentait comme une main invisible qui l'étranglait. Il n'y comprenait rien, se mit à réfléchir à une tactique particulière et mordilla sa lèvre inférieure. Il avait enveloppé son nez cruellement mordu d'un lambeau de toile afin d'éviter que le gel pénétre et ronge

la plaie. Les minutes s'écoulaient. Le silence continuait dans l'isba... En revanche, une épaisse fumée s'échappait de la cheminée, apportant l'odeur de la viande grillée jusqu'à lui.

Ils veulent m'angoisser, m'user, pensait Poutkin en s'adossant à son mur. Ils sont à ce point ignobles et lâches.

Il renifla de rage, mordit ses moufles et attendit. Une heure plus tard, Andreas parut dans l'encadrement de sa porte.

— Igor Philipovitch ! Cesse donc de travailler ! Dans dix minutes, Nadeschna nous servira un rôti...

Poutkin ne répondit pas. Pas si-bête, pensait-il. Croit-il qu'il réussira à m'attirer hors de ma maison ?

Andreas rentra dans l'isba. À présent ils se concertent, se dit Poutkin, et la Susskaya tient son fusil prêt, elle me guette comme un loup errant. Il frappa de ses poings le mur de rondins, hurla dans ses grosses moufles fourrées et attendit encore. À présent la peur dominait, il souffrait une indicible torture, il mourait déjà à petit feu et c'était une impression assez forte pour vider totalement un bloc de forces primitives tel que Poutkin.

Le deuxième à apparaître fut Morotzki qui boitilla jusqu'au seuil de la porte, en chemise et culotte d'intérieur, environné de buée.

— Le rôti refroidit ! lança-t-il presque joyeusement.

Tas de têtes vides ! se dit encore Poutkin. Une astuce devient-elle meilleure parce qu'on la répète ?

Morotzki rentra. Puis un quart d'heure après parut encore la Susskaya, sans arme, son corsage ouvert... même à cette distance il distinguait ses seins gonflés. Bah ! l'enfant qu'elle attend aura pour mère une meurtrière ! se dit-il. Que prépare à mon intention Katia Alexandrovna ? En montre-t-elle de belles jambes, avec sa jupe un peu tendue sur son ventre à présent ! Et son plumage de corbeau où souffle le vent de glace... Dans aucun vieux conte, l'ange de la mort n'est aussi beau que la Susskaya.

— Fini ce travail ! lui cria-t-elle, tu exagères, Igor Philipovitch !

— Je n'ai pas faim ! brailla-t-il en appuyant son front contre les troncs gelés. (Il se mit à trembler très fort). Saloperie que leur amabilité ! Saloperie ! grommela-t-il.

Le soir surprit Poutkin assis dans sa maison sans toit, fixant à travers l'obscurité l'isba que la nuit effaçait de plus en plus. Soudain Nadeschna en sortit et se dirigea vers lui. Il saisit la hache d'un geste violent et la regarda venir, tendu.

Elle seule... veut-elle se charger de l'exécution ?

Aurait-elle le fusil sous son manteau ? Allons-y ma chatte... Mais avant de me descendre, dis-moi donc ce que tu voulais pendant cette heure où tu m'as enfoncé tes ongles dans la nuque et le dos, en me traitant de bouc à putains, sans me permettre de souffler, jusqu'à ce que je te dise : maudite petite garce, tous les véhicules même les plus brinquebalants comportent un frein. Freine donc, mon diabolotin blond... Que voulais-tu, dis-moi ?

Nadeschna s'immobilisa dans l'entrée et fixa Poutkin longuement et en silence, le regard de ses yeux bleus errait sur toute sa personne.

— Alors ? gronda-t-il.

— Le rôti est superbe, Igor...

Poutkin respira bruyamment :

— Qu'attends-tu ? Pourquoi viens-tu seule ?

— Les autres mangent.

— Ils mangent vraiment ?

Poutkin sentait le martèlement de son cœur jusque dans son crâne.

— Viens, dit Nadeschna en tendant la main à Poutkin.

— Pas comme cela, dit-il d'une voix sourde. Non pas de cette manière hypocrite en m'attirant dans un piège. Ayez le courage de me tuer en me regardant dans les yeux ! Je suis un grand salaud, mais je n'ai pas mérité ça !

— Tu as peur, Igor ?

Il considéra Nadeschna au visage enfantin, au corps si fragile, et se demanda comment elle avait pu supporter sa force à lui. Il comprenait moins encore que cette poupée diaphane eût eu raison de sa résistance virile.

— Oui, j'ai peur, dit-il lentement. Finissez-en !

— Pourquoi ? Nous voulons seulement manger avec toi, Igor. Viens, ajouta-t-elle.

— Qu'as-tu raconté aux autres ?

— Rien.

— Ils n'ont pas décidé de me tuer ?

— Ai-je besoin d'eux pour cela ? Igor Philipovitch, je m'en chargerai seule lorsque le temps en sera venu. Veux-tu maintenant venir manger ?

Poutkin fit un signe d'assentiment, repoussa la hache et trotta à la suite de Nadeschna.

Elle ne leur a rien dit... Pourquoi ? Est-il possible qu'elle m'aime ? se répéta-t-il.

Il entra dans l'isba. L'air chaud l'accueillit et l'arôme délicieux de la viande grillée. Il laissa tomber sa fourrure, s'assit à la table et étendit ses grosses jambes. Les autres regardaient éberlués son nez dont le pansement de fortune se détachait ; il était très enflé et les traces de la morsure luisaient, bleuâtres.

— Auriez-vous tenté d'enfoncer des clous avec votre appendice nasal ? demanda Morotzki moqueur.

Et comme ils riaient tous, Poutkin se joignit à eux, après un rapide regard vers Nadeschna. Puis il saisit le plus gros morceau de viande et y planta si vigoureusement les dents que le jus ruissela sur sa barbe.

Les recherches entreprises pour retrouver le général Sérïkow prirent des proportions ridicules.

Semblable à une grosse araignée chauve, le colonel Boubnov siégeait au quartier général d'Irkoutsk et le général Lagoutin lui-même, qui avait reçu provisoirement le commandement de Sérïkow, n'osait pas pénétrer inutilement dans son grand bureau surchauffé pour s'adresser à ce gnome redoutable. Pourtant il le fallait parfois, par exemple lorsque les escadrilles de recherches étaient de retour et que l'on devinait, rien qu'à voir les visages des pilotes, le résultat de leur mission : rien.

— Nous sommes déçus, déclara Boubnov de sa voix calme, diabolique. Nous sommes très déçus !

Nous... cela signifiait le K.G.B. ! Et lorsque le K.G.B. est déçu, cela veut dire aussi que l'œil de Moscou va considérer avec désapprobation la garnison d'Irkoutsk. Il en résulterait des inspections plus sévères, la surveillance de tous les officiers, les barrages des routes, des voies de communication, la nomination de nouveaux chefs d'enseignement politique, plus durs...

Mais la déception... de Boubnov ne changea rien à la situation... Le général Sérïkow restait introuvable dans l'infini de la Taïga. Les stations de radars ne signalèrent aucun objet volant non identifié. Sérïkow avait soin de voler si bas, au ras des cimes de la forêt, que nul radar ne pouvait le saisir. Personne ne pensa à le chercher sur le lieu de la chute de l'appareil venu de Souchana. C'eût été par trop illogique ! Pour quelle raison Sérïkow eût-il volé en direction du nord ? Dans ce désert glacé enseveli sous la neige ?

Boubnov conclut son rapport en quelques phrases concises :

— Mettons-nous à la place de Waska Janissovitch. Il a le système nerveux atteint. On l'a hospitalisé ici, il sera pensionné selon ses mérites, avec tous les honneurs qui lui sont dus, car somme toute il fut un héros, camarades, nous devons le reconnaître. Mais il s'estime incompris, son état anxieux l'incite à agir dans l'irrationnel. Lorsqu'on tire au pistolet sur des photos pour la seule raison qu'elles représentent un Allemand... On ne peut pas condamner un malade, il faut le soigner. Mais allez persuader un malade mental de la nécessité d'un traitement ? Il s'enfuit donc... Où ? Là où il croit trouver la liberté. Dans le sud seulement. Il y a la Chine, l'Afghanistan, l'Iran.

Mais pour atteindre ces deux dernières régions, il n'a pas assez d'essence... La Chine ? Camarades, malgré son état maladif, je ne crois pas le général Sérïkow capable d'un acte aussi inélégant ! Il doit donc atterrir de temps à autre, se procurer de l'essence ou séjourner quelque part dans le pays et se cacher. Ce sont des possibilités que nous devons garder présentes à l'esprit. (Boubnov éleva la voix et les officiers réunis dans le bureau sursautèrent :) Mais les avons-nous présentes à l'esprit ? Camarades, pas un d'entre nous ne devrait oser lever les yeux, tellement nous devrions avoir honte !

Cependant, Sérïkow se morfondait depuis quatre jours sur les lieux de l'accident afin d'effacer totalement sa trace. Une nouvelle chute de neige recouvrit les larges sillons creusés par ses patins à l'atterrissage et plus le temps passait au détriment des escadrilles de recherches, plus, d'une autre manière, il dévorait aussi Sérïkow.

C'était cela que craignait Boubnov... Chaque jour éloignait Sérïkow davantage, même s'il s'était rencogné dans quelque trou relativement proche.

Toute la journée Sérïkow restait assis devant un petit feu de camp, occupé à lire de vieux journaux dans lesquels il avait enveloppé ses provisions. Le peu de fumée et la buée blanchâtre qui stagnaient ne montaient pas jusqu'aux cimes. La nuit, il dormait dans le cockpit, enveloppé de grosses pelisses avec un bonnet de fourrure sur la tête. Inlassablement, Sérïkow étudiait les cartes et passait son index sur les régions où Jekaterina Alexandrovna avait pu disparaître. En ces instants, le cœur de Sérïkow devenait lourd de l'amour et de la haine qui le possédaient également et il songeait au gros pistolet d'ordonnance suspendu à son ceinturon.

Le cinquième jour, dès l'aube, il réchauffa le moteur du petit avion en allumant des feux au ras du sol et en le couvrant de couvertures tiédies par de grosses pierres chaudes. Il fit tourner le moteur pendant quelques minutes et décolla lorsque le ciel chargé de neige prit une teinte grise avec la venue du jour.

Il vola de nouveau tout près des cimes, d'abord en direction du nord, puis il décrivit un virage et s'en fut à l'est. Enchâssé dans la Taïga comme un ruban de métal, il aperçut ensuite le fleuve Tjounjan qui luisait bleuâtre sous sa carapace de glace. Il suivit son cours en direction du nord jusqu'au massif montagneux de Wiljouskij, fit demi-tour, se traita d'idiot qui gaspille l'essence et retourna vers le sud en survolant une région accidentée, rocheuse, couverte de forêts préhistoriques où toute vie humaine était impossible. Seulement lorsque le sol de la région dévala de nouveau en pente et qu'un

nouveau fleuve parut, issu d'un amoncellement de roches crevassées – c'était le Tchoung ainsi que Sérikow s'en assura en consultant la carte – la Taïga s'éclaircit, mais la solitude totale du terrain angossa Sérikow lui-même.

« Quel pays ! pensait-il. Pourra-t-on jamais le conquérir mètre par mètre ? C'est ce qui rend la Russie indomptable et immortelle : l'espace où l'homme se perd. Quels secrets sont enfouis là, en bas ? Quels trésors ignorés ? Quelles possibilités de transformer l'univers ? »

Voir la Sibérie, c'est apprendre à penser en siècles.

Sérikow obliqua davantage vers le sud, suivit à basse altitude le cours du Tchoung et cessa d'observer le sol en dessous de lui.

C'était une faute de sa part, car ce fut au seul hasard qu'il dut de remarquer un minuscule nuage qui voguait, nonchalant, au-dessus des cimes, un nuage étranger à ce paysage où tout était silence, immobilité, gel et neige.

Sérikow, familiarisé à présent avec son petit avion, risqua un virage bref, perdit de la hauteur et vola en suivant le Tchoung.

Et il aperçut une construction en rondins dont la cheminée ne laissait plus échapper de fumée, une isba à demi construite, sans toit, un enclos enfermant un élan, des piquets sur lesquels des peaux de bêtes se trouvaient tendues et il vit aussi des trous forés dans la glace du fleuve et des nasses primitives sur les rives.

Avant d'atteindre la vallée, Sérikow reprit de la hauteur, revint en arrière et se prépara à atterrir sur la glace du Tchoung. C'était une entreprise risquée que d'atterrir avec des patins à neige sur ce fleuve gelé, mais Sérikow y parvint ; l'appareil après s'être posé glissa sur la surface dure et lisse comme un traîneau, tourna sur lui-même à la manière d'une danseuse géante qui ferait des pirouettes, se heurta au talus de la rive et s'arrêta enfin tandis que l'un des patins volait en éclats contre une grosse pierre. Sérikow se tapit dans son poste de pilotage en plexiglas comme si les éclats étaient ceux d'une grenade qui pouvaient encore l'atteindre au dernier instant.

Ce coin est habité, se dit-il ensuite, lorsque le silence fut si grand qu'il entendait battre son cœur comme un marteau-pilon. Des habitants ! Ici ! De quoi vivent-ils ? Qu'est-ce qui les a poussés à s'ensevelir si loin ? Ce ne sont pas Katia et les autres disparus... Ils n'auraient pas bâti un refuge ici, ils auraient progressé vers le sud... à 400 verstes en aval de ce fleuve se trouve la manufacture de Jakoutorg... ce sont sûrement des chasseurs, des Iakoutes qui tirent l'hermine, la martre, le renard. Mais si je continue à avoir de la chance, peut-être me diront-ils s'ils ont eu l'occasion de venir en aide

à un groupe humain en détresse qu'ils auraient fait sortir de ce désert !

Sérikow releva le volet de son poste en plexiglas, glissa son pistolet dans la poche extérieure de sa pelisse et descendit de son avion. Il avança avec prudence sur la glace du fleuve, gravit le talus de la rive et regarda vers la construction en rondins qui, à présent, semblait aussi privée de vie que la forêt pétrifiée. De la cheminée maçonnée ne s'échappait plus aucune fumée mais des quartiers de venaison gelés, durs comme pierre, étaient suspendus à de longues cordes tendues sous le toit.

Sérikow attendit. Il se tenait debout derrière la queue de son avion. L'hostilité de ce silence le désempara. Le Sibérien est un homme accueillant. S'il rencontre d'autres humains, c'est comme une fête. Mais ici on ne lui ouvrait pas les bras... on se tenait face à face, comme en pays ennemi.

Il n'était pas lâche Sérikow et ne l'avait jamais été. C'est ce qui avait rendu sa métamorphose incompréhensible aux autres officiers. Même le fidèle Krendelew n'y comprenait rien. Qui eût cru que l'amour qu'il portait à une femme telle que Katia mènerait cet homme à la démence ?

Lentement, Sérikow avança, sortit de l'écran protecteur constitué par l'arrière-train de l'avion et, longeant la rive, se dirigea vers l'isba.

Poutkin bricolait à l'intérieur de son Kremlin et faisait à la hache des encoches dans quelques gros troncs lorsque subitement l'avion surgit par-dessus la crête rocheuse et franchit le fleuve. Il n'avait pas entendu tout de suite le ronronnement du moteur à cause de ses coups de marteau. Andreas était de nouveau dans la forêt où il contrôlait les pièges. Dans l'isba, Morotzki travaillait une feuille de fer-blanc pour en faire une poêle dont Nadeschna avait besoin, l'ancienne étant trouée. Ceux-là non plus n'entendaient pas l'avion.

Poutkin laissa tomber sa hache, courut le long de la berge, s'élança dans l'isba et rugit en arrachant presque la porte :

— Eteignez le feu ! Un avion nous survole !

Il poussa Nadeschna de côté, arracha des mains de Katia une épaisse peau de renne dans laquelle, avec une vrille, elle perçait des œilletons où l'on passerait une cordelette, obtenant ainsi un manteau fort commode. Le feu s'éteignit en dégageant une odeur infecte. Poutkin de ses puissantes mains écrasa les tisons sans se préoccuper de ses paumes brûlées.

— Un avion..., s'écria Morotzki qui se mit debout d'un bond. Nous

sommes sauvés ! On nous a retrouvés ! Enfin ! Tes prières sont exaucées, Nadeschna !

— Si elle a prié pour obtenir ça, elle mérite qu'on lui fasse exploser la cervelle ! beugla Poutkin. Nous sommes assis sur de l'or ! De l'or ! Songez-y !

— Gardez vos millions, Igor Philipovitch, cria Morotzki, hors de lui. Je veux sortir de la forêt, moi ! Je ne veux pas crever dans cette maudite Taïga !

Il courut à la porte aussi vite que le lui permettait sa jambe, mais il s'y heurta à la Susskaya. Celle-ci, tel un bloc majestueux, lui barrait le chemin. Morotzki la dévisagea, hagard, et tendit des mains suppliantes :

— Un avion, Katia Alexandrovna, piailla-t-il. Un avion, l'entendez-vous ? C'en est fini de l'enfer ici ! Finie cette vie à côté de Poutkin ! Laissez-moi sortir !

— Non ! Semjon Pavlovitch, répliqua tranquillement la Susskaya. Nous ne nous montrerons pas.

— L'or vous a-t-il aussi rendue folle ? Bien, si cela vous plaît, restez avec Andrej et Poutkin, mais Nadeschna et moi nous refusons de crever ici !

— Elle va de nouveau distribuer des bibles, quoi ? cria Poutkin devant le poêle où il étouffait le feu. (Ses mains étaient rouges, comme ébouillantées. De temps en temps, il les secouait). Le dira-t-on à ceux qui nous survolent justement ? Laisse-les donc atterrir. J'irai à leur rencontre et je leur crierai : Camarades, il y a ici l'institutrice Abramova compris, se livre à des sabotages systématiques contre l'Etat soviétique, et puis il y a aussi un professeur qui est un...

— Tu ne diras rien, Igor Philipovitch, trancha Nadeschna d'une voix suave en regardant Poutkin. (Ses yeux bleus l'abattirent mieux qu'une hache n'abat un arbre. Il s'adossa au poêle chaud et de son avant-bras s'essuya le visage). Tu ne pourrais tout de même pas me tuer..., ajouta-t-elle.

Il la regardait, fasciné, puis il prit une profonde aspiration, ayant compris qu'en effet, il en serait incapable. Son amour pesait si lourd sur son cœur qu'il dut se détourner pour ne pas se jeter sur Morotzki et l'écraser contre le mur. Sans doute le « squelette vivant » s'y serait brisé, mais il aurait perdu Nadeschna pour toujours.

La Susskaya s'était avancée jusqu'à la porte et regardait dehors par une petite fente qui subsistait entre deux rondins. Puis elle referma la porté, saisit le fusil appuyé contre le mur, le chargea et se tourna vers

ses compagnons.

— Il va atterrir, dit-elle d'une voix sourde. C'est un appareil militaire, un petit avion de reconnaissance équipé de patins. C'est fini, mes amis...

— Ça ne fait que commencer ! (Poutkin s'éloigna du poêle, les mains tendues :) Katia, passe-moi le fusil !

— J'ai prouvé que je sais tirer, répondit la Susskaya dont la voix se brisa soudain.

— Sur des animaux sans doute ! Mais sur des hommes ? C'est autre chose, Katia, quand tout à coup tu vois ta cible lever les bras, tandis que du sang jaillit... Peut-être même te regardera-t-il une dernière fois et ce regard tu ne l'oublieras jamais. Donne-moi ce fusil !

— Tu le pourras, Igor ? dit la Susskaya en serrant le fusil sur sa poitrine.

— Oui, pour moi c'est un cas de légitime défense.

— Moi, je tuerai pour Andrej !

Dehors le vrombissement du moteur s'éteignit. L'avion glissait sur la glace du fleuve, puis il tourna sur lui-même comme une toupie et se heurta avec fracas contre la berge. Quelque chose se brisa avec un bruit strident.

— Du métal ! expliqua Poutkin. C'est ainsi que crie le métal lorsqu'il se brise. Ça ne doit pas être un pilote expérimenté, mes amis, et combien peuvent-ils être dans l'avion ?

— Deux, tout au plus trois. Le poste de pilotage ne pourrait pas en contenir plus.

— Vous m'avez l'air de vous y connaître en matériel militaire, hein ? Etonnant, Katia Alexandrovna, très étonnant ! (Poutkin brusquement allongea un bras et s'empara du fusil qu'il cacha derrière son dos). Il faudrait détruire cet ogre si l'on voulait reprendre le fusil !

Morotzki se mit à crier d'une voix cassée des paroles inintelligibles, puis il fit mine de se jeter sur Poutkin.

Nadeschna le retint avec énergie, puis il se passa quelque chose à quoi personne ne se fût attendu : elle tira violemment Morotzki en arrière, le gifla violemment sur les deux joues, puis l'entraîna vers le banc placé derrière la table. C'était une scène étrange que cette correction infligée par une petite personne d'aspect frêle à ce grand individu osseux. Morotzki battit en retraite en boitillant et s'effondra sur le banc. Il saisit sa tête à deux mains, les yeux fixes, vidé de toute

pensée.

Poutkin avait de nouveau entrebâillé la porte pour regarder dehors.

— Il n'y en a qu'un, dit-il avec une nuance de regret. C'est un type en manteau de fourrure, mais il porte un uniforme en dessous. Mes amis, il s'est égaré comme nous. C'est un compagnon de malheur, dommage qu'il porte un uniforme... il faut l'abattre !

— Il vient nous demander de l'aide, dit la Susskaya qui, aux côtés de Poutkin, regardait dehors.

L'aviateur, debout près de son avion, examinait l'isba. On ne pouvait distinguer son visage car il avait enfoncé jusqu'aux yeux son bonnet de fourrure et relevé le col de son manteau.

— Igor Philipovitch, depuis combien de temps êtes-vous en Sibérie ? reprit la Susskaya.

— Je sais, je sais, répliqua Poutkin en soufflant, agacé. En Sibérie, tous les hommes sont frères ; mais ça peut aussi se passer autrement : si l'on trahit son frère, on mérite d'avoir la tête fracassée : celui qui vient d'atterrir me paraît dans ce cas...

— Etes-vous capable de voir dans l'avenir, Igor ?

— Je vois un uniforme, Katia Alexandrovna. Est-il nécessaire que nous nous entretenions de ce que nous sommes aux yeux d'un homme en uniforme ?

— Il est sans défense, son avion est accidenté !

— Rien que l'un des patins et j'ai vu des unijambistes capables de danser ! (Poutkin fit passer le canon du fusil à travers la fente, contre la porte). Je le tirerai lorsqu'il sera devant moi et que je ne pourrai le manquer. Rien qu'un coup de feu, Katia Alexandrovna. Certains problèmes ne se règlent qu'en oubliant tout, hormis sa sécurité personnelle. Nous sommes cinq vies contre une, Katia !

— Vous savez toujours déguiser les mauvaises actions en actes défensifs justifiés, dit la Susskaya d'une voix sourde. Il vaudrait mieux parler d'abord à cet homme.

— Cela rend plus difficile de tuer ensuite. Si j'entends sa voix il devient un homme. Jusqu'à présent, il n'est qu'un objet menaçant.

— Je vais lui parler !

— Katia !

Poutkin ne réussit pas à retenir la Susskaya tandis qu'elle ouvrait brusquement la porte et se glissait hors de l'isba.

— Ces fichus médecins ! brailla Poutkin en frappant du pied le seuil de l'isba. Dès qu'ils aperçoivent un homme, il faut qu'ils l'auscultent !

Il se planta dans l'encadrement de la porte, épaula son fusil et visa l'homme qui, lentement et sans crainte apparente, avançait vers leur habitation.

Sérikow s'arrêta brusquement lorsque la porte de l'habitation s'ouvrit, livrant passage à une silhouette emmitouflée dans une épaisse fourrure. Il plongea la main dans la poche de son manteau, serra dans sa paume la crosse de son pistolet et du pouce repoussa le cran de sûreté. Au même instant il vit que des cheveux noirs flottaient sur le col du manteau et sut aussitôt que ce ne pouvait être que Katia Alexandrovna. Son cœur se gonfla, entravant sa respiration, paralysant ses jambes.

« Je l'ai trouvée... est-ce possible ! pensa-t-il dans un éclair. Je la retrouve au cœur de la gigantesque Taïga... au bord d'un petit fleuve ! Katiochka, ma chérie... »

Il se remit à avancer, puis il allongea le pas à travers la neige grinçante, raboteuse, enfin en courant il ouvrit les bras et cria soudain comme si son âme prisonnière avait enfin rompu tous ses liens :

— Katia ! Katjenka ! Katia !

Et tandis qu'il courait et criait les bras tendus, il pensait aussi : Où est son amant ? Où se cache cet Allemand ? Est-il à l'affût dans la maison ? Je les ai condamnés à mort, Katia et lui, déjà ils ont été exécutés militairement sur le stand de tir d'Irkoutsk... en effigie... dois-je les exécuter encore ?

— Katia ! Katia !

Il courait, son manteau s'était ouvert et son uniforme luisait dans le jour froid, avec ses décorations et ses boutons dorés.

Les lèvres de Poutkin s'étaient amincies. Derrière lui, sur le seuil, se tenaient à présent Nadeschna et Morotzki qui, eux aussi, paraissaient comprendre la tragédie qui s'accomplissait sous leurs yeux.

— Son secret, dit Poutkin d'une voix sourde. C'est là son secret ! Elle était la maîtresse d'un général et elle lui a botté le cul lorsqu'elle a vu Andrej... Elle a tué l'âme d'un Russe, pour aimer un Allemand. On ne le lui pardonnera jamais.

La Susskaya s'était arrêtée dès le premier cri de Sérikow. De ses

deux mains elle écarta sa chevelure de son visage et ne bougea pas lorsque Sérikow, tel un oiseau géant aux ailes déployés, se rua vers elle. On eût dit un aigle qui fond sur sa proie.

— Arrête ! lança la Susskaya à voix haute lorsque Sérikow se trouva à quatre pas d'elle. N'avance plus !

Sérikow abaissa ses bras et resta sur place. Il arracha son bonnet et le jeta dans la neige.

— Katiouchka, je t'ai enfin trouvée, dit-il, haletant. Ils m'ont enfermé dans une clinique psychiatrique, ils m'ont soumis à une cure de sommeil, ils m'ont déclaré fou... ils m'ont anéanti mais je te savais vivante, je savais que je te reverrais ! Jamais un homme n'a cru avec plus de ferveur que je n'ai cru, moi, à cette heure où je te retrouverais, Katia !

— Pourquoi es-tu venu, Waska Janissovitch ? demanda la Susskaya. (De nouveau sa voix grave vibrait, profonde. C'était la voix dont l'âme de Sérikow conservait l'écho et qu'il entendait chaque soir en s'endormant). Mon Dieu, pourquoi es-tu venu ?

— Seule tu sais comme je t'aime !

— Ma dernière lettre...

— Je l'ai brûlée et j'en ai éparpillé les cendres dans le vent de Sibérie...

— Il n'y aura pas de retour, Waska. Qu'as-tu fait ? Ne pouvions-nous disparaître l'un pour l'autre, nous perdre comme dans un brouillard ?

— Non. (Sérikow enfonça sa main droite dans la poche de son manteau, où elle se crispa sur la crosse du pistolet :) Souviens-toi de la nuit où cette étoile filante tomba du ciel. C'était en été, nous étions à la fenêtre... nous étions comme enivrés par notre amour...

— Et tu as dit : de même que cette étoile s'éteint dans la solitude, je sombrerais sans toi...

— J'ai sombré, Katienka.

Il sortit sa main de sa poche. Le gros pistolet luit dans le soleil glacé, mais il ne l'éleva pas, se contenta de sonder du regard les yeux noirs de Katia, qui n'exprimaient ni étonnement ni crainte mais une pitié infinie qu'elle ne pouvait dominer.

— Où m'as-tu mené ? dit-il à voix basse. Pour un Allemand, tu détruis un général russe ! Katia Alexandrovna Susskaya, je porte aujourd'hui mon uniforme pour la dernière fois.

Il voulut encore ouvrir ses bras et parler de son amour, mais Poutkin, derrière eux, dans l'isba, se méprit sur la signification de ce geste. Il vit le pistolet, une main qui s'élevait... Dans son dos, Nadeschna gémit, terrifiée, tandis que Morotzki grinçait des dents atrocement. Alors il appuya sur la détente. Le coup de feu retentit dans le silence gelé et se propagea en échos qui rebondissaient, semblait-il, d'une cime à l'autre de là Taïga.

Sérikow leva les bras dans un geste saccadé, tomba à genoux et s'effondra dans la neige. La Susskaya resta devant lui comme une statue. Poutkin allait l'appeler, craignant qu'elle fût morte debout et que le gel l'eût pétrifiée en une seconde – on s'était habitué à l'impossible – lorsqu'à son tour elle se laissa tomber lentement dans la neige, se jeta sur Sérikow, prit sa tête dans ses mains et la couvrit de baisers.

— Andrej va rentrer ! dit Poutkin d'une voix que l'angoisse rendait métallique. S'il arrive à présent... Prie, Nadeschna, pour qu'il se trouve encore très loin.

Andrej n'était pas loin. Il se tenait debout à la lisière de la forêt, derrière un gros arbre où personne ne le voyait. À ses pieds gisait un grand loup gris trouvé dans la fosse d'un piège et qu'il avait tué à coups de gourdin.

Devançons toutes les conjectures : le général Waska Janissowitch Sérïkow n'était pas mort. Poutkin lui avait sans doute tiré un coup de feu dans la poitrine, mais du côté le moins dangereux.

— Evidemment, je sais que le cœur n'est pas placé à droite, ce qui serait d'ailleurs peu convenable pour un général soviétique, cria-t-il lorsque Morotzki, sataniquement narquois, dessina devant lui dans la neige piétinée l'anatomie du corps humain. Mais vous claquiez des dents comme une danseuse espagnole fait retentir ses castagnettes ! Et Nadeschna qui piaillait comme une souris des steppes ! Comment voulez-vous que, si bien entouré, on garde son sang-froid !

Mais cela se passait bien des heures après. Ce qui s'était passé avant pesait encore comme une fatigue écrasante sur leurs consciences.

La Susskaya avait d'une main experte arraché l'uniforme du général. Déchirant la chemise de Sérïkow, elle appuya un tampon de linge sur la blessure qui saignait un peu. Cependant des bulles ensanglantées se formaient aux commissures des lèvres de Sérïkow. Celui-ci avait toute sa conscience et fixait Katia de ses yeux clairs mais dès qu'il voulait parler la mousse sanglante coulait de sa bouche.

— Ne bouge pas, Washenka, dit-elle à mi-voix, ne bouge pas, ne parle pas, tu survivras... je te le promets ! (Puis elle tourna vivement la tête, ses cheveux noirs soulevés par le vent se dressèrent sur sa tête et elle cria vers la hutte d'une voix qui fit courir tout le long de l'échine de Poutkin un frisson glacé :) Viens donc, Igor Philipovitch ! Viens donc, assassin ! Porte-le dans la maison !

Elle souleva de nouveau la tête de Sérïkow, essuya d'une main la mousse sanglante qui couvrait ses lèvres, et l'enveloppa plus étroitement dans sa fourrure.

Andreas sortit du couvert. Il traînait à sa suite, dans la neige, le grand loup gris et avançait lentement comme s'il remorquait un fardeau énorme. Il ne quittait pas du regard la Susskaya qui s'occupait maintenant de la blessure faite par le coup de feu.

— Le voilà ! dit Poutkin d'une voix sourde. Ton bon Dieu, Nadeschna, est un type pervers : ne pouvait-il retenir une heure de plus Andrej dans la forêt ? Non ! Il le laisse revenir ! Que faire ? Dois-je aussi tirer sur Andrej ? Ce serait la liquidation des amants de Katia,

et la paix sur cette terre, mes enfants !

— Poutkin ! cria de nouveau la Susskaya. Viens, salaud ! Nadeschna... Semjon Pavlovitch, personne ne veut donc m'aider ?

— Tu en oublies un, dit Andrej derrière elle, mais moi je suis là.

Elle tourna vivement la tête et leva vers lui un regard fixe. Ses traits ravagés exprimaient une souffrance telle qu'il n'aurait pu l'imaginer.

— Aide-moi, dit-elle. Je t'en prie...

— Qui est-ce ? demanda Andreas sans bouger.

— Le général...

— Je constate que c'est un général, dit-il grossier. Qu'est-il pour toi ? Tu le prends dans tes bras ! Tu l'embrasses, tu trembles pour sa vie...

— Il faut le porter à la maison, cria la Susskaya. Nous avons jusqu'à la mort pour nous expliquer... mais lui n'a plus qu'un souffle de vie. Aide-moi à le porter...

— Qui est-il ? demanda encore Andreas, sans bouger davantage.

— Je vais l'abattre d'un coup de feu, dit Poutkin resté devant l'isba. Quand ça se complique par trop, il n'est pas de solution meilleure...

— Toujours tuer, tuer, répliqua Morotzki d'une voix rauque. (Il essuya d'un coin de chemise ses verres de lunettes embués et ajouta :) Rien d'autre ne vous vient à l'esprit ?

— Proposez-moi donc quelque chose, Semjon Pavlovitch, chieur de sentences et de raisonnements ! Tuer est une des réactions naturelles de l'homme... la plus ancienne... et nous vivons ici comme aux débuts de l'humanité !

— Ne vois-tu pas qu'il a le poumon perforé par la balle ? lança la Susskaya qui laissa retomber la tête de Sérïkow sur son col de fourrure.

Cependant Sérïkow ne regardait qu'Andreas. Ses yeux étaient étrangement vifs. La souffrance ne s'était pas encore précisée, c'était supportable ce trou dans la poitrine, la balle restée fichée dans le poumon, aplatie après qu'elle eut fait éclater une côte mais elle se révélerait d'autant plus cruelle, car une balle aplatie fait une déchirure bien plus large.

C'est lui, se disait Sérïkow étrangement lucide. L'Allemand Andreas Heer. Fusillé symboliquement sur le champ de tir d'Irkoutsk !

Me voici ici, enfin, pour faire de ce symbole une réalité. Katia, ai-je encore le temps de lever mon pistolet et d'appuyer sur le détonateur ?

Ses mains commencèrent à tâter son manteau et la neige autour de lui.

— Il est par là... sûrement... je l'avais dans la main lorsque je suis tombé... Katia, aide-moi à le retrouver.

— Reste tranquille, Wachenka, répéta la Susskaya, reste bien tranquille. Si personne ne veut nous venir en aide, je saurai bien t'emmener seule jusqu'à la maison. Mais ce sera douloureux... Serre les dents, coupe-toi plutôt la langue mais reste un héros !

— Il s'appelle donc Waska, dit Andreas nullement ému. Et quoi encore ? S'appelle-t-il aussi chéri, mon ourson, mon loup sauvage, ma vie, mon tout, mon soleil ?

C'étaient les paroles que lui criait Katia lorsqu'elle se tordait de volupté et que leurs deux corps se perdaient dans une étreinte sans fin. Des mots qui ne suffisaient jamais à exprimer leur indicible bonheur.

La Susskaya ne répondit pas. Elle se releva, saisit Sérikow par les bottes et se mit à le tirer sur la neige dure et lisse. Le manteau de fourrure du blessé glissait comme un traîneau. C'était plus facile qu'elle n'aurait cru. Mais Sérikow, qui sentait s'éveiller la souffrance dans sa poitrine, se mit à grincer des dents.

Elle le tira sur une distance de cinq mètres tandis qu'Andreas marchait à sa hauteur, traînant le grand loup mort dont la mâchoire aux canines aiguës luisait dans le soleil glacial. La gueule du fauve était exactement aussi sanglante que la bouche de Sérikow.

— Prends le loup et laisse-le-moi, dit Andreas en arrêtant Katia.

Celle-ci repoussa sa main d'un geste aussi sauvage qu'un coup.

— Je n'ai plus besoin qu'on m'aide ! cria-t-elle durement. J'y parviendrai bien toute seule !

— D'ici que tu arrives à la maison, il sera mort !

— Ne serait-ce pas une occasion de célébrer cette victoire par un cuissot de loup rôti ?

— Katia !

Il lui saisit durement les bras lorsqu'elle voulut de nouveau saisir les bottes de Sérikow. Elle envoya des coups tout autour d'elle, frappa Andreas en plein visage et lui arracha son bonnet de fourrure.

— Qui donc m'empêchera de tirer à présent ? gémit Poutkin devant l'isba. Puisqu'ils se taillent en pièces, je les délivrerai de leur

haine !

— Ne me touche pas ! grondait la Susskaya. Andrej, prends garde ! Ne me touche jamais plus ! Tu as manqué l'instant unique de te montrer humain et de me faire confiance. Ote-toi de là !

Katia se pencha de nouveau, saisit les jambes de Sérïkow et les attira vers elle. Waska eut un gémissement déchirant, ferma les yeux, serra les lèvres, mais la mousse rouge sourdait par les coins de sa bouche et s'écoulait le long de son cou.

D'une secousse, Andreas tira la Susskaya en arrière. Elle voulut se jeter sur lui les poings fermés, alors il la saisit et la lança loin dans la neige. Mais, comme une chatte enragée, elle se releva d'un bond, se jeta sur lui et le frappa avec une force qui le surprit.

— On ne peut pas assister à ce combat sans intervenir ! dit Poutkin qui respirait laborieusement.

Il passa son fusil à Morotzki, courut vers les combattants, saisit la Susskaya par la taille, la souleva comme un paquet tandis qu'elle criait et envoyait des coups de pied, ses bras tournoyant comme deux fléaux. Mais comment intimider un géant tel que Poutkin ? À bout de bras, il porta la Susskaya vers l'isba, comme si elle n'était qu'une poupée de son... C'était une démonstration de force qui laissa Morotzki ahuri et qui alluma dans les yeux de Nadeschna de petites étincelles d'or.

— Ma colombe, dit Poutkin lorsqu'il eut déposé Katia devant la maison en la poussant contre le mur pour l'y maintenir, tiens-toi tranquille ! Andrej amènera le général dans la maison, mais tu auras de la peine à lui fournir une bonne explication. Réfléchis bien... ce n'est pas le moment de poursuivre ton rôle de jolie femme mystérieuse.

Andreas portait à présent Sérïkow dans ses bras. Ce devait être pour le général qui avait encore toute sa conscience l'instant le plus cruel et le plus dégradant de son existence. Il était porté comme un enfant par cet Allemand qui avait saccagé sa vie, son univers.

— Toi, articula péniblement Sérïkow. (Ce mot s'enfla dans une bulle de sang mais il était intelligible :) Toi...

— Que voulez-vous dire, mon général ? demanda Andreas.

En face d'eux, Poutkin poussait la Susskaya à l'intérieur de la maison. Nadeschna courut à leur suite. Morotzki resta dehors avec le fusil, embarrassé et perplexe. Il le tenait en travers de ses genoux comme un bâton qu'il allait casser.

— Toi, chien ! dit Sérïkow laborieusement. (Dans sa poitrine sa respiration sifflait. Son visage devint bleuâtre). Toi, chien !

Après avoir lavé Sérïkow, ils l'avaient couché nu sur la table de bois. Non sans peine, la Susskaya réussit à lui faire mâcher un peu de plantes médicinales données par Cyril, ce mystérieux mélange d'herbes pressées qui supprimaient la douleur. Sérïkow se calma en effet et son regard devint plus clair ; il ne perdit pas conscience et prit part de nouveau à ce qui se passait autour de lui.

— C'est à se demander si l'on doit s'en réjouir, remarqua rudement Poutkin. À présent il entend siffler son poumon et sait quel est son état.

— Tiens ta gueule, Igor Philipovitch, dit Katia, en lavant ses mains étroites mais puissantes dans l'eau bouillie apportée par Nadeschna. (C'était le seul moyen qu'elle eût de les aseptiser. Contre la tête de Sérïkow était étalée, ouverte, la trousse contenant des instruments de chirurgie, quelques pinces dérisoires, une série de scalpels, des ciseaux).

— Pourquoi me tairai-je ? aboya Poutkin en se rapprochant de la table. (Il se pencha vers Sérïkow et plongeait son regard dans ses yeux grands ouverts :) J'ai tiré sur vous, mon général, et si vous claquez ça sera inscrit à mon compte. Mais je ne le regrette pas.

— Tu veux vraiment l'opérer ? demanda Andreas à voix basse.

Il se tenait derrière Katia et déchirait la chemise de Morotzki pour en faire des pansements. Sérïkow ne pouvait les entendre.

— Non, répondit sèchement la Susskaya.

— Mais alors pourquoi...

— Il faut qu'il croie que je veux le guérir. Ne comprends-tu pas ? Il faut qu'il meure convaincu que je lui ai sauvé la vie. Comment pourrait-il avoir une plus belle mort...

— Il n'y a donc aucun autre moyen ?

— Non. Dois-je lui ouvrir le thorax pour en sortir la balle ? D'un poumon mis à nu ? Sans compression ? Sais-tu ce que c'est qu'un pneumothorax à découvert ?

— Je ne suis pas aveugle, Katia !

— Je puis fermer sa blessure, c'est tout. Peut-être aura-t-il une hémorragie interne, peut-être aura-t-il une septicémie. S'il se met à

tousser, cela ira plus vite. Il s'étranglera en crachant son poumon... (Elle le considéra d'un regard pénétrant :) Cela te fait plaisir ?

— Non, Katia, je te plains seulement s'il reste vivant plus longtemps qu'il n'est souhaitable... combien de temps peut-il tenir ?

— Ça peut aller vite... mais il peut aussi durer plusieurs jours.

— Fais que ça aille vite, Katiouchka.

— Dois-je le tuer, moi, médecin ?

— Que peux-tu faire encore pour lui en tant que médecin, Katia ?

— Adoucir ses derniers instants sans l'assassiner. Me comprends-tu, Andrej ? (Elle retira ses mains de l'eau bouillante. Elles étaient écarlates :) Je vais suturer la plaie ouverte dans sa poitrine.

— Il n'a aucune chance de s'en tirer ?

— Ce serait un miracle, Andrej.

Andreas regarda vers la table où Sérikow nu était étendu de tout son long. Poutkin lui parlait. Il lui expliquait en termes précis, sans la moindre émotion, pourquoi il haïssait les porteurs d'uniforme et les officiers en particulier.

— Ne nous sommes-nous pas déjà habitués aux miracles, Katia ? reprit Andreas.

Elle secoua la tête. Nadeschna, pour l'aider à travailler, lui avait noué les cheveux au sommet de la tête ; cette coiffure qui ressemblait à une couronne était à la fois terriblement ridicule et séduisante.

— Le poumon droit est entièrement détruit...

Elle s'approcha de Sérikow, se pencha vers lui, passa une main caressante sur son visage bleuâtre et envoya en même temps un coup de pied dans le tibia de Poutkin qui ne s'écartait pas.

Poutkin grogna, cracha par terre et trotтина vers le poêle où il se laissa tomber sur le banc, ses grosses jambes écartées, et il s'offrit le plaisir de lâcher un pet retentissant.

— C'est ma manière de protester, dit-il, j'ai d'ailleurs expliqué au général que je chie sur tout ce qui est militaire.

— Ce sont tous des brutes, Wachenka, dit la Susskaya au blessé avec une tendresse qui fit mal à Andreas. (Seule la pensée que Katia jouait la comédie de l'amour pour adoucir la fin de Sérikow adoucissait son angoisse). Ne les écoute pas, poursuivait la Susskaya, et oublie ce qu'ils t'ont dit. Je t'opérerai et je te sauverai. Tu sais, je suis bon médecin. Te souviens-tu que tu m'as dit : je me laisserais

couper la tête par toi !

Sérikow fit un léger signe de tête. Ses yeux, ces maudits yeux si lucides et pleins de vie caressaient la Susskaya. Il ne pouvait plus parler. Sa bouche était emplie d'écume sanglante mais il dissimulait sa peur de mourir étouffé.

— Lorsque ta blessure sera suturée, tu pourras de nouveau parler, dit-elle. J'aspirerai le sang que tu as dans la bouche. Souffres-tu ?

Sérikow secoua la tête. Il n'éprouvait rien hormis ce poids dans la poitrine et les variations de la lumière qui fatiguaient ses yeux. Car la lumière à l'intérieur de l'isba changeait sans cesse d'intensité. C'était tantôt une lumière éclatante tantôt une pénombre terne.

La mort s'emparait de Sérikow mais il ne le savait pas.

— Dois-je t'aider ? demanda Andreas resté contre le poêle.

— Non.

— Je puis te présenter les instruments...

— Pour recoudre un trou je puis travailler seule.

Elle se pencha de nouveau vers Sérikow, ôta d'un geste net le bouchon de linge enfoncé dans la plaie et posa rapidement deux pinces hémostatiques avant que le poumon, du fait de la différence de pression, se gonfle davantage... Le sang s'arrêta aussitôt de couler mais ce n'était qu'une illusion... Chacun savait que le sang se répandait à présent à l'intérieur, du thorax. Silencieux, ils se tenaient tous le dos contre le mur et regardaient la Susskaya qui passait dans le chas d'une aiguille des brins de fil tirés d'un châle de Nadeschna. Un châle de soie artificielle à dessins persans. Seul Poutkin n'appréciait pas à son juste poids l'ironie de cet instant où un homme était trompé par une comédie amoureuse à laquelle il devrait de mourir heureux. Il remuait sans cesse sur son banc contre le poêle et grattait sa poitrine velue en soufflant d'une manière hostile, lorsque les autres lui jetaient des regards courroucés.

— Terminé ! lança la Susskaya lorsqu'elle eut suturé la plaie.

Sérikow ne l'avait pas quittée des yeux pendant toute l'opération. Les changements de luminosité ne le gênaient plus. Si le crépuscule venait, Katia planerait comme un ange au-dessus de lui... et s'il faisait clair, elle lui apparaîtrait comme environnée d'une auréole de lumière. Toujours elle serait là, radieuse, accomplissement de tous ses rêves, espoir de sa vie.

Puis Sérikow se sentit las, ses yeux se fermèrent, sa bouche s'ouvrit toute grande et le sang s'écoula librement. Katia lui dégagea le

palais avec les bandes de pansement enroulées par Andreas. Elles n'étaient plus nécessaires pour envelopper la blessure suturée... Lorsque Andreas tendit encore des rouleaux, Katia secoua lentement la tête.

— Le laissons-nous sur la table ? demanda Morotzki.

— Je ne pourrai plus jamais manger à cette table si quelqu'un est mort dessus ! bégaya Nadeschna, pâle et tremblante.

— Quelle pauvre chienne ! s'écria Poutkin, elle ne peut plus manger dessus ! Sais-tu dans combien de lits tu as dormi où Dieu sait qui a chié une dernière fois ? Qu'a-t-elle à me regarder comme ça ? Semjon Pavlovitch, retiens-la : elle va tomber ! Ça distribue des bibles aux paysans et ça ne tient pas sur ses pattes ! Preuve de plus du peu de valeur morale de cette religion réactionnaire !

— Il restera sur cette table ! déclara la Susskaya d'une voix si péremptoire que le flot des paroles de Poutkin s'interrompt aussitôt. (Puis elle ajouta plus bas :) Il dort à présent... et il ne se réveillera plus.

— Puis-je prier ? demanda Nadeschna craintive.

Elle s'était tournée vers Katia après un rapide regard à Poutkin. Celui-ci émit un couinement sonore, mais était-il nécessaire, bien qu'on sût qu'il avait de mauvaises manières, de lâcher une incongruité retentissante puis d'y ajouter un « amen » des plus narquois ? Nadeschna sursauta, s'approcha de Sérikow endormi et joignit les mains.

— Ce fut aussi la volonté de Dieu de créer des hommes dont le caractère est celui des pourceaux, dit-elle à haute voix. Il faut les supporter.

Poutkin ne répondit pas, se déshabilla comme toujours lorsqu'il voulait dormir et se coucha sur son manteau de fourrure près du poêle. Son gros derrière s'arrondissait, énorme, dans la clarté que le feu dispensait chichement dans la pièce. On n'avait plus les chandelles données par le petit père Cyril et fabriquées avec de la cire de ses abeilles. Le foyer était la seule source de lumière. Sans doute Poutkin et Andreas avaient essayé de faire des torches avec des bois très résineux, mais la puanteur et la fumée dégagées étaient telles que l'on était obligé d'aérer. On avait dû y renoncer.

Nadeschna dit ses prières et alla s'étendre auprès de Morotzki. Celui-ci, avant de préparer leur couche pour la nuit, avait été rejoindre son élan et lui avait murmuré à l'oreille :

— Tu nous ramèneras parmi les humains, mon trésor, n'est-ce

pas ? Tu sauras sortir de cette maudite forêt. La semaine prochaine nous t'habituerons à être sellée...

Puis ils s'endormirent tous comme d'habitude depuis des semaines. En haut du poêle il y avait, couchés tout nus, Andreas et Katia et ce fut vraiment un hasard si, cette nuit-là, Katia dormit au bord du poêle et Andreas derrière elle contre le mur de rondins.

Le seul qui ne dormait pas était le général Sérïkow, étendu immobile sur la table qui allait être son lit de mort. Ses souffrances étaient supportables. Il respirait peu et aussi faiblement que possible pour éviter de sentir de nouveau des bulles sanglantes envahir sa bouche et il savait que Katia, pour la seconde fois, lui avait menti. Il n'était pas sauvé, il ne survivrait pas... Aux yeux des autres, il était déjà mort.

Ce fut un ronflement particulièrement puissant de Poutkin qui réveilla la Susskaya en sursaut et la fit se pencher par-dessus le rebord du poêle. Elle avait saisi l'une de ses bottes et allait la lancer sur Poutkin lorsque son regard rencontra la table. Son bras levé s'immobilisa, comme pétrifié.

Sérïkow s'était laissé glisser de la table, il se tenait debout, penché en avant, la main gauche crispée sur sa blessure et s'appuyait au rebord de la table. Il avait un aspect lamentable dans sa nudité et le reflet des flammes qui éclairait cette silhouette accusait encore l'horreur de la vision. Mais ce qui faisait de Sérïkow un dangereux fantôme, c'était son gros revolver d'ordonnance qu'il tenait de la main droite. Personne n'avait pensé à l'éloigner de lui, il avait été déposé sur le banc à côté de la fourrure de Sérïkow, vraiment comme une tentation, et pendant des heures Sérïkow l'avait regardé fixement, jusqu'à ce qu'il se sentît la force, dans un dernier sursaut de haine, de se laisser glisser de la table pour s'en saisir.

À présent, il rassemblait de nouvelles forces pour franchir les quelques pas qui le séparaient du poêle. Là-haut se trouvaient Katia et Andrej dans leur nudité éhontée, couchés devant ses yeux, comme s'il n'avait jamais existé... Une Russe avec un Allemand, deux êtres qui, ayant détruit un général russe, ne méritaient pas de vivre.

Sa poitrine lui semblait aussi pesante qu'un sac de pierres et l'attirait en avant. C'est mon sang, pensa-t-il, tout le sang que j'ai répandu. Des caillots de sang... et il ne cesse pas de couler... je me dissous intérieurement. Mais j'ai encore la force de lever le pistolet et de tirer deux coups. Oui, j'ai encore cette force !

Il tituba, courbé en avant et, à chacun de ses pas, il croyait déplacer un fardeau énorme. Que j'ai donc aimé Katia, pensait-il.

L'homme qui a reposé dans ses bras ne pourra jamais l'oublier.

Il se trouva enfin debout devant le poêle et lentement, avec une peine infime, il leva la tête.

Les yeux de la Susskaya le regardaient bien en face, telles deux cavernes obscures où flamboyait le reflet du foyer. Puis il reconnut son visage, ce visage de songe où se mêlaient les séductions de l'Asie et de l'Europe, où passaient la sauvagerie des ouragans et la triste étendue de la steppe.

— Katienka, dit Sérïkow péniblement, et ce mot emplît une bulle de sang qui creva devant ses lèvres. Kat...

Sans un mot, ses yeux exprimant toute la violence du désespoir face à l'inévitable fatalité, la Susskaya frappa avec sa botte. Elle atteignit la tête de Sérïkow. Le talon heurta la voûte crânienne avec un craquement retentissant. Sérïkow vacilla, le pistolet tomba avec fracas et il voulut porter ses mains à ses tempes. Mais une seconde fois, une troisième, la Susskaya frappa. Le cuir chevelu éclata, un flot de sang se répandit sur le visage de Sérïkow, de sa bouche s'échappa un râle... puis il tomba à la renverse avec un claquement de chair nue sur le corps nu de Poutkin.

Avec un juron, Poutkin se dressa :

— Ah ! rugit-il encore à demi endormi. (Puis il tâtonna autour de lui, sentit sous ses doigts de la chair nue et rugit encore :) Qu'est-ce que cette putain ?

Agenouillée sur le dessus du poêle, la Susskaya serrait la botte ensanglantée contre sa poitrine. Andreas l'avait saisie et attirée en arrière. Près du poêle, Nadeschna et Morotzki rampaient vers le mur où ils se mirent debout d'un bond.

Poutkin rejeta loin de lui Sérïkow, lui envoya un coup de pied puis se trouva aussitôt sur ses pieds, comme s'il avait des ressorts sous les semelles.

— Il voulait me tuer ! cria-t-il. Voyez-vous ça, il voulait...

Alors seulement il comprit qu'il avait malmené un mort et que des pieds à la tête, il avait été éclaboussé par le sang du général. Il jeta un regard sauvage autour de lui, ouvrit les mains et s'ébroua comme un chien qui secoue la pluie de son pelage.

— Je l'ai assommé comme un rat, dit la Susskaya, d'une voix blanche, avec une botte... comme un rat !

Morotzki sortit de son coin en boitant, se pencha, ramassa le gros pistolet militaire et l'éleva en l'air. Chacun comprit son geste.

— Vous n'avez fait que vous défendre, Jekaterina Alexandrovna, dit-il, personne ne peut vous le reprocher, pas même votre conscience. Vous n'avez fait que vous défendre...

— Avec une botte... je lui ai écrasé la tête...

La Susskaya laissa tomber la botte, se détourna, serra son visage contre la poitrine d'Andreas et pleura bruyamment.

Ils restèrent debout, les yeux rivés sur le corps étendu, un peu déjeté, de Sérïkow. Et le silence, interrompu seulement par les crépitements du feu et les sanglots de la Susskaya, pesait sur eux.

— Faut-il le laisser ici comme un monument commémoratif ? lança soudain Poutkin. (Il arrivait que sa bestiale grossièreté fût la bienvenue). Cessez de chialer, Katia ! Enfin vous faites partie de notre confrérie : vous avez tué quelqu'un ! En état de légitime défense, comme vient de le dire Semjon Pavlovitch. Reste à expliquer pourquoi un général a volé à votre recherche... Vous devriez pour le moment clore votre joli bec et accorder à votre admirateur – à moins qu'il faille lui donner un autre nom – une tombe convenable. Andrej, lâche-la ! Descendez de ce poêle, Katia : il nous faut un médecin pour constater le décès !

— Il est mort ! cria la Susskaya en se cramponnant à Andreas. Je ne veux plus le regarder ! Emportez-le... Emportez-le !

Elle se mit à hurler comme un chien battu, se tapit sur le poêle contre le mur et appuya ses mains sur ses oreilles.

— Elle devient hystérique comme toutes les femmes, constata Poutkin. Cela me la rend sympathique et me rassure. Je craignais d'avoir à la considérer comme une sorte de prodige.

Il releva le corps de Sérïkow, le ramena dans ses bras jusqu'à la table et l'y laissa tomber avec un bruit de chair flasque comme un quartier de viande. Nadeschna frémit, Morotzki alla chercher l'uniforme de général, puis une marmite pleine d'eau chaude posée sur le fourneau. En silence, il se mit à laver le sang de Sérïkow. La Susskaya, restée tapie sur le poêle, pleurait sans pouvoir s'arrêter. Andreas, assis, les jambes pendantes, fixait le mort.

— Il vous lave un cadavre à croire qu'il est né dans la chambre froide d'une morgue, dit Poutkin approbateur. Semjon Pavlovitch, la nuit a été bonne : nous voici plus proches les uns des autres. (Il revêtit de ses pantalons le corps de Sérïkow, ferma la jaquette, boucla la ceinture avec application). Dites-moi donc, reprit-il, il a dû agir bien silencieusement ! Je crois me souvenir que le moindre pet vous réveille ?

— Je ne dormais pas, dit Morotzki indifférent, tout en soulevant le buste de Sérïkow pour que Poutkin puisse lui passer sa tunique.

— Vous étiez...

— J'ai tout vu dès l'instant où il s'est redressé pour se laisser glisser de sa table et aller prendre le pistolet.

— Et vous vous êtes tu, lâche ruminant ?

— Je tenais le fusil. (Morotzki boutonna la tunique). Je lui aurais tiré dans le dos s'il avait levé le pistolet.

— Vous êtes-vous jamais servi d'un fusil ?

— Oui.

Morotzki étendit de nouveau Sérïkow sur la table. Revêtu de son uniforme, il semblait solennel et inaccessible : un général soviétique, la poitrine ornée de trois rangs de décorations... un héros de la Nation, assommé avec une botte de femme.

On peut comme Poutkin et Morotzki haïr tout ce qui est militaire... dans leur âme russe, une goutte d'amertume demeurerait, cette pensée : il n'a pas mérité cette fin.

— Je suis arrivé une minute trop tard, Igor Philipovitch, ajouta Morotzki. Malheureusement. Il aurait pu mourir comme un homme.

— Comment l'enterrerons-nous ? demanda soudain Andreas. Nous ne pourrons pas creuser la terre gelée avec nos outils. Poutkin, jusqu'à quelle profondeur la terre gèle-t-elle par ici ?

— Elle est toujours gelée. En été seulement la surface se réchauffe. Le gel pénètre à un mètre de profondeur au moins.

Poutkin s'assit sur le rebord de la table et poussa de côté les jambes de Sérïkow parce qu'elles le gênaient.

— Mes amis, Andrej a raison, reprit-il, nous ne pourrons pas mettre notre général en terre. Pour lui creuser une tombe convenable, il faudrait faire sauter le sol à la dynamite. Mais en avons-nous ? Ainsi que faire ? Conseillez-nous, camarades !

Ce fut Morotzki qui eut une pensée tout à fait raisonnable :

— Nous pourrions l'immerger dans le fleuve. N'y avons-nous pas ouvert des trous dans la glace ? Agrandissons-les et glissons le général sous la couche de glace !

— Jamais ! cria la Susskaya. Je ne le permettrai pas ! D'abord l'abattre d'un coup de fusil, puis l'assommer, ensuite le noyer... c'est trop !

— Il n'en saura rien, ma petite âme, s'écria Poutkin en tapotant la joue de Sérikow. (C'était de nouveau un de ces instants où l'on aurait avec délice assommé Poutkin). On se débarrasse ainsi des animaux.

— Il était général ! répliqua la Susskaya durement. Il sera enseveli dans la terre russe !

— Alors couche-toi dessus, ma belle, et réchauffe-la ! jeta Poutkin furieux. Et si nous entretenions un feu au même endroit pendant dix jours, quelle profondeur pourrions-nous atteindre, hein ? Je le sais moi qui ai foré des puits de pétrole dans la Taïga, je connais ce sol maudit ! Une fois creusé aussi profond que la largeur de ma main, c'est fini ! (Il considéra le cadavre de Sérikow et haussa ses larges épaules :) Camarade général, nous ne pourrons vous mettre en terre qu'après la fonte des neiges du fait de difficultés techniques...

— Et d'ici là ?

— Le fleuve...

— Non ! cria la Susskaya. Plus un mot du fleuve !

— Il faudra donc le congeler. (Poutkin se redressa :) Pourquoi un général ne se conserverait-il pas aussi bien que nos réserves de viande ? (Il s'inclina devant la Susskaya qui le fixait avec des yeux pleins de haine :) Me permettez-vous, belle dame, d'emporter dehors le général ? Pour commencer, comment s'appelle-t-il ? Il meurt sans s'être même présenté : quel homme impoli !

— Waska Janissovitch Sérikow, venu d'Irkoutsk !

Poutkin porta la main à son front :

— Waska Janissovitch, le sergent Poutkin se permet de vous porter au lieu de votre dernier repos...

— Passez-moi le pistolet, dit la Susskaya sourdement, je ne puis plus y tenir...

— Foutez le camp ! cria aussi Morotzki de sa voix aiguë. Porc ignoble... Vous...

Poutkin souleva Sérikow et l'emporta dehors : Andreas lui tint la porte ouverte et lorsque Poutkin eut disparu et que la porte se referma, la Susskaya appuya sa tête au mur de la hutte et plaqua ses mains sur son visage.

Elle resta dans cette attitude un long moment tandis que les autres se taisaient, jusqu'à ce qu'elle eût le sentiment que quelqu'un ne la quittait pas des yeux. Elle écarta ses mains de son visage et son regard rencontra les yeux d'Andreas. Assis sur le rebord de la table, il fumait

une cigarette qu'il avait roulée lui-même.

— Pourquoi ne me demandes-tu rien ? dit-elle à voix basse.

— Que te demander encore ?

— J'ai abandonné Waska à cause de toi, Androuchka...

Morotzki fit un geste à l'adresse de Nadeschna. Elle le comprit, jeta son manteau sur ses épaules et tous deux sortirent aussi silencieusement que s'ils quittaient la chambre d'un malade.

— Tu l'as aimé ? demanda Andreas.

— Pas comme toi. Avant toi, je ne savais pas ce que c'était que l'amour. Lorsque je t'ai vu, Waska ne fut plus qu'un nom.

— Et à présent ?

— Ne l'ai-je pas tué pour te sauver ?

Elle pencha sa tête en avant. Andreas saisit son visage, déposa des baisers sur ses paupières puis la souleva dans ses bras et la porta jusqu'au banc contre le poêle. Il l'y déposa, couvrit de baisers son corps nu, appuya sa tête sur ses seins et ils attendirent ainsi en silence, jusqu'au retour de Morotzki, de Nadeschna et plus tard de Poutkin.

— Il a une place superbe, claironna celui-ci en secouant les glaçons suspendus dans sa barbe. Avec vue sur le fleuve et les rochers... Katia Alexandrovna, soit satisfaite : il a la Russie devant lui.

Poutkin était certes un salaud... ceci fut prouvé une fois de plus dans les jours suivants.

Personne ne lui demanda où il avait porté Sérikow, pas même Andreas. Personne ne parla plus de Waska. Seul Morotzki dit un jour :

— Il avait au moins quelque chose de bon : son pistolet et ses munitions, deux cents coups à tirer...

Andreas et Poutkin fouillèrent l'avion qui leur réservait une grande surprise ; il était parfaitement intact, seul le patin droit du train d'atterrissage et ses supports d'acier s'étaient brisés contre la berge.

— Ne me regarde pas en coin, Andrej ! dit Poutkin en se mettant à rouler une cigarette.

À présent le papier ne manquait pas... il y avait dans l'avion un monceau de journaux et même un ouvrage de Gorki, *La Mère*, ainsi que d'autres récits. Une grande boîte de fer-blanc contenant le meilleur tabac avait aussi été emportée en voyage par Sérikow, ainsi

que les conserves les plus fines, des saucissons secs, des boîtes de corps gras, des plaquettes de thé noir, des boîtes de café moulu, quatre bouteilles de vodka.

— Ce qu'ils vivent bien « là-bas » ! remarqua Poutkin grognon, lorsque tous ces trésors furent déposés en bon ordre sur la berge du fleuve. (Il déboucha une bouteille de vodka, but un long trait, rota de satisfaction et désigna l'avion du cul de la bouteille). Je sais ce que tu penses ! Cet appareil est en état de vol, pour deux ingénieurs tels que nous... Qu'est-ce qu'un patin brisé et une ferraille tordue ? Nous réparerions cela sans l'aide d'aucun outil, s'il le fallait ! Mais Sérïkow a même apporté une pleine caisse d'outils. Et tu y penses sûrement aussi, fiston : lorsque nous aurons tout réparé, nous n'aurons qu'à lancer l'hélice et hop ! ça fusera vers les nuages, en route vers la liberté ! Reconnais que tu y as pensé, Andrej !

— Oui, Igor Philipovitch.

— Sais-tu piloter un avion ?

— J'ai fait du vol à voile.

— C'est autre chose. (Poutkin frappa quelques petits coups contre la cabine de plexiglas de l'avion). Mais moi je sais piloter... non pas un Iliouchine... mais une machine comme celle-là. Je transportais matériel et vivres lorsque nous étions à sec dans la Taïga. Notre camp avait à sa disposition un hélicoptère et un avion de tourisme. Je savais piloter l'un et l'autre. Nous, pourrions donc nous en aller, moi tenant le manche à balai, les femmes derrière. Quant à Morotzki et toi, vous seriez « arrimés » à droite et à gauche du fuselage. Tu tiendrais certainement le coup, quant à Morotzki, il claquerait sûrement. Mais nous en sortirions ! Seulement... (Il jeta un coup d'œil vers le fleuve dont la glace était trouée d'ouvertures, la berge éventrée ; il regarda aussi l'isba terminée et enfin son Kremlin qui n'avait pas encore de toit). L'or, fiston ! L'or ! Des millions de roubles ! Faut-il les abandonner ? Andrej, la chance est notre maîtresse. Nous ramasserons l'or à la pelle jusqu'à devenir, l'un et l'autre, richissimes ! Et nous disposons même d'un avion pour emporter notre trésor !

— Le chargement d'or en même temps que nous tous ! L'appareil ne transportera pas un tel poids !

— L'or est là... (Poutkin gratta la terre du talon de sa botte). Mais sait-on qui de nous sera encore ici !

C'était une menace et Andreas résolut de la répéter aussitôt à Katia et aussi de mettre en garde Morotzki et Nadeschna.

Les jours suivants, Poutkin poursuivit la construction de sa

maison. Il pouvait à présent recouvrir le toit de planches, car il avait trouvé dans la boîte à outils de l'avion un rabot, découverte assez étrange si l'on songe qu'il n'y a rien à raboter dans un avion moderne.

À plusieurs reprises, Poutkin rôda autour de l'appareil, observant avec beaucoup de méfiance Andreas qui s'était assis aux commandes pour les étudier.

— Je sais que tu n'es pas idiot, dit-il un jour. Mais tu serais le pire imbécile, si tu tentais de mettre le moteur en marche ; d'ailleurs, à partir d'aujourd'hui, je dormirai dans le poste de pilotage.

Mais telle n'était pas la raison qui devait faire de Poutkin un parfait salaud aux yeux d'Andreas... Ce fut une découverte qu'il fit par hasard.

Personne, on se l'était tacitement promis, ne parlait plus de Sérïkow. Personne ne voulait savoir où Poutkin l'avait déposé. Il avait dû le porter très loin car ni Morotzki qui, avec son élan et Nadeschna, faisait de longues randonnées afin d'habituer Marouta à être sellée, ni Andreas et la Susskaya qui surveillaient les pièges et s'en allaient à la chasse, ne découvrirent le corps.

Jusqu'à un certain matin où Andreas sortit du poste de pilotage de l'avion après s'être exercé, s'estimant capable de se débrouiller bientôt dans le maniement du tableau de bord. Poutkin était absent, il était dans la forêt, sur l'autre rive du fleuve, pour y chercher une sorte de bois particulière. Jusqu'alors aucun d'eux n'avait franchi le fleuve gelé au-delà de son milieu, là où se trouvaient les trous de pêche. La haute forêt qui se dressait sur l'autre rive ne les attirait pas... C'était une masse morte, recouverte de glace, aussi hostile que la forêt à laquelle ils avaient adossé leur isba.

Mais voici que Poutkin revenait portant sur l'épaule ce qui paraissait être une section de tronc et Andreas remarqua, ébahi, qu'il marchait au pas cadencé, tenait sa tête un peu tournée de côté et saluait. Puis, après quelques pas de parade, Poutkin reprit une allure trottinante, traversa la glace du fleuve et lança le tronc sur le seuil enneigé de son Kremlin.

— Ça, c'est du bois ! cria-t-il à Andreas. Bien préférable à l'acier. Je le suspendrai au-dessus de ma porte et chacun de ceux qui entreront recevra un coup dans la nuque !

Il eut un rire formidable, saisit la hache et frappa le tronc avec une telle force que les copeaux volèrent autour de lui comme des éclats d'obus.

Andreas devina aussitôt quelque chose d'affreux. Lorsque Poutkin

se mit à jouer du marteau à l'intérieur de son futur repaire, Andreas traversa le fleuve et foula pour la première fois la rive opposée. Celle-ci était plate et la forêt avançait presque jusqu'au fleuve.

Lentement Andreas suivit les traces que Poutkin avait laissées dans la neige profonde. La forêt s'écartait, formant une lagune allongée. Peut-être y avait-il ici, après la fonte des neiges, une étendue marécageuse qui laissait un morceau de terre libre, une sorte de presque-île surélevée en son milieu ?

Et c'était là que se tenait, debout, Waska Janissovitch Sérïkow. Il était adossé, bien droit, à un gros arbre, telle une colonne de glace, maintenu par les serres du gel. Son uniforme de général était saupoudré de neige, mais ses larges épaulettes dorées luisaient encore sous le givre et son visage pâle regardait avec une expression fière au-delà du fleuve et de la forêt... Mais ce ne fut pas cette seule vision qui fit courir un frisson le long de l'échine d'Andreas. Poutkin, avant de planter Sérïkow en ce lieu, avait élevé bien haut sa main droite contre le bonnet de fourrure où elle était restée figée dans ce geste. Ainsi le général Sérïkow était-il là, debout dans la Taïga, saluant d'un geste martial et grandiose ; et chaque fois que Poutkin passait devant lui, il adoptait le rythme du pas de parade et il rendait le salut.

— Pourquoi se retient-on de châtier comme on le voudrait ? dit plus tard Andreas à Poutkin. (Ils étaient face à face dans la maison inachevée et s'observaient comme deux lutteurs japonais). Pourquoi un sentiment sûrement idiot me retient-il de te tuer ? Tu n'es plus un être humain, Poutkin, et n'importe quelle bête a plus de cœur que toi. Demain j'ensevelirai Sérïkow dans la neige.

— Tu ne le toucheras pas, fiston, répondit Poutkin d'une voix étouffée. Andrej, n'y touche pas : c'est mon monument du souvenir. À le voir ainsi debout, il me rappelle chaque jour ce qui nous attend, si nous sortons de la forêt. Chaque fois que je passe devant lui au pas cadencé, je suis heureux de vivre dans la Taïga. Peux-tu me comprendre, fiston ?

Il était difficile de partager le sentiment de Poutkin, mais Andreas le comprenait. Sans un mot de plus, Andreas sortit de la maison et s'en fut, en face, dans son isba. Morotzki montrait justement à Nadeschna et à Katia combien Marouta s'était aisément habituée à sa selle de cuir tressé. Il rayonnait de fierté.

Je dois empêcher Katia de franchir le fleuve, pensa Andreas en s'arrêtant à quelque distance. Il entendait le rire de la Susskaya, ce rire sombre, radieux. Elle ne doit jamais voir ça... se dit-il encore. Car cette fois elle tirera sur Poutkin et personne ne pourra l'en empêcher, pas plus qu'on ne peut empêcher l'ouragan de décapiter les arbres.

Pendant trois semaines, il fut impossible de mettre le nez dehors. D'ailleurs on n'avait pas envie de traverser le fleuve pour aller sur l'autre rive.

Le diable semblait régner sur la Taïga. Soudain, en pleine nuit, un coup de vent avait frappé la maison qui gémit sur ses assises tandis que le toit claquait de toutes ses plaques d'écorce. Puis un rugissement domina le tout en un concert de sifflements stridents, à croire que mille femmes se prenaient aux cheveux dans la forêt. La neige tomba en masses formidables, brisant les fiers sapins, les amputant de leurs branches, s'accumulant en murailles et pénétrant, malgré tous les calfatages, à l'intérieur de l'isba.

L'atmosphère se chargea de nouveau d'électricité. Vivre trois semaines enfermés avec Poutkin, écouter ses discours, était une épreuve non seulement pour Morotzki mais aussi pour Andreas ; bien que Poutkin lui témoignât une sympathie étrange et se plût à l'appeler « fiston » ou « cher idiot », il en était venu à envisager le jour où l'on se mettrait avec joie à se défoncer le crâne.

Plus que les autres, Morotzki se lamentait ; il allait sans cesse se poser devant l'ouverture qui servait de fenêtre et que l'on avait obturée avec une peau de bête clouée sur trois gros madriers. Puis il marchait de long en large en tordant ses mains osseuses.

— Marouta ! gémissait-il. Que devient Marouta par cette tempête ! Elle est là-bas, sans défense, dans son enclos et le vent l'a peut-être déjà plaquée au sol, elle s'est cassé une jambe ou peut-être même le cou ! Et elle doit mourir de faim ! Oui, elle meurt de faim !

— Il me rendra fou, gémissait Poutkin, tandis que la plainte de Morotzki se poursuivait.

On en était à la seconde semaine de l'ouragan. Morotzki restait affalé maintenant comme un tas de cendres sur le banc et paraissait sur le point de fondre en larmes.

— Marouta est née dans la Taïga, imbécile ! clamait Poutkin. Elle ne connaît rien d'autre et vous en faites un chien-chien gâté !

— Si elle était libre, elle pourrait du moins se tapir, se mettre à l'abri !

— Certainement ! Le gouvernement de l'U.R.S.S. a prévu des salles

chauffées dans la Taïga en cas d'intempéries ! brailla Poutkin en réponse. Dites-moi donc, Nadeschna, lorsque Semjom Pavlovitch est couché sur vous, est-ce qu'il susurre votre nom ou vous appelle-t-il Marouta ?

Nadeschna qui se tenait devant le foyer occupée à cuisiner, ce dont elle s'acquittait à ravir, malgré la pauvreté des ressources, jeta à Poutkin un de ces regards dont les femmes ont le secret et dont elles transpercent un cœur d'homme comme d'un éclair.

— Même s'il disait « Marouta », répliqua-t-elle, il se montrerait sûrement plus tendre que le plus petit de vos doigts, Igor Philipovitch.

— Je ne m'en tiens d'ailleurs pas à l'exercice des doigts ! dit-il en lançant un clin d'œil en biais à Nadeschna dont le regard l'avait bouleversé.

Ce maudit ouragan retardait l'achèvement de son repaire et contrariait aussi son espérance de recevoir Nadeschna sous son toit, pendant que Morotzki dresserait son élan.

Morotzki finit par être en proie à un tel désespoir que Poutkin, peu après le déjeuner pendant lequel Morotzki ne fit que chipoter dans son assiette, bondit soudain, enfila sa fourrure, enfonça son gros bonnet et se dirigea vers la porte.

— Où allez-vous ? demanda la Susskaya.

— Prendre l'air ! Morotzki pue par trop la désespérance, je n'y tiens plus !

Il ouvrit la porte d'un coup de pied mais ne réussit qu'à l'entrebâiller de quelques centimètres. Derrière la porte s'élevait une montagne de neige qui fut aussitôt soufflée à l'intérieur par le vent.

— Ne faites pas l'enfant, Igor, s'écria la Susskaya ; la nature est plus forte que nous, admettez qu'elle vous impose sa loi !

Elle n'aurait pas dû parler ainsi. Poutkin rugit comme un ours au combat, se rua sur la porte et la poussa assez pour en franchir le seuil. Puis, du pied, il repoussa le battant. On l'entendit avancer péniblement et Andreas murmura :

— Il y arrivera, il se frayera littéralement un passage à coups de poing dans cette montagne de neige !

— Vous devriez courir après lui, Andrej ! lança Nadeschna.

— Pourquoi ? (La Susskaya secouait la tête). Igor se connaît bien : il lui faut se rafraîchir de temps en temps !

— Où va-t-il donc dans cette tempête ?

— Peut-être fera-t-il trois fois le tour de la maison en rugissant tout son saoul !

Morotzki ramassa avec une pelle la neige qui s'était introduite dans la pièce et, l'ayant déversée dans un récipient posé sur le four, prépara de l'eau chaude. Si hostile que fût la Taïga, elle ne vous laissait pas mourir de soif.

Quand on a du feu, on peut aussi avoir du kipjatok, de l'eau chaude, et c'est incroyable ce que l'on peut faire avec de l'eau chaude, c'est un véritable élixir.

— Fais-lui de la tisane, Nadeschna, il nous faudra le dégeler quand il reviendra !

Ce ne fut pas long, mais dire cela n'avait pas grand sens ; dans cette claustration forcée, on avait perdu la notion du temps et une heure comptait comme un jour ou inversement selon l'humeur de chacun. On entendit soudain, mêlé aux hurlements du vent, le bruit typique d'un pas humain.

— Il vient, dit la Susskaya, il ne doit plus être qu'un glaçon, cet entêté !

— La tisane attend ! lança Nadeschna de son fourneau. J'y ai même versé une goutte de vodka !

La porte se rouvrit brutalement. Tout d'abord un rideau de neige se déploya en biais dans la pièce où le froid provoqua aussitôt la formation d'un brouillard lorsqu'il se heurta à la chaleur intérieure. Le vent s'engouffra et infligea à chacun un choc glacial. Une tête surgit au-dessus de la buée, non pas celle de Poutkin mais un gros crâne auquel étaient suspendues des stalactites de glace ; on vit des yeux ronds, de longs naseaux, des oreilles tout aussi longues, un gros col hérissé. Enfin apparut Poutkin, géant de neige et de fourrure qui tapait de la main sur l'arrière-train de la bête en criant :

— Avance ! maudit bétail !

— Marouta ! balbutia Morotzki en ouvrant les bras comme à la vue d'une maîtresse. Dire qu'il a été chercher Marouta !

La porte fut refermée et barrée par Poutkin qui octroya encore un coup de pied à l'arrière-train de l'animal puis, épuisé, s'adossa au mur.

— Vous voilà donc en possession de votre chère petite bête ! C'est que votre Marouta ne voulait pas quitter son enclos ! Elle m'a même chargé et elle voulait me mordre. Me mordre, moi ! Je lui ai envoyé une giffe, alors elle s'est adoucie ! Ainsi faut-il agir avec les femelles !

— Igor Philipovitch, je n'oublierai jamais cet acte de bonté de

votre part ! balbutia Morotzki. Vous avez sauvé Marouta. Comment s'y reconnaître dans les méandres de votre caractère ?

Il étreignait son élan, serrait sur son cœur la grosse tête couverte de givre. Seules les oreilles du ruminant, agitées d'avant en arrière, et ses gros yeux scrutateurs témoignaient de sa méfiance à l'égard des personnes, en particulier de Poutkin, qui l'entouraient. Morotzki était comme abêti par son adoration : il courait autour du grand animal, le bouchonnait avec un lambeau de sac, lui essuyait les naseaux sans cesser de caresser son encolure.

— On croira sans peine, dit Poutkin en sortant de ses fourrures comme d'un cocon raidi de givre, que Semjon Pavlovitch dormira cette nuit avec Marouta ! Dans ce cas, Nadeschna Ivanovna, je me propose comme remplaçant éventuel !

Nadeschna rit très fort et lui versa un grand gobelet de tisane. Avant même de le saisir, Poutkin sentit la vodka qu'elle y avait ajouté. Comme il prenait le gobelet, il retint comme par hasard les doigts de Nadeschna dans l'étreinte d'acier des siens. Mais Nadeschna n'avait pas non plus l'intention de se libérer aussitôt.

— Ah ! Un philtre d'amour ! s'exclama Poutkin sur un ton si tendrement ému que la Susskaya haussa les sourcils. La belle dame Jekaterina a-t-elle permis que l'on m'en accorde quelques gorgées ?

— Nadeschna règne sur la cuisine, répondit la Susskaya. Cette vodka a été prise dans la réserve de secours !

— Je vous remercie pour ce breuvage qui réveillerait le bouc le plus sénile !

Plus tard, assis sur le banc contre le poêle, il se réchauffa en buvant sa tisane avec de grands claquements de langue – on ne pouvait s'attendre à de belles manières de la part de Poutkin. Il regardait Morotzki qui cajolait toujours sa Marouta et cette bête sauvage de la Taïga paraissait le comprendre, lui soufflant amicalement au nez, remuant gaïement les oreilles.

— Ça nous promet une bonne nuit ! grogna Poutkin. La chère petite âme va démolir toute la maison ! Car il lui prendra peut-être l'envie de ruer et puis ce trésor sera bien obligé de pisser et de chier ! Alors quoi ? Faudra-t-il dormir dans un cloaque ?

— Je nettoierai tout ! répondit Morotzki radieux. Mais qu'est-ce qui s'appelle puer ici ? Depuis que vous êtes sous ce toit, Igor Philipovitch, nous nous sommes accoutumés à la puanteur !

— On a tort de se laisser aller aux bonnes actions, grommela Poutkin sans hostilité.

D'ailleurs, Morotzki était visiblement ivre et Poutkin attendit en vain une réponse de la part de ses compagnons. La vodka dans la tisane – ou était-ce un peu de tisane dans de la vodka chaude ? – les avait abrutis. Ils s'amusaient à nourrir Marouta avec des poignées de mousse et se laissaient aller à plaisanter si sottement que Poutkin, exaspéré, conduisit enfin Marouta dans la pièce contiguë où il l'enferma non sans difficulté. Ce dont eut à peine conscience Morotzki qui se laissa tomber sur un banc où il s'endormit.

— Un peu de vodka de temps à autre ne nuit pas, remarqua Poutkin. Reconnaissons même que cela élève l'âme. Dans les situations critiques, vous devriez toujours nous en distribuer quelques gorgées, Katia. Vous devez savoir, en tant que médecin, combien un stimulant peut avoir d'importance !

— Je suis scandalisée que vous trouviez le courage de l'exprimer, répondit la Susskaya.

Elle était déjà juchée, en haut du poêle, nue comme toujours, et préparait la couche d' Andreas. Dans la pièce voisine, Marouta ruait contre les cloisons. Il semblait bien qu'elle s'était trouvée plus à l'aise dehors, malgré la tourmente et la neige.

Poutkin se roula de nouveau dans sa fourrure et fit mine de s'endormir aussitôt. Mais il resta éveillé. Il regardait dans la direction de Nadeschna qui, seule, sous sa peau de loup, avait renoncé à faire venir auprès d'elle Morotzki. Toujours sur son banc, il cuvait sa tisane. C'était, depuis des semaines, la première fois qu'elle dormait seule. Elle n'avait sur elle qu'un léger sous-vêtement au corsage largement échancré et lorsqu'elle se redressait pour pousser une bûche dans le feu, la flamme éclairait la naissance de ses seins blancs et fermes et son cou qui se courbait comme celui d'un cygne.

Poutkin la dévorait du regard. Son cœur était lourd. Trois mètres à peine le séparaient de Nadeschna, mais là-haut, sur le poêle, se trouvait la Susskaya qui entendait tout, cette jolie charogne. Il soupira, leva la tête et le regard de Nadeschna rencontra le sien. Ce fut comme une explosion qui retentit jusqu'au plus profond d'eux-mêmes.

Si ça continue, pensa Poutkin, Morotzki ne fera pas de vieux os ! Sans doute ce sont là des pensées criminelles, mais cette femme ne peut que vous faire perdre la raison ! Ça vous peinturlure des saintes vierges et des personnages de crèche, ça prie, mais ça n'en a pas moins le diable au corps... Comment un homme tiendrait-il le coup ?

Ils se regardèrent longuement en silence et ce fut un accord muet entre eux. La maison ! Son Kremlin ! Il fallait le terminer ! Alors beaucoup de choses changeraient. Il faudrait peut-être se barricader

avec Nadeschna dans cette retraite pour résister aux autres. Jusqu'à ce qu'ils se résignent et concluent : toujours le fort a vaincu le faible !

— Nous mettons le cap sur une tragédie ! murmurait en haut de son poêle la Susskaya à l'oreille d' Andreas.

En bas, on pouvait croire qu'elle susurrerait en songe. Katia, roulant sur elle-même, s'était éloignée du bord du poêle d'où elle avait observé Poutkin et Nadeschna. En tant que femme qui avait sacrifié à l'amour tout son passé, elle saisit sans peine ce qui se tramait sous ses yeux. Elle ignorait ce qui s'était déjà passé dans la maison de Poutkin, elle n'avait pas besoin de le savoir.

— Poutkin l'a conquise..., dit-elle.

— Qui ? demanda Andreas ensommeillé. (Elle lui ferma la bouche de sa main et lui mordit le lobe de l'oreille). Doucement ! Doucement ! Nadeschna...

— Poutkin et Nadeschna ? Impossible !

— Cela devait arriver. Je m'y suis toujours attendue. Nadeschna est un petit animal câlin...

— Alors elle aura ce qu'elle mérite.

— Ce n'est pas elle que je plains, mais Poutkin ! Igor est un homme qui se laissera avilir par la passion, c'est le type même de ces ours qui tombent à genoux devant une femme !

Elle se serra contre Andreas, entoura ses hanches de ses bras et glissa une jambe sur ses reins :

— Je t'aime, Androuchka, dit-elle d'une voix rauque.

— Je le sais, dit-il dans son demi-sommeil. Je sais, cette vodka était merveilleuse.

Dans la pièce obscurcie, le ronflement asthmatique de Morotzki s'élevait en râles aigus.

Bien plus tard, et cette fois la Susskaya elle-même dormait, Poutkin rampa en silence pour franchir les trois mètres qui le séparaient de Nadeschna. Il dut l'étreindre avec précaution et lui tenir la bouche fermée lorsqu'elle se mit à gémir sans retenue.

Soudain l'ouragan cessa.

Personne ne s'en était aperçu. Dans la nuit, les hurlements s'arrêtèrent, le toit cessa de vibrer. Le silence était tel que la neige paraissait avoir étouffé l'univers.

Après ces trois semaines écoulées, on était un vendredi, avait déclaré Morotzki qui tenait le calendrier en rayant les jours inscrits sur une solive. En fait, rien n'était moins certain... Morotzki avait simplement commencé un lundi en déclarant de son propre chef : aujourd'hui nous sommes lundi. À compter de ce jour, son système chronologique avait été adopté. On avait créé dans ce recoin de la Taïga un monde neuf : on pouvait bien s'offrir un calendrier particulier.

Ce vendredi donc, ils s'éveillèrent presque tous en même temps car Marouta meuglait à fendre l'âme, envoyait des ruades dans les cloisons. Elle avait été la première à percevoir que la tempête avait cessé et n'admettait plus sa captivité dans cette prison de bois surchauffée.

— Quel silence ! dit Nadeschna. (Ils étaient tous assis sur leurs grabats et prêtaient l'oreille). Un silence absolu, le monde s'est englouti !

Elle dormait de nouveau avec Morotzki. Une nuit avec Poutkin comme celle que la vodka chaude lui avait procurée ne s'était pas répétée. Mais Nadeschna avait changé et seul Morotzki ne s'en apercevait pas. Il comprenait mieux les animaux que le caractère féminin. Il sentait sous ses doigts osseux la chaleur d'un corps lisse et délicat, et cela lui suffisait. Si les baisers de Nadeschna étaient moins prolongés, plus réticents, ses soupirs plus angoissés, si elle n'était plus qu'une chair passive, tout cela lui était indifférent. Il n'en soignait que davantage son élan, éloignant chaque jour ses excréments, même si au-dehors le vent les lui rejetait au visage. Il restait assis des heures auprès de Marouta, lui racontant sa vie et, selon Poutkin, retombait de plus en plus en enfance.

— Enfin nous avons traversé l'épreuve, mes amis, dit Poutkin. Parions que dehors le soleil brille comme si le diable n'avait pas mené un sabbat de trois semaines !

Il s'habilla et poussa la porte. La clarté crue du jour pénétra à flots à l'intérieur. Une clarté dorée qui agit sur eux comme un tonique. Ils s'élancèrent vers le seuil et regardèrent.

Un ciel d'un bleu éclatant, couleur d'aigue-marine, se déployait au-dessus du paysage mort. La surface du fleuve était si éblouissante qu'ils crispèrent leurs paupières et se protégèrent les yeux de leurs mains.

— Quelle vie ! dit Poutkin en aspirant l'air vif et pur. Que l'univers est beau !

Leur première sortie fut pour l'avion.

Telle une sculpture surréaliste, il se dressait presque méconnaissable sous une chape de glace. Andreas fit le tour de l'appareil et secoua la tête.

— Jamais nous ne le remettrons en état de vol, Igor, il n'a pas tenu le coup !

— N'allez pas vous méprendre sur la qualité du matériel soviétique ! répliqua Poutkin d'un ton raide. Laissez venir le printemps. Lorsque le premier bourgeon éclatera, l'hélice tournera ! (Il s'appuya contre le cadre du train d'atterrissage et désigna le moteur :) Mais il faudra le mettre en marche auparavant, Andrej. Croyez-vous que je n'ai fait que dormir et bouffer ces dernières semaines ? J'ai établi des plans et mis au point diverses manœuvres. Et d'abord nous nous servirons du pivot rotatif de l'hélice comme courroie de transmission qui mettra elle-même en action une sorte de pelle et celle-ci évidera le talus du fleuve. Cela nous évitera une des phases du travail. Le lavage du sable et des graviers nous restera malheureusement à accomplir à la main. Qu'en pensez-vous ?

— C'est une bonne idée... tant que nous aurons de l'essence. Ce que Sérïkow avait dans sa réserve représentait sans doute cent heures de vol.

— Au sol, nous en userons moins, Andrej.

— Bien, mettons deux cents heures... et ensuite ? La courroie de transmission s'arrêtera et nous aurons peut-être un petit sac de paillettes... mais la possibilité d'emporter notre fortune avec nous dans l'avion aura disparu. Même les avions soviétiques ne sauraient voler sans essence.

— Tu aurais pu t'épargner cette dernière remarque.

Poutkin regardait au delà du fleuve. Le retour sur un radeau était aussi une solution possible. Il faudrait un radeau solide sur lequel on descendrait le fleuve qui, sans doute, se jetait dans un cours d'eau plus important ; à ce confluent, on trouverait peut-être des établissements habités. La Sibérie n'est pas aussi déserte qu'on le pense, elle possède deux sortes d'artères qui lui apportent la vie : ses grands fleuves et ses lignes de chemins de fer.

Mais ces voies aussi offraient des inconvénients : Tiens, tiens ! Qu'est-ce qui nous arrive du nord, flottant sur les eaux du fleuve ? Des hommes et des femmes venus de la Taïga ? Comme s'il était naturel de voyager sur quelques madriers ! Ecoutez donc, camarades, qui êtes-vous ? Vos permis de circuler, s'il vous plaît ! Vous êtes non pas des Iakoutes ou des Bourïates, mais des Russes ! Comment vous êtes-vous tous trouvés dans la Taïga ? Où avez-vous hiverné ? Qu'avez-vous

dans vos sacs de fourrure ? Voyons un peu ça, car qui donc aurait des secrets dans un pays socialiste ?

Alors il faudra se montrer grossier, peut-être en venir à la violence libératrice, en tout cas il y aura un grand remous et dans la bagarre l'or sera confisqué ! On ne peut pas risquer ça si l'on veut sortir millionnaire de ces solitudes !

— Compris, nous supprimons le plan n° 1, dit Poutkin en crachant sur l'avion. Il nous faut l'avion pour nous déposer loin d'ici mais n'oublions pas, Andrej, qu'il ne peut transporter que trois passagers et leurs bagages. Il y a dans notre groupe deux personnes de trop.

— Morotzki et Nadeschna comptent partir tous deux au printemps par leurs propres moyens...

— Nadeschna restera avec moi ! dit Poutkin farouchement.

— Alors nous serons quatre.

— Un de trop.

Ils se dévisagèrent et eurent soudain conscience de la férocité de ce calcul. L'un d'eux serait anéanti... Poutkin, Andreas, Nadeschna ou Katia Alexandrovna ?

— Tu es fou, Igor, dit Andreas à mi-voix.

Le soleil éblouissant n'était que clarté... Sur terre, tout éclatait sous l'effet du gel. On le voyait par endroits le long des rives où la tempête avait balayé la neige et où le sol se crevassait sous l'effet du froid ; et chaque crevasse qui s'ouvrait, telle une plaie, faisait entendre un grincement léger mais déchirant. La terre criait... la terre sibérienne souffrait.

— Katia attend un enfant, tu le sais.

— On meurt étranglé par les difficultés que l'on s'est créées soi-même. (Poutkin enfonça sa main dans la poche de son manteau, en retira la blague à tabac de Sérikow et se roula une cigarette). Je t'ai proposé une solution.

— Il y avait une possibilité pour que nous en sortions tous, dit Andreas sans grande conviction. Nous ne devons pas nous buter sur cette idée de trois passagers seulement...

— Es-tu ingénieur ou non ? Tu connais comme moi les limites que ces petits appareils doivent respecter. Ça ne changera pas du fait que l'on attendra...

— L'avion n'est après tout que l'une des possibilités de notre libération. Avais-tu jamais pensé que nous aurions un avion à notre

disposition ? Nous ne manquions pas d'autres plans.

— Nous n'en avons aucun, cher idiot !

— Justement !

— Mais puisqu'il est là, cet avion tombé du ciel ! On verra quand on pourra s'en servir...

— Serait-ce une menace, Igor Philipovitch ? demanda Andreas d'une voix rauque.

— Prends-le comme tu l'entends !

Poutkin alluma sa cigarette, en aspira trois bouffées, la tendit à Andreas et retourna à grands pas vers sa demeure.

Andreas continua à fumer avec une hâte nerveuse. On ne comprendra jamais cet homme, pensait-il. Il vous révèle ses projets meurtriers et offre une cigarette à sa future victime. Ou veut-il tuer Katia et l'enfant ? Mais il fera sûrement quelque chose lorsqu'il aura lavé son million de roubles en paillettes d'or. Il n'y a qu'une chance de salut pour nous : le devancer. Tenter, au printemps ou en été, de nous enfuir de nuit avec l'avion.

En été.

Mais comment songer déjà à l'été ?

Selon le calendrier de Morotzki, on devait être au milieu ou à la fin du mois de février. La neige tiendrait jusqu'en mai, le gel se cramponnerait de toutes ses griffes dans les arbres et le sol. Jusqu'en mai... et en juillet l'enfant de Katia viendrait au monde.

Andreas continua de fumer avec tant de nervosité qu'il s'en brûla les doigts.

L'enfant.

Il naîtrait dans le coin de la grande pièce. Nadeschna apporterait de l'eau chaude, Poutkin se croirait obligé de faire de grands discours et Morotzki veillerait à l'accouchement, lui qui avait déjà aidé tant de bêtes à mettre bas. Quant à lui, Andrej, il ne lui resterait qu'à tenir la main de Katia.

— Poutkin a l'intention de tuer deux d'entre nous, si c'est nécessaire, dit-il le soir même à la Susskaya. L'avion ne peut transporter que trois passagers !

— Je sais. (Elle souriait en peignant ses longs cheveux noirs qu'elle avait lavés et qui voletaient autour de sa tête telle une soie). Il se livre à trop de prévisions, Androuchka. Faut-il déjà nous en préoccuper ? Comment Igor pense-t-il s'en aller cet été avec l'avion ?

— L'appareil est là-bas près du fleuve.

— Et comment croit-il décoller en été avec des patins de neige ? dit-elle presque gaiement. Vous êtes d'étranges ingénieurs, Andrej chéri. L'heure solennelle du dernier combat n'a pas sonné. Pourquoi en parler déjà ? Je sais combien Poutkin est vulnérable.

— Il se transformera en bête féroce s'il n'a pas Nadeschna toute à lui.

— Certainement. Mais on abat les bêtes féroces.

— Tu dis cela tout tranquillement....

— Nous aurons un enfant, Androuchka, un bel et vigoureux enfant. Je le sens grandir de jour en jour. (Elle déposa son peigne et noua ses cheveux dans sa nuque). Ne crois-tu pas, ajouta-t-elle tendrement, que pour mon enfant je serais capable de tuer un Poutkin ? Et toi aussi, Androuchka... Qu'est-ce qu'un Poutkin en regard de notre enfant ?

On peut aussi s'accoutumer à la solitude, si incroyable que cela paraisse. Les jours s'écoulaient comme si la planète avait entrepris une course folle autour du soleil. Morotzki avait prédit : nous deviendrons fous dans cet isolement... mais c'était le contraire qui arrivait. Le temps ne suffisait pas à tout ce que l'on voulait faire chaque jour, tant que ce magnifique soleil glacial luirait dans le ciel d'un bleu léger et que le fleuve resterait gelé, pullulant de tant de poissons avides que Poutkin et Andreas ne pouvaient appâter leurs lignes assez vite.

Nadeschna les préparait avec le dévouement enthousiaste qu'elle mettait dans tous les actes de sa vie ; jadis c'avait été la distribution clandestine des bibles, à présent le maniement des lignes et son fol amour autodestructeur pour Poutkin.

Celui-ci travaillait à son Kremlin comme s'il voulait gagner un pari. Le toit fut couvert avec l'aide d'Andreas. Tout allait vite à présent que la caisse à outils de l'avion avait procuré un rabot, une perceuse et plusieurs marteaux.

— Je m'installe dans dix jours ! déclara Poutkin un après-midi, lorsque la dernière planche du toit fut posée. (Ils étaient assis tous deux sur le faîte et regardaient au delà du fleuve). Où en est cet idiot de Morotzki en ce qui concerne le dressage de son élan ?

— Il l'a monté hier pour la première fois ! (Andreas se mit à rire). Marouta sautait comme un cabri mais Morotzki restait dessus, c'était extraordinaire !

Poutkin enfonça une main dans sa poche et en retira une petite gourde de fer-blanc. Lorsqu'il la déboucha une odeur de vodka se répandit.

— Ne dis rien à Katia, grogna-t-il, Nadeschna me l'a donnée en cachette !

— Qu'y a-t-il entre toi et Nadeschna ?

— Que veux-tu qu'il y ait ? Nous nous haïssons comme deux chiens errants !

— Ne dis pas de bêtises, Igor. Nous ne sommes pas aveugles.

Poutkin but à longs traits et tendit la gourde à Andreas :

— Bois et tiens ta gueule, dit-il.

— Jamais jusqu'à présent je ne t'ai cru lâche, Poutkin ! Mais à présent tu te dérobes parce que tu sais que nous savons !

— Voyez donc comme ce gars sait déjà penser en vrai Russe !

Poutkin arracha la gourde des mains d'Andreas et la vida d'un trait.

— Qu'en dit Katia ? demanda-t-il.

— Rien, mentit Andreas. Elle n'entend plus que ce qui se passe en elle-même. Notre enfant...

Poutkin regarda Andreas avec des yeux démesurément ouverts. Voilà l'autre Poutkin, pensa Andreas, à présent j'ai devant moi le géant au cœur tendre, l'enfant au corps de mammoth auquel on tend une poignée de fleurs !

— Je te l'avoue, fiston : j'aime Nadeschna, dit brusquement Poutkin. Oui, j'aime Nadeschna !

— Et Morotzki ?

— Voyons venir...

— Et elle ?

— Une diablesse dans un corps d'ange : elle m'aime aussi. Lorsque je serai millionnaire, j'épouserai Nadeschna.

— Légalement ?

— Tout à fait légalement et même à l'église s'il le faut ! Un pope nous mariera, Nadeschna sera en robe blanche avec un voile, le chœur de l'église fera entendre ses chants pieux. Quelle cérémonie !

Au bout de dix jours, comme il se Tétait promis, Poutkin avait rendu son Kremlin habitable. On pouvait pendre la crémaillère. Nadeschna depuis deux jours déjà cuisait des galettes, la Susskaya se proposait d'offrir à Poutkin une couverture de fourrure, Morotzki orna sa Marouta de fleurs faites en papier journal, enfin tous se préparaient à célébrer cette fête car personne ne savait ce que signifiait pour Nadeschna et Poutkin l'achèvement du « Kremlin ». Seul Andreas était renseigné mais il se taisait, même avec Katia.

L'avant-veille du grand jour, Poutkin apprit que Morotzki avait repris ses exercices d'équitation avec Marouta. Il attira à l'intérieur de son repaire Nadeschna qui rôdait aux alentours comme une chatte qui a flairé de la valériane et la serra contre lui. Il haletait. Le désir le ravageait intérieurement. Il enferma dans ses puissantes mains la tête blonde de Nadeschna et éleva vers le sien son visage.

— Dis-le-lui..., balbutia-t-il, dis-le-lui enfin ! Il faut que je sache !

— Que doit-il savoir ? demanda Nadeschna.

— Que nous nous aimons, que diable ! Et que nous resterons ensemble ! Que nous nous marierons et devant un pape même !

— Vraiment ? lança Nadeschna. (Soudain elle rit au nez de Poutkin, tout contre son visage barbu, et glissa hors de ses mains). Vraiment, nous nous marierons ? s'écria-t-elle en pouffant. Te marier ? Tu veux te marier avec moi ? Vraiment ?

— Oui, vraiment, répondit Poutkin avec une naïveté touchante. Avec une robe blanche et un voile...

Puis il se tut. Nadeschna était toujours secouée par un fou rire. Elle rejeta son buste en arrière et appuya ses mains sur ses hanches, comme une maraîchère, en riant, riant, riant, petite femelle effrayante, angélique, satanique.

Alors Poutkin comprit enfin pourquoi elle riait tant. Il ferma à demi les yeux, s'adossa au poêle où le bois était déjà amoncelé afin que Nadeschna pût l'allumer comme pour déclarer : ceci est mon foyer, ma maison... et il sentit quelque chose se déchirer en lui, quelque chose qui se mettait à saigner, et ce sang s'accumulait brûlant, étouffant.

« Ne pas devenir fou, pensait-il en luttant contre le chagrin avec l'énergie du désespoir. Igor Philipovitch, ne la tue pas, cette rieuse ne le mérite pas. Elle vient me trouver la nuit en rampant et me tombe dessus, avide, affamée, et à présent elle rit ! Elle rit de moi ! Pour qui ai-je bâti cette maison, hein ? Avec qui ai-je l'intention de partager les millions de roubles que j'ai recueillis dans le fleuve ? Oh, diabolique charogne !... »

L'amertume le submergeait et il dut de nouveau se contenir pour ne pas la jeter d'une seule gifle contre le mur.

Nadeschna se taisait. C'était sage. Un seul mot de sa part en cet instant aurait signifié sa fin. Elle parut le comprendre. Son instinct la rendit silencieuse. Seuls ses yeux immenses fixaient Poutkin. Elle ne bougeait pas, elle non plus. Adossée au mur, elle avait mis ses mains autour de son cou. Soudain le monde fut désert comme si un ouragan avait tout balayé, laissant seuls ces deux êtres qu'il avait oubliés.

— Va-t'en, dit Poutkin d'une voix enrouée.

Il s'essuya le visage. Comment cela continuera-t-il, pensait-il en lui parlant – ça ne peut pas continuer ainsi. Je l'aime et je suis obligé de la voir rejoindre Morotzki, et me rire au nez effrontément. Que signifie donc tout ce qui s'est passé ces dernières semaines ? Peut-on haïr un homme au point de vouloir le rendre fou d'amour ?

Nadeschna, j'en serais même venu à lire l'une de tes maudites bibles, si tu m'en avais donné une. J'aurais...

— Va-t'en, répéta-t-il. (Sa voix grondait dangereusement). Je ne suis pas un assassin mais tu as ce qu'il faut en toi pour que je le devienne.

Il s'écarta de la porte, fit un geste et Nadeschna passa devant lui en courant. Dehors seulement, dans le froid et la neige lumineuse, son sang-froid se brisa. Elle eut un cri aussi déchirant que si Poutkin lui avait arraché un membre. Les bras levés, elle s'élança vers l'isba d'Andreas et s'effondra avant même d'avoir atteint la porte. Andreas dut la traîner à l'intérieur en la saisissant sous les aisselles.

Peu d'instants plus tard, la Susskaya parut chez Poutkin. Tenant à la main le fusil déjà armé, elle s'arrêta sur le seuil. Poutkin était assis sur le large banc entourant le poêle, les bras pendants entre ses jambes écartées. Il regardait droit devant lui et mâchait un morceau de bois.

— Tirez, Katia Alexandrovna, dit-il avec une tranquillité qui chez lui terrifiait. Vous feriez du bon travail ! J'en ai assez !

— Qu'avez-vous fait à Nadeschna, Igor ?

La voix de la Susskaya était aussi froide que le canon d'acier du fusil qu'elle dirigeait sur Poutkin.

— Rien. C'est là le mal. J'aurais dû la découper en pièces !

— Elle s'est évanouie. Andrej a dû la porter à l'intérieur de la maison. Elle a une crise de nerfs et claque des dents. Ce soir elle aura une grosse fièvre et tout ça viendrait de rien ? Qu'avez-vous fait à Nadeschna ?

— Je vous jure, Katia ! (Il leva les yeux. Ces yeux, ces tristes yeux d'enfant ! La Susskaya abaissa son arme). Nadeschna flânait par ici, je l'ai fait entrer et lui ai montré l'intérieur, le poêle, le lit, le coin où l'on s'assied pour parler entre amis ; elle aurait pu y mettre sa sainte Vierge, son saint Joseph, son Jésus, tout ce qu'elle aurait voulu, Katia, puisque j'ai bâti cette maison pour elle.

— Je le sais, Igor.

— Et voilà que je lui ai dit : je veux t'épouser, dis-le à Semjon Pavlovitch... Et elle s'est mise à rire à me faire sauter les tympans, à me faire éclater le cœur. Elle riait, Katia Alexandrovna... jamais encore je n'ai vu rire aussi cruellement ! (Il hocha la tête plusieurs fois et, baissa le front). À présent, je reste dans mon coin comme un idiot grotesque, rossé, et vous ririez aussi si je vous disais combien j'aime Nadeschna !

— Je ne ris pas, Igor Philipovitch.

— Bien. Mais alors vous me plaignez, ce qui ne vaut guère mieux. Tirez-moi donc un coup de fusil !

— Avez-vous vraiment cru posséder Nadeschna ? demanda la Susskaya.

Elle regardait Poutkin totalement anéanti et comprenait quel choc terrible il avait éprouvé pour être abattu à ce point. Ce que nul n'avait pu faire, ni l'ouragan, ni le gel, ni le cheminement à travers la Taïga, ni les fatigues des forages de pétrole en Sibérie, un angelot blond, une blanche hermine aux dents aiguës telle que Nadeschna y était parvenue parfaitement.

— Oui, reprit Poutkin lentement. (Même sa langue semblait paralysée). Lorsque, la nuit, elle se glissait auprès de moi...

— Nadeschna ? s'écria la Susskaya.

— Qui croyez-vous que c'était ? Mais aucun de vous ne s'en est aperçu, vous dormiez comme des loirs. Elle est venue me trouver quatorze fois... Oh, j'ai chaque fois avidement espéré sa venue ! Et la maison en a profité, elle est devenue belle et solide ! Je me disais, par exemple : demain sera la douzième fois ! Cela galvanisait ma force au travail. (Il se poussa de côté et montra son grand poêle fait de galets ajustés. C'étaient des morceaux de gneiss et de basalte choisis un à un au bord du fleuve). Regardez bien, Katia, les plus belles pierres ont des marques : pour chaque nuit avec Nadeschna, une pierre du souvenir, un symbole d'amour. Mais était-ce bien de l'amour ? Elle se plante devant moi et me rit au nez ! Katia, je n'ai plus la force...

— Nous en reparlerons, Poutkin, répondit la Susskaya.

Elle hésita, puis elle s'approcha de lui et passa sa main dans la chevelure hirsute et sale de Poutkin.

Il sursauta, rejeta la tête en arrière, repoussa sa main, puis la saisit et la porta à ses grosses lèvres. Soudain cette main fut humide, mouillée, et dans le cœur de Katia une flamme jaillit.

Poutkin pleurait. C'était incroyable mais vrai. Il gardait la main de Katia contre ses lèvres, ses larmes ruisselaient, ses larges épaules d'ours frémisaient. Pas un son ne sortait de sa bouche. Il pleurait silencieusement, terriblement seul, sur cette main de femme qui l'avait caressé et qui le comprenait.

— Demain, ce sera passé, Igor Philipovitch, dit la Susskaya à mi-voix avec une douceur toute maternelle. Nous pendrons la crémaillère dans votre maison...

— Je la ferai sauter avec moi dedans, Katienka, balbutia Poutkin.

— Vous n'avez pas de dynamite !

— Je l'incendierai ! Je l'arroserai avec l'essence de Sérïkow !

— Et vous vous arroserez aussi ?

— Oui.

— Vous n'avez aucune disposition pour jouer les bonzes, Igor Philipovitch ! Ne faites pas l'idiot ! Vous renonceriez à la vie à cause d'une femme ?

— Il n'est rien au monde que j'aime autant que Nadeschna, car je n'ai jamais vraiment aimé, Katia ! Je me disais chaque, fois : enfin c'est elle ! Mais ce n'était qu'une putain... Lorsque Nadeschna était avec moi, j'avais l'impression d'être sans pesanteur, d'être comme un oiseau dans le ciel... Connaissez-vous cette impression, Katia ?

— Oui, Igorenka, c'est merveilleux !

— Et elle me rit au nez ! (Il abandonna la main de Katia et se tourna vers le grand poêle :) Il n'y a que deux solutions, Katia : je tue Morotzki et Nadeschna ou je me tue ! Que choisissez-vous ?

— Je préférerais que nous prenions tous part demain à un festin sous votre toit, Poutkin.

— Rappelez-vous que ce sera le repas funèbre précédant l'une ou l'autre solution.

— Non.

La Susskaya s'assit auprès de Poutkin et remarqua que les muscles de son dos se tendaient ; comme un fauve, il s'apprêtait à bondir.

— Levez-vous, Katia, dit-il d'une voix sourde, et sortez !

— Je veux votre parole d'honneur que vous ne ferez pas de bêtises !

— Vous l'avez : tuer Nadeschna et Morotzki n'est pas une bêtise.

— Où s'en est allée votre fierté, Igor Philipovitch ? Vous vous laissez anéantir par une femme ?

— Oui. Que ferais-je de ces millions que je tirerai du fleuve ? Je pourrais m'offrir beaucoup de femmes de plus en plus jolies, dociles, qui lécheront le puant Poutkin parce qu'il s'est poudré d'or ! Est-ce le bonheur, Katia ? Ici, dans la Taïga, je n'étais rien, comme vous tous... mais ce rien a reçu au cours de quatorze nuits la visite de Nadeschna. Ne peut-on croire alors que c'est enfin l'amour ? Mais non... elle se moque de moi !

Il bondit, saisit la Susskaya de ses deux mains gigantesques, la souleva comme si elle était une poupée et la porta jusqu'à la porte. Là, il la laissa tomber dans la neige et jeta ensuite à côté d'elle le fusil qu'elle avait lâché.

— Allons, gardez votre philosophie pour vous, Katia, et tenez-vous-en à votre bistouri !

Il appuya du pouce sur l'une de ses narines et se moucha dans la neige, à quelques centimètres de la Susskaya. On eût dit qu'il se débarrassait ainsi de ses dernières larmes. L'ancien Poutkin resurgissait :

— Votre commisération me dégoûte, ma belle !

Là-dessus il tourna les talons et se barricada dans sa maison.

Andrej s'efforçait encore de ranimer Nadeschna lorsque la Susskaya rentra. Morotzki montait sa Marouta à la lisière de la forêt, le long du fleuve, et il s'enchantait à la pensée que très probablement il était le premier homme à avoir dressé un élan à être monté avec une selle.

— Elle s'est réveillée, dit Andreas, lorsque Katia jeta sa fourrure et déposa le fusil sur la table, mais elle me regarde comme si elle ne me connaissait pas.

Nadeschna était étendue sur le banc contre le poêle, le corsage ouvert, une serviette sur le front. Ses petits seins fermes étaient nus. Une forte odeur d'alcool flottait dans l'air : Andreas lui avait frictionné la poitrine avec de la vodka allongée d'eau et Nadeschna paraissait à présent paisible. Le visage d'une blancheur de porcelaine, elle semblait très fragile, auréolée de ses cheveux d'or.

— Lève-toi ! lança la Susskaya d'une voix forte et grossière.

Nadeschna remua la tête un peu de côté. Ses grands yeux bleus fixèrent, suppliants, la Susskaya.

— Cesse de jouer à l'ange ! s'écria la Susskaya. (Elle saisit la compresse sur le front de Nadeschna et la lança contre le mur). Faut-il que je te lance aussi en l'air ?

— Katienka..., bégaya Andreas interdit. Elle ne peut pas te comprendre !

— Ne t'imaginer rien de tel, elle me comprend fort bien, tu vas voir ! Allons, lève-toi !

Elle saisit Nadeschna par les épaules et la redressa. À présent, Nadeschna était assise, ses seins se soulevaient dans l'entrebâillement

de son corsage, son visage de porcelaine restait impassible. Visage blanc, exsangue même à l'intérieur.

— Tu peux t'en aller, dit froidement la Susskaya, et tu sais ce que je sais à présent ! Il n'y a plus de fuite dans la prière, ma colombe au bec acéré. Lève-toi, te dis-je !

Cet ordre était si péremptoire que Nadeschna frémit et se leva. Désarmé, Andreas regardait Katia. Il voulut poser une question, mais déjà la Susskaya désignait du geste le coin où Nadeschna rassemblait ses ébauches de statuettes pieuses.

— Va là-bas !

— Katia, balbutia Nadeschna.

Sa voix était tellement enfantine et plaintive que n'importe qui d'autre que la Susskaya l'eût serrée sur son cœur.

— Va là-bas !

Comme une automate, Nadeschna marcha vers le coin de la pièce et ne s'arrêta que devant la table à laquelle elle se cramponna. En face d'elle, sur le mur de rondins, était suspendue la Sainte Vierge qu'elle avait sculptée et, sur une sorte de console, il y avait la crèche avec la Sainte Famille, puis, à côté, en lettres découpées dans du bois, ces paroles : Aimez-vous les uns les autres...

Le jour où l'on avait cloué ce verset au mur, Poutkin avait roté bruyamment et expliqué :

— Voici mon commentaire ! Pardonnez-moi, mes amis, si le vent a pris le chemin du haut... il aurait dû en prendre un plus court...

— Nous sommes tous honnêtes ici, reprit la Susskaya, et nous avons, jusqu'à présent, souffert ensemble toutes nos épreuves. Un rude combat nous attend dont nous ne savons pas si nous le gagnerons. Mais nous le perdrons sûrement si nous nous mentons les uns aux autres.

— Katienka ! balbutia Nadeschna. Ne me demande pas ça... je t'en supplie...

La Susskaya arracha du mur le verset en bois découpé et le tendit à Nadeschna.

— Vas-y, ange de plâtre ! dit-elle d'une voix glaciale qui frappa Nadeschna comme un poignard.

De ses mains tremblantes, les yeux fermés, Nadeschna prit le bois sculpté et le brisa. Elle en laissa tomber les morceaux comme s'ils lui brûlaient les doigts, puis elle appuya ses mains ouvertes sur sa poitrine

nue.

— Continuons ! dit la Susskaya impitoyable. Je vais te les tendre !

D'abord ce furent les moutons de la crèche et le bois fragile vola en éclats dans les mains de plus en plus tremblantes de Nadeschna, puis les rois mages, Gaspard, Melchior, Balthazar... et saint Joseph !

Tout fut brisé par Nadeschna elle-même. Les éclats de bois tombaient à ses pieds ou restaient accrochés à son corsage.

— Non... assez, bégaya-t-elle, lorsque la Susskaya lui tendit la Vierge. Katiouchka, fouettez-moi jusqu'au sang... mais cessez...

— As-tu eu pitié d'Igor ? (Elle lui mit de force la Vierge entre les mains). Vas-y, casse-la !

— Katia !

— Pour nous, dans la Taïga, rien n'est plus mortellement dangereux que le mensonge ! Allons !

Nadeschna s'appuya contre le rebord de la table, serra la statuette contre sa poitrine et brisa le cou de la Vierge. Lorsqu'elle entendit le léger craquement, elle eut un cri strident et laissa échapper de ses doigts la statuette. Les yeux démesurément ouverts, elle fixait la main de la Susskaya qui lui présentait l'Enfant Jésus.

— Encore, dit Katia glaciale.

— Non ! (Nadeschna rejeta la tête en arrière). Que Poutkin me tue ! Oui, qu'il me tue, mais pas ça, pas ça !

— Poutkin ne peut plus te tuer. Un mort pardonne aux vivants !

Nadeschna se retourna vivement, la bouche ouverte sur un cri à peine audible.

— Igor est mort ? râla-t-elle.

— Il a pleuré à en perdre l'âme, là, sur cette main qui tient ton divin mensonge ! Casse-moi ça !

La voix de la Susskaya claquait comme des coups de fouet qui s'abattaient, l'un après l'autre, sur Nadeschna. Andreas, debout contre le fourneau, ne la reconnaissait plus... De nouveau, il se demandait combien de visages et de mondes se trouvaient réunis en Katia.

Nadeschna acquiesça d'un signe. Elle tomba à genoux, la Susskaya lâcha l'Enfant Jésus qui tomba sur la tête de Nadeschna, roula sur son visage et glissa dans ses mains ouvertes qui se refermèrent. Un très léger broiement se fit entendre, comme un minuscule soupir... alors Nadeschna tomba la face contre le sol, appuya ses mains fermées sur

sa bouche et se mit à crier.

Un seul grand cri prolongé qui se rompit net soudain comme coupé au couteau. Le corps gracile trembla. Nadeschna s'était évanouie.

— Pourquoi as-tu agi ainsi, Katia ? demanda Andreas d'une voix étranglée. Comment peux-tu te montrer aussi cruelle ?

— Sors d'ici et occupe-toi de ton ami Poutkin, dit-elle. (Puis elle s'empara encore d'une statuette qui avait été la première ébauche de Nadeschna et la jeta sur le corps de la jeune femme). Alors tu me comprendras.

Le repas de fête dans le Kremlin de Poutkin eut lieu. En dépit de toutes les amours bafouées et des chagrins, on ne pouvait renoncer à tant de mets exquis.

Poutkin se révéla un hôte joyeux, aux propos fracassants, au gosier extraordinairement altéré.

Il évita de se trahir par la moindre allusion, le moindre geste, le moindre regard. S'il entendait la voix claire de Nadeschna, il réprimait un grincement de dents. Si le reflet de flammes dans l'âtre ou celui des torches de résineux dansait dans ses cheveux d'or, il lui fallait détourner le regard vers quelque recoin sombre de la pièce. Ce fut pire encore lorsque Morotzki, ayant par trop fait honneur au vin (les dernières bouteilles de la réserve de Makar) et à la vodka, saisit Nadeschna par la taille et se mit à danser avec elle tandis que la Susskaya et Andreas fredonnaient la mélodie. Morotzki sautait comme un cabri bien qu'il prétendît valser et il semblait étonnant que, à tant se démener, ses os ne se missent pas à cliqueter.

De temps à autre Poutkin sortait et se plantait dehors dans le froid impitoyable, sans manteau ni bonnet, tel qu'il était dans sa demeure, et fixait au delà du fleuve les profondeurs de la forêt engloutie dans la neige. Chaque fois, Andrej sortait à sa suite et lui envoyait des coups de poing dans le dos, ce qui était la seule manière de causer amicalement avec lui.

— Tu surmonteras cette épreuve, Igor Philipovitch, disait-il chaque fois.

Et chaque fois Poutkin répondait sur un ton morne :

— Je ne le crois pas, fiston !

— Il n'y a pas que Nadeschna au monde !

— Je suis dégoûté de tout. Le général a de la chance, il est délivré de Katia. Andrej, je puis le comprendre à présent, s'il a autant aimé Katia que j'aime Nadeschna... et elle lui a tout de même échappé pour se prostituer à un Allemand errant...

— Merci, Igor Philipovitch !

— Comprends-moi, fiston : je n'ai rien contre toi, au contraire ; je t'ai donné une place dans mon cœur. Mais ce qui s'est passé avec Katia était ignoble : à présent je le sais.

— Je n'ai rien fait, elle est venue d'elle-même.

— Est-ce une excuse ? Un chien remue la queue et dit ensuite : qu'y puis-je si les chiennes me suivent ? La vie n'est pas à ce point primitive !

Mais ce jour aussi prit fin. Après l'échange des cadeaux, Nadeschna et Morotzki avaient apporté le repas de fête préparé dans l'isba puis... une beuverie suivit et la danse. Puis vint l'instant où Andrej et Katia prirent sous les bras Morotzki complètement ivre et le portèrent dehors. Morotzki, qui chantait d'une voix métallique, s'interrompit pour crier :

— Nous avons oublié Marouta ! Elle aussi veut réciter son compliment ! Je lui ai même tressé une couronne pour l'occasion ! Allez me chercher ma Maroutouchka !

Sur le seuil, Andrej hésita et regarda Katia d'un air interrogateur. Laisser Nadeschna seule chez Poutkin ? Elle comprit sa question muette et lui répondit par un signe de tête rassurant. Lorsqu'ils se furent éloignés, alors qu'ils traînaient Morotzki dans la neige, Katia dit :

— Il le faut bien, Andrejenka, car non seulement aujourd'hui, mais peut-être toujours, il faudra continuer de vivre ensemble. Espères-tu sortir de la Taïga ?

— Oui. (Andrej s'arrêta, soutenant toujours Morotzki). N'avons-nous pas un avion ?

Oui, muni de patins.

— Je construirai des flotteurs en bois et je les monterai au train d'atterrissage. Je suis ingénieur, c'est un travail que je connais. Nous décollerons du fleuve et nous pourrons ensuite amerrir sur un cours d'eau ou sur un lac. Dès demain, je m'y mets. Poutkin m'aidera à tirer l'appareil sur la berge.

— Tu lui en as parlé ?

— Nous nous partagerons le travail : il construira sa machine à laver l'or et je m'occuperai de l'avion. Lorsque la fonte des neiges sera achevée, libérant le fleuve de ses glaces, tout sera prêt.

— Et notre enfant, Andrej ?

Il retint en riant la tête de Morotzki qui bredouillait inconscient.

— Nous lui raconterons comment, à l'âge de trois mois, il a volé au-dessus de la mer verte de la Taïga pour se rendre dans un monde meilleur.

— Est-il meilleur vraiment, Andrejouchka ? Qu'avez-vous à nous offrir à l'Ouest ?

— La liberté, Katia, la liberté !

— Qu'est-ce que la liberté ?

— Le droit d'être une créature, humaine.

— Entièrement ?

— Entièrement.

— Est-ce supportable pour les humains ?

C'était une question diabolique. Comment y répondre ?

Parvenus à l'isba, ils traînèrent Morotzki jusqu'à sa couche de fourrure où il se mit aussitôt à ronfler. Ils se laissèrent tomber, haletant, sur le banc.

— J'ai peur pour Nadeschna, dit Andreas.

— Pas moi... Allons dormir.

— Sans attendre son retour ?

— Elle est majeure.

— Mais Poutkin est un buffle ! dit Andreas, le souffle coupé. S'il piétinait Nadeschna !

— Il ne la touchera pas, crois-moi.

Puis elle se dévêtit et se mit à peigner ses longs cheveux qu'elle noua dans sa nuque avec une cordelette. Le feu flamboyait dans l'âtre et enveloppait son corps dénudé d'une lueur rouge et dansante.

— J'ai une idée, reprit-elle. Afin de parer au manque de fil à coudre, je projette de retirer les tendons des gros animaux tués, et m'en servir pour coudre. (Elle tapota les fourrures déployées, sourit à Andreas :) Viens, mon chéri.

Poutkin allait de long en large dans sa grande hutte comme un fauve parcourant sa cage. Il évitait seulement de passer par le milieu de la pièce où Nadeschna se tenait, morte de peur, comme une fille livrée aux bêtes sauvages de la forêt.

Ils n'avaient pas encore échangé deux paroles et le fait qu'on les laissait seuls à présent était une infamie – que Poutkin se promettait de faire payer à Katia et à Andrej. D'ailleurs, il songeait déjà à une fameuse vengeance : il pouvait dégager à la hache le général Sérïkow de son cercueil de glace, le porter jusqu'à l'isba d'Andrej, le placer

devant la porte et appeler : Katia Alexandirovna ! Sors donc, mon cygne noir, voici un bon ami qui te rend visite ! Et lorsqu'elle ouvrirait la porte, elle verrait devant elle le général en uniforme, saluant au garde-à-vous. Avec un grand cri, elle sombrerait dans un long évanouissement.

C'étaient de si généreuses pensées que Poutkin finit par se dominer et s'arrêta dans un coin, celui qui était le plus sombre, d'où il lança :

— Qu'as-tu à rester ici ? Morotzki a sans doute besoin de toi, il était saoul comme une bourrique !

— Je t'ai menti, dit Nadeschna dans un murmure qui transperça l'âme de Poutkin. Igor Philipovitch... je... ne t'ai jamais aimé...

— C'est ce que cet idiot d'Igor ne sait que trop bien ! grinça Poutkin. Inutile d'y revenir !

— Je suis venue te trouver la nuit parce que cela me faisait plaisir. C'était tout. Je suis une garce, Igor.

— Certainement. (Poutkin frappa ses gros poings l'un contre l'autre. Mais cet aveu de la part de Nadeschna qui reconnaissait sa culpabilité à son égard le désespérait profondément). On devrait te suspendre par où je pense à un croc de boucher !

— Je n'ai jamais encore connu un homme comme toi, Igor... et je ne veux jamais en connaître un autre. Je ne serai pas non plus à Semjon Pavlovitch... nous nous disperserons tous pour ne jamais plus nous revoir lorsque nous serons sortis de la Taïga. Et ce sera bien ainsi, Igor. Vivre sans mensonge et sans masque... c'est l'enfer. Qui résisterait à la longue ? Je le sais à présent et je voulais te le dire.

— Je ne dirai pas le contraire, Nadeschna. (Poutkin s'enfonça plus encore dans le coin obscur). Mais qui nous empêche de vivre ensemble et de nous mentir réciproquement ? Je pourrais le supporter, si tu te trouvais près de moi.

— Tu m'aimes tant que cela ?

— Oui.

— C'est terrible !

Elle marcha lentement vers la porte tandis que Poutkin grinçait des dents, les doigts écartés, se contenant frénétiquement pour ne pas bondir et retenir Nadeschna.

Lorsqu'elle aura quitté la maison, je l'aurai perdue, criait son cœur. Pourquoi m'a-t-elle dit tout ça, pourquoi est-elle restée en

arrière, qu'est-ce que cela signifie... si ce n'est qu'elle m'aime aussi ? Comment briser le mur qui nous sépare ? Et qu'est-ce que ce mur ? Pourquoi personne ne nous vient-il en aide ? Pourquoi sommes-nous si seuls à présent ? Mon Dieu, aide-moi !

Poutkin appuya ses mains ouvertes sur sa poitrine où son cœur battait à se rompre. Il avait appelé Dieu à son secours, lui, le communiste, l'athée convaincu, le destructeur d'autels ! Oui, il avait crié vers Dieu !

— Nadeschna, gémit-il tout haut, tout ça n'est pas vrai ! Je puis être un homme comme un autre : je te le promets ! Que puis-je te dire encore ?

— Plus rien, Igorenka, plus rien. (Elle poussa la lourde porte. Le froid nocturne se rua à l'intérieur et l'humidité chaude se transforma en un brouillard qui enveloppait Nadeschna comme une apparition :) Nous deux ensemble, nous serions le couple le plus malheureux de la terre...

Puis elle ne fut plus là et Poutkin marcha lourdement vers la porte qu'il referma. Il retourna à son énorme poêle, s'étendit dessus et considéra la voûte du plafond.

Il restait un espoir, l'éternel allié des Russes : le temps. Jusqu'au printemps, il y avait encore trois mois à attendre et même quatre, dans ces solitudes désolées. En quatre mois, bien des choses peuvent changer, même l'âme mystérieuse d'une femme.

« Laissons venir le printemps, se dit-il ».

Et le printemps vint.

Même en Sibérie, le temps ne prend pas de repos. Il a seulement d'autres dimensions. L'hiver se cramponne à la terre et aux forêts et ne veut pas quitter le pays, alors qu'ailleurs déjà les arbres bourgeonnent, les enfants cueillent des fleurs et l'on s'en va s'étendre au soleil.

Mais brusquement c'en est fini du gel. Des vents tièdes passent sur la Taïga, la neige devient molle ; sous sa couverture de glace, le fleuve se met à bouillonner. Ses eaux tonnent comme mille poings contre une porte d'acier.

Morotzki qui connaissait tout cela mieux que personne annonça ce changement avec une semaine d'avance. Il revenait d'une de ses promenades prolongées montant l'élan Marouta et de loin déjà il criait :

— C'est le printemps ! Dans quelques jours ce sera la fonte des neiges, j'ai vu trois ours et tout un vol d'oies a descendu le fleuve sur une distance de deux verstes !

On s'en rendit compte très vite. Le soleil était si chaud que l'on pouvait rester assis sur un banc sans être obligé de s'emmitoufler dans des fourrures. Katia surtout profitait de toute occasion de s'asseoir au soleil. Elle aimait s'adosser contre le mur de l'isba. Son corps se bombait et elle sentait les mouvements de son enfant. Prenant alors dans la sienne une main d'Andrej, elle la posait sur son ventre dur et disait :

— Comme il remue, Andrejouchka ! Comme il se porte bien ! Mais il est aussi impatient que toi !

Au bord du fleuve, toute une usine construite en bois avait été installée pour le lavage de l'or ; un chef-d'oeuvre de Poutkin, presque un prodige si l'on considère avec quels moyens primitifs il l'avait réalisée.

Sur la terre ferme, il y avait aussi l'avion mis sur cales ; il semblait suspendu en l'air. On avait monté des flotteurs hydroglisseurs longs et larges au train d'atterrissage. C'étaient de lourds coffrages de bois raboté mais l'essentiel était qu'ils puissent glisser sur l'eau. Andreas était fier de ce travail. Lorsque la forêt serait libérée de la neige et que les arbres auraient repris vie, Poutkin et lui se proposaient de « traire les troncs », comme disait Poutkin, c'est-à-dire de se procurer de la

résine pour les flotteurs.

Morotzki cependant était le plus avancé dans sa tâche. L'élan Marouta lui obéissait comme un paisible cheval de selle ; même lorsqu'il prenait Nadeschna en croupe elle trottait sans se faire prier et léchait parfois les mains de ses cavaliers. Morotzki sautait de joie.

— Dans trois semaines, nous serons sur le départ ! dit-il un jour à Nadeschna, pendant une halte au cours de l'une de leurs chevauchées ; alors nous ferons nos adieux à cet enfer.

Nadeschna acquiesça d'un signe de tête, considéra le ciel bleu printanier et ne répondit pas.

Lorsque souffla le premier vent tiède, lorsque du jour au lendemain la température monta rapidement, que la neige tomba des branches et que, dans tout le pays, arbres, rochers, sol se dégagèrent du gel, le fleuve aussi rompit son revêtement de glace et l'eau jaillit, libérée, des crevasses profondes, grondant comme un tir de barrage, projetant des plaques translucides qu'elle brisait ensuite avec un bruit de tonnerre.

C'était un spectacle auquel Andreas assistait en retenant son souffle. Ses prédictions au sujet de l'emplacement à choisir pour « l'usine » se révélaient justes. Là où Poutkin avait voulu bâtir, entre les rochers, tout était submergé. L'eau poussait, comme à coups de poing, la glace détachée des rives à travers le ravin étroit.

— Encore une semaine ! répéta Morotzki. (Il se trouvait avec Nadeschna dans l'enclos de Marouta dont il étrillait la robe). Tu peux déjà faire ton choix parmi les choses que tu voudras emporter. Montés sur Marouta nous suivrons le cours du fleuve ; c'est le chemin le plus sûr !

Et Nadeschna de nouveau répondit d'un signe, jeta un regard vers les blocs de glace tonnants et ne dit mot.

Le vent tiède restait leur allié.

La neige fondait plus vite que Poutkin ne s'y attendait. Les glaces charriées par le fleuve s'accumulaient sous la pression des eaux libérées qui les entraînaient en aval d'abord lentement puis en tourbillonnant comme de folles toupies, ébréchant les rives, ouvrant des blessures dans le sol. Poutkin, debout en haut du talus, tendait ses poings et hurlait :

— Ce fumier de fleuve ! Et il emporte mon or ! Il nous rendra pauvres, Andrej ! Regarde-moi ça ! Ce sont des pans entiers des rives

qu'il entraîne ! Et il y a de l'or là-dedans ! Notre or !

Les mélèzes centenaires, majestueux comme des tours, sortaient de leur engourdissement. Le vent se mettait à agiter leurs branches libérées du gel. De nouveau la Taïga murmurait, la forêt chantait d'une voix grave comme un chœur de popes pendant la messe pascalle. Des gelinottes, des oies sauvages voletaient au-dessus du cours d'eau. Les pièges se refermaient à présent sur des martres, de beaux gros renards ; des canards au plumage gris-vert barbotaient entre les glaçons et un vol de mandarins au plumage changeant et scintillant tournoyait autour des deux huttes au bord du fleuve. Andrej et Poutkin n'avaient qu'à tirer en l'air, ils visaient toujours assez juste tant la provende du printemps était abondante. Poutkin réussit même à abattre un faisan doré le long des rives, en le tirant avec le lourd pistolet militaire de Sérïkow.

— Pour Nadeschna, dit Igor à Andrej lorsqu'ils eurent ramassé le faisan tombé dans les buissons. Je ferai avec ses plus belles plumes un joli bonnet pour Nadeschna. Ne me regarde pas ainsi, Andrej ! Ont-ils dit qu'ils allaient s'en aller ? Quelle folie ! Semjon Pavlovitch est peut-être un savant dans le domaine de la psychologie animale, mais il n'a aucune expérience de la Taïga. Et Nadeschna sait-elle les dangers que recèle cette forêt libérée de ses neiges ? Elle est maîtresse d'école et prétend traverser à dos d'élan cette immense solitude ! Ne peux-tu la retenir, Andrej ? Elle t'écouterà...

— J'ai essayé, Igor.

Andreas travaillait encore au flotteur gauche à l'aide de son marteau. L'avion était de nouveau en état de vol, le moteur avait résisté à l'hiver. Poutkin l'avait mis en marche un court instant. Quel bruit merveilleux, ce ronflement éclatant qui résonnait aux oreilles comme une fanfare de la liberté !

— Vois-tu, Andreas, elle ne me répond même pas ; elle est comme hypnotisée depuis qu'elle sait qu'il ne reste que quelques jours avant leur départ !

Il leva les yeux vers Poutkin. Le géant souffrait atrocement à la pensée de voir s'éloigner Nadeschna et Andreas s'attendait chaque jour à une catastrophe qui ne pouvait être que l'anéantissement de Morotzki de la main même de Poutkin.

La terre devenait boueuse et glissait sous les semelles. À présent, on constatait que, dans la forêt, certains espaces sans végétation étaient marécageux, ainsi que Poutkin l'avait supposé. Cela signifiait que bientôt une vie animale intense s'éveillerait là, que les castors et les rats musqués resurgiraient, un capital vivant, car dans les

manufactures de fourrures que fréquentaient les chasseurs iakoutes, les acheteurs officiels payaient deux roubles une peau de rat musqué non tannée. Dans les grands pins, déjà, les écureuils se livraient à leurs tours et pirouettes, et un beau matin, alors qu' Andreas se lavait en un point du fleuve où le courant était faible, il aperçut une bande de sept loups qui, sans crainte et apparemment repus, passait non loin de lui. Vers midi, une foule de canards s'abattit sur le fleuve.

— La table est servie ! s'écria Poutkin qui était sorti de son Kremlin, une cognée et une pelle sur l'épaule.

Katia, devant l'isba, à une table neuve fraîchement rabotée, disséquait au scalpel deux renards et un lynx tirés la veille par Andreas alors qu'il se rendait auprès de Marouta qui semblait agitée. Morotzki dormait encore à cette heure. Il fut hors de lui lorsque Andreas lui fit le récit de cet incident.

— Je la prendrai de nouveau avec nous dans la chambre ! s'écria-t-il en clopinant de long en large, je ne l'ai pas préparée à ce voyage pendant six mois pour qu'elle soit dévorée maintenant !

— Elle a perdu la tête ?, demanda Poutkin en désignant la Susskaya. La voilà qui autopsie des animaux ? Je m'en doutais : elle ne peut pas vivre sans une lame d'acier entre les doigts !

— Elle retire les tendons de la chair des animaux, expliqua Andreas. C'est une bonne idée lorsqu'on manque de fil. Nous devrions mieux nous regarder les uns les autres, Igor Philipovitch : au plus tard cet été, nos vêtements nous tomberont du corps. Ce ne sont plus que des lambeaux d'étoffe !

— Viens avec moi, dit Poutkin qui se détourna pour s'éloigner.

Andreas ne bougea pas.

— Où vas-tu ?

— Sur l'autre rive du fleuve : Sérïkow est en train de dégeler. As-tu déjà vu un homme qui pourrit ? Non ? Alors, félicite-t'en, fiston ! Ça vous retourne l'estomac, mais dans ce cas, vomir n'est plus d'aucun secours. Nous en avons trouvé un comme ça à Novo Susskeist, un chasseur, sans doute, que la tempête de neige avait surpris. Lorsque nous l'avons retrouvé, l'été suivant, alors que nous étions en chemin vers nos puits, les mouches le recouvraient d'un nuage noir et collant, une bête lui avait rongé la jambe droite, il avait été éventré par les crocs d'un autre animal et ses intestins étaient à l'air. Depuis ce jour, je pense qu'il faut enterrer les morts.

Andreas regardait le fleuve bouillonnant. Les glaçons dansaient, ils étaient encore épais et solides mais, dans le milieu, le courant s'était

déjà frayé passage.

— Tu veux passer le fleuve maintenant ? dit-il hésitant.

— Pourquoi pas ? Serais-tu une poule mouillée ? Nous sauterons de glaçon en glaçon. En avant ! Si tu fais dans ta culotte tu pourras tout de suite la rincer dans le courant !

Il s'élança, précédant Andreas avec une légèreté déconcertante. Les pieds ailés, cet ours pesant semblait planer d'un glaçon à l'autre sans glisser jamais, bien que le dégel les eût rendus humides et lisses. Il se servait de sa pelle et de sa cognée comme de balanciers. Enfin il s'arrêta devant la faille du milieu où le fleuve libéré fuyait en bouillonnant et en lançant des tourbillons liquides.

Andreas l'avait suivi bien que moins doué pour garder son équilibre ; il venait de glisser plusieurs fois. Mais il s'était ressaisi sur les derniers centimètres. Heureusement Katia, absorbée par son travail, ne s'aperçut de cette étrange promenade que lorsque Nadeschna sortit de l'isba, mit les mains devant la bouche et n'eut pas la force, dans son effroi, de faire mieux que ce geste d'affolement. La Susskaya laissa choir son scalpel et ses pinces et se leva en criant :

— Reviens ! Reviens ! Andrej, tu es fou ?

Son corps puissant où l'enfant commençait à descendre frémissait, tremblait. De l'enclos, Morotzki, en clopinant, jeta son bonnet en l'air et cria :

— Vous avez vraiment, perdu la tête ! Qu'allez-vous chercher de l'autre côté ?

Et, pour compléter la scène, Nadeschna se mit à pleurer et marmonner tout bas. Aussi Katia fut-elle seule à l'entendre :

— Mon Dieu, protège Poutkin, tu sais que je l'aime... que je l'aime...

— Ne les écoute pas, Andrejenka ! gronda Poutkin lorsque Andreas se trouva enfin à ses côtés sur une plaque de glace vacillante. On ne peut pas leur expliquer à quel point est nécessaire cette promenade. Tiens ! Voici un glaçon qui nous faisait défaut, Andrej, ne le manque pas ! C'est notre marchepied !

Une grosse plaque de glace dérivait lentement dans le courant : elle constituait exactement le trait d'union permettant de traverser la rigole centrale. Il fallait seulement se garder de glisser.

— Toi d'abord ! dit Poutkin. Si tu fais l'idiot, je pourrai te sortir de l'eau. Il n'y a qu'à sauter sans s'arrêter. Hop ! hop ! hop ! N'as-tu jamais fait de gymnastique ?

— Non !

Andreas évaluait les distances du regard. Ça devait marcher.

— Ainsi, pas de gymnastique. D'ailleurs, où en trouver le temps ? Le sport, on ne s'y adonne qu'au lit... Je sais que tu es un type comme ça... Bon Dieu, vas-y !

Andreas sauta sur la plaque, s'élança les bras et le torse tendus en avant et se retrouva de l'autre côté de la faille. De l'isba, un cri de la Susskaya s'éleva encore.

Poutkin bondissait derrière lui. Sous ses pieds la plaque de glace vacillait, l'eau la submergeait lorsqu'elle se balançait, mais cet homme massif n'en était pas impressionné. Il s'en tira mieux qu'Andreas et une fois qu'il eut atteint la glace solide, il se pencha pour le redresser.

— Idiots ! criait-on sur la rive opposée. Idiots !

Katia, debout sur la berge, brandissait ses poings.

— Rien de cassé ? demanda Poutkin en retenant Andreas d'une main ferme.

— Tout va bien, Igor Philipovitch !

À présent, il n'y avait plus de risque. Ils s'enfoncèrent dans la forêt libérée de la neige et traversèrent le marécage encore à demi solide. Ils atteignirent la clairière où ils trouvèrent le général Sérîkow toujours adossé à son gros arbre. Sa main s'était abaissée à la hauteur de ses épaules et ne saluait plus.

— Il fond déjà, dit Poutkin sans émotion.

Andreas fixait le mort avec horreur. Sérîkow avait les yeux entrouverts ; son regard fixe, vitreux, semblait transpercer Andreas. Pris par le gel, Sérîkow avait encore fière allure. Un bel homme. Andreas ne l'avait pas remarqué aux heures dramatiques de sa mort.

Poutkin examina le cadavre et eut un petit signe de tête satisfait.

— Il est encore en bon état ! dit-il. Je lui avais collé un beau bloc de glace sous les bottes ! (Il lança la pelle à Andreas et désigna la rive du marais). Creuse une tombe, Andrej. Tu ne creuseras pas profond mais nous sommes obligés de le placer de telle sorte qu'il soit recouvert de terre. Plus tard, le marais l'aspirera peu à peu : quelle tombe plus sûre pourrait-il avoir ?

Il se mit à tailler à la hache le bloc de glace qui servait de piédestal à Sérîkow. Les éclats volaient autour de lui. Puis, lorsque Sérîkow fut libéré de son socle glacé, il le mit en travers de son épaule comme un tronc d'arbre et marcha vers Andreas en sifflant une

marche militaire.

La tombe était en effet à peine creuse. Le gel s'agrippait au sol, au delà d'une mince couche de terrain. Poutkin appuya Sérïkow à un svelte bouleau qui déjà – quel prodige ! – était comme poudré de vert. Cette volonté de revivre, ce réveil de la Taïga, était angoissant et poignant à la fois. Mais il était aussi rassurant : la vie continuait. Il suffit de savoir tout supporter : un bon principe russe.

Poutkin aida à creuser le sol avec sa cognée jusqu'à ce que l'on pût y coucher Sérïkow. Tout eût été pour le mieux, avec dix centimètres de terre sur lui, n'eût été sa main à demi soulevée.

— On ne peut pas laisser sortir de terre cette main ! dit Poutkin ennuyé.

Il alla chercher quelques brassées de bois mort dans le sous-bois, alluma un petit feu tout contre Sérïkow afin que la chaleur puisse l'imprégner d'un côté. Après un quart d'heure, le bras tomba le long du corps, la main sur la poitrine. Poutkin piétina le feu et cracha dans ses énormes paumes.

— Reposez en paix, Waska Janissovitche Sérïkow, général de l'Armée rouge ! dit-il avec une gravité toute martiale. (Il poursuivit :) Je suis communiste et tu l'étais aussi, mais j'ai eu un père général et je n'oublie pas que bien qu'il fût membre du Parti dès 1925, on l'envoya en camp de redressement en 1945, lorsqu'il revint de sa captivité en Allemagne. Il aurait eu le tort de s'être rendu compte, en pays capitaliste, du retard de notre économie et de l'avoir dit. Les hommes du NKVD l'ont emmené, il n'y a pas eu de procès, on a seulement dit à mon père : tu en as pour vingt-cinq ans ! Depuis lors, on n'a jamais su ce qu'il était devenu. Comprends-tu qu'à la vue de ton uniforme mon sang se mette à bouillir ? Même si j'ai servi moi-même plus tard dans l'Armée rouge...

Puis il se mit au garde-à-vous, tint sa pelle devant sa poitrine et considéra le pâle et beau visage du mort.

— Je ne comprends pas Katia Alexandrovna, conclut-il gravement. Elle était plutôt faite pour Sérïkow que pour toi, Andrej. Cela n'a rien d'offensant, mais elle et lui appartenaient au même univers. Et malgré cela, elle l'a quitté ! Jamais on ne comprendra les femmes !

Le jour était arrivé. Ce jour que Poutkin aurait voulu ne jamais vivre et qu'il avait maudit d'avance, qui n'aurait d'ailleurs pas dû être, car tous les soirs, seul dans son isba, assis sur le banc devant le poêle, une icône dessinée par Nadeschna sur une écorce et posée contre le mur devant lui, Poutkin priait. Tout bas, comme s'il risquait d'être entendu au-dehors, Il disait :

— Ecoute, mon Dieu, je te propose un arrangement : tu me laisses Nadeschna et moi je te promets de célébrer ton nom mieux que Cyril, cet hypocrite, cet anachorète de comédie.

Mais Dieu n'était sans doute pas désireux de conclure un accord dans la Taïga. Il avantagea Morotzki qui, au soir d'un beau jour de chaleur, déclara :

— Demain matin, nous partirons montés sur Marouta ! Amis, n'en disons pas plus, la seule pensée de ces adieux me déchire déjà.

Avant qu'ils aillent tous dormir, Morotzki nourrit son élan à le faire éclater, puis ils burent la dernière bouteille de Makar Loukanovitch et une demi-bouteille de la vodka de Sérïkow. Enfin ils demeurèrent ainsi, en silence, sans un mot évoquant le départ du lendemain. Poutkin n'était pas présent... Rencogné dans son repaire il marchait de long en large comme un fauve encagé. Puis brusquement il prit l'icône et avec un rire dément la lança dans l'âtre flamboyant.

Morotzki but assez pour être ivre de nouveau. Andreas et Nadeschna le traînèrent jusqu'à sa couche et le dévêtirent. La Susskaya, assise sur le banc, regardait cette scène d'un air pensif :

— Il dort à présent, notre brave Semjon Pavlovitch, dit-elle soudain. Ce départ lui est très dur. C'est un brave homme : oublions qu'il fut un assassin impuni... Morotzki a bon cœur... C'est ce que je voulais te dire, Nadeschna...

— Je sais qu'il a une âme noble, répondit Nadeschna accablée.

— Et toi ?

— Suis-je mauvaise parce que je distribue des bibles dans un pays qui interdit la religion ?

— Qui pense à te le reprocher ? dit la Susskaya avec un geste qui repoussait ce sujet. Je voulais seulement te dire : que crois-tu que vous deviendrez, Semjon Pavlovitch et toi ? Veux-tu l'épouser ?

— Oui.

— Par amour ?

Nadeschna ne répondit pas et resta le regard baissé sur ses mains étroites, crevassées par les durs travaux de l'hiver ; salies jusqu'au fond des pores. La résine des arbres surtout s'y était incrustée.

— Je lui devrai la vie, répondit-elle.

— La gratitude... ce n'est pas assez pour toute une existence à deux, tu le sais, Nadeschna.

— Que me veux-tu donc, Katia ? (Nadeschna se redressa vivement, ses beaux yeux bleus flamboyaient :) Faut-il que je reste ici ? Dans cet enfer ? Je veux vivre, comprends-tu ? Je suis jeune, j'ai peur dans ce désert... et puis ne voir que vous, vos visages... entendre vos discours, vos disputes, vos plaintes amoureuses et vos chants de haine. Dans la forêt, rien que des bêtes, le fleuve, et ce ciel incommensurable au-dessus de moi.

— C'est la vraie Russie, Nadeschna !

— Vous essayez de vous en convaincre en vous mentant à vous-mêmes. Vous voulez vous en aller tout autant que moi et Semjon... seulement vous n'avez pas de Marouta pour vous emmener !

Elle se mit debout d'un bond et sortit de la hutte en courant. Andrej voulut s'élancer à sa suite. La Susskaya le retint par le pan de sa veste :

— Laisse-la ! dit-elle avec un sourire, je l'ai seulement provoquée pour qu'elle ait une raison de se sauver... Tu es comme les autres hommes : le cœur d'une femme est pour vous un labyrinthe où vous vous perdez sans espoir.

Poutkin dormait nu sur son grand poêle de galets. Après avoir brûlé l'icône et traité Dieu de traître, il s'était senti mieux. Il sombra bientôt dans un profond sommeil.

Au cours de la nuit, il s'éveilla parce que quelque chose l'oppressait. Il grogna, posa une main tâtonnante sur sa poitrine où pesait comme un arbre abattu... mais sa main ne rencontra que le contact d'une chair ferme et lisse, d'une tiédeur soyeuse, un être vivant qui respirait, enveloppé d'un parfum de pêche, un épiderme frémissant de désir.

— Nadeschna... O Nadeschna....

Une main se posa sur sa bouche et une petite voix enfantine

murmura :

— Tais-toi, mon ours, pas un mot... Pas un mot !

Des dents aiguës mordillèrent son oreille gauche, une bouche le frôla, une haleine plus exquise qu'un zéphyr printanier parcourut tout son être. Il resta, étendu de tout son long, immobile, et soupira seulement lorsque, accroupie, elle prit possession de lui et que ses gémissements légers emplirent l'obscurité d'un éparpillement de minuscules étoiles d'or.

Le lendemain matin, après une solide collation de lièvre accompagné d'une boîte de haricots, Morotzki sella une dernière fois Marouta, dans son enclos.

Nadeschna avait déposé leurs bagages devant l'isba, peu de chose à part quelques provisions de bouche, de la viande séchée, cinq boîtes de légumes et une de pâte.

— Prends-les, avait dit la Susskaya. Ici nous ne mourrons pas de faim. Les poissons grouillent dans le fleuve et le gibier est abondant !

Andreas ajouta :

— Nous regretterons tes talents de cuisinière, Nadeschna, des talents inoubliables !

Dans le Kremlin, des coups de marteau retentissaient : Poutkin tapait de toutes ses forces sur n'importe quoi afin d'étourdir son désespoir.

Morotzki parut, contournant le coin de l'isba. L'enclos était ouvert, Marouta était sellée et Semjon la montait, offrant l'image d'un cavalier fantastique et funèbre.

Son maigre visage aux lunettes rondes semblait plus allongé que de coutume. Il avait jeté sur ses épaules osseuses sa pelisse et faisait claquer sa langue pour encourager sa monture, mais on eût dit qu'il recrachait ainsi toute sa tristesse. Il s'arrêta devant le seuil et regarda en silence Andrej attacher sur la croupe de Marouta son léger bagage, puis hisser Nadeschna jusqu'à la selle. Lorsqu'elle se trouva installée derrière Morotzki, sa tête se pencha en avant ; elle enfouit son visage dans la fourrure de son compagnon et pleura.

— En route, lança la Susskaya d'une voix émue. Allons, Semjon Pavlovitch, ne perdez pas de temps à faire vos adieux, bonne chance !

— Je ne vous oublierai jamais, dit Morotzki d'une voix sans timbre, mouillée de larmes contenues. Nous reverrons-nous jamais et

où vous retrouverai-je lorsque vous serez sortis de cet enfer ?

— En Allemagne !

Andrej entoura d'un bras les épaules de Katia. Sa poitrine ronde, épanouie, faisait presque éclater son corsage. Elle avait élargi sa jupe avec des bandes de peau.

— Nous habiterons Essen, où j'ai ma situation d'ingénieur, lança encore Andreas.

Morotzki le regarda longuement. Derrière ses verres de lunettes, des larmes roulaient à présent :

— Crois-tu vraiment ? En Allemagne ?

Pour la première fois au cours de ces longs mois de vie commune il le tutoyait et puis, pour lui, la Taïga était déjà vaincue. Le chemin qui s'étendait devant eux avait perdu son caractère de mystérieuse menace. L'instinct de Marouta, la bonne bête, les mènerait hors des solitudes angoissantes.

— En Allemagne, certainement, Semjon ! Tu as mon adresse ?

— Je l'ai inscrite sur mon avant-bras et je l'ai apprise par cœur. (Morotzki essaya de sourire :) Le téléphone : 13-67-78-18, c'est ça ?

— Oui, mais tu composeras d'abord le 0201. Dieu vous bénisse !

— Partez ! cria la Susskaya comme folle. Que diable, espèce de squelette bigleux, démarre donc !

Morotzki donna des talons dans les flancs de Marouta qui secoua ses longues oreilles, souffla et se mit en mouvement. Elle s'éloigna dans un balancement nonchalant et Nadeschna se replia sur elle-même, évitant de regarder en arrière et enfonçant ses dents dans la fourrure de Morotzki. Lorsqu'ils passèrent en vue de la maison de Poutkin, les coups de marteau retentissaient toujours et les accompagnèrent jusqu'à leur entrée dans la forêt.

Semjon Pavlovitch fut sage en ne s'arrêtant pas, une fois encore, pour un dernier geste, un dernier regard : Nadeschna aurait sauté à terre malgré son désir de mieux vivre et se serait sauvée. Ils disparurent donc parmi les sombres conifères dont les branches se refermèrent après leur passage, les séparant définitivement de ceux qui restaient.

Au bout d'une heure, Poutkin sortit en trébuchant de sa demeure. Il était terrifiant. Ses yeux injectés de sang regardaient de tous côtés et on pouvait craindre qu'il n'aille se jeter dans le fleuve à présent libéré en partie de ses glaces. Andreas le guettait et, lorsqu'il s'avança vers

lui, il tenait quelque chose dans sa main.

— Va-t'en, aboya Poutkin, pas un mot, fiston, ou je t'assomme !

— Ils ont laissé ça pour toi... regarde tout de-même ! Il tendit la main. Sur son doigt se tenait le corbeau que Morotzki avait trouvé, la patte brisée, au début de l'hiver. Il s'était apprivoisé. Il considéra Poutkin de ses petits yeux brillants.

— Nadeschna le caressait tous les soirs, dit Andreas à mi-voix, il est aussi docile qu'un canari !

— Donne ! (Poutkin tendit son énorme main, l'oiseau sauta sur son index et s'y cramponna). Qu'a dit Nadeschna ?

— Rien.

Poutkin fixait l'oiseau. Enfin, d'une voix vacillante, il murmura :

— Sale bête... t'embrassait-elle aussi ? Viens chez moi... viens chez moi !

Il tourna les talons, envoya à Andrej un coup de coude :

— Range-toi donc, abruti ! lança-t-il en se dirigeant à grands pas vers son isba.

On n'eut jamais la moindre nouvelle ni de Semjon Pavlovitch ni de Nadeschna Abramova.

Comme disent les Iakoutes : la Taïga est une maîtresse qu'on ne quitte pas.

Quiconque veut matraquer son chagrin peut employer deux moyens : se saouler ou chercher l'oubli dans le travail.

Il n'y avait plus de quoi boire suffisamment et les bouleaux n'avaient pas encore assez de sève pour qu'on puisse les saigner. Car, en Sibérie, on fait de l'eau de bouleau, un alcool qui est une spécialité des Iakoutes et des Bouriates, un alcool qui vous coupe les jambes et vous paralyse le cerveau. Pour commencer, on absorbe cette boisson comme du petit-lait puis on s'abat brusquement comme un arbre dans la tempête.

Ce fut le travail qui unit dans une même préoccupation Andreas et Poutkin. Celui-ci trimait comme un être venu d'une autre planète. C'était le seul moyen d'essayer d'oublier Nadeschna.

Le fleuve s'étalait majestueux et son courant était puissant et régulier. La forêt luisait au soleil, gorgée d'humidité, les bourgeons des bouleaux éclataient. Dans le marais, les mousses étaient en fleur ainsi que toutes les plantes porteuses de baies. Poutkin découvrit des framboisiers, des chélidoines, des fraises des bois. Il suivit le vol de plusieurs essaims d'abeilles et trouva leurs ruches dans de vieux troncs creux. En certains lieux croissaient les lys des marais dont on peut confire les racines si l'on a du sucre ; or, on en avait en retirant le miel des rayons...

— Un paradis ! répétait sans cesse Poutkin. Andrej, ça c'est ma Russie ! Un rude pays mais qui pourvoit aux besoins de ceux qui l'aiment, comme une tendre mère. Il y a tout ici, gibier, poissons, légumes et fruits, et de l'or... avec ça une liberté totale, et le plus beau ciel du monde. Songes-tu vraiment à retourner en Allemagne ?

— Ça dépendra de Katia, répondit Andreas en observant la Susskaya.

Son corps était devenu informe et elle ne supportait plus ses anciens vêtements, devenus trop étroits. Aussi vivait-elle couverte de quelques lambeaux d'étoffe, parfois même complètement nue, soutenant des deux mains et présentant au soleil le fruit de son corps.

— J'ai peur de l'accouchement, Igor, murmura Andreas.

— Et elle ?

— Jamais Katia n'en parle, mais je la vois astiquer ses instruments

chirurgicaux comme jamais encore. As-tu déjà assisté à un accouchement, Igor ?

— Plusieurs, des vaches, des truies.

— Katia est une femme.

Etonnant qu'un homme si niais puisse être un ingénieur : n'est-ce pas la même chose ? Qu'est-ce qui pourrait bien offrir plus de complications chez Katia que chez une vache ?

Le travail permettait aussi d'oublier ce souci. Andreas avait terminé les flotteurs de l'avion tandis que Poutkin mettait en marche son installation de lavage de l'or : une sorte de toboggan de bois où se déversait l'eau d'une petite cascade qui s'était formée dans les rochers après la fonte des neiges. Elle coulait en glougloutant et lavait les graviers que Poutkin pelletait dans diverses vasques, lavait dans de primitives battées, passait dans des cribles de bois primitifs percés trou après trou par Poutkin, avec une patience extrême.

Lorsque, pour la première fois, l'installation fonctionna, clapotante et cliquetante sous l'action de l'eau, Poutkin étreignit Andreas :

— On perd forcément beaucoup de paillettes avec ce système imparfait, dit-il, mais il nous reste encore assez de gros grains d'or !

Trois semaines après le départ de Morotzki, ils mirent l'avion à l'eau dans l'une des criques peu profondes du fleuve.

Les flotteurs le portaient et, bien qu'il fût posé sur l'eau un peu de guingois, on pouvait risquer le décollage. Allègrement l'appareil se balançait au gré du faible courant, retenu par quatre amarres de cuir tressé. Devant l'isba, Katia applaudit à ce spectacle. Une fois de plus, elle n'avait aucun vêtement sur elle mais, à cette distance, on ne voyait que sa chevelure noire flottant dans le vent au-dessus de la rondeur de son ventre.

— Théoriquement, nous sommes sauvés, dit Poutkin après qu'ils eurent dansé dans l'eau autour de l'avion. (Ils riaient comme des fous, s'envoyaient des coups de poing dans les côtes). Le moteur démarre, l'hélice ronfle et hop ! dans les airs ! Et alors... et alors... (Il considéra Andreas d'un air égaré et brusquement se tut). Oui, fiston, reprit-il, et alors ? Où aller ? Je ne peux tout de même pas aller en Allemagne !

— Pourquoi, Igor ?

— Peut-on poser une question aussi stupide ! Avec ce que nous avons d'essence dans le réservoir de l'avion, nous n'atteindrons même pas la frontière ! Pas même Irkoutsk ! Où sommes-nous donc ici ? Vers quelle région de la forêt nous a donc envoyés Makar, ce vieux malin ?

Pourquoi ne réponds-tu pas : direction Lune ?

— Nous nous ferons connaître au premier camp, au premier établissement, et nous voyagerons tout à fait régulièrement.

— Avec l'or que nous aurons sur nous ? Tu crois qu'ils te le laisseront ? Et Katia Alexandrovna, ils la laisseront gentiment nous accompagner ? Tiens, tiens, diront-ils, voici deux tourteraux, laissons-les aller où ils voudront ! Et je t'agite le mouchoir... Sais-tu que Katia est fonctionnaire soviétique ? Médecin militaire ! Déléguée au service civil ! Elle a le grade de capitaine ! Ils demanderont aussi : où est le général Sérïkow ? Comment vous, Andreas Heer, venu d'Essen, en Allemagne, vous êtes-vous lié avec la chirurgienne Katia Susskaya ? Elle est au service du gouvernement soviétique et non pas au vôtre ! Avez-vous l'intention de nuire à l'Etat soviétique ? Vous livrez-vous au sabotage ? Et hop ! Te voilà en prison, ils te condamnent et t'envoient dans un camp où tu pourras. Qui croassera en ta faveur ? Personne ! Ni ton ambassadeur à Moscou, ni la Croix-Rouge, ni la Commission des Droits de l'Homme ! Tu n'es qu'un bonhomme sans importance. Les ingénieurs pullulent ! Et puis, pourquoi faut-il que cet idiot s'éprenne d'un médecin militaire soviétique ? N'y a-t-il pas assez de filles ? Et il lui a fait un enfant par-dessus le marché ! Sabotage ! Sabotage ! Sabotage ! (Poutkin reprit du souffle :) Tu as fait un rêve allemand, Andrej, mais la Russie t'a eu !

Trois jours plus tard, il pleuvait à verse, le fleuve grossissait. Poutkin et Andreas venaient de tirer de nouveau l'avion à terre, tandis que toute la Taïga se mettait à chanter sourdement sous la pluie. La Susskaya s'étendit, appuya ses mains sur son abdomen enflé. La sueur mouillait son front et inonda aussitôt son visage crispé. Ses yeux s'agrandirent démesurément.

— Ça vient, Andrejouchka..., dit-elle d'une voix hachée. Ce sont les premières douleurs, fais bouillir de l'eau, beaucoup d'eau... prends les linges que tu vois pliés là-bas, ils sont propres... réchauffe-les... et va chercher ma trousse chirurgicale, Andrej...

Elle gémit, se tordit, serra les dents et écarta les jambes.

Andreas posa la marmite sur le feu, essuya le front de Katia et s'élança hors de la maison. Il courut à travers la pluie jusqu'à la cabane de Poutkin qu'il trouva affalé sur son banc, jouant avec le corbeau Soja. L'oiseau lui donnait des coups de bec qu'il accueillait avec de petits cris satisfaits.

— L'enfant va naître ! cria Andreas. Elle se tord de douleur, tout son corps... Igor, aide-moi !

Ils pénétrèrent tous deux dans l'isba, ruisselants, haletants, alors

que Katia avait une nouvelle douleur, se cabrait, repliait ses jambes écartées et tournait la tête de gauche à droite, de droite à gauche... Poutkin tomba à genoux à côté d'elle et posa sa main calleuse sur son ventre dénudé.

— Ça va venir, mon oiselet, dit-il de sa voix grave. (Aussitôt, la tête de Katia se tourna vers lui). Il faut simplement tenir le coup... il n'y a pas d'exemple que l'enfant soit resté à l'intérieur... Serre les dents ! Tu es médecin et tu fais tout ce cinéma ? Es-tu autrement faite que les autres femmes ?

— Pourquoi faut-il que je te voie en cet instant, monstre ? répliqua la Susskaya en enfonceant ses ongles dans les bras de Poutkin, le corps agité de violents soubresauts.

— Ça va ! lança Poutkin en riant, engueule-moi ! Ça soulage : à présent la fière Susskaya est une femme comme les autres !

Une nouvelle douleur. Andreas apporta quelques lambeaux de toile réchauffés et l'eau bouillie. Puis il s'en fut chercher la trousse chirurgicale. Il ignorait tout de ce que l'on pouvait faire lors d'une naissance avec un scalpel, des forceps et ces autres instruments étincelants.

— Tu ne veux pas être comme les autres femmes ? Voyons ça ! (Poutkin appuya sur le ventre de Katia. Elle gémit mais comprit qu'il voulait lui venir en aide). Ainsi des doctresses font leurs enfants différemment ?

— Mon bassin est trop étroit ! dit-elle en relevant la tête pour regarder Andreas qui préparait une tisane avec des tablettes de plantes séchées. Le comprends-tu enfin, animal obtus !

— Je le comprends. (Poutkin appuya de nouveau sur le ventre de Katia :) Tu le savais depuis le début, n'est-ce pas ? Et tu n'as rien dit...

— Andrej en aurait perdu la tête.

— Et à présent ? Crois-tu qu'il le supportera mieux ? Faut-il l'assommer pour un moment ? Katienka, nous nous en tirerons seuls tous les deux... Il se comporte comme tout jeune père : sa femme souffre, et c'est lui qui s'évanouit ! Mais crie donc !

La première contraction violente secoua tout le corps de la parturiente, à la limite du supportable. La Susskaya gémit et frappa de la tête la fourrure sur laquelle elle reposait.

Andreas était agenouillé de l'autre côté et regardait, l'œil fixe, Poutkin lui masser le ventre :

— Tu vas la tuer, balbutiait-il, tu vas la tuer de tes mains !

Il instilla la tisane entre les lèvres de Katia, puis il l'obligea à mâcher un gros morceau de tablette, déposa un baiser sur ses paupières comme pour la rassurer. Les douleurs reprirent, si brutales qu'elles la soulevèrent presque du sol.

— Apporte les linges ! gronda Poutkin. (Il les glissa sous les reins de Katia, lui sourit et lui adressa un petit signe de tête encourageant :) Je le lui ai bien expliqué, dit-il, mais il ne me croit pas. C'est tout pareil avec une vache, il n'y a qu'à savoir patienter...

— Monstre ! haletait la Susskaya, mais ses yeux, étaient plus paisibles. Fils de putain... bouc crotté...

— Continue, continue mon angelot, ça te soulage... Veux-tu que je te réponde dans le même style ? Je connais certes plus que toi certaines formules frappantes !

Et cela continua... une heure... deux heures... trois heures... Dehors, la pluie bruissait et tambourinait sur le toit. La terre se saturait d'eau jusqu'à l'instant où la pluie se heurta à la glace qui restait dans le sol, transformant la Taïga en un immense marécage.

Katia était plus paisible. La tisane miracle fit son effet, ses douleurs furent moins aiguës, mais les contractions ne cessaient de pousser l'enfant.

Poutkin et Andreas étaient agenouillés près de Katia et lui massaient le corps. Leurs bras, leurs mains étaient collants de liquide amniotique et soudain un flot de sang sortit de Katia. Andreas devint pâle comme un linge et vacilla.

— Tiens-lui les jambes, poule mouillée, cria Poutkin. Ça vient ! Ça vient ! Voilà la tête ! La vois-tu ? Elle n'a pas le bassin trop étroit ! M'entends-tu, Katia ? Il est là ! Quelle piètre doctoresse tu fais ! Un bassin trop étroit ? Il est bien assez large ! Pousse, mon ange... pousse !

La tête parut, un objet sanglant couvert de glaires. Andreas la saisit doucement et tendrement de ses deux mains qu'il avait enveloppées dans les linges chauds. Puis il tira lentement jusqu'à ce que les épaules minuscules sortent à leur tour, puis le corps, les cuisses, enfin dans un dernier effort, le petit être tout entier. Il le tint sur ses mains, le regarda fixement et cette certitude : c'est mon enfant, était tellement poignante qu'il frémit et pleura silencieusement.

— Une fille, dit Poutkin d'une voix claironnante. (Il rit en regardant Katia). Andrej, ne va pas pleurnicher, c'est une fille aux cheveux noirs comme Katia ! Ce n'est pas une blonde Allemande. Dieu soit loué, c'est une vraie Russe !

Il noua alors le cordon ombilical adroitement, à l'aide des pinces et du scalpel comme s'il n'avait pas fait autre chose de sa vie. Puis il prit le bébé des mains d'Andreas, le porta sur la table et le lava à l'eau tiède, puis il le suspendit par les pieds et lui administra une claque sur les fesses.

— Il va la tuer ! rugit Andreas en bondissant.

— Reste où tu es ! répliqua Poutkin, et occupe-toi de la délivre, idiot ! Elle te ressemblera !

Soudain le silence régna dans la pièce. Poutkin se taisait. Andreas retomba à genoux et Katia leva un peu la tête, tremblant encore de tout son corps, mais éprouvant un soulagement indicible.

Un cri clair, puissant, sain, sorti des petits poumons qui se dilataient. Un nouvel être humain annonçait sa venue au monde.

— Comme elle crie joliment ! dit Katia faiblement. (Ses mains se tendirent vers Andreas. Elle restait étendue parmi le sang, les linges, le cordon ombilical, le liquide amniotique et souriait du sourire radieux de toutes les mères :) Ecoute-la... notre Amalia... écoute-la donc... Andrejouchka, je t'aime.

Sur la table, Poutkin enveloppa l'enfant dans un linge chaud. Jamais encore il n'avait eu des gestes si doux.

L'été vint.

Ces mots évoquent le soleil, la chaleur, les parfums des floraisons, des fruits mûrissants, des champs de tournesols, des massifs de roses, des blés qui ondoient, et l'exquise paresse.

L'été... Qui sait ce que signifie l'été dans la Taïga ? Nous savons à présent quel est le visage de ses hivers. Celui de ses étés n'a pas un caractère différent. Si, l'hiver, la Taïga se pétrifie dans le gel, l'été, elle est cuite comme un œuf dans une poêle. Le pays devient sec, poudreux, les branches tombent des arbres, vidées de leur sève, et ce que le gel n'a pu faire, le soleil l'accomplit : la forêt lutte de nouveau pour survivre et cette fois avec moins de chances de son côté.

On a beaucoup philosophé sur le mystère de l'âme russe... il n'y a pas de mystère, lorsqu'on connaît la Taïga. Dans cette nature grandiose qui constamment se défend contre la puissance du ciel et qui ne cesse pourtant de l'implorer, l'être humain doit aussi puiser ses forces dans ces contrastes.

L'été dans la Taïga...

C'est alors que s'élèvent des terrains marécageux des myriades de moustiques, que des territoires forestiers grands comme un Etat d'Europe s'embrasent et nul ne sait ce qui a provoqué l'incendie. La vie ne subsiste que grâce à l'eau vivifiante, cette bénédiction de Dieu, qui fait couler à travers la Sibérie les plus grands fleuves de la terre.

La recherche de l'or organisée par Poutkin devenait presque un conte de fées. Il pelletait des tonnes de gravier et de sable dans les sluices à l'extrémité desquels se tenait accroupi Andreas, qui recueillait les grains d'or au fond des battées, chaque jour une poignée... Une moisson incroyable.

Katia s'en allait de nouveau à la chasse lorsqu'elle avait nourri Amalia. Elle avait beaucoup de lait. Ses seins étaient magnifiquement gonflés.

— Une femme préhistorique, clamait Poutkin. Et c'est ça qui reste accroché à un gars comme toi ! C'est une honte pour tout le peuple soviétique !

Vers la fin d'août, d'après le calendrier de Morotzki, qu'Andreas avait soin de tenir à jour, ils avaient recueilli de l'or pour une valeur

de cent mille roubles. Ce qui pouvait encore s'offrir à eux en aval dans les sables et les graviers était incalculable.

— Qui est en Occident l'homme le plus riche ? demanda Poutkin à Andreas.

— Getty ou Onassis ou les rois du pétrole ou Gulbenkian. Il y en a beaucoup, Igor.

— Bah ! Des nains ! Les hommes les plus riches sont Poutkin et Heer ! Allons, fais tes calculs ! Je veux jongler avec les millions !

Le soir même, Andreas cita un chiffre tel que Poutkin faillit tomber à la renverse.

— Phénoménal ! dit-il à mi-voix. Impossible de boire ça ou de faire l'amour pour cette somme dans toute une vie ! Il me faut un héritier de mon sang ! Pourquoi Nadeschna ne l'a-t-elle pas compris ?

C'était la première fois, depuis des mois, qu'il prononçait son nom. Il pensait toujours à elle. Nadeschna restait fichée dans son cœur comme une flèche sanglante.

— Pour emporter cet or, il nous faudrait une caravane de quatre camions, remarqua Andreas en déchirant la feuille où figuraient ses calculs. Comprends-tu enfin, Igor, combien tout cela est vain, combien notre travail est inutile ? Nous sommes assis sur des montagnes d'or et nous ne pouvons rien en faire ! Nous ne pourrions garder que ce qu'il nous serait possible de transporter. Et nous avons franchi ce stade depuis longtemps !

Poutkin le comprit aussitôt. La tête légèrement penchée, il considéra longuement Andreas.

— Tu veux t'en aller ?

— Veux-tu passer ta vie à creuser, vanner, creuser, pour déposer des tas d'or autour des arbres ? Si on devait l'apprendre en « haut lieu »... Tu connais vos lois mieux que moi. Ce que nous extrayons du sol est de l'or soviétique. Chaque fois que nous en empochons un grain, nous nous conduisons comme des criminels, Igor Philipovitch. Nous en avons déjà chacun pour vingt-cinq ans de camp sur notre compte !

Poutkin ne répondit pas. Il courut en tous sens et envoya finalement des coups de pied à son installation de lavage de l'or. Il contempla longuement le fleuve scintillant sous le soleil. Lorsqu'il rejoignit Andreas qui, une fois de plus, enduisait les flotteurs de résine – cette résine qui puait terriblement – et astiquait l'avion à croire qu'il devait figurer dans une parade, le visage rond de Poutkin était

empreint d'une désespérance enfantine.

— Quand nous envolerons-nous, Andrej ? demanda-t-il.

— À l'automne. Il faut que la petite Amalia soit devenue un peu plus robuste.

— Trois adultes et un enfant, ça fait un bon chargement. Pourrons-nous emmener assez d'or ?

— Que veux-tu dire par « assez » ?

— Un million pour chacun de nous, ça fait quatre millions en grains d'or.

— Impossible, Igor, nous n'avons qu'un petit appareil, ce n'est pas un avion-cargo !

— Ainsi nous avons travaillé pour rien !

— Quelque cent mille roubles sont déjà très agréables, Igor.

— Une aumône pour l'homme le plus riche de Russie ! Andrej...

Il s'éloigna de nouveau, puis s'arrêta devant l'avion, frappa le cockpit du plat de la main et s'en fut. Andreas le suivit du regard, inquiet.

— Poutkin, lui cria-t-il, encore une précision : j'ai la clé de contact de l'avion dans ma poche, renonce aux pensées que tu viens d'avoir...

Poutkin sans répondre disparut dans son isba.

Ce soir-là, après une journée de soleil brûlant, Poutkin se baignait dans le fleuve et s'ébrouait comme un hippopotame, plongeait et allait tenter de nager à contre-courant lorsque surgit de la forêt un animal énorme, jaunâtre, tout couvert de poussière qui s'arrêta dans l'ombre des arbres. Poutkin l'aperçut par hasard, nagea quelques brasses vigoureuses jusqu'à la berge et l'escalada. L'animal se détacha de l'ombre montrant ses quatre jambes puissantes, une grosse tête aux longues oreilles et aux lippes pendantes.

Le cerveau de Poutkin fut traversé comme par un éclair :

— Marouta ! rugit-il. C'est Marouta ! Marouta !

Il courut vers l'élan, les bras ouverts comme s'il s'élançait vers une maîtresse, mais lorsqu'il s'arrêta devant la bête, il comprit soudain qu'elle était seule, qu'elle était revenue sans Morotzki et sans Nadeschna. Sa selle pendait sur son flanc, sur sa nuque une plaie profonde suppurait, couverte de mouches noires.

— Marouta ! balbutia Poutkin. D'où viens-tu donc ? Que t'est-il arrivé, Marouta ? (Il serra contre sa poitrine mouillée la grosse tête

poussiéreuse et sentit palpiter le corps de l'animal). Que s'est-il donc passé ? Que viens-tu chercher ici ? Pourquoi n'es-tu qu'une bête muette ? Où est Nadeschna, Marouta, où est Nadeschna ?

Il serra de nouveau le gros museau contre sa poitrine, jeta un regard vers le dos de l'élan et distingua sous la couche de poussière qui le recouvrait de grandes taches sombres qui avaient séché : du sang !

— Où est Nadeschna ? cria Poutkin. (Il se cramponna à Marouta et ce fut la première fois de sa vie qu'il sentit ses jambes fléchir). Nadeschna ! Nadeschna ! Qu'ont-ils fait de toi, Nadeschna !

Tout ruisselant de sueur, il s'appuya contre l'élan et essuya de la main droite la selle poussiéreuse ; puis il frotta de la main gauche la tache de sang et s'en fut titubant, sa paume rougie tendue, retrouver Andrej dans sa demeure. Marouta le suivit comme un chien et pénétra en trotinant dans son enclos resté ouvert.

— Nadeschna ! cria Igor une fois encore en s'engouffrant dans la maison, la main tendue.

Impossible de rassurer Poutkin, de lui faire admettre que le sang répandu sur la selle pouvait avoir une explication toute simple. C'était peut-être le sang de Marouta elle-même.

— Oui ! Cette plaie ! cria Poutkin qui courait en tous sens avec sa main tachée de sang. (Il tendait devant lui sa paume comme une icône et grogna, irrité, lorsque la Susskaya s'approcha, portant de l'eau pour la lui laver). D'où lui vient cette blessure, hein ? Examine-la, Katia, tu es médecin ! Peut-on se faire une telle blessure en se frottant contre un arbre ? Est-ce que la piqûre du frelon provoque une telle infection ? Regarde, te dis-je : c'est le sang de Nadeschna !

Il s'affala sur le banc contre le poêle, l'œil fixe, la main tendue, grinçant des dents d'une manière effrayante.

Katia sortit pour aller regarder l'élan dans son enclos. Il trottnait, visiblement heureux, soufflait l'air par les naseaux, et s'approcha aussitôt de la clôture de branchages en voyant la Susskaya. Andreas resta dans la hutte. On ne pouvait laisser seul un homme dans un tel état, même lorsqu'il s'agit d'un homme comme Poutkin ; il était capable des actes les plus déments.

— Igor Philipovitch..., commença Andreas prudemment.

Poutkin fronça ses gros sourcils, le sang séchait lentement sur sa main.

— Tiens ta gueule, fiston !

— On peut aussi supposer autre chose : Nadeschna et Morotzki ont peut-être atteint un établissement dans la forêt et ils ont rendu Marouta à la liberté !

— Morotzki ? Jamais ! Marouta était pour lui comme son enfant !

Poutkin regarda de nouveau fixement sa main où le sang séché s'écaillait, tombait en poudre.

— Je vais te dire ce qui est arrivé : on les a attaqués et dépouillés... puis on les a simplement massacrés.

— Mais, Igor Philipovitch, ils n'avaient rien sur eux !

— Tu crois ? rugit Poutkin. Si, fiston, ils étaient bien pourvus, j'avais remis à Nadeschna toute la part de paillettes d'or qui me revenait alors, un petit sac bien gonflé ! Il y en avait au moins pour dix mille roubles ! Ça, c'était une prise pour un misérable Iakoute ou quelque chasseur de visons !

Il se reprit à gémir comme si on l'écorchait vif, s'adossa au poêle et posa sa paume ensanglantée contre son cœur, les yeux dirigés vers le plafond. Rester assis dans ce coin, ignorant tout, ne pouvant agir, c'était pour lui le plus affreux. Il était d'humeur à exterminer des villages iakoutes par dizaines. Chaque étranger qu'il rencontrerait dorénavant dans la Taïga, il lui défoncerait le crâne sans autre forme de procès, pour cette seule raison : ça peut avoir été toi ! Mais qui le saura ? Tu ne le diras jamais et je ne le saurai pas, aussi finissons-en ! Tandis qu'il restait là, effondré sur ce banc, sa fureur et son désir de vengeance grandissaient. Pourtant il ne pouvait qu'attendre, attendre...

La Susskaya revint de l'enclos de Marouta. Son visage était grave. Elle n'avait pas besoin de parler, on lisait tout dans ses yeux.

Poutkin avança sa grosse tête. Ses lèvres épaisses tremblaient :

— Qu'est-ce... que c'est, Katia ? demanda-t-il d'une voix sourde.

— Une blessure... causée par une balle. (Elle ouvrit sa main, l'acier brilla dans sa paume). Je l'ai retirée avec une pince dans la nuque de Marouta : il n'y a aucun doute possible.

— Je les anéantirai ! dit Poutkin farouchement. Je détruirai toute l'humanité, excepté vous deux ! Je le jure ! (Il bondit, plongea sa main ensanglantée dans l'eau chaude et la frotta). Quiconque passera désormais sur mon chemin sera abattu ! Sans discussion !

— Tu es fou, Igor !

— Oui, je suis fou, je veux être fou ! (Il regardait fixement la balle au creux de la main de Katia, à laquelle il envoya, par-dessous, un coup si violent que la balle alla frapper le plafond puis retomba et roula dans un coin). Ils ont tué Nadeschna, comment l'oublier ?

Il sortit et se dirigea vers l'enclos de Marouta. L'élan, délivré de sa balle, trotta vers lui et nicha ses naseaux contre son épaule. Alors Poutkin se mit à hurler comme un loup frappé à mort, qui se traîne vers un fourré pour y mourir.

Poutkin n'eut pas à attendre longtemps pour satisfaire ses passions meurtrières.

Sur la berge du fleuve, surgirent des silhouettes humaines.

Là-bas où, depuis la création du monde, jamais un pied d'homme n'avait foulé la Taïga, où la nature était restée aussi vierge qu'au septième jour, brusquement il y eut un grouillement d'êtres humains. Mais ils ne venaient pas se jeter fraternellement au cou des trois damnés en leur criant : Camarades, votre solitude est terminée ! Nous sommes envoyés par Morotzki et sa compagne ! Non ! Ils surgirent comme de grandes ombres, des deux côtés du fleuve, sur de petits chevaux rapides, au poil jaunâtre, collant leurs têtes aux yeux bridés à l'encolure de leurs montures. À deux sur une selle, leurs cris aigus accompagnaient le martèlement de leur galop. Ils se ruèrent sur les deux huttes en rondins.

Andreas le premier les avait vus. Il pêchait à la ligne au bord de la rivière, tandis que Poutkin travaillait à son installation, lorsque, à la lisière de la forêt, un cavalier surgit qui jeta un regard scrutateur vers la rive, fit brusquement demi-tour et disparut dans la forêt.

Andreas jeta sa ligne et remonta en courant le versant de la berge. Devant la maison, Katia, qui ne se doutait de rien, était assise au soleil et nourrissait Amalia en savourant cet instant de bonheur. Le soleil luisait sur ses beaux seins.

À présent le cri jeté par Andreas déchirait cette sérénité :

— Les Iakoutes ! rugissait-il, courant et agitant les bras. Katienka, rentre ! Rentre dans la maison ! Les Iakoutes ! Ils ont déjà atteint la lisière de la forêt !

Poutkin surgit de son énorme machine. D'un coup de poing, il repoussa l'appareil si bien que la chute d'eau dévala librement la pente de la berge. Puis il se jeta à plat ventre. Depuis qu'il se doutait que Nadeschna avait été assaillie non loin de là, dans la Taïga, et abattue d'un coup de feu, il portait toujours sur lui, dans sa ceinture, prêt à faire feu, le lourd pistolet de Sérïkow. Il le saisit, fit feu en direction de la forêt et rampa avec une agilité surprenante en direction de sa hutte.

Dans la forêt, un rugissement s'échappant de nombreux gosiers lui répondit. Les petits cavaliers sur leurs poneys jaunes, vifs comme des belettes, suivaient au galop les rives du fleuve et tiraient tout autour d'eux sans viser. Un vacarme infernal lacérait la paix qui régnait un instant auparavant. Le sol résonnait, vibrait sous les sabots des chevaux lancés au galop et les balles sifflaient, allaient frapper les

épaisses poutres de bois des huttes ainsi que la machine à laver l'or.

En hurlant, les cavaliers aux yeux bridés, coiffés de leurs bonnets pointus, enveloppèrent les deux huttes d'un galop frénétique puis ils se fondirent dans la forêt. Sur l'autre rive du fleuve, d'autres cavaliers se rassemblaient, dirigeaient lentement leurs chevaux à travers les marécages, tout en jetant des regards méfiants par-dessus la surface des eaux.

Dans la hutte, Andreas et Katia échangèrent un bref regard avant qu'il ne lui retire le fusil des mains. C'était un regard qui ne laissait plus subsister le moindre doute entre eux : la vie était finie. Encore quelques heures, quelques heures désespérées, avant de sombrer en combattant avec courage.

— L'affaire est parfaitement claire, dit Andreas rudement. Ils se sont emparés de Morotzki et de Nadeschna et les ont torturés jusqu'à ce qu'ils leur révèlent d'où venait l'or qu'ils portaient sur eux...

— L'or ? demanda la Susskaya.

Elle serrait Amalia sur ses seins nus. L'enfant dormait, repue et sereine. Andreas sentit l'angoisse étreindre sa gorge.

— Poutkin avait donné à Nadeschna tout un sac d'or. À présent, ils sont venus ici chercher le reste.

La porte s'ouvrit violemment, Andreas leva son fusil mais ce n'était que Poutkin qui, d'un bond formidable, faisait irruption dans l'isba. Il tomba sur le sol, se releva aussitôt et retourna à la porte en courant.

— Ils se regroupent, haleta-t-il. (La sueur coulait sur tout son corps. Il ne portait que son pantalon ; les gros muscles de son torse étaient tendus comme des filins d'acier). Comprenez-vous à présent ce qui est arrivé à Nadeschna ?

— Oui, Igor.

Andreas se plaça à côté de Poutkin. Les cavaliers, de l'autre côté du fleuve, se faisaient comprendre, par des signes et des cris, des autres massés sur la rive où se trouvaient les huttes.

— Ils ont torturé Nadeschna, ils ont torturé chaque centimètre de son corps ! lança Poutkin d'une voix terrible. Sais-tu comment, en Sibérie, on fait avouer à un être ses derniers secrets ? As-tu déjà vu un Asiate occupé à infliger des tortures ? Cela se passait à Chabronovska, dans le Sud, à quarante verstes d'Oussouri. Nous y prospections des régions pétrolifères et des mines de charbon. Pendant neuf mois, sans succès. Neuf mois dans un camp au cœur de la forêt, sans femmes

mais avec beaucoup de vodka. C'est alors que l'un d'entre nous découvrit un « aul » de Bouriates. Sais-tu ce que c'est ? Imagine-toi un village de yourtes de feutre et de fourrures, le village transportable des nomades. Et que fait cet idiot ? Il s'en va par là rôder la nuit, enlève une fille bouriate, la viole et s'en amuse toute la nuit jusqu'au soleil levant et la laisse alors se sauver tandis qu'il lui crie : Salue pour moi ton petit père et dis-lui que ça va donner un vrai Russe ! Que fait le petit père ? Lui aussi arrive en tapinois et s'empare de la personne de Dementi Gavrilovitch – ainsi s'appelait ce gars – et ça au milieu même du camp. Il l'entraîne. Quatre jours plus tard nous le retrouvions dans un fourré. Fiston, il n'avait plus rien d'un homme. On avait creusé de grands trous dans sa chair brûlée au fer rouge, tranché son pénis qu'on avait planté dans sa bouche, ses testicules étaient enfoncés dans ses orbites aux yeux crevés et ses doigts avaient été tranchés un à un à la hache. Nous avons cherché les Bouriates pendant trois semaines mais leur « aul » ne reparut nulle part. Qui retrouvera jamais quelqu'un dans la Taïga ?

Poutkin jeta un regard par la porte entrebâillée. En face, sur l'autre rive du fleuve, on le visa, mais les balles sifflèrent loin de lui à travers l'air surchauffé.

— Sais-tu à présent ce qu'ils ont fait de Morotzki et de Nadeschna ? reprit Poutkin.

Il écarta les jambes et leva vivement son lourd pistolet. Un Iakoute, venu apparemment en éclaireur pour inspecter l'installation, leva les bras dans un geste saccadé et s'effondra. De tous côtés, des hurlements assourdissants s'élevèrent alors.

— Et d'un ! dit Poutkin satisfait, reculant d'un pas. Sérkow nous a laissé quarante coups à tirer. C'était un bon général, Waska Janissovitch !

— Notre fin est proche, Igor Philipovitch, ils vont nous submerger. (Andreas enfonça les ongles de sa main gauche dans le bras de Poutkin tandis que de sa main droite il tenait son fusil :) Tu es mon ami, n'est-ce pas ? dit-il haletant.

— Par la force des choses, sacré boche !

— Poutkin ! Nous, n'avons plus le temps de nous livrer à de stupides querelles idéologiques. Nous nous connaissons trop bien à présent. Je sais qui tu es et ce que tu penses vraiment ! Finis ce jeu de cache-cache, Igor !

— Que veux-tu, fiston ?

Il s'adossa à l'encadrement de la porte et observa les petits

cavaliers sur leurs poneys jaunes. Deux des bonnets pointus cherchaient un gué. Mais ce fut en vain. Poutkin connaissait parfaitement le fleuve... il n'y avait là que l'eau pleine de remous, écumante et rebondissante. Au milieu du flot se trouvait une île plate, lisse, constituée de galets polis par l'eau. Il avait à deux reprises nagé jusque-là en luttant contre un fort courant et s'était accroché à quelques rochers, debout, de l'eau jusqu'aux épaules dans le fleuve tonnant. C'était le seul point où l'on avait pied, mais le fleuve vous martelait tout de même sans trêve. Des tourbillons se formaient et Poutkin avait été heureux de s'en tirer chaque fois sain et sauf et de regagner la berge. Il n'y avait pas de gué... Les cavaliers rassemblés sur la rive opposée n'étaient donc pas un danger.

— Il faut que tu m'aides, Igor, dit Andreas à voix basse. Je ne le pourrais pas seul.

— Que ne peux-tu...

— Katia et l'enfant... (Andreas appuya sa tête contre l'épaule de Poutkin). Igor, aide-moi ! Faut-il qu'elles périssent comme Nadeschna...

— C'est ta femme et ton enfant. (Poutkin éleva de nouveau son pistolet. Un petit détachement de cavaliers avançait vers l'installation de lavage de Tor). Quiconque fait l'amour et conçoit des enfants doit aussi être capable de faire cette autre chose pour eux.

— Je ne peux pas tirer sur elles ! balbutia Andreas, pas sur Katia et Amalia... Igor, je ne peux pas !

Il tourna la tête. La Susskaya avait enveloppé l'enfant dans une couverture et l'avait posée sur le banc. À présent elle s'habillait, boutonnait son corsage et se baissait pour chercher un coffret placé sous le banc. Poutkin se frappa le front du plat de la main :

— Jekaterina Alexandrovna, j'avais tout à fait oublié les grenades à main de Sérikow. Passe-les ! Avant de nous en aller en enfer, nous saurons encore allumer un bon brasier sur cette terre ! Combien y en a-t-il ?

— Dix !

La Susskaya apporta le coffret jusqu'à la porte. Elle avait l'air calme et décidé. Aucune crainte dans ses yeux lorsqu'elle regarda Andreas, leva la tête et déposa un baiser sur sa joue.

— Ils ne s'attendent pas à ça ! (Elle parlait d'une voix ferme :) Peut-être réussirons-nous à les intimider !

— Ils chieront dans leurs chausses et du coup ils glisseront hors de

leurs selles ! (Poutkin eut un rire amer. Il plongea la main dans le coffret, y prit deux grenades et ôta l'enveloppe de l'amorce). À présent qu'ils viennent !

Il bondit hors de la pièce, jeta un regard au coin de la maison et vit quelques petites silhouettes s'approcher en rampant. Il amorça la première grenade, et lança l'arme diabolique dans les pieds des lakoutes. Avant même qu'il eût atteint la porte de l'isba, le fracas de l'explosion retentit, après quoi il y eut quelques secondes de silence. Puis des cris s'élevèrent, des appels au secours, des gémissements. Quelqu'un surtout hurlait atrocement, en proie aux tourments affreux d'un corps déchiré.

Poutkin s'adossa au mur de rondins pour observer les cavaliers qui se trouvaient de l'autre côté du fleuve. Ceux-ci se réunirent en masse compacté en gesticulant et en désignant constamment la berge opposée, puis ils crièrent à l'autre groupe des paroles inintelligibles.

Andreas s'était retourné, juste avant l'explosion, pour courir vers Amalia afin de la rassurer lorsqu'elle s'éveillerait en plein vacarme. Mais l'enfant était profondément endormie, ses petits poings fermés appuyés contre sa bouche.

— Je lui ai donné un peu de la tisane du père Cyril, expliqua la Susskaya qui se tut un moment. (Mais Andreas frémit lorsque sa voix sourde ajouta :) Elle dormira longtemps...

— Katienka..., bégaya Andreas. Mon Dieu, qu'as-tu fait ?

Elle secoua la tête et essaya de sourire :

— Tu me comprends mal, Andrej, elle dort vraiment ! L'autre chose... peut encore attendre et ces quelques secondes nous restent à jamais ! (Elle l'entoura de ses bras et attira sa tête contre elle :) J'ai été heureuse avec toi, Andrejouchka...

— Veux-tu me faire tes adieux, Katia ? balbutia-t-il.

— Espères-tu encore ?

Il ne répondit pas. Qu'eût-il dit ? Devait-il lui avouer qu'il avait demandé à Poutkin de les abattre d'un coup de feu, elle et l'enfant ? Il l'attira contre lui et lui caressa le dos en éprouvant une sensation de vide, comme si toute vie s'était retirée de lui. Il ne pouvait même plus penser et restait immobile, serrant Katia contre lui, regardant d'un œil fixe les alentours, mais son cerveau n'enregistrait plus rien.

Contre la porte, Poutkin amorçait les grenades, chargeait le pistolet et saisissait le fusil appuyé contre le mur.

— Ça ne tire pas tout seul ! clama-t-il de sa voix grossière. (Une

voix qui eut un effet salutaire : elle arracha Andreas à sa stupeur et le ramena à la réalité). Incroyable ! reprit Poutkin. Ça reste à se lécher comme deux amoureux derrière un buisson, Andrej, fiston, aux armes ! Les Iakoutes reviendront ! Je les connais ! C'est une dure race. Ils inventeront une nouvelle diablerie !

— Je viens ! dit Andreas haletant.

Il abandonna Katia, la poussa vers le banc contre le poêle à côté du paquet de couvertures dans lequel dormait Amalia et s'élança vers la porte. Les cavaliers, sur l'autre rive, avaient pris une décision. Ils avaient mis pied à terre, leurs poneys jaunes paissaient sagement les touffes d'herbes sèches et coriaces. L'incandescence de l'été pesait sur la Taïga. Pas un souffle d'air n'agitait les branches des arbres. Là où le marais prenait fin, la terre était déjà crevassée et il semblait impossible que, à quelques centimètres de la surface, le gel fût encore là, tenace, invulnérable. Chaleur de four et glace coexistaient pacifiquement.

Poutkin osa sortir de la maison pour s'aventurer dehors. Il tenait de la main gauche le pistolet et de la droite une grenade. Andreas le suivait, le fusil en joue. Personne ne réagit... Les Iakoutes, sur l'autre rive du fleuve, étaient accroupis par terre et les regardaient, telle une collection de gros champignons coniques, sortis de terre. L'autre groupe avait fait retraite vers la lisière de la forêt. Ceux-là étaient restés à cheval. Entre eux et l'isba, les morts étaient étendus... corps déchirés, tordus, luisants et sanglants. L'un d'eux avait l'abdomen déchiré dont s'échappaient les entrailles. Des nuées de grosses mouches noires et moustiques bourdonnants tournaient et se posaient sur les cadavres.

— Approchez donc ! rugit Poutkin. (Sa voix puissante résonna jusqu'à la forêt. Il y mettait toutes ses forces en levant le poing droit, afin de montrer la grenade ; puis il eut un rire fracassant et provocant :) Venez ! Nous en avons plusieurs caisses ! Ce sera une satisfaction pour moi de faire éclore ces œufs ! Que nous voulez-vous, camarades ? Envoyez-nous un parlementaire, si vous voulez négocier !

Poutkin se tut brusquement. Avec un étonnement incrédule ils virent un petit cavalier se détacher des autres et s'approcher lentement en agitant un chiffon blanc ; il ne dirigeait sa monture que par la pression de ses cuisses : il tendait les deux bras pour montrer qu'il était sans armes.

Poutkin grognait comme un ours :

— C'est une comédie, dit-il à Andreas, ces types-là sont la ruse personnifiée. Il doit avoir accroché à sa selle une arme et son geste

sera aussi rapide que l'éclair : tu n'auras pas le temps de réagir ! Laisse-le approcher et descends-le alors de son cheval !

— Il agite un linge blanc, Igor, répondit Andreas, c'est un symbole international !

— Une ruse, imbécile ! (Poutkin arrondit son index sur la détente de son pistolet). Qui donc dans la Taïga irait s'inquiéter des usages internationaux ? Vas-tu lui demander ce qu'il pense de la Convention de Genève ? (Il leva le pistolet et le dirigea sur le cavalier). Stoij !

Le petit cavalier iakoute arrêta son cheval sans baisser les mains. Il fallait qu'il y eût entre les Iakoutes et leurs montures une correspondance de pensées. La large face du cavalier eut une grimace embarrassée. Il n'accorda pas un regard aux morts déchiquetés.

— Donne l'or ! dit-il d'une voix aiguë. Où est l'or ?

— Tiens, tiens ! (Poutkin crispa ses paupières et sa voix prit cette résonance qu'Andreas connaissait bien. L'autre Poutkin se réveillait. La bête qui ne savait que tuer). Comment sais-tu que nous avons de l'or ?

— Vous en avez, reprit le petit Iakoute avec entêtement. Nous le savons.

— Par Nadeschna Ivanovna, n'est-ce pas ? Vous l'avez torturée ? Que lui avez-vous fait ? Vous l'avez suspendue entre deux arbres et vous lui avez ouvert le ventre d'un coup de couteau comme s'il s'agissait d'un bétail ? Et elle a prié, n'est-ce pas ? Dieu, sauve-moi ! Dieu, sauve-moi ! Et elle a crié tandis que vous étiez accroupis autour d'elle et que lentement vous continuiez de la torturer. C'était bien ainsi, immonde crétin ?

— Igor, dit Andreas suppliant. Nous n'avancerons pas ainsi. Donne-leur l'or. Une seule chose compte : que Katia et Amalia soient sauvées. Demain nous nous envolerons d'ici ! Je renonce à tout l'or.

— Tiens ta gueule, fiston, lança Poutkin d'une voix sourde. Ça n'est plus ton affaire !

Il fit un pas en avant. Le petit cavalier jugeait le géant du regard. Il semblait n'avoir encore jamais vu un torse aussi formidable et aussi musclé.

— Qu'avez-vous fait à Nadeschna ? rugit soudain Poutkin. (Le Iakoute sursauta). Comment l'avez-vous tuée ?

— Tout l'or ! répondit le petit cavalier opiniâtre. Tout l'or... et puis, travailler pour nous et trouver autre or...

— Tu entends ça ? (Poutkin haussa ses larges épaules). Ce nain à l'œil torve nous condamne au travail forcé. La formule sibérienne magique : travaille jusqu'à ce que tu crèves ! Et pour cet or maudit, vous avez assassiné ma Nadeschna !

Il était trop tard pour arrêter la main de Poutkin, le coup de feu claqua comme un coup de fouet et le petit cavalier tomba en arrière et glissa de sa selle. Le poney jaune se détourna comme excédé et retourna au trot vers la lisière de la forêt.

Dans les rangs des Iakoutes, nul ne bougea. Il n'y eut pas un cri, ils regardèrent seulement en silence les deux hommes et ne bougèrent pas lorsque Poutkin se pencha, saisit le cavalier mort par ses bottes et le traîna derrière lui à l'intérieur de la hutte. Là seulement il le retourna, le palpa et sortit de ses poches un poignard courbe et un vieux revolver.

— Encore six coups de plus, dit-il d'une voix monocorde, méconnaissable.

Puis il envoya un coup de pied au mort et le lança sur la pente descendant vers le fleuve.

— Ça, c'est notre mort, Igor Philipovitch ! dit la Susskaya.

Debout devant la porte, elle lui prit le revolver du Iakoute.

— Il nous a tous assassinés par cet acte ! cria Andreas ne se dominant plus.

Poutkin lui envoya un coup de poing qui le jeta contre le mur.

— Explique ça à ton homme sans cervelle ! dit-il à Katia.

À la lisière de la forêt de la fumée montait. Les Iakoutes avaient allumé un feu, ce qui par cette sécheresse équivalait à une tentative d'assassinat.

— Il croit tout ce qu'on lui dit, ajouta Poutkin. C'est un Allemand typique ! On peut lui fendre le cuir, mais si on lui explique que ce n'est qu'un bienfaisant massage, il accepte et remercie par-dessus le marché !

— Ils nous tueront avec ou sans or, Andrejenka, dit la Susskaya tranquillement. Il faut l'admettre.

Elle retourna la crosse du revolver, s'assura que tous les chargeurs étaient pleins et eut un petit signe de tête satisfait.

— Ils ne peuvent pas agir autrement s'ils ont vraiment tué Morotzki et Nadeschna. Nous sommes leurs seuls accusateurs !

À la lisière de la forêt, de nouveaux feux s'allumaient. Poutkin,

grinçant des dents, marchait en tous sens, inquiet. Il était seul à se douter de ce que projetaient les Iakoutes. Sans cesse il regardait vers le petit avion qui, sur ses flotteurs de bois, un peu de travers, se balançait sur l'eau... Leur seul espoir de retour à la vie.

Ça ne réussira pas, pensa Poutkin en s'efforçant de ne plus regarder l'avion. Même si nous parvenions à aller jusqu'à cet appareil et à mettre le moteur en marche, pour obtenir la vitesse de décollage, les minutes nous manquent à présent. On nous abattrait comme sur un champ de tir. Quelle belle cible mouvante que le premier coup au but transformerait en une mer de flammes ! Que choisir comme mort : brûler ou être abattu à bout portant ? Il n'y a plus de question : mourir brûlé vif est une mort infâme.

— Vous devriez vous jeter dans le fleuve, dit brusquement Poutkin. Attachez bien Amalia dans sa couverture, tenez-la sur vos têtes et puis, en avant, dans l'eau !

— Es-tu devenu complètement fou ? cria Andreas.

— Quel gars sans cervelle ! Es-tu donc né pour être rôti ? (Poutkin désigna d'un geste la lisière de la forêt. Les Iakoutes avaient maintenu les feux assez bas. Ils étaient accroupis autour d'eux et s'occupaient de quelque chose que l'on ne pouvait distinguer à cette distance :) Pourquoi ont-ils fait du feu, hein ? Auraient-ils des frissons par ce soleil ? Leur cul se refroidirait-il au contact du sol craquelé par la chaleur ? Va-t'en leur demander quel paragraphe de la Convention de Genève ils ont l'intention d'enfreindre maintenant !

La Susskaya comprit Poutkin aussitôt. Son beau visage aux yeux en amande devint dur et étonnamment viril.

— Ils ne peuvent pas faire ça, Igor Philipovitch, c'est impossible, dit-elle d'une voix sourde.

— Ils s'y préparent en toute tranquillité. (Poutkin se démenait de nouveau comme une bête prise au piège). Ils peuvent tout faire, ma colombe. La Taïga leur appartient. Ils peuvent l'incendier quand il leur plaira !

— Que nous veulent-ils ? demanda Andreas d'une voix monocorde.

— Nous rôtir, idiot ! cria Poutkin. Ils sont occupés là-bas à fabriquer des brandons pour incendier la forêt qui ne sera bientôt qu'un brasier ! Jetez-vous dans le fleuve, vous dis-je ! Ah ! J'avais raison ! Ils se mettent en selle. L'enfer ouvre ses portes !

Il repoussa Andreas et la Susskaya à l'intérieur de la maison et rapprocha du pied la caisse contenant les grenades à main qu'il

dégoupilla toutes. Puis retournant le banc massif placé devant l'isba, il s'en servit comme d'un rempart assez dérisoire certes, étant donné sa taille gigantesque, mais cela valait mieux quand même que de servir de cible.

Alors ils arrivèrent. En trois vagues de cavaliers, les Iakoutes se ruèrent hurlant, faisant corps avec leurs petits chevaux, brandissant des torches allumées et des branchages qu'ils lancèrent sur les deux huttes et la machine.

Poutkin, couché derrière son banc, vida les chargeurs de son pistolet. Il toucha le but quatre fois de suite. Les cavaliers volaient à bas de leurs montures lancées au galop, roulaient sur eux-mêmes et restaient étendus immobiles. Les chevaux privés de leurs cavaliers poursuivaient leur course, puis faisaient demi-tour et revenaient à leur point de départ.

Sur le seuil de l'isba, à présent, Andreas et la Susskaya faisaient feu également. Mais la tornade des chevaux, des cavaliers, était si accablante qu'ils ne pouvaient que tirer au hasard, n'ayant plus qu'une seule pensée : ne pas mourir sans combattre.

Poutkin lançait ses grenades comme un semeur la semence du blé. Il les envoyait avec un élan extraordinaire tout autour de la maison, se servait de son banc comme d'un bouclier, arrachait des murs les brandons incendiaires et les jetait au loin, tendait à Katia son pistolet sur le seuil de la hutte et lui criait :

— Recharge ! Vite ! Vite !

Il ne renonça à ce vain combat que lorsqu'il vit son beau « Kremlin », bâti au prix de tant d'efforts, s'embraser et le toit de sa maison se couronner de hautes flammes.

Au pied de la machine à laver l'or, des flammèches surgirent, scintillantes. Au lieu d'eau c'étaient des langues de feu qui descendaient le long des sluices et dévoraient le bois sec des étais. Les murs extérieurs de l'isba d'Andreas commençaient aussi à craquer sous l'effet de la chaleur. Du toit où s'étaient accumulés quantité de brûlots, le feu, rampant vers les interstices entre les troncs ; enflammait la mousse dont on les avait bourrés. Puis les cavaliers iakoutes se retirèrent. Une dernière fois, ils étaient passés en un tourbillon galopant et Poutkin leur avait envoyé sa dernière grenade. Ce fut un coup de maître. Cinq chevaux et sept cavaliers se transformèrent en une masse hurlante de corps et de membres déchiquetés. Le hennissement des chevaux couvrait le crépitement du feu et l'éclatement des gros troncs sous l'action des flammes.

— Ma machine ! rugit Poutkin. Mon or ! Ma maison !

Il restait à découvert, planté devant la maison d' Andreas, noirci par la fumée, saignant par maintes blessures qu'il ne sentait pas, les yeux fixés sur cet anéantissement.

À présent, la forêt brûlait autour d'eux. Les arbres se transformaient en torches gigantesques. L'atmosphère résonnait de craquements, d'éclatements. À ces harmonies de destruction se mêlaient l'odeur presque stupéfiante de la résine fondue et l'odeur sucrée de la sève des bouleaux... relents grandioses s'élevant de la Taïga mourante, sur les rives du fleuve Tchoung.

— À l'eau ! rugit Poutkin.

Il attira brutalement à lui la Susskaya et bien qu'elle se débattît et envoyât des coups de tous côtés et même le mordît au visage, il la porta jusqu'au fleuve où il la jeta avec un élan dont lui seul était capable.

— Amalia ! piailla Katia.

On ne la reconnaissait plus : son visage ravagé semblait comme fondu, rongé jusqu'à l'os par l'insupportable chaleur dégagée par la Taïga. Elle revint à la rive en quelques brasses, lutta contre les vagues.

Elle criait sans s'arrêter :

— Amalia ! Je veux mon enfant ! Amalia !

— Reste dans l'eau ! rugit Poutkin en réponse. Je vaiste chercher ton marmot ! Reste donc dans l'eau, Katia !

Il retourna en courant à l'isba qui flambait à présent. Andreas avançait à sa rencontre en titubant, tout barbouillé de sang. Il portait l'enfant dans ses couvertures, serré contre sa poitrine. Une poutre s'était abattue sur lui et l'avait blessé à la tête. Amalia dans les bras, il était resté évanoui quelques secondes, avant de se relever.

— Vit-elle ? haleta Poutkin.

Il regardait l'enfant. La couverture portait des traces de feu, la petite tête du bébé était noire de fumée.

— Elle vit, bégaya Andreas. Elle vit, Igor.

Il jeta un regard terrifié à la forêt... mur de feu montant jusqu'au ciel et qui soufflait son haleine torride sur ces quatre misérables humains.

Les Iakoutes s'étaient éloignés au galop, fuyant eux aussi le feu qui se répandait à toute vitesse sur le sol, les buissons et les branchages desséchés... Sur la berge opposée, les cavaliers avaient tourné bride. Les chevaux qui commençaient à s'affoler n'obéissaient plus.

— Igor, balbutia Andreas en tendant à Poutkin le petit ballot d'étoffes qui contenait Amalia. Igor... je t'en conjure... l'instant est venu...

— À l'eau, imbécile !

Poutkin saisit Andreas aux épaules, le retourna, lui envoya un coup de pied dans les reins et Andreas continua de trébucher en direction du fleuve. Katia venait d'atteindre la rive.

— Andrej ! cria-t-elle en ouvrant les bras. Tu l'as... Tu as Amalia ? O Andrej, Andrej...

Ils coururent à la rencontre l'un de l'autre, s'arrêtèrent face à face puis s'élancèrent vers le fleuve. Ils y avancèrent, ayant de l'eau jusqu'au cou, portant l'enfant au-dessus de leurs têtes. Mais là aussi l'haleine du brasier les atteignait. Aussi loin qu'ils pouvaient voir, jusqu'à la vallée rocheuse et de l'autre côté jusqu'à la grande boucle du fleuve, il n'y avait plus qu'un rempart de feu. Ce n'était qu'un sifflement, un déchirement, un crépitement, un éclatement. Ils ne voyaient plus le ciel : à sa place, il n'y avait plus qu'un brasier d'un rouge aveuglant.

Soudain Poutkin se trouva près d'eux, monstre de suie, de cendres, de sang, de poils roussis.

— Il nous faut atteindre cette maudite île de galets ! cria-t-il. Ici nous allons périr ébouillantés ! Nous ne serons en sécurité qu'au milieu du fleuve ! (Il leva les bras, prit Amalia des mains d'Andreas et la plaça sur la tête de Katia). Tiens-la bien ! dit-il. Tiens-la de toutes tes forces ! Le courant est violent mais je connais un endroit où l'on peut se tenir debout entre les pierres sans être emporté !

Il nagea devant eux en brasses puissantes et avec des battements de pieds qui semblaient vouloir changer le cours du fleuve. Lorsqu'il eut trouvé l'endroit, il retourna en arrière, prit à Katia l'enfant et le tenant bien haut au-dessus de sa tête, le déposa sur la plateforme rocheuse, au milieu de l'eau agitée de remous. Puis il attendit que Katia l'eût rejoint.

— Ici, dit-il, tu peux te tenir debout, appuie ton dos dans la faille et maintiens l'enfant sur le rocher. (Le courant s'empara d'eux, l'eau écuma autour de la petite île et éclaboussa Katia et son bébé blotti dans les couvertures). Elle ne se noiera pas ! haleta Poutkin lorsque Katia le regarda avec des yeux démesurément agrandis. (Elle était incapable de parler. La vue de la forêt flamboyant jusqu'aux cieux consumait aussi sa voix). Tiens-la toujours solidement, ne la laisse pas glisser dans l'eau !

— Où est Andrej ? dit enfin la Susskaya d'une voix à peine perceptible.

Le crépitement des flammes et le bruissement de l'eau dominaient tout autre son. Mais Poutkin lut la question sur ses lèvres.

— Il est retourné à l'avion ! cria-t-il.

— Il est... quoi ?

Il entendit pourtant ce cri.

— Igor, tu n'as pas pu empêcher ça ?

Elle voulut se retourner mais Poutkin la maintint contre la faille protectrice.

— Reste tranquille, démon noir ! cria-t-il. Je vais le rejoindre à la nage ! Faut-il que l'avion brûle aussi ? Nous allons essayer de le tirer jusqu'ici...

— À contre-courant ?

Une nouvelle trombe d'eau s'abattit sur la Susskaya. Elle ne posa plus de questions et maintint son enfant de toutes ses forces sur le rocher. Elle resta ainsi, battue de remous, les épaules émergeant à peine du courant, mais l'eau était fraîche et sa peau desséchée semblait l'absorber par tous ses pores. Elle sentit une force nouvelle la pénétrer. Une fraîcheur délicieuse qui lui inspira des rêves d'espoir et de salut et elle se répéta comme un disque fêlé qui bute toujours sur le même mot : Je vis... je vis... je vis... Amalia vit... Andrej vit... nous vivons...

Autour d'elle, la Taïga succombait avec un rugissement comme seule la nature sait en arracher de ses entrailles.

Leur combat contre le fleuve les épuisa totalement.

Poutkin et Andreas poussèrent l'avion à contre-courant jusqu'à île des galets. Tant qu'ils furent sur des hauts-fonds, ils avancèrent de quelques bons mètres. Mais alors la fournaise de la forêt en flammes les atteignit. Son souffle ravageur collait à leur peau, ils luttèrent pour retrouver leur souffle, enfonçaient leur tête dans l'eau, s'arc-boutaient et recommençaient à lutter contre le courant et la fournaise.

Mais plus ils avançaient, plus le courant s'emparait d'eux brutalement. L'avion dansait, se tournait de côté, titubait comme un ivrogne et les enfonçait constamment sous l'eau.

Ils s'arrêtèrent un moment, en prenant garde de ne pas se laisser déporter trop loin. Ils rassemblèrent de nouveau leurs forces : elles

leur revenaient d'ailleurs aussitôt dès qu'ils regardaient vers la forêt, vers cet enfer de fumée rouge où éclataient les troncs des jeunes pins. La chaleur devenait de plus en plus insupportable. Ils plongèrent de nouveau leur tête dans l'eau, puis rafraîchis ils se reprenaient à pousser l'avion.

— Jamais nous n'y arriverons de cette manière ! cria Poutkin. Tu es trop léger par rapport à mon poids ! (Il était suspendu au flotteur gauche). Andrej, grimpe dans le cockpit, tu y trouveras une corde, attache-la au train d'atterrissage, je nagerai à l'avant en remorquant l'appareil tandis que tu pousseras par-derrière... Il faudra bien alors que ce fumier d'avion capitule !

Il fallut une heure pour qu' Andreas fixe la corde et que Poutkin atteigne l'île, son torse d'ours entouré de la corde. La Susskaya était toujours debout, immergée jusqu'au cou, et maintenait son enfant des deux mains sur le monticule lisse et glissant de la petite île. L'effet des herbes miraculeuses de Cyril s'était affaibli. Amalia pleurait doucement à la manière des nourrissons qui s'éveillent.

— Ça va toujours ? demanda Poutkin haletant. (Il se glissa contre Katia et arc-bouta ses grosses jambes au rocher). À présent, il faut que tu tiennes bon toute seule, ma colombe ! Personne ne peut te venir en aide !

La Susskaya acquiesça d'un signe. L'eau éclaboussait constamment son visage. Ses longs cheveux lui voilaient les yeux mais elle ne pouvait les écarter sans lâcher Amalia. Elle restait donc immobile dans l'eau, ne pensant qu'à l'enfant, n'ayant qu'une seule idée fixe : il faut vivre ! Vivre !

— Où est Andrej ? jeta-t-elle dans un cri.

Poutkin avait pris sa corde des deux mains et se remettait à tirer.

— Il est à l'arrière de l'avion ! Ça va bien pour lui ! Encore vingt fichus mètres à parcourir et nous serons tranquilles. Allons, tirons ! Tirons !

Il répéta ce cri des anciens haleurs qui faisaient remonter aux bateaux le cours des fleuves en les tirant interminablement, de halte en halte.

Cela avançait... Poutkin tirant, Andreas poussant et l'avion tanguait en direction de l'île aux galets. Même les lourds flotteurs, enduits à la résine de pin, heurtaient les roches sans se briser.

— Du bon travail ! clama Poutkin à l'adresse de son compagnon. (Andreas râlait d'épuisement en franchissant les derniers mètres. À présent, il pouvait se tenir debout car il avait pied et s'opposait sans

peine au courant). Les flotteurs sont stables ! Compliments ! Mais aussi c'est du bois sibérien, fiston !

Il eut un grand rire d'ogre, un regard rayonnant, et remorqua l'avion sur les cinq derniers mètres. Lorsqu'il l'eut placé dans les eaux calmes entre les rochers et solidement amarré, il étreignit Andreas qu'il faillit étouffer.

— Sommes-nous des hommes, Andrej ? Qui en ferait autant ?

Andreas silencieux répondit d'un geste. L'épuisement lui ôtait la parole. Il pataugea pour rejoindre Katia, dégagea son visage des mèches de cheveux et saisit Amalia qui continuait de pleurnicher. Puis il s'adossa à la masse de pierre lisse.

— Repose-toi, dit-il le souffle court et sifflant. Retiens-toi à moi solidement, j'ai Amalia !

Elle lui répondit d'un signe et l'étreignit, se collant à son dos. Le courant bouillonnant fouetta de nouveau leurs visages. Ils remontèrent les épaules, retinrent leur respiration tandis que l'eau s'abattait sur eux.

Aussi loin qu'ils pouvaient voir, la forêt brûlait. Le feu qui rampait de l'autre côté de la vallée gravissait la montagne, serpent flamboyant qui allait d'arbre en arbre... Le ciel ensoleillé, d'un bleu profond, était devenu invisible... il n'y avait plus que fumées et brouillards rougeâtres flottant au-dessus de la Taïga.

Poutkin regardait fixement leurs isbas. Celle d'Andreas s'était effondrée. Le formidable Kremlin se dressait encore, énorme bûcher dont s'élevaient, crépitantes, de longues flammes. De temps à autre, un éclatement retentissait... alors Poutkin faisait une grimace et se signait.

Les flacons d'eau-de-vie de Sérïkow, la bonne vodka. Elle valait la peine qu'on se signât. On l'avait tant économisée, ne la buvant que rarement, et à si petites gorgées. Le diable emporte la parcimonie, on en était bien récompensé !

Soudain Poutkin leva la tête et écouta. Un cri inconnu s'était élevé dans le vacarme de l'incendie et le bruit du fleuve. Un cri étrange, pénétrant, qui dominait tous les bruits de cet anéantissement. Andreas aussi et la Susskaya l'avaient entendu. Ils tournèrent leurs visages vers la rive.

Le cri s'éleva encore, prolongé, plaintif, déchirant. On eût dit une trompette cabossée, rouillée. Poutkin s'inquiéta, quitta la pierre et le flotteur gauche de l'avion. Puis soudain il comprit ce que c'était. Cette constatation lui traversa les moelles comme un éclair et lui ouvrit la

bouche toute grande :

— Marouta ! cria-t-il à Andreas. Marouta ! Nous l'avons oubliée ! Elle brûle ! Marouta brûle !

Il se détacha du roc et se jeta dans le fleuve. Tout aussi rapidement que lui Andreas s'élança, tandis que la Susskaya reprenait la garde d'Amalia.

— Reviens, Igor ! rugit Andreas. Tu es fou ! Tu ne peux plus aborder ! Igor !

Il rejoignit Poutkin avant qu'il eût dépassé les rocs protecteurs et se trouvât dans les eaux libres du fleuve. Des deux mains, il se cramponna à lui, tenta de l'empêcher d'aller plus loin.

Poutkin tourna la tête. Il était terrifiant. Le désespoir rendait son visage méconnaissable :

— Lâche-moi, idiot ! Marouta meurt !

— Tu ne peux tout de même pas te jeter dans le feu à cause d'un animal ?

— Lâche-moi ! Tu n'y comprends rien ! C'est Nadeschna... c'est tout ce qui me reste de Nadeschna... Elle l'a montée... Ils l'ont abattue d'un coup de feu alors qu'elle était sur son dos ! Le sang de Nadeschna colle encore à sa robe ! Son sang ! Lâche-moi !

— Reviens, Igor ! hurla encore Andreas.

Il tenta de se jeter sur le large dos de Poutkin pour l'enfoncer, mais le géant devina ses intentions. Il se retourna, leva le poing et l'abattit sur le front d'Andreas. Ce n'était pas un coup direct, sans quoi il aurait tué son compagnon car un coup de poing de Poutkin laissait des traces même aux troncs d'arbres... mais il suffit pour faire lâcher prise à Andreas qui, à demi assommé, dériva dans le courant écumeux. Il ne put que se laisser porter vers un des gros rochers et se glisser dans une faille où il reprit pied et put se serrer contre le roc. Tout tournait autour de lui. La forêt enflammée et le fleuve bouillonnant se fondirent dans une sorte de vapeur rougeâtre et laiteuse au travers de laquelle, très loin, il entendait Katia l'appeler.

— Andrej ! tiens-toi ! Tiens-toi fort ! Igor ! Reste ici ! Reste ici ! Igor !

Jamais encore sans doute un homme n'avait traversé un fleuve avec l'énergie qu'Igor Philipovitch déploya dans le Thoung sibérien. Il s'y jeta à corps perdu et nagea à contre-courant, comme un gigantesque poisson, puis il gravit la berge sur les mains et les genoux, reprenant son souffle. Puis il passa en titubant devant l'isba en cendres

d'Andreas et aperçut Marouta courant en tous sens dans son enclos. Le feu s'était frayé un chemin dans l'herbe sèche. Déjà il s'emparait des piquets de l'enclos qui s'embrasaient comme des allumettes. Marouta, dans ce cercle infernal, errait, la tête rejetée en arrière ; les yeux exorbités, elle clamait effroyablement sa peur de la mort.

Poutkin continuait d'avancer. Il ne sentait pas que sous ses pieds l'herbe brûlait, qu'il marchait à travers le feu, les plantes des pieds à vif. Il ne voyait, n'entendait que Marouta et se disait : Nadeschna m'appelle ! Elle brûle ! Ma Nadeschna ! Mon seul amour !

Son corps franchit telle une formidable étrave la clôture de feu puis encerclait l'élan. Marouta courut à sa rencontre, bramant toujours horriblement. Il étreignit sa lourde tête, la serra contre lui et dit à bout de souffle : Me voici, ma chérie, sois tranquille, petite bête, calme-toi. Qui donc pourrait avoir peur quand Igor est là ! Allons, sage, Maroutouchka. Que nous importe cette forêt incendiée puisque nous sommes réunis ?

Il saisit l'élan par sa longue crinière, le tira à sa suite et franchit de nouveau l'enclos embrasé. Mais Poutkin lui-même n'avait plus la force de retenir davantage Marouta, folle de peur. À peine eurent-ils enfoncé le mur de feu et avançaient-ils sur l'herbe brûlante que Marouta se cabra et fit un sauvage bond en avant. Poutkin, suspendu à sa crinière, voulut crier, mais la terreur de l'animal était plus forte que Poutkin n'était lourd, suspendu par ses doigts crispés à son encolure. Par un seul mouvement violent, Marouta se libéra, projeta Poutkin au loin et galopa vers le fleuve où elle suivît la berge dans le sens du courant pour disparaître dans les nuées épaisses de la fumée rougeoyante.

Cependant, Poutkin, qui avait traversé les airs comme un énorme aérolithe, atterrit brutalement au milieu du monceau de cendres de l'isba d' Andreas. Un nuage d'étincelles l'environna et des débris de poutres enflammées l'ensevelirent. On eût dit qu'un petit volcan entrait en éruption.

Poutkin rampa à travers ce monceau brûlant, pour se dégager. Il ne criait pas, d'ailleurs il ne voyait plus, il rampait seulement parce que son instinct l'y poussait... Noirci par les cendres, des éclats de bois collés à son dos et qui flambaient encore, enduit sur tout le corps d'une suie brûlante et grasse, il se laissa rouler jusqu'au fleuve à travers les herbes calcinées et fumantes, atteignit la berge et se jeta dans l'eau peu profonde contre les rives. Il resta étendu là, le feu qui brûlait sa peau s'éteignit, des vapeurs montèrent de son corps détruit, il se tourna sur le dos. Alors seulement il éprouva des souffrances qui déchirèrent tout son être, le brûlèrent comme si le soleil tout entier

était tombé sur lui.

Alors il se mit à rugir, sans retenue, à pleins poumons. Il rugit, le visage tourné vers le ciel, mais le ciel avait disparu, il n'y avait plus qu'une obscurité totale qui lui écrasait le cerveau. Il frappait de ses pieds la surface de l'eau, sursautait, se tordait, retombait dans l'eau et dans ses orbites que le feu avait vidées, l'eau s'accumulait comme dans de noirs petits cratères.

Katia et Andreas se tenaient embrassés. Ils avaient placé entre eux le ballot de couvertures contenant Amalia. Ils appuyèrent chacun leur visage contre l'épaule de l'autre et fermèrent les yeux pour ne pas voir Poutkin qui, là-bas, se débattait dans les ruines enflammées de l'isba. Le fleuve bouillonnait par-dessus leurs têtes, ils se recroquevillaient, s'incrustaient presque l'un dans l'autre et attendaient que les rugissements épouvantables de Poutkin dominant la voix de la Taïga. Mais rien de tel n'arriva. Après quelques minutes, Andreas osa tourner la tête vers la rive. Il vit encore Poutkin se rouler dans l'eau, se convulser comme un grand poisson harponné ; tout son corps brûlé n'était plus que souffrance. Enfin, il le vit retomber en arrière sur le dos et rester étendu de tout son long les bras ouverts.

Andreas, serrant l'enfant contre lui, regardait fixement Poutkin et ne comprenait pas comment un homme brûlé à ce point avait pu encore se traîner pour essayer de survivre.

— Il vit encore, balbutia-t-il, Katia, il vit encore...

Il se retourna. Mais contre le roc où Katia s'était accrochée, il n'y avait plus personne. Elle avait quitté d'un saut le refuge et nageait déjà à contre-courant vers le milieu du fleuve.

— Katia ! appela Andreas terrifié. (Il serrait Amalia contre lui et dut de nouveau la déposer sur la grosse pierre. Les vagues claquèrent par-dessus sa tête. Il était condamné à l'impuissance). Katia ! Tu ne peux pas faire ça !

Elle tourna la tête et se laissa emporter par le courant. Sa voix était aussi nette que si elle lui eût crié dans l'oreille :

— Il l'a mérité, Andrej ! Il était notre ami ! L'un de nous doit être auprès de lui maintenant !

— Tu ne peux plus rien pour lui, Katia ! cria Andreas en réponse. Katia ! Sois raisonnable !

Elle ne répondit plus, se retourna sur le ventre et se remit à nager. À la hauteur de l'installation de lavage, elle aborda, rejoignit Poutkin

et tomba à genoux auprès de lui. Elle avait déjà vu beaucoup de morts dans les cliniques où elle opérait, des êtres déchiquetés par des accidents, des explosions, des corps mutilés... pourtant ce qu'elle voyait ici était la vision la plus hallucinante dans son horreur qu'elle eût jamais à supporter. Elle saisit la main droite de Poutkin, agitée de mouvements convulsifs, l'une des parties de son corps que l'on pouvait encore toucher et la tenant solidement elle se pencha vers sa tête ravagée. Ses orbites creuses semblaient la dévisager.

— Igor Philipovitch..., dit-elle d'une voix blanche. (Ce n'était plus sa voix mais un souffle rauque !) Igorenka... que puis-je faire encore pour toi ?

Et l'incompréhensible advint : cette masse de chair ravagée ouvrit la bouche et répondit d'une voix plaintive :

— Fais une bonne action, ma colombe, prends une grosse pierre et assomme-moi !

— Je le ferai, Igorenka, dit la Susskaya tout bas.

Elle ne sut pas si Poutkin l'entendit encore... Il était étendu tout à fait tranquille, sa main gigantesque devint lourde dans celle de Katia et elle ne bougea pas, mais du regard elle chercha une pierre assez grande pour briser d'un coup le crâne de Poutkin. Si elle avait seulement eu encore le fusil ou le pistolet, elle aurait délivré Poutkin de ses insupportables souffrances.

La chaleur reprenait de plus belle. Son épiderme mouillé séchait vite. Le feu se propageait de tous côtés. Il devait déjà avoir couvert une étendue considérable et peut-être ne s'arrêterait-il que lorsqu'il atteindrait un autre fleuve, à des centaines de verstes de là. La Taïga brûlait sans résistance comme un immense champ de chaumes...

Katia ne se rendit pas compte du temps qu'elle passa agenouillée auprès de Poutkin, tenant sa main, les yeux fixant l'île contre laquelle Andreas se tenait debout maintenant Amalia sur la pierre la plus élevée tandis que bouillonnait le fleuve tout alentour. Ce fut seulement lorsque la Susskaya vit que la bouche de Poutkin restait grande ouverte tandis qu'une vague y projetait de l'eau sans qu'il esquissât le moindre mouvement de déglutition qu'elle sut qu'il était mort. Elle laissa retomber sa main, se releva, poussa ce grand corps carbonisé dans le fleuve jusqu'à ce que le courant rapide s'en empare et le lui arrache des mains...

— Retourne dans ta Taïga, cria-t-elle au mort qui s'éloignait à la dérive. Retourne à ta chère Taïga !

Alors elle revint à la nage vers l'île et serra son visage contre le

dos d' Andreas. Ses sanglots dominaient les bruits du fleuve écumant.

— Etait-il déjà mort ? demanda Andreas plus tard.

Ils se trouvaient de nouveau côte à côte et maintenaient ensemble Amalia sur le dessus de la grosse pierre.

La Susskaya considéra d'un œil fixe la forêt qui brûlait :

— Ne parlons plus de lui, Andrej, dit-elle après un long moment... C'était un monstre... Mais votre Dieu, en le laissant périr ainsi, s'est vengé bassement !

Le soir, un vent se leva. Un vent atroce, après des semaines de calme presque absolu. Il poussa, en chantant diaboliquement des nuages d'étincelles par-dessus le fleuve, ranima le feu qui couvait dans les troncs brûlés et porta l'incendie plus loin encore dans le pays.

Lorsqu'il fit nuit, l'autre rive brûlait aussi.

Le cercle infernal se refermait et il n'y avait que le fleuve où l'on pouvait survivre encore.

Mais peut-on pendant des heures, des jours, rester debout dans un fleuve ?

Ils restèrent trois jours et trois nuits debout, dans le fleuve, ne comprenant pas eux-mêmes comment c'était possible.

L'eau leur montait jusqu'aux épaules. Sans cesse submergés par des vagues plus fortes, ils maintenaient l'un après l'autre l'enfant sur la grosse pierre. Leurs jambes, leurs corps s'étaient mis à enfler, et devenaient insensibles... Lorsqu'ils tâtaient leur chair, ils avaient l'impression de palper une baudruche gonflée sur des os. Mais ils maintenaient leur enfant au-dessus des eaux. Et seul l'enfant leur donnait la force de se sentir encore lucides, dans leurs corps gorgés d'eau et dont la température était devenue anormalement basse.

Autour d'eux, le monde brûlait et le vent chassait les flammes plus loin, de même que les nuages d'étincelles auxquels il faisait franchir des centaines de verstes.

À Viljouisk et Souchana, à Shigansk sur la Lena et dans les camps de géologues sur le fleuve Olenek, l'incendie gigantesque avait déjà jeté la panique. Des avions militaires décollèrent pour tournoyer au-dessus de la région enveloppée de flammes et de brouillards brûlants. Le commandant militaire du district, à Irkoutsk, donna l'ordre de regrouper tous les nomades de la Taïga, ainsi que les chasseurs et les géologues, dans des camps d'urgence. Des troupeaux de rennes sauvages s'élançaient hors de la région incendiée, des ours, des lynx, des martres, des putois, des renards, des loutres, des grands vols semblables à des nuées de cygnes sauvages et de poules d'eau, de gelinottes et de sarcelles, d'oies et de grues s'enfuyaient vers les grands fleuves : la Lena et le Viljouj, l'Olenek et la Markouoka.

Dans les avions envoyés en observation, on signalait par radio les régions de la Taïga touchées par cette formidable calamité.

— Jusqu'à présent il y a 2125 km² de forêt en feu, remarqua l'inspecteur des forêts en poste à Irkoutsk avec indifférence. Nous avons vu pire, camarades. Vous souvenez-vous... voici quelques années... ce formidable incendie de plaine ? La station météorologique de Souchana annonce que le vent tournera de nouveau demain et tombera. Le plus grand danger sera alors écarté. Comptons sur 5 000 km² de Taïga détruits. La cause ? Toujours la même : incendie spontané ou encore quelque idiot qui aura jeté sa papyrossa sans l'écraser... Mais il n'y a pas grand dommage.

5 000 km² carrés de Taïga... qu'est-ce que cela ? Il n'y a pas grand

dommage. D'ailleurs quelle valeur avait un Igor PhiHpovitch Poutkin ? Tout ça se vaut !

Laissez brûler, camarades. Tout en ce monde finit par s'arrêter... le feu aussi. Dans deux ans, des millions de nouveaux résineux, de pins et de bouleaux surgiront des cendres. Ce pays, notre Sibérie, vivra éternellement.

Après la première nuit passée dans l'eau, Andreas eut fort à faire. Le vent poussait d'épais nuages d'étincelles au-dessus du fleuve en direction de l'autre rive et en déversait une partie sur l'avion solidement amarré entre les rochers.

— Il va exploser ! cria-t-il dans l'oreille de Katia. Les réservoirs sont pleins ! Nous allons sauter ! (Il remit l'enfant à Katia et s'approcha, malgré les rochers et le courant, de l'avion perché sur ses flotteurs. Il ôta alors sa chemise déchirée, s'appuya aux supports des flotteurs et étendit l'étoffe mouillée sur le moteur. C'était une protection dérisoire, il le comprit. Alors, enlevant aussi son pantalon, il s'appliqua à éloigner les étincelles, comme s'il maniait un grand chasse-mouches. Sans relâche, le pantalon mouillé s'abattait sur la carlingue. Andreas se tenait sur l'un des flotteurs de bois, sautait à l'eau de temps en temps pour se rafraîchir, puis reprenait la lutte).

Jusqu'à l'épuisement total, il fouetta ainsi la pluie d'étincelles puis il s'adossa contre l'appareil en haletant et capitula devant le feu et le vent. Il jeta un regard triste vers Katia et son enfant et leur adressa un signe de tête.

— Ça y est, Katienka ! Nous avons perdu la bataille. Nous allons périr dans un nuage de feu : l'avion a son plein d'essence et à l'arrière il y a encore des bidons... Katia, je n'ai plus de forces...

Mais alors le vent se calma et les nuées d'étincelles n'atteignirent plus la petite île et l'avion. Elles retombaient comme une poussière dans le fleuve. Andreas remit son pantalon, saisit sa chemise, la trempa encore dans l'eau et l'étala de nouveau sur le moteur.

Katia ne l'entendit pas revenir. Toujours debout dans le courant, coincée dans une faille du rocher qui l'empêchait de tomber, elle maintenait de ses bras levés Amalia sur son roc, mais ses yeux étaient fermés. Elle dormait debout. Andreas lui prit l'enfant et ses bras glissèrent du rocher et retombèrent le long de son corps avec un claquement mouillé mais de cela non plus elle n'eut pas conscience. Elle continuait de dormir, plongée par l'extrême fatigue dans une sorte d'évanouissement. Amalia était paisible. Elle ne criait plus. Toute la journée, ses cris aigus avaient scié les nerfs d'Andreas ; chacune de

ses plaintes lui arrachait les entrailles.

— Elle a faim, dit Katia, il faut lui donner quelque chose...

— Je vais essayer de prendre un poisson, haleta Andreas. Mais peut-on pêcher un poisson à la main ? Igor en était capable. Il avait tous les talents... j'essaierai...

— Un poisson ! Elle ne pourrait pas en manger ! Veux-tu la tuer ?

La Susskaya écarta les lambeaux de son corsage qui collaient à sa peau et dégagea la tête d'Amalia. Son minuscule visage n'était plus qu'une bouche avide, sa vie, un seul cri d'affamée.

— Mon pauvre oiselet ! dit Katia tout bas en poussant la petite tête contre son sein. Bois, mon trésor, bois. Ta Mamouchka est là... elle est toujours là, mon petit cygne, toujours... elle sera toujours là pour toi...

Amalia appuya ses lèvres sur le sein de Katia et se mit à téter avec des claquements de langue, des aspirations profondes tandis que ses petits poings se fermaient et s'ouvraient. Cependant ce tout petit corps, encore secoué de sanglots, semblait s'arrondir et s'épanouir comme un fruit sec trempé dans l'eau.

Les remous bouillonnants venaient battre contre la tête de Katia, mais, en cet instant, il n'y avait plus de fleuve ni de courant, plus de forêt ni de feu. Elles étaient toutes deux ensemble, seules, blotties dans leur bonheur commun si paisible. Une mère et son enfant.

Cinq fois par jour, Katia allaitait Amalia au milieu du fleuve. Quinze fois au cours de ces trois jours, elle se tint les seins nus dans le courant et grimpa sur le rocher en s'accrochant dans quelque fissure. Andreas la soutenait. D'épuisement, il se mordait les lèvres jusqu'au sang :

— Je ne peux plus te tenir... mes bras ne m'obéissent plus... Katia... je ne peux plus.

Il le pouvait tout de même car Amalia devait pouvoir téter : il fallait que Katia dégage ses seins de l'eau mais à l'endroit le plus plane où ils pouvaient se tenir, le fleuve leur montait tout de même jusqu'aux aisselles. Et lorsque venait une grosse vague, elle les submergeait un instant.

Leurs corps n'étaient plus faits de chair, leurs pensées s'embrouillaient. Parfois ils se regardaient en riant d'un rire dément. Ou encore, serrés contre le rocher, ils se plaisaient à se rappeler des détails insignifiants :

— Tu souviens-tu comment Nadeschna préparait le râble de

lièvre ? Je crois en sentir l'odeur, Katienka !

Et elle répondait tout aussi bizarrement gaie :

— Oh oui ! c'était une cuisinière, notre Nadeschna !

Trois jours et trois nuits. Et ils vivaient encore.

Qui osera dire qu'il n'y a pas de prodiges ?

Au soir du troisième jour, le feu s'était éloigné. Autour d'eux se dressait comme un mur de squelettes noircis. Ces arbres charbonneux qui semblaient atteindre le ciel n'étaient plus que des poteaux sans branchages, entièrement nus. Mais ils étaient debout, l'incendie frénétique n'avait pu les abattre, ils vivaient encore, car dans leur liber la sève circulait et leurs racines intactes plongeaient dans l'éternelle terre russe.

Qu'on ne se demande pas comment Katia et Andreas, tenant la petite Amalia au-dessus de leurs têtes, réussirent à regagner la terre ferme... car eux-mêmes l'ignorèrent toujours. Ils franchirent une fois encore à la nage la moitié du fleuve et gravirent le talus de la berge où ils s'étendirent non loin de la machine de Poutkin, à présent carbonisée, et s'abandonnèrent au soleil et à cette incroyable certitude : nous vivons ! Nous sommes couchés sur la terre ferme. Sans doute respirons-nous un air chargé de vapeurs d'incendie, mais c'est de l'air respirable et frais comparé au souffle de fournaise où nous avons failli étouffer. Nous sommes couchés sur un sol couvert de cendres et le premier oiseau passe au-dessus de nous... une vie sauvage qui remonte le fleuve à grands battements d'ailes. Le monde ressuscite.

Pendant quelques instants ils reposèrent, le souffle court, dans les cendres encore tièdes, écoutèrent le léger crépitement de quelques restes d'incendie et les craquements des jeunes arbres dont le bois refroidissait puis, à tâtons, leurs mains se rejoignirent, se nouèrent avec force l'une à l'autre et ils se regardèrent avec un pâle sourire. L'enfant dormait, épuisée d'avoir crié.

— Il faut manger, dit la Susskaya faiblement. (Elle attira Amalia contre elle). Andrej, il faut manger : avons-nous encore quelque chose de mangeable ici ?

— Dans l'avion... quelques conserves.

Ils levèrent la tête pour regarder le petit avion qui se balançait entre les rochers. Il leur semblait à présent si éloigné, tellement inaccessible. Le fleuve devant eux devenait immense, semblait reculer ses rives comme la formidable Lena. Impossible de le franchir de nouveau, impossible d'atteindre l'avion.

— Je n'ai plus de jambes, déclara Andreas en laissant sa tête retomber sur sa couche de cendres, ni bras ni corps... je n'existe plus !

— Nous allons harponner un poisson avec une longue branche taillée, dit Katia, un grand poisson ! Andrej, ajouta-t-elle en caressant les mains enflées de son compagnon. Nous allons le rôtir... ce sera délicieux... au bout d'un bâton... quant au feu nous n'en manquons pas !

— Je ne pourrai jamais plus faire un geste !

Andreas, couché dans la cendre chaude, regardait Katia avec des yeux profondément enfoncés dans leurs orbites. Une planche jetée sur la berge par le courant ne pouvait avoir l'air plus que lui abandonnée...

— Dans une heure c'en sera fini de moi, Katienka... le soleil m'aura aspiré comme une méduse échouée.

Ces quelques paroles échangées les avaient de nouveau épuisés. Ils se turent, les doigts toujours enlacés, les yeux clos, prêtant l'oreille aux battements d'ailes d'une oie sauvage égarée et à la respiration paisible de leur enfant.

— Il faut que tu retournes à l'avion, Andrej, dit Katia après un temps très long. Il le faut.

— Je le sais, Katiouchka. Il y a bien là quatre boîtes de haricots , une boîte de goulash, deux boîtes de choucroute.

— Qui représentent quinze jours de survie, Andrej, et dans quinze jours nous serons redevenus des êtres humains.

— Dans quinze jours nous nous reposerons dans un bon lit blanc à l'hôpital et Amalia boira du jus de carotte, mangera de la semoule au lait et on lui administrera des vitamines... Et la radio diffusera du Tchaïkovski...

— Tu es fou, Andrej ! Nous voici couchés dans les cendres d'un monde carbonisé...

— Aujourd'hui...

Andreas releva la tête. Il eut de la peine à se tourner sur le flanc pour embrasser Katia de ses lèvres enflées. Elle posa ses mains sur sa nuque et l'attira sur ses seins.

— Aujourd'hui seulement, Katiouchka, reprit-il. Demain, j'essaierai de décoller.

Ils restèrent étendus ainsi, la tête d'Andreas reposant entre les seins de Katia jusqu'à l'instant où Amalia leur rappela sa présence par

des piaulements. Et nouveau prodige : ils retrouvèrent la force de se redresser, de libérer l'enfant de ses couvertures et ils s'enchantèrent de la vue de ce frétilant petit corps nu.

Avant la venue du crépuscule, Andreas descendit vers le fleuve et nagea jusqu'à l'avion. Lorsqu'il se jeta à l'eau, il ne savait pas s'il parviendrait à atteindre jamais l'appareil. Il ne se retourna pas, d'ailleurs, parce qu'il se doutait qu'il n'aurait plus ensuite le courage de sauter dans le fleuve. Il se jeta donc avec une désespérance furieuse dans le courant et le froid saisissant de l'eau le galvanisa contre cette pensée terrible : c'est mon dernier adieu ! Je ne reverrai pas Katia et Amalia...

Ensuite il se retrouva assis, tout ruisselant, dans le siège du cockpit. Le soleil le brûlait de ses derniers rayons d'or rouge qui pénétraient de biais par les hublots avant d'aller se perdre dans l'enchevêtrement obscur des arbres squelettiques. Cadrons, altimètres, instruments de mesure, leviers, boutons, un volant ovale, des pédales. Devant le hublot, le moteur recouvert de la loque sèche de sa chemise et l'hélice... Le cerveau d'Andreas bourdonnait. Devant ses yeux, le fleuve s'élevait et s'abaissait comme s'il sautait par-dessus des collines et le courant teinté de violet par le couchant semblait bouillonner vers lui et vouloir le soulever en l'air avec l'avion.

Qu'expliquait donc Poutkin ? pensait-il en réfléchissant intensément. On démarre comme avec une auto, on laisse se réchauffer le moteur et si l'on pousse tout doucement ce levier, quelque chose réagit quelque part... qui commande à l'avion. Puis donner les gaz, consulter le cadran de vitesse, tirer lentement le manche à balai afin que l'appareil garde son équilibre et prendre de la hauteur sans quitter la ligne du fleuve jusqu'à ce que l'on ait atteint la bonne altitude, au-dessus des arbres.

C'est si diablement simple... quand on sait... Mais lorsqu'on est assis devant ce tableau de commandes, sans en connaître le moindre instrument et que l'on n'a que cette volonté : s'en aller... oser prendre l'air... à n'importe quel prix... Et puis il faudra redescendre de l'autre côté de cette maudite forêt et atterrir de nouveau sur un fleuve ou un lac tout doucement, car on a près de soi une femme et un enfant... Alors ce tas de cadrons et de leviers vous paraît être un casse-tête insoluble. Il n'y a plus qu'un seul recours : le courage du désespoir.

Andreas sortit du cockpit, reprit sa chemise et la remit. Là-bas, sur la rive, Katia était debout et lui tendait l'enfant dans les lueurs rosées du couchant.

— Comment est-ce, Andrej ? lui cria-t-elle.

— Tout va bien. (Il ne lui était plus difficile de mentir à présent). Demain matin, nous décollons. Tout est en bon état. Regarde bien !

Il retourna à l'intérieur du cockpit, actionna le démarreur et fit ronfler le moteur. Lentement l'hélice se mit à mit tourner, puis plus vite, de plus en plus vite jusqu'à ce qu'on ne vît plus qu'un cercle irisé. Andreas riait et s'efforçait d'avoir l'air vraiment joyeux, et Katia lui adressait des signaux de la berge du fleuve tandis que sa longue chevelure noire flottait dans le vent au-dessus de l'enfant.

Andreas arrêta le moteur. L'hélice ralentit et la peur lui revint dans le brusque silence : Réussirai-je ? N'est-ce pas folie que de vouloir voler sans rien savoir de ce qu'il faut faire ?

Il resta assis devant le tableau de commandes, les yeux rivés sur le fleuve plein de remous. Fallait-il mourir de faim dans la forêt brûlée ? Ou reprendre leur errance vers l'inconnu, portant Amalia sur les épaules ? Cheminer verste après verste à travers la Taïga morte, puis peut-être à travers une forêt vierge ? Et ce serait un nouvel hiver sans abri, sans fourrures, sans armes ; six mois de gel, avec un nourrisson qui n'a pour protection que le corps de ses parents... Pouvait-on survivre à une telle épreuve ?

En revanche, un avion, c'est tout simple : on tient l'air ou l'on retombe. C'est une mort préférable au long dépérissement dans la Taïga.

Katia avait été chercher à la lisière de la forêt du charbon de bois encore en ignition. Il suffisait de souffler dessus pour qu'une flamme claire en jaillît sans fumée : un vrai feu de charbon de bois. Andreas avait rapporté de l'avion quatre boîtes de conserve. Il en creva les couvercles avec une pierre, car tous les outils avaient disparu dans l'isba de Poutkin. Ils posèrent les boîtes ouvertes sur le feu et lorsque l'odeur de goulasch et des haricots monta à leurs narines, ce fut l'une des grandes fêtes de leur existence.

Ils mangèrent lentement avec un plaisir exalté, riant bruyamment, se jetant souvent dans les bras l'un de l'autre. Joie désespérée à la veille de l'ultime décision.

Au cours de la nuit, la Susskaya s'éveilla et regarda autour d'elle : Andreas s'était éloigné. Elle le vit à la faveur du clair de lune debout sur la rive du fleuve, les mains enfoncées dans les poches percées de son vieux pantalon. Il fixait intensément le fleuve. En face, sur l'autre rive, les braises de l'incendie rougeoyaient encore et, à l'horizon, le ciel nocturne avait un reflet rouge : le feu poursuivait sa route à travers la Taïga.

Elle se leva, marcha vers lui et l'étreignit. Il était aussi froid que

s'il s'était couché sur de la glace et il frémit lorsque la chaude tendresse de Katia le submergea.

— Nous devons courir ce risque, dit-elle doucement. (Elle devinait exactement ses pensées). Il n'y a pas d'autre solution...

La voix d'Andreas fut à peine audible :

— Katiouchka, nous n'y parviendrons pas...

— À Moscou, alors que j'étais encore médecin-assistant, commença-t-elle en lui caressant la nuque, j'ai connu un attaché d'ambassade américain. Il me passait secrètement des journaux américains et j'y ai lu une fois – on ne parle jamais de ces choses chez nous – –que deux hommes, deux femmes et quatre enfants venant de Tchécoslovaquie avaient atterri en Allemagne fédérale, bien qu'aucun d'eux ne sût piloter un avion. Pourtant ils ont réussi ! Ils ont pu atterrir dans une prairie en Bavière. L'avion fut endommagé mais ils en sont sortis indemnes. Pourquoi n'en ferais-tu pas autant, Andrejoucha ? Il prit ses mains en silence et les baisa.

— J'ai peur, dit-il d'une voix entrecoupée, j'ai peur pour vous deux, Katia. Je ne suis pas un héros, mais un pauvre type qui a peur.

— Tu as pourtant vaincu la Taïga !

— Pouvais-je faire autrement ?

— Et que pourrais-tu faire d'autre demain ?

Il répondit d'un signe de tête et se détourna du rivage :

— Je volerai constamment en suivant le fleuve, dit-il. Et bien dans son milieu ! si nous tombons, il nous restera encore une chance minuscule : le fleuve coule vers le sud et là-bas il y a des régions habitées.

Elle souriait, d'accord, et essayait de lui insuffler du courage. Combien tout ceci eût été plus facile s'ils avaient su que ce fleuve s'appelle le Tjounj, et se jette au sud dans le Wiljouj et qu'au confluent se trouve la ville de Wiljouisk avec ses grandes scieries, l'école centrale des géologues de la Sibérie septentrionale, un centre de recherches pour l'exploration de la Taïga, un petit théâtre, une maison du Parti, une salle de congrès, des écoles, une plage aménagée pour les baigneurs, un stade et un hôpital.

Six cents verstes en descendant le cours du Tjounj. Est-ce que cela compte dans la Taïga ? On n'en parle pas. En Sibérie, rien n'est loin.

— Il faut dormir, Andrejenka, dit la Susskaya tendrement. Un aviateur fatigué est pire qu'un amant épuisé.

Elle le ramena auprès de leur feu de camp ; il s'étendit sur la terre couverte de cendres, ferma les yeux et s'endormit sous la caresse rassurante et maternelle de ses mains.

Il se réveilla dans la grisaille de l'aube. Il souffla sur le feu, alla chercher de l'eau dans une boîte de conserve vide, la chauffa puis il éveilla Katia. Ils burent cette eau chaude et mangèrent le reste des haricots froids et du goulasch. Katia donna encore le sein à Amalia tandis qu' Andreas éteignait le feu.

— Ce sera la dernière traversée du fleuve, dit-il.

Ils s'arrêtèrent sur la berge et contemplèrent l'avion. Le soleil matinal faisait scintiller l'étoile rouge qui marquait son fuselage et les hublots du cockpit. J'aurais dû haler l'appareil jusqu'à la rive hier soir, et notre départ en eût été facilité, pensa Andreas. Mais en avais-je alors la force ?

Il sursauta. Près de lui, Katia était descendue dans le fleuve. Elle tenait Amalia au-dessus de sa tête et avançait sans hésiter ayant de l'eau jusqu'aux épaules, puis elle perdit pied et se mit à nager.

— Donne-moi l'enfant ! s'écria Andreas. Katia, tu ne peux pas la tenir !

Il fit un grand bond à sa suite, plongea sur une longue distance, revint à la surface en s'ébrouant tout contre elle, lui prit Amalia, et nagea vers l'île en donnant de vigoureux coups de talon. Ils s'étaient mis à l'eau en amont de l'appareil et le courant les amena exactement vers les galets de l'île.

Katia, la première, atteignit l'avion, grimpa sur l'un des flotteurs et saisit l'enfant que lui tendait Andreas. Puis ils montèrent dans l'avion, se laissèrent choir sur les sièges et se regardèrent en haletant. Le soleil matinal rayonnait sur la forêt brûlée.

— Il te faut sortir une fois encore, Katia, dit Andreas d'une voix rauque, car il s'agit de défaire le nœud de l'amarre.

Elle répondit d'un signe, retourna sur le flotteur, défit le nœud compliqué fait par Poutkin – un dur travail qui vous râpait les paumes des mains. L'avion se balançait nonchalamment sur le fleuve et se mit à dériver. Andreas attendit que Katia fût de nouveau assise derrière lui, berçant sur ses genoux Amalia qui gémissait.

— Je démarre ! dit-il d'une voix à peine audible. Si cela allait de travers, Katia...

— On ne doit pas y penser, Andrej.

Elle berçait l'enfant et lui chantait d'une voix douce et chaude une vieille berceuse russe en caressant sa tête.

Le moteur rugit, l'hélice se mit à tourner. En tremblant, Andreas poussa le levier que Poutkin lui avait désigné. Et vraiment... l'avion avança en glissant, sortit de l'archipel des galets, les flotteurs évitèrent les rochers, ils ne se brisèrent pas. Puis ils se trouvèrent naviguant sur les eaux libres et Andreas se dit qu'il lui fallait donner les gaz et décoller.

Que dois-je faire à présent, pensait-il. Mon Dieu, quel levier, quelle pédale, quel instrument dois-je manœuvrer ? Ces cadrans, ces aiguilles, ces indicateurs de directions, ces leviers qui luisent dans le soleil... Par quoi dois-je commencer ?

Il poussa le levier des gaz, le moteur gronda, l'hélice tourna à un régime de plus en plus accéléré, l'avion glissa à la surface du fleuve, sautant sur la crête des vagues, tandis que les rives et leurs forêts mortes défilaient à toute vitesse. La boucle du fleuve... il s'agit de prendre le virage sur la droite. Comment faire ? Quelle manette pousser ? Sur quelle pédale appuyer ? Peut-on déplacer le manche à balai vers la droite ? Mon Dieu, nous nous ruons vers la rive, tout va exploser !

— Katia ! Katia !

Il serra les dents, donna les gaz encore, tira à lui le manche à balai. L'appareil réagit dans un sursaut. Ils se sentirent collés à leurs sièges. L'avion montait en flèche vers le ciel dont le bleu intense parut bondir à leur rencontre. Il n'y avait plus de fleuve, plus de Taïga mais seulement ce bleu rayonnant, sans nuages, vers lequel ils s'élançaient comme pour s'anéantir dans l'infini.

— Nous volons ! cria Katia derrière lui. (Elle se pencha en avant et tambourina des deux poings sur ses omoplates). Andrej ! nous volons ! Nous sommes en l'air ! Andrej, mon ange, nous volons !

Ruisselant de sueur, Andreas fixait l'indicateur d'altitude, les autres cadrans, il n'y comprenait rien, l'aiguille indiquait 50 mètres, 70 mètres, 100 mètres et il ne tombait pas comme une pierre, ne penchait pas non plus de côté. Il volait dans le ciel bleu laissant en dessous de lui la terre...

Prudemment, Andreas redressa l'avion, les instruments obéirent ainsi que les leviers. En dessous d'eux luisait le ruban d'argent du fleuve et si loin que le regard pût atteindre s'étendait la région calcinée, morte. Forêt de troncs noirs où ici et là des foyers fumaient encore, où quelques flammes brillaient.

Il maintint de toutes ses forces le manche à balai, corrigea ses déviations avec les pédales et une légère pression sur le volant et se mit enfin à voler parallèlement au fleuve. Il n'osait pas essayer ses yeux inondés de sueur.

— C'est incroyable, Katia... incroyable... nous restons en l'air !

— Tu es admirable, mon chéri ! lança la Susskaya en riant.

Elle lui essuya le visage, déposa un baiser sur sa nuque et jeta un regard vers le paysage brûlé qui filait sous eux.

La beauté du fleuve au sein de cette nature assassinée était à couper le souffle. En dessous d'eux un vol de canards remontait son cours. Au loin, à droite et à gauche, la Taïga brûlait toujours mais déjà devant eux surgissait, comme une muraille verte, la forêt, sombre trait à l'horizon, papillotant dans la chaleur du jour.

La liberté ! La vie !

La Susskaya se pencha :

— La vois-tu aussi ? demanda-t-elle.

— Oui, nous volons hors de l'enfer.

— À présent, permets que nous pensions aussi à Poutkin. (Elle posa sa tête sur son épaule :) Pourquoi Igor Philipovitch ne vit-il pas cette heure ? Il n'y a pas de justice... nulle part... pas même dans ton ciel ! Poutkin était un monstre mais il était meilleur et plus honnête que la plupart des humains !

Ils pensèrent à Poutkin, tandis qu'ils regardaient vers le fleuve scintillant, avec toute leur espérance en cette terre verdoyante qui resurgissait dans toute sa force insolente. Ce fleuve-là, en bas, avait emporté Poutkin et l'avait déposé sur quelque rive. Sa chère Sibérie l'avait accueilli.

— Je suis tellement heureuse, dit Katia. Promets-moi de rester en Russie, promets-le-moi... Andrej, m'aimes-tu ?

Il fixait l'horizon. La Taïga verdoyante se rapprochait, ils allaient au-devant de leur nouvelle vie.

— Tu le sais bien, Katia, dit-il à voix haute.

— Si tu m'aimes, il faut aimer la Russie ! Je suis la Russie, Andrejenka, et ta fille Amalia...

Il fit un petit signe en examinant le fleuve. Rester en Russie, pensait-il, le pourrai-je ? Suis-je fait pour vivre ici ?

Il rééquilibra l'avion et jeta de nouveau un regard vers cette terre

illimitée.

D'abord, il faut que nous regagnions la terre, pensait-il. Dans le ciel, il est facile de se poser des questions. Il faut que nous amerrissions de nouveau sur le fleuve. Voici une question plus importante encore, même si Katia et Amalia sont vraiment la Russie !

Car... comment amerrit-on ?

Le fleuve, leur seul moyen d'orientation, luisait toujours sous l'appareil. Soudain ils distinguèrent des huttes, une clairière encombrée par un rassemblement de carrioles attelées à des chevaux, des camions, des tracteurs. Des humains levèrent la tête vers eux. Le soleil éclairait leurs visages, taches claires minuscules.

— C'est la manufacture de Jakoutorg, le lieu de rassemblement des chasseurs de fourrures.

— Veux-tu atterrir ici ? demanda Katia.

Andreas ne répondit pas. Il avait peur simplement de faire descendre l'avion et de le faire se poser sur ses flotteurs. Il reprit de la hauteur et se plaça perpendiculairement au milieu du fleuve. C'en sera bientôt fini, pensait-il, au moins lorsqu'il n'y aura plus d'essence !

Il regarda le cadran qui indiquait un demi-réservoir plein. C'était un avion peu gourmand : un sursis de deux heures peut-être, ensuite il n'y aurait plus à hésiter ni à se réfugier dans la lâcheté...

Et brusquement la ville leur apparut. Le fleuve s'élargit et son cours sembla ralentir. À l'horizon, luisait le trait d'acier d'un autre fleuve dans lequel il allait se jeter. Au-delà du confluent, s'étaient des maisons, les rues bien droites qui traversaient des jardins, des parcs ; hautes constructions de pierre et des jardinets, des cheminées d'usines, des ateliers et, le long du grand fleuve, des berges sablées, des champs pris sur la Taïga, des terres éventrées pour la construction de routes nouvelles.

Tête contre tête, Andreas et Katia contemplaient cette vision féérique. Amalia, couchée derrière eux, dormait.

— Ça c'est le Wiljoug, dit la Susskaya à voix basse. Andrej, le Wiljoug, et cette ville, c'est Wiljouisk... je la connais... j'y suis allée, Andrejoucha, nous vivons, nous vivons !

Les dernières minutes.

Andreas appuya sur le manche à balai qu'il poussa prudemment de côté. L'avion décrivit un virage au-dessus du fleuve. À Wiljouisk

même, les télégraphes crépitaient, les téléphones sonnaient, on alertait Irkoutsk et Iakoutsk afin d'annoncer qu'un avion de l'armée soviétique qui n'avait pas été signalé, un avion de reconnaissance venu du nord, se comportait de la manière la plus singulière.

— Il titube comme un ivrogne ! annonça le colonel soviétique qui recevait tous les rapports. Il a presque fait un looping au-dessus de la manufacture. Le type qui tient le manche à balai doit être bourré de vodka ! D'autre part, il a des flotteurs fixés à son train d'atterrissage, ce qui ne correspond pas au modèle standard d'avions de ce type. Ce sont des coffres bizarres ; je n'ai jamais encore vu ça. Comment nous comporter à son égard ? Devons-nous le contraindre à amerrir ou le prendre sous notre feu ?

Il relut les derniers rapports qu'on lui glissait sur des feuilles volantes.

— À présent, il évolue en cercles au-dessus du confluent des deux fleuves et perd de la hauteur : apparemment il essaie d'amerrir. J'envoie des vedettes sur le fleuve. Si nous pinçons le gars, je vous le ferai savoir ! Terminé !

— Ils nous ont vus ! dit Andreas en désignant la terre à Katia.

Sur le grand fleuve fusaient trois vedettes rapides parties du petit port. Elles laissaient derrière elles des sillages d'écume blanche. Venues d'un centre industriel riverain, trois canots à moteur pénétrèrent à leur tour dans le fleuve Tchoung.

— À présent, il me faut amerrir !

La Susskaya acquiesça d'un geste. Son visage était devenu blême et ses grands yeux noirs fixaient la vaste étendue des eaux scintillantes. Elle comprenait ce que voulait dire Andreas par : « il me faut ». À présent, ils étaient plus que jamais proches de la mort.

— Ça marche, Andrejoucha, dit-elle en passant sa main sur ses cheveux collés de sueur. J'ai confiance !

— Embrasse-moi encore, Katia !

Il se retourna et ils s'étreignirent longuement avec une passion désespérée. Puis il s'arracha à elle et agrippa de nouveau le manche à balai.

— Maintenant ! cria-t-il d'une voix claire. Maintenant, Katia !

Il dirigeait l'appareil vers le sol. L'étendue des eaux scintillantes monta vers eux à toute vitesse ; ils avaient l'impression qu'ils allaient tomber dans un chaudron contenant de l'argent fondu.

Couper les gaz, couper les gaz ! se criait intérieurement Andreas. Mon Dieu, quelles sont les manettes qu'il faut actionner pour l'atterrissage ? Qu'a expliqué Poutkin ? Faut-il les tourner vers le haut ou vers le bas ? Comment freine-t-on pour ne pas capoter après être tombé comme une pierre ? Et voilà l'eau qui se rapproche... Katia, nous allons plonger... Katia !

L'hélice tournait plus lentement, l'avion voguait au-dessus du fleuve, un canot à moteur passa, rapide, si proche qu'Andreas crut s'y heurter et les hommes qui s'y trouvaient le crurent aussi car ils se jetèrent à plat ventre... Puis ce fut le fleuve. Dans le claquement retentissant des masses d'eau soulevées, les flotteurs prirent contact avec la surface et au même instant Andreas arrêta le moteur.

Une fois encore, les flotteurs frappèrent la surface, l'avion bondit par-dessus les eaux comme un galet envoyé de la berge. Six fois... sept fois... avant de ralentir, tandis que le flotteur droit se brisait et que l'appareil se couchait sur le flanc, l'aile droite engloutie.

Les vedettes rapides, toutes sirènes hurlantes, fusèrent dans sa direction. Des hommes-grenouilles sautèrent à l'eau et nagèrent vers l'épave qu'ils escaladèrent bientôt.

Dans le cockpit, une femme, un homme étaient étendus. Tombés l'un sur l'autre au moment où l'avion avait heurté la surface du fleuve. Ils avaient tous deux le crâne ouvert. Mais ils s'étreignaient encore en pleine inconscience et cela si étroitement qu'il fallut les séparer de force.

Derrière eux, dans une couverture souillée, se trouvait un tout petit enfant aux cheveux noirs qui sourit aux hommes vêtus de combinaisons de caoutchouc, en agitant ses petits bras avec des paillements de joie. Le bébé rit lorsqu'on le sortit en premier de l'épave, précautionneusement, pour le mettre à l'abri. C'était un adorable bébé aux grands yeux bleus que le commandant saisit lui-même en riant, soudain transporté de joie comme tout Russe qui tient un enfant dans ses bras.

— L'avion de reconnaissance a atterri, annonça le colonel au central téléphonique dont dépendaient Irkoutsk et Iakoutsk. Pas d'équipage militaire à bord : une femme, un homme, un nourrisson. On va les hospitaliser. Les vérifications commenceront demain. Terminé !

Qu'avait dit Andrej la veille seulement ? « Nous serons couchés dans un lit blanc et l'on nous nourrira de poulet... Et il avait ajouté : un poste de radio jouera du Tchaïkovski... »

Au bout de quatre heures, ils s'éveillèrent. Leurs têtes portaient

d'épais pansements, leurs côtes étaient enveloppées de bandes de toile et, à leur chevet, se trouvaient une infirmière au visage de pleine lune, un médecin, trois officiers de l'armée et de l'aviation militaire, plus un colonel du KGB. Une odeur de chou aigre et de rôti de porc flottait dans l'atmosphère ; d'une radio s'élevaient les harmonies d'une valse de Chopin.

La terre aussi peut devenir un paradis.

Six mois plus tard, Andreas Heer et Katia Alexandrovna Susskaya furent autorisés ainsi que leur enfant Amalia Andrejewna à partir pour l'Allemagne de l'Ouest.

Ce fut un geste d'une rare générosité de la part du gouvernement soviétique à l'égard des héroïques damnés de la Taïga.

4^{ème} de couverture



HEINZ G. KONSALIK - 50. GEBURTSTAG

Heinz G. Konsalik est né à Cologne en 1921. Ses romans ont été traduits dans quatorze pays et ont dépassé un tirage total de 14 millions d'exemplaires.



Pris dans une tempête sibérienne, l'avion s'est écrasé au sol... Dans le désert glacé de la taïga, un petit groupe d'hommes et de femmes avance dans les tourbillons de neige, titubant de froid, ivres d'angoisse... Unique et très provisoire secours : quelques vivres arrachés à l'épave. Ils marchent, ils errent vers le Sud, mais qu'est-ce que le Sud dans cette immensité où l'homme jamais encore n'a pénétré ? Face aux mortels dangers qu'ils affrontent, ces êtres que seul le hasard a réunis, seront-ils solidaires, fraternels ? Non, dans ce huis-clos de l'infini, les masques toment, les haines s'exaspèrent, les appétits charnels se déchaînent... Et puis, un jour, un fleuve apparaît et dans les sables de la rive brillent des pépites d'or ! La violence devient délire..

ÉDITIONS J'AI LU

31, rue de Tournon
75006-Paris

Diffusion

France et étranger : Flammarion – Paris

Suisse : Office du Livre – Fribourg

Canada : Flammarion Ltée – Montréal

« Composition réalisée en ordinateur par IOTA »
IMPRIMÉ EN FRANCE PAR BRODARD ET TAUPIN

7, bd Romain-Rolland – Montrouge

Usine de La Flèche, le 2004-1979

1556-5 • Dépôt légal 2e trimestre 1979.

ISBN :2 – 277 – 11939 – 3

1 Police secrète russe devenue K.G.B.

2 Camp de répression en Sibérie.